MONDE CHINOIS

Où va Taiwan ?

Inédites
les 50 premières photos de Formose par John Thomson

12 & 13
CHOISEUL

MONDE CHINOIS

Le présent n°12 & 13 de *Monde chinois*
comporte un dépliant, un panorama de Kowloon
dont le pendant, un panorama de HongKong,
était encarté dans notre n°11.

Distribution aux libraires
La Documentation française
Yasmina Amsellem
+33 1 40 15 68 88 tel
+33 1 40 15 68 00 fax
prof@ladocumentationfrancaise.fr

29 €

Abonnements Choiseul Éditions
1, rue d'Uzès, 75002 PARIS
tel +33 1 53 34 09 93
fax +33 1 53 34 09 94
mondechinois@choiseul.info

MONDE CHINOIS

n° 12 & 13 – Hiver 2007-2008 – Printemps 2008

Fondateur
Jacques Baudouin

Directeur de la rédaction
René Viénet
mondechinois@choiseul.info

Maquette
Laure Courty

MONDE CHINOIS
est publié avec le soutien de l'**Institut Choiseul**

Directeur de la publication
Pascal Lorot

1, rue d'Uzès
75002 Paris
France
Tél +33 1 53 34 09 93
Fax +33 1 53 34 09 94
www.choiseul-editions.com
institut@choiseul.info

ISSN 1767-3755

Sommaire

Le présent n°12 & 13 de ***Monde chinois*** comporte un encart dépliant, un panorama de Kowloon dont le pendant, un panorama de HongKong, était encarté dans notre n°11.

René Viénet

En couverture

(et en guise d'éditorial)

Celle de ce double numéro de *Monde chinois* doit autant à Renée Roussel qu'à René Magritte et son *Château des Pyrénées* : Renée a assemblé et dosé les éléments graphiques de l'interrogation *Où va Taiwan ?* Pour commencer, une vue satellitaire de l'île de Formose flottant en mer de Chine s'imposait, horizontale du nord au sud comme sur les anciennes cartes hollandaises, avec le littoral du continent chinois également horizontal, au plafond, pesant.

Puis l'île a retrouvé sa verticale, dans le vide, avec la mer en bruit de fond. C'est là que Magritte a montré le bout de l'oreille. Il fallait aussi entendre les grands sentiments liés à la question *Où va Taiwan ?* Une photographie de Liao Chih-Feng a fourni les émotions, avec des nuées pas trop sombres et une grève, qu'il fallait savoir terminer.

Est-ce sur celle-là, comme en 1884 les compagnies de débarquement françaises, que déferlera l'infanterie de marine chinoise si le dialogue au travers du Détroit tourne mal ?

En fait, cette grève, peu sauvage, est une plage tranquille à proximité de KeeLung, près de l'endroit où Koo HsienJung [Gu XianRong], le père de Koo ChenFu [Gu ZhenFu], vint à la rencontre des Japonais en 1895, avant de leur ouvrir les portes de Taipei.

Cette plage est également celle où le général Duchesne, sous les ordres de l'amiral Courbet, dix années plus tôt, avait établi son état-major, et un hôpital de campagne [p. 60] ; non loin du cimetière militaire français.

Le mauvais esprit ne quitte donc pas *Monde chinois,* pour évoquer dès la couverture ces souvenirs que l'on serre, à Taiwan comme en France, au fond des placards, alors qu'ils ont une solide valeur pédagogique, et appartiennent à un cycle historique qui n'a pas encore décanté.

Ce montage de l'île flottant entre les abysses et les cieux, illustrait bien le problème posé, offrait sa ponctuation à l'interrogation de notre dossier de couverture. Pourtant il y manquait un peu de pâte pour que l'hommage à René Magritte soit bien compris, en même temps que serait préservé le sentiment d'inquiétude un peu lancinant que, depuis sa rétrocession à la Chine en 1945, pose la « question de Formose » et ses risques répétés de « déclencher une guerre ».

C'était bien sûr avant que ne s'épanouisse le statu quo dont le véritable organisateur fut Lee TengHuei [Li DengHui], en application de la politique que Chiang ChingKuo [Jiang JingGuo] expliqua à l'ambassadeur américain James Lilley, en 1983, et qu'il commença lui-même à mettre en place avant sa mort en 1988.

Une épreuve sur papier du photomontage fut donc confiée à un ami, l'un de ces deux millions de Taiwanais résidant désormais en Chine, qui prennent sans arrêt l'avion, qui via Quemoy [JinMen], qui via HongKong – et dans notre cas via l'île de MaTsu [MaZu], où un bateau assure le passage vers le port de MaWei, dans l'embouchure du fleuve Min, en aval de FouTcheou [FuZhou].

[C'est à MaWei, au « mouillage de la Pagode », que se déroula l'épisode le plus connu de la guerre franco-chinoise de 1883-85 : une partie de l'escadre de l'amiral Courbet, en août 1884, sur ordre de Jules Ferry, coula une douzaine de navires *français* construits par des ingénieurs français et leurs élèves

chinois dans le chantier naval associé à la première université francophone en Chine – le *ChuanZheng XueTang*, l'« Académie de l'administration navale », établie par Prosper Giquel. Pour faire bonne mesure, le lendemain 300 obus furent partagés entre les salles de classes et les ateliers].

Après une excursion au Mémorial de la guerre entre la France et la Chine, et une visite dans le chantier naval, pour revoir les photographies récemment offertes à son musée, notre ami prit l'avion de FuZhou à ShangHai. Chez un peintre tenant boutique non loin du « Grand Monde » (immortalisé par Joseph von Sternberg), il demanda une peinture à l'huile respectant la maquette. Il était indispensable qu'elle soit réalisée à ShangHai, pour marquer l'ambiguïté fondamentale du débat : Formose s'éloigne mentalement du continent, d'autant plus vite que des Taiwanais y investissent de plus en plus, et s'y installent de plus en plus nombreux.

C'est cette peinture, revenue de ShangHai à Formose par Quemoy [JinMen], que nous présentons en couverture, après avoir expliqué son itinéraire. Quemoy fut l'un des sites les plus chauds de la Guerre Froide, ravagé par les obus, et précédemment siège d'une énorme garnison logée dans des galeries souterraines. C'est de Quemoy que s'enfuit un jour à la nage vers le continent un jeune officier et brillant universitaire, Lin YiFu, en s'aidant de ballons de basket comme flotteurs. Ceci à une époque où les défections étaient plus fréquentes dans l'autre sens. Ce sport fut donc interdit sur l'Île de Quemoy pendant quelques temps. Lin YiFu, après une thèse aux États-Unis et avoir dirigé le centre de recherches économiques de l'Université de Pékin, a pris la même responsabilité au sein de la Banque mondiale.

Comme toutes les autres couvertures de *Monde chinoi*s, celle-ci est disponible, avant et après la lettre, sur support plastique en différents formats : au départ, il s'agissait d'offrir aux libraires des affichettes imperméables (et indéchirables par les amis madamemaoistes de François Jullien, tel Léon Vandermeersch). Elles sont maintenant recherchées par les collectionneurs. La demande s'amplifiant, nous avons désormais la possibilité de fournir aux amateurs – sur commande – avec ou sans œillets, toutes les couvertures de *Monde chinois*, en toutes dimensions, sur support inaltérable.

Nous avons hésité un temps, à propos de l'hommage à Magritte, car une autre image était disponible pour une très belle maquette de couverture : le diagramme qui illustre l'article de Jacques Angelier, expliquant comment l'île de Formose est soumise à des mouvements tectoniques impressionnants et – pour simplifier ici – que le phénomène à considérer pour comprendre les séismes est une ligne de fracture qui traverse l'île, plutôt que l'accumulation des sédiments historiques dans le fond du détroit de Taiwan. Le symbole aurait été fort, presque tendancieux, mais nous avions scrupule à entraîner ce diagramme aussi loin dans l'imagerie politique. Je dois cependant avouer que c'est ce schéma, ou celui qui l'a précédé – en affichette pour annoncer une conférence, aperçue dans les couloirs de la bibliothèque de l'Université nationale de Taiwan – qui a amorcé ma réflexion sur l'avenir, géologique et à plus court terme, de Formose. *Monde chinois* est donc particulièrement heureux de publier l'article du professeur Angelier qui explique ce lumineux schéma.

Notre couverture inspirée par René Magritte est également un petit jeu pour la cour de récréation des Instituts d'études politiques, ou bien pour engager la conversation avec votre voisin(e) dans l'avion qui vous emmène de Taiwan en Chine, et réciproquement : l'île de Formose s'enfonce-t-elle ? ou bien s'envole-t-elle ? et qui est responsable, ou coupable, de cette dérive ? Les réponses que chacun apporte à cette devinette sont révélatrices, les uns pariant une rapide submersion post-maoiste, d'autres une envolée indépendantiste irrésistible.

*

Les débats sur l'avenir de Taiwan et sur les relations entre la Chine et Taiwan, alourdissent les bibliographies mais laissent le lecteur sur

sa faim. C'est sans doute Benoît Vermander, un jésuite de Taipei – toujours fourré en Chine, en bon Taiwanais –, qui reste, en langue française, le plus intéressant à lire. Pour le reste, le plus souvent, les politautologues jettent des dés – pipés – dans leur assiette, en attendant la soupe. Ils sont discrets sur les faits les plus élémentaires, oublieux des péripéties les plus éclairantes.

Comme *Monde chinois* est publié en langue française à Paris, il convient d'inscrire ici quelques paragraphes sur les relations entre Taiwan et la France, de secouer un peu l'arbre pour voir quels fruits mûrs vont tomber, et ne pas oublier de relancer le débat aussi souvent que possible.

Le public français a entendu, au printemps 2008, Jean-Pierre Raffarin sermonner dans le poste les électeurs de Taiwan, qu'il priait d'oublier tout projet de référendum – comme si l'avis de l'ancien Premier ministre français avait le moindre effet de levier sur la comédie jouée à Taiwan en matière de référendum à ce moment-là. Était-ce un rituel incantatoire charentais à l'usage de hiérarques pékinois ? Rien ne permet de penser qu'ils étaient attentifs aux chœurs des cagouilles, leurs oreilles étant tendues vers d'autres klaxons, et leurs yeux posés sur des cadrans plus précis.

Si l'on demande aujourd'hui à un responsable du DPP, le parti qui vient de perdre la présidence de la République, ce qu'il pense des relations entre la France et Taiwan, il répond que « les relations bilatérales dans le domaine militaire sont étroites et copieuses. Mais il serait sage de penser désormais également de développer plus encore les relations industrielles, culturelles et scientifiques ». Ce n'est pas une provocation – même si la formulation vise à surprendre.

La France a fourni à Taiwan au fil des ans, sur pressante recommandation américaine, une importante gamme d'armements sophistiqués, malgré l'absence de relations diplomatiques. Cet armement ne peut servir que dans une seule perspective : réagir à une attaque de l'APL contre Taiwan, ou la dissuader d'en lancer une. Le DPP a ses raisons de souligner que la France a choisi son camp ; et en 1989, le KMT félicita François Mitterrand d'avoir choisi le sien en faisant défiler les dissidents chinois derrière leurs vélos pour le Bicentenaire.

Dès 1983, l'ambassadeur américain James Lilley – au cours d'un dîner en l'honneur du Dr Ma Ying-Jeou, à son retour de Harvard, pour sa nomination au poste d'assistant du président Chiang ChingKuo – expliquait à ses invités français et américains que le bon ratio serait de deux avions américains pour chaque avion français. Il précisait aussi, avec autant de sagacité, pendant que le Dr Ma se trouvait à un autre coin du salon, que ce jeune homme était promis à un très brillant avenir.

Le lecteur pardonnera un raccourci pour résumer une situation triangulaire sensible : la France réservait à la Chine continentale des courtoisies diplomatiques. Mais c'est à Taiwan qu'on vendait dans un cadre non-diplomatique des systèmes d'armes sophistiqués.

En remontant un peu le temps, on découvre des éléments de réflexion bien plus surprenants, aux détails parfois ahurissants.

Il y a plus de trente ans, à une époque où il n'y avait plus de Français à Taiwan, sauf quelques prêtres, et pas de relations même officieuses entre les administrations, à une époque où on refusait son visa à un enfant de Chiang ChingKuo qui voulait étudier à Paris (comme à tant d'autres étudiants taiwanais à qui on refusait aussi les visas d'études) une entreprise française livra à l'institut Sun YatSen de LungTan [un centre de recherches militaire], sans que le quai d'Orsay ne le discerne, un atelier de métallurgie du plutonium. Quelques thésards taiwanais, sans leur casquette, travaillant sur cet intéressant transuranien furent accueillis à Fontenay-aux-Roses.

La CIA, qui avait recruté l'un des directeurs adjoints de l'Institut de recherches nucléaires, suggéra que le State Department exige la fermeture de cet atelier.

La société française concernée se débarrassa de sa filiale en l'offrant au CEA français. Les Taiwanais concernés, grognons, filmèrent en 16 mm, comme demandé, le démantèlement

de cet atelier (et d'installations connexes) pour la cinémathèque concernée de l'ambassade américaine. Mais, cabochard, pour renrouler sa bobine, leur projectionniste passa le film à l'envers, en accéléré, plutôt que de le faire sur table.

Du coup, quelques années plus tard, sur demande de Washington (qui soupçonnait l'existence d'un site-bis de cellules chaudes), ce même Institut renvoya en Amérique l'eau lourde d'un réacteur de recherche – pourtant sous contrôle de l'AIEA – susceptible de proliférer, mais qui ne proliférait pas.

Pour autant, Taiwan avait renoncé à tout développement militaire dans ce domaine, et les meilleurs auteurs américains soulignent que Taiwan n'est plus, depuis de longues années, un souci à cet égard.

Quelques Américains furent même assez bons pour aider l'industrie électronucléaire française à Taiwan, à une époque où des mauvais coucheurs français voulaient nuire à Cogema et à Framatome. Framatome perdit cependant dans ces luttes picrocholines beaucoup de temps, et une opportunité exceptionnelle.

Autre aberration : il y a un peu plus de 25 ans, l'attaché commercial officieux français à Taipei (deuxième par ordre d'arrivée), Pierre Martin, se rendit chez le président de Taiwan Power Company. Il expliqua que le représentant de la Cogema mentait en prétendant pouvoir négocier et livrer du combustible pour les six réacteurs électronucléaires de l'île et pour deux suivants en projet (alors retardés). Il demanda que l'électricien taiwanais cesse tout dialogue commercial avec Cogema.

Par malchance pour Pierre Martin, le directeur commercial de Cogema était à Taipei ce jour-là et téléphona sans attendre à la DREE pour qu'elle confirme formellement vers TPC qu'un crédit export négocié en parallèle était approuvé, et que l'électricien taiwanais pourrait s'acquitter de l'acompte prévu de cent millions de francs sur un contrat évalué à l'époque à 400 millions de dollars (qui sera en fait très largement supérieur). La banque qui suivait le dossier protesta également, et même un peu plus. L'inspection générale du ministère de l'Économie envoya ses spécialistes.

L'attaché commercial Pierre Martin put seulement donner comme explication qu'il obéissait à une pression de l'attaché culturel officieux, Michel Deverge – qui se prétendait oint par une sous-directrice de la Direction d'Asie du Quai d'Orsay pour cette démarche. Pierre Martin fut peu après convoqué à Paris, démis de ses fonctions, sans même avoir le droit de revenir faire ses bagages.

[Je cite ces noms, car cette précision n'est pas renouvelée à la légère, et il faut laisser aux intéressés la possibilité de se défendre s'ils pensent être injustement cités. Je précise qu'après cet énorme incident, la DREE prit soin de nommer des conseillers commerciaux irréprochables, de haut niveau, qui ont joué un rôle positif dans le développement des relations bilatérales et des échanges commerciaux].

Y avait-il, alors, au Quai d'Orsay une « politique » à propos de la Chine ? Pas vraiment. Il y avait surtout beaucoup d'incohérence, d'incompétence aussi, une absence totale de discussion avec les parlementaires des commissions des Affaires étrangères de l'Assemblée nationale comme du Sénat sur les objectifs d'une politique étrangère documentée et rationnelle, et à peine plus de discussion avec l'Elysée : Claude Cheysson, sur une provocation, fit trébucher (et élimina) Jacques Piette [1916-1990], Compagnon de la Libération, qui n'était pourtant pas un débutant et que François Mitterrand avait nommé son chargé de mission pour suivre le dossier Taiwan. Ses archives étant conservées par l'OURS, un étudiant pourrait peut-être y trouver la matière d'un mémoire de maîtrise.

Mais d'autres initiatives allèrent bon train : peu après l'élection de François Mitterrand, le Premier questeur du Sénat, Gérard Minvielle, organisa un dîner dans l'hôtel de la Présidence pour accueillir le ministre d'État Li KuoTing, l'un des « pères du miracle économique taiwanais », avec le même faste que le Sénat avait peu de temps auparavant réservé à Hua GuoFeng. Après

le champagne offert par le président Poher, la délégation taiwanaise discuta pendant et après le dîner avec des parlementaires, en présence de Christian Sautter, venu de l'Élysée, et Roger Fajardie, membre du cabinet de Pierre Mauroy à Matignon. Sur d'autres dossiers, Michel Delebarre et Édith Cresson furent attentifs à soutenir les industriels français et à recevoir décemment en France leurs homologues de Taiwan.

Mais Taiwan ne « bénéficiant pas de relations diplomatiques formelles », certains diplomates, comme Roger Vaurs, n'hésitaient pas à déclarer : « Le Département ne reconnaît pas Taiwan. Ce que des Français peuvent y faire librement ne regarde pas la diplomatie. Et nous n'ouvrirons jamais à Taipei un bureau de représentation officieux sur le modèle de l'American Institute in Taiwan. »

On connaît la suite de l'histoire, et comment fut établi l'Institut français de Taipei, rapidement malgré quelques soubresauts, avant de parvenir à la stabilité actuelle. Elle date du moment où Didier Bariani a pris sur lui de nommer à Taipei un diplomate en activité, mais en fin de carrière, André Travert.

Oublions le désordre occasionné ensuite par un retraité intérimaire et avaricieux, Marc Menguy… Georges Kiejman décida alors de nommer uniquement des diplomates dans la force de l'âge, et pour commencer Jean-Paul Réau, précédemment ministre-conseiller de l'ambassade de France en Chine – avec mission de regrouper sans délai les différents services français officieux éclatés à Taipei en plusieurs adresses.

Mais, vers 1980, Taiwan n'existait pas pour les fonctionnaires du Quai et, en fait, n'importe qui pouvait y faire n'importe quoi. Le directeur d'Asie, Jean-François Noiville, bavardant sur ces questions avec l'ambassadeur de France à Kuala Lumpur – sur le chemin de Penhoet pour la livraison d'un méthanier malais – pour justifier de nombreuses « réticences du Département » à l'égard de Taiwan, se retranchera derrière « l'opinion sollicitée d'un spécialiste de qualité, le fils du directeur de la revue *Esprit* » [sic]…

« N'importe quoi » est un euphémisme.

Au FMI, dans la logique des décisions de 1964, la France avait joué diplomatiquement la carte de Pékin, mais l'expulsion – tardive – de Taiwan en 1980 avait été accompagnée d'un remboursement en dollars, au taux du jour, des lingots – i.e. des parts souscrites en or-métal en 1956 au taux de Bretton-Woods. Taiwan avait perdu la face mais confortablement gagné au change, grâce à une décision prise en partie par la France.

Fallait-il remonter le temps pour discerner si Leurs Excellences Manac'h, Vaurs et Noiville se trouvaient sur un rail plus ancien ?

En 1895, sollicité par le gouvernement de la première République de Taiwan (dont le ministre des Affaires étrangères était le francophone général Chen JiTong, élève de Giquel à MaWei, et ancien attaché militaire en France), le gouvernement français refusa d'aider cette première république d'Asie à résister au Japon (qui annexait Formose, selon les termes du traité de Shimonoseki).

En 1919, Clemenceau, lors du traité de Versailles, en offrant à ses amis japonais, comme dépouilles de guerre, les possessions allemandes en Chine, a été à l'origine du « Mouvement du 4 Mai », c'est à dire du début de la seconde révolution nationaliste chinoise. Une bien mauvaise idée, en dépit du soutien de la Chine républicaine, et de ses leaders maçons francophones amis de Marius Moutet et Paul Painlevé, comme Li YuYing, à l'effort de guerre européen contre l'Allemagne (envoi de plus de 150 000 travailleurs chinois dans les tranchées du front et à l'arrière). La Chine, engagée aux côtés des Alliés, ne sera pas même dispensée de payer le solde de « l'indemnité Boxeurs » remontant à 1900.

La persistance du courant maoiste et post-maoiste dans les instances académiques, avec une logique percolation vers plusieurs (pas tous) journalistes et fonctionnaires, leurs élèves, peut-elle expliquer de telles aberrations ? On peut sur ce point peser aussi ce qu'ont coûté les délires peyrefittiens, dans le *Figaro* et dans l'édition – en dépit des sarcasmes maoistes contre Charles de Gaulle, devant André Malraux et André Bettencourt ; sans oublier les violentes attaques en mai 1968 également contre

le président français. Je ne juge pas les étudiants et fonctionnaires chinois qui se mobilisèrent alors dans Paris contre Charles de Gaulle. Ils n'avaient probablement pas le choix dans le contexte de la révo. cul., s'ils voulaient rester en France. Mais est-il logique que cela impacte si durablement sur Jean-Pierre Raffarin, au point de faire dire par ce gaulliste du mal du référendum comme instrument de la démocratie ? Ou instrument de la démocratie taiwanaise ?

Reste à autopsier le segment « stalino-maoisto-incompétent comique » du Quai : Étienne Manac'h et ses suiveurs ont malmené les décisions du président Charles de Gaulle en 1964, et très mal géré par la suite non seulement les relations avec la Chine mais encore la relation non diplomatique facile à conduire avec Taiwan. L'académie diplomatique internationale et l'IFRI pourront, mieux que nous, en débattre. Charles Zorgbibe a déjà bien débourbé ce problème dans plusieurs articles.

Toujours est-il que pendant que les industriels de l'armement exportaient, certains fonctionnaires du Quai se préoccupaient de compliquer le détail des relations au jour le jour avec Taiwan pour faire croire au bon peuple que les ventes de matériel militaire étaient un déchirement. Cette « mise en condition » délibérée de Taiwan (d'une subtilité comparable aux lames de l'attendrisseur interdit chez les bouchers) n'a eu que de funestes conséquences. Laissons ce problème à la spécialiste des relations entre la France et Taiwan, Françoise Mengin, qui a rédigé sa thèse sur ce sujet – et accumulé de manière subsidiaire une importante documentation sur le cas Deverge, si révélateur. Mais aussi sur les froufrous politautologiques de son propre directeur de thèse, l'ancien chef de file des maoistes universitaires français (et toujours chef de file, ce qui est logique, de la confrérie des « ex-cathos-maoistes » universitaires – devenus pour les besoins de la suite de leur carrière des droitdelhommistes, alors qu'ils ont défendu bec et ongles l'idéologie maoiste, et un criminel directeur de camp vietnamien, Georges Boudarel).

Comme D.-le-fils n'a encore publié ni confession, ni autocritique – pourtant promise, mais inaccessible [isbn 2227475633] – pour lui laisser une chance de se rattraper, *Monde chinois* a repoussé au n° 14 (à paraître en octobre 2008) celle de Jean Chesneaux, datant de 1996.

*

Durablement irrité par ce que j'ai gardé en mémoire de cette époque, des maltôtes de l'attaché culturel Deverge aux piteuses imbécilités qu'il dictait à l'attaché commercial Martin, j'ai tenté de comprendre d'où venait ce syndrome hostile à la Chine, et surtout à la possibilité de relations paisibles et fructueuses entre la France et la Chine. J'ai relu le *Rapport confidentiel sur Formose* du consul Steenakers ; le *Blocus de l'Île de Formose* de Ragot ; *Le feu à Formose* de Jean Dargène ; *Les gages nécessaires : Formose* d'Édouard Raoul ; *Des plaies pénétrantes de la poitrine par coup de feu et particulièrement celles observées à Formose...* de Gouzien ; j'ai relu Jules Ferry bien sûr, et *l'Histoire chirurgicale de la guerre au Tonkin & à Formose* de Nimier, et bien d'autres livres.

C'est en m'attardant dans Imbault-Huart, que j'ai trouvé sinon l'explication, du moins le point de départ de tant d'aberrations qui dégradent les relations entre la France et Formose, et avec la Chine en général : un Français, auteur du premier best-seller sur Formose, qui dissimulait son véritable nom sous un pseudonyme biblique, celui du roi babylonien qui chassa les tribus d'Israël.

En songeant aux politautologues toujours en retard, à propos du LaoGai, comme de Madame Mao, de Formose, et du reste, j'ai repensé à George Psalmanaazaar qui trompait moins son monde en mentant tout le temps et totalement. George sera sans doute une révélation pour la plupart de nos lecteurs, y compris par les extraits de sa longue confession, traduits ici pour la première fois en français.

■



Point de vue

La Chine à la croisée des chemins
Hubert Védrine

Hubert Védrine

La Chine à la croisée des chemins

Intervention, le 22 octobre 2007, à HongKong,
lors du colloque "The Chinese World, Emergence at The Crossroad".

Que l'émergence de la Chine change à toute vitesse la face du monde est une évidence. La question de la place et de la stratégie de la Chine dans la mondialisation concerne bien sûr au premier chef la Chine mais peut-être plus encore le reste du monde. Elle est cruciale alors que cette émergence de la Chine devient stupéfiante, alors que vient juste de s'achever le XVII[e] congrès, avant les rendez-vous des Jeux olympiques et de l'Exposition universelle qui accéléreront les évolutions. Tout le monde en est aujourd'hui conscient. *La suite des évènements dépendra de l'interaction dans les années à venir entre les décisions et la politique des dirigeants chinois, et la politique et l'attitude de chacun des autres grands pôles envers elle.*

Voyons d'abord ce qui dépend de la Chine

- Les Chinois auront à prendre des décisions de politique économique classique, mais lourdes de conséquences : budget, investissement, fiscalité, réforme bancaire, etc...
- Par ailleurs la situation ne sera pas la même selon que les dirigeants chinois laisseront les inégalités sociales croître jusqu'à l'intolérable, ou chercheront à les réduire, si ce n'est à les corriger. Même chose pour l'environnement. Soit ils resteront indifférents au désastre, soit ils essaieront au moins de ne pas l'aggraver. Le président Hu a l'air conscient de ces problèmes mais les responsables de tous niveaux continuent à donner la priorité absolue à la croissance et à l'enrichissement.
- La politique énergétique extérieure de la Chine pourra être plus ou moins agressive par rapport aux autres grands pays consommateurs (ce qui est vrai pour l'énergie mais aussi pour les matières premières.). Même si elle n'est pas agressive elle bouleverse le jeu par sa masse et entraînera des effets « d'éviction ».
- L'agressivité des nouvelles entreprises chinoises globales à l'extérieur pourra être plus ou moins grande.
- La politique militaire chinoise sera perçue comme plus ou moins inquiétante selon ce que les dirigeants décideront en matière de missiles, d'armes antisatellite, de marine, de haute mer et sur Taiwan.
- La politique étrangère chinoise pourra continuer de faire preuve de mesure et de retenue, ou au contraire pourra devenir une politique de puissance pour accompagner de façon unilatérale, voire impériale l'émergence de la puissance chinoise.
- La Chine pourra décider de mieux respecter les règles coopératives « globales », établies ou en cours d'élaboration, règles commerciales, monétaires capitalistiques, financières, juridiques, sociales, environnementales ; les dirigeants chinois seront peut être au contraire tentés de garder les mains libres malgré la participation de la Chine à l'OMC, et même de conserver une

attitude « prédatrice » comme sur l'environnement la propriété intellectuelle, les contrefaçons, ou le manque de vigilance sur l'exportation des produits dangereux.

Sur chacun de ces points les orientations chinoises peuvent évoluer de toutes façons.

Mais il y aura un effet de masse d'ombre portée. Le XVIIe congrès a fixé un cap pour cinq ans.

Les orientations pourront en être corrigées selon les réactions des Chinois (même si il n'y a pas en Chine de « démocratie » au sens occidental du terme, cela comptera de plus en plus), selon aussi les mutations que le développement induira ou non, dans le fonctionnement et la nature du régime, et à quel rythme. Et aussi, bien sûr, selon les réactions des autres puissances.

Politique des autres puissances envers la Chine

Tous les autres pôles du monde multipolaire verront à la fois dans la Chine, selon les sujets et les moments, à la fois ou successivement,
- un immense marché,
- un partenaire économique,
- un allié conjoncturel,
- un concurrent économique, industriel ou énergétique,
- un adversaire ou un rival, politique ou stratégique,
- voire une menace stratégique.

La proportion entre ces approches variera grandement d'un pays à l'autre.

Certains pôles seront tentés de s'allier pour faire pression sur la Chine ou se protéger d'elle.

- Pour *les États-Unis*, la Chine est à la fois un immense marché pour certaines de ses grandes entreprises, un partenaire pour certaines pour produire et *exporter* depuis la Chine, et une menace pour d'autres (sidérurgie, automobile, textile, agriculture) ; le premier créancier dans une interdépendance croissante débiteur/créancier ; un producteur déloyal de contrefaçons ; un cocontractant incertain ; une menace potentielle pour des alliés (Taiwan) ; un concurrent pour l'accès aux ressources énergétique ; un jour plus lointain peut-être, un challenger pour la suprématie globale. Des mesures américaines protectionnistes et spécifiques dans le domaine commercial ne sont pas exclues dans la foulée de la prochaine présidentielle américaine. La politique de défense américaine intégrera de plus en plus l'hypothèse d'une « menace chinoise », même si la proportion entre les budgets de défense chinois et américain reste selon les chiffres de 1 à 5, ou de 1 à 10.

Ces perspectives inquiétantes resserreront les liens entre les États-Unis, le Japon, Taiwan, l'Australie, l'Inde, et peut-être la Russie. Mais les États-Unis préféreront quand même une intégration économique à laquelle il n'y a pas d'alternative, à condition qu'elle préserve leur leadership.

- Pour *le Japon*, la Chine est le partenaire économique n°1. Mais la course à l'influence est déjà très vive entre les deux pays en Asie du Sud, en Asie du Sud-Est et ailleurs. La Chine peut être une menace pour l'approvisionnement énergétique (concurrence auprès des fournisseurs, détroits d'Indonésie), une menace pour l'allié taiwanais, le facteur d'une course asiatique aux armements.

Le pays qui empêche le Japon d'entrer au Conseil de sécurité. D'autre part les contentieux du passé ne sont pas surmontés. Il y aura des oscillations dans la politique japonaise. Mais le Japon n'a pas énormément le choix. Il inquiète dans le reste de l'Asie. Il reste tributaire de la politique américaine.

- Pour *la Russie*, la Chine est un client pour l'énergie russe ; un élément dans le jeu russe de restauration de sa puissance et un occasionnel point d'appui face à Washington (organisation de Shanghai), mais une alliance Russie – Chine ne peut être que partielle et conjoncturelle ; une menace démographique potentielle (Sibérie).

- *L'Europe* a besoin du marché chinois et de plus en plus, du partenariat économique chinois. Mais elle a tout à redouter à terme économiquement et monétairement de la puissance industrielle et économique chinoise. D'où le dilemme sur les

transferts de technologie. Le choc actuel met en péril le modèle social européen. La compétition mondiale croissante pour l'accès aux sources d'énergie peut réduire les options pour l'Europe et la gêner.

Pour avoir de bonnes relations avec la Chine, être prise au sérieux par elle, construire un partenariat équilibré, l'Europe aurait besoin de bâtir un rapport de forces intelligent avec elle. Mais le veut-elle ? Le peut-elle ? Si elle le tente, saura-t-elle réagir aux contre-mesures chinoises ? Penser plusieurs coups à l'avance ? Quand je dis l'Europe, je veux dire : les Européens.

Quelles alliances pourraient se former du fait de l'emergence de la Chine ?

- Une coalition d'intérêt États-Unis – UE – Japon pour obliger la Chine à respecter les règles de l'OMC, par exemple celles sur la propriété intellectuelle,
- Une coalition États-Unis – Japon – Inde (?) Russie (?) pour freiner, contrebalancer ou dissuader la Chine sur le plan militaire,
- Une coalition Europe – Japon – États-Unis après 2009, pour obliger la Chine dans le post-Kyoto à mettre fin à son cynisme écologique, ce qui suppose que les États-Unis aient changé de politique.

Scenarii (évoqués de façon nécessairement schématique)

① *Émergence pacifique de la Chine*

La Chine émerge, mais les tensions sont maîtrisées, la rivalité sino-américaine contrôlée. La suprématie américaine demeure. Un monde multipolaire à peu près coopératif et stable se met en place. Pour des raisons internes et externes la Chine respecte de mieux en mieux les règles économiques globales, tout en exerçant une influence grandissante. Un condominium États-Unis/Chine légèrement inégal, souhaité ni par eux ni par elle, se met en place de facto d'ici vingt à trente ans.

② *Monde multipolaire instable et compétitif*

Les tensions sont nombreuses. La Chine joue son propre jeu. Son poids se renforce, ce qui inquiète. Elle n'a pas d'allié permanent, mais il n'y a pas non plus d'alliance stable contre elle. Le monde multipolaire est déséquilibré, instable, très concurrentiel. Mais les tensions et les crises ne dégénèrent pas.

③ *Recherche du leadership par la Chine*

La Chine recherche la première place mondiale, voire la suprématie. Elle développe son hard et son *soft power*. Multiplication des incidents et des tensions avec le Japon, l'Inde, la Russie et surtout les États-Unis. L'Asie est divisée entre camp chinois et camp japonais. Des coalitions anti-chinoises et des politiques d'endiguement sont mis sur pied et animées par les États-Unis.

④ *Le conflit*

Dans une Asie très surarmée, l'antagonisme déclaré États-Unis/Chine dégénère en affrontement, à propos de Taiwan, ou pour des raison commerciales énergétiques ou monétaires.

*

Le mieux pour le monde, pour les Occidentaux, pour la Chine elle-même, est bien sûr le scénario ①. C'est ce que la Chine déclare vouloir. Le plus probable est une combinaison des scenarii ① et ②. Mais les autres ne peuvent pas être complètement exclus. L'interaction entre les politiques chinoise et américaine sera déterminante. Puis la dialectique Chine – Japon. Ensuite, de plus en plus, la relation et la rivalité de puissance Chine – Inde. En ce qui les concerne, les Européens doivent :

- réussir à ce que l'Europe soit prise au sérieux
- tout faire pour favoriser le scénario ①.

■

"L'émergence de la Chine vue de France", postface d'Hubert Védrine à l'édition chinoise de son livre *Face à l'hyperpuissance*, paraîtra dans *Monde chinois* n°14 avec, *en italique*, les passages "oubliés" par l'éditeur shanghaien.



À la prochaine

« Modeste s'en va-t'en guerre »
XuJun Eberlein



L'abondance des textes dans le présent numéro double de *Monde chinois* nous contraint à reporter dans le n°14, dédié à Charles-Henri Favrod, les articles suivants déjà mis en pages :

– Charles-Henri Favrod	Des photographies précoces de Chine
– Pierre Marbotte	Expatrié en Chine... il y a cent ans
– Pierre Gentelle	Chalkis, ou la mondialisation expliquée aux enfants
– Léon Trotsky	Préface de 1938 à *La Tragédie de la révolution chinoise*

et le dossier « Post ou rétro-maoïsme ? »

– Yves Michaud	À nos anciens combattants...
– René Viénet	La roue tourne
– Hsi Hsuan-wou & Ch. Reeve	China Blues
– Francis Deron	Cimetières du maoïsme
– Song YongYi & Ursula Gautier	Le livre noir de la Révolution culturelle
– Jean-Paul Yacine	Les relations franco-chinoises, grandiloquence & faux-semblants
– René Viénet	Funérailles

Nous pouvons annoncer dès maintenant ce n°14 car nous souhaitons le synchroniser avec le festival du cinéma indépendant chinois « Shadows » d'octobre 2008, qui programme deux films importants de Hu Jie :

– *Ne pleurez pas sur mon cadavre* [*Though I Am Gone...*, *Wo Sui SiQu*] raconte le second meurtre de la Révolution culturelle.
– *In Search of Lin Zhao's Soul* [*Prison et mise à mort de Lin Zhao, XunZhao Lin Zhao de LingHun*] reconstitue l'arrestation en 1961, la mise au secret dans une prison de ShangHai, jusqu'à l'exécution, d'une jeune intellectuelle.

Ces deux films sont disponibles sur le web, le réalisateur ayant privilégié d'emblée ce mode de diffusion. Leur projection par le festival « Shadows » 2008, avec une image de meilleure résolution, et des sous-titres en français, précédera la diffusion d'un DVD trilingue conforme aux vœux du réalisateur.

Le meurtre de Bian ZhongYun, proviseur-adjoint à Pékin, assassinée par ses lycéennes, est également au cœur d'un court texte, remarqué sur le web, rédigé en anglais par XuJun Eberlein, écrivain né en Chine, vivant désormais aux États-Unis. Nous le publions ci-après, complété par une double page extraite du livre d'or du lycée de Mme Bian.

XuJun Eberlein

« Modeste s'en va-t'en guerre »

Une ancienne meneuse garde rouge
rattrapée par son passé.

Une photographie passablement oubliée de Mao ZeDong avec une adolescente a refait surface sur le web en novembre 2007, un mois avant le 114e anniversaire de sa naissance [26-12-1893]. Cette résurgence déclencha une fureur immédiate contre cette jeune femme.

Élève de terminale dans le prestigieux Lycée attaché à l'Université normale de Pékin, elle avait 18 ou 19 ans à l'époque de la photo, une quarantaine d'années auparavant, le 18 août 1966 : à la tête d'une délégation de gardes rouges, elle s'était rendue sur la terrasse de la Porte de la Paix céleste, TianAnMen, à la rencontre du Président. Elle avait eu l'honneur exceptionnel d'être désignée pour passer le brassard des gardes rouges à la manche de Mao. Celui-ci lui avait demandé son nom : Song BinBin, avait-elle indiqué. BinBin veut dire « modeste, polie ». Mao, selon le photographe qui réalisa ce cliché, avait répondu en rigolant que la modestie et la politesse n'étaient plus de mise, que l'ordre du jour était de partir en guerre – en chinois, « YaoWu ».

Du jour au lendemain, cette adolescente fut ainsi connue à travers toute la Chine sous ce nom de Song YaoWu. Fière et jeune, elle ne comprit pas que l'Histoire peut dégrader la gloire en infamie : son nouveau petit nom devint le symbole d'une forme de violence meurtrière des gardes rouges. Non sans raison.

Deux semaines avant cette souriante rencontre Porte de la Paix céleste, un tabassage mortel avait eu lieu dans le lycée. C'était le 5 août 1966, à peu près au milieu de cette période de trois mois qui fut l'acmé du lancement de la Révolution culturelle. Les gardes rouges, des lycéens et des collégiens pour la plupart, avaient été investis par Mao de tous les pouvoirs. Le 5 août 1966, le jour même où Mao avait publié son premier DaZiBao [affiche en grands caractères] en appui aux gardes rouges, des adolescentes du lycée de Song BinBin avaient « mené le combat » contre leurs enseignants et le personnel de l'établissement. « Mener, continuer le combat, contre quelqu'un » ce n'était qu'un début, un début de slogan, un euphémisme pour l'abreuver d'invectives en hurlant, une mise en bouche avant de le rouer de coups.

Bian ZhongYun était le nom de la femme battue à mort par ses lycéennes. Elle était à la fois secrétaire du Parti pour l'établissement, et proviseur-adjoint. L'Histoire a retenu que Mme Bian fut le premier enseignant chinois mis à mort par ses élèves ; ce qui par la suite devint très fréquent dans tout le pays.

Le rôle exact de Song dans ce premier d'entre les tabassages meutriers par des lycéens et étudiants chinois n'a pas décanté à ce jour. De manière certaine on peut seulement dire qu'elle fut un leader, une meneuse, de gardes rouges à ce moment et à cet endroit : un témoin a déclaré qu'elle était sur place au moment du meurtre, discourant sur le bien-fondé de cette violence exemplaire.

[Avance rapide de quatre décennies au compteur du magnétoscope] Song BinBin a retrouvé derrière son nom de famille (Song) son modeste nom personnel (BinBin) – sous lesquels elle mène une très discrète existence, depuis 27 ans, aux États-Unis. Aux antipodes, à Pékin, son école est devenue le « Lycée pilote de la capitale », et va célèbrer son 90e anniversaire. Pour des raisons que l'on ne connaît pas, le maquettiste qui réalise l'album livre d'or utilise – en page de gauche – la photo de Mao recevant le brassard des gardes rouges des mains de Song et en regard – sur la page de droite – le portrait de Mme Bian, avec pour seule légende « La Secrétaire [du Parti, et proviseur adjoint] Bian battue à mort, le 5 août 1966 ».

Un peu plus tôt, ce 90e anniversaire avait été l'occasion de rechercher « 90 anciens élèves devenus célèbres » en Chine et dans le monde. Song BinBin fut sélectionnée. Elle répondit avec enthousiasme à cette invitation en détaillant ses recherches et son doctorat en sciences atmosphériques au Massachusetts Institute of Technology. Elle souligna qu'elle était la première étudiante chinoise en doctorat de son département, et fournit une photo d'elle-même à Boston avec Fred Frey, un géochimiste célèbre, son directeur de thèse. Il semble que ce fut la première fois que Song BinBin se soit réclamée de son lycée.

Précédemment, elle avait plutôt cherché à prendre ses distances avec son passé, au point de n'y jamais faire allusion. Elle avait mis loin derrière elle la ferveur guerrière recommandée par le Président Mao, ferveur





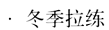
· 文化大革命时期，学校归西城区领导，改校名为北京一五 O 中学

· 我校学生宋彬彬为毛主席戴上红卫兵袖章





· 与贫下中农一起学习《毛泽东选集》



· 冬季拉练



Fac-simile des pages 66 & 67 du livre d'or pour le 90e anniversaire du Lycée pilote de l'Université normale de Pékin ["Experimental High School Attached to BeiJing Normal University"]. Nous en avons conservé la mise en page, sauf à déplacer (et aggrandir légèrement) la photo de Mme Bian pour inscrire les présentes traductions et précisions. Les identifiants Ⓐ,Ⓑ, etc. ont été incrustés dans les photos par *Monde chinois*.



· 1966 年 8 月 5 日下午，
书记卞仲耘被打致死。

Ce scan de l'album original nous a été fourni par le cinéaste Hu Jie. Dans son n° 14, consacré à ce remarquable documentariste, *Monde chinois* reproduira plusieurs photos, et la transcription de la bande-son, du film sur le meurtre de Mme Bian ZhongYun, dans lequel prennent la parole le mari de Mme Bian, ainsi qu'un universitaire qui assista au meurtre, et d'autres témoins.

Ⓐ À l'époque de la grande Révolution culturelle, notre école passe sous le contrôle des dirigeants du quartier ouest de la capitale — qui changèrent son nom en « Lycée n°150 de Pékin ».

Ⓑ L'élève de notre lycée Song BinBin [le 5 août 1966] enfile le brassard des gardes rouges au bras du Président Mao.

Ⓒ Avec des paysans pauvres et paysans moyen-pauvres, étude des *Œuvres choisies* de Mao ZeDong.

Ⓓ Manœuvres d'hiver [*i.e.* les lycéennes ayant quitté leur école pour des manœuvres / un entraînement de type militaire].

Ⓔ La secrétaire du Parti [de notre lycée, & proviseur adjoint, Mme] Bian ZhongYun, battue à mort l'après-midi du 5 août 1966.

Ⓕ Pour accueillir les Jeux sportifs nationaux, la milice féminine s'entraîne avec une âpre énergie dans l'enceinte de notre lycée.

· 为迎接全运会，女民兵在校内进行刻苦的训练。



qui n'avait plus les heurs d'une histoire où elle avait tenu le mauvais rôle. La double page dans le livre d'or faisait mention du rouge mois d'août 1966, mais sans justification, ni explication. Aux États-Unis, cela n'aurait pas posé de problème ; mais son lycée n'était pas dans le nouveau monde. Si elle avait pu penser que son passé avait été effacé en Chine, elle se trompait. La page la concernant dans le livre d'or du lycée souleva une émotion considérable et une violente fureur chez de nombreux lecteurs qui relevèrent que Song BinBin, par ailleurs, brodait ses lauriers américains en dissimulant les dessous et le contexte de la photo qui avait précédemment fait sa gloire. Elle fut déclarée la honte du Lycée, et le 90e anniversaire de l'établissement fut qualifié de misérable scandale.

Parmis les 90 anciens cités pour le 90e anniversaire, Song BinBin avait fait parvenir à son ancien lycée le CV le plus long, et le plus illustré par un grand nombre de photos personnelles. Un soudain appétit de reconnaissance peut surprendre après tant d'années passées à évacuer sa période de garde rouge. Durant toutes ses années américaines, la seule fois où Song BinBin s'exprima sur ce sujet, ce fut de dos, le visage dissimulé, dans un récent documentaire de Carma Hinton, *Morning Sun*. Song BinBin y expliquait qu'elle n'avait jamais frappé personne, et s'était toujours opposée à toute violence. Ce fut là sa manière, indirecte, de nier toute participation au meurtre de Mme Bian.

Dans ce qu'elle écrit pour ce 90e anniversaire du lycée, Song évoque sa maman âgée de 92 ans, et son jeune fils. On pouvait lire ce texte en chinois sur le site Internet du lycée. On y sent le désir d'épargner à sa famille toute tache que son passé pourrait répandre – et ainsi leur permettre, comme à elle-même, une vie normale. Mais le procédé a chaviré. « Si Mme Bian ZhongYun avait survécu, elle aurait aujourd'hui l'âge de la mère de Song BinBin » souligna un lecteur anonyme sur le site <BeijingSpring.com>. « Voir Song BinBin reparaître fardée en scène est une insulte ». Cette réaction, et bien d'autres, circulèrent sur le web. Les blogs défendant Song se perdirent dans le tumulte.

Ma grande sœur, bien que plus jeune que Song BinBin, fut également une garde rouge. Elle est morte à l'âge de 16 ans dans cette croisade*. En repensant à ma soeur, j'ai plutôt envie de croire à la sincérité de Song BinBin. Tout comme ma soeur, Song fut l'une de ces innombrables gardes rouges – en fait une génération entière de jeunes Chinois – qui répondirent à l'appel de Mao pour la violence au service d'une révolution permanente.
Rien ne permet d'avancer que Song fut particulièrement stridente dans ses croyances. Mais sa photo avec Mao la fit émerger symboliquement ; un symbole durable qui la traîna de la gloire au mépris – en dépit de ce que la Révolution culturelle se retourna contre sa propre famille, en dépit de la prudence apolitique qui sera ensuite la sienne, adulte réfugiée dans la science et dans un nouveau pays.

Mais cela ne saurait faire oublier que les gardes rouges commirent un grand nombre de violences et d'atrocités, et que Song fut une participante notoire de leur mouvement. La violence ciblait des personnes qualifiées d'ennemis, et cette étiquette en retour justifiait la violence. Tout comme dans une guerre. Comme lorsqu'un soldat américain est conduit à mitrailler une famille irakienne dans une zone de combat.

La sentence que passera l'Histoire sur ces violences ne peut être celle prononcée par leurs survivants, tout comme elle ne peut être celle de tous ceux qui en sont morts. « Le son d'un bienfait dépasse rarement le seuil de la maison, alors que l'écho d'un méfait porte très loin », rappelle un proverbe chinois.

Song BinBin n'est pas un cas unique. À ce jour, très peu d'anciens gardes rouges ont pris le temps de commenter leurs actes. La plupart ont atteint la soixantaine et se réfugient dans le silence. Je peux entendre leur raisonnement selon lequel les violences auxquelles ils ont participé, en leur temps politiquement correctes, étaient dictées par les circonstances, et sans bénéfice personnel. Mais je ne peux m'empêcher de penser que Song BibBin aurait gagné à ne pas se dérober aux explications, à exprimer une mesure de remords pour ces jours tragiques de 1966. Peut-être aurait-elle été pardonnée par ceux qui étaient recroquevillés sous les coups, et sans doute aurait-elle également gagné la reconnaissance de ceux qui, après avoir répandu la terreur, cherchent toujours comment purger leur honte.

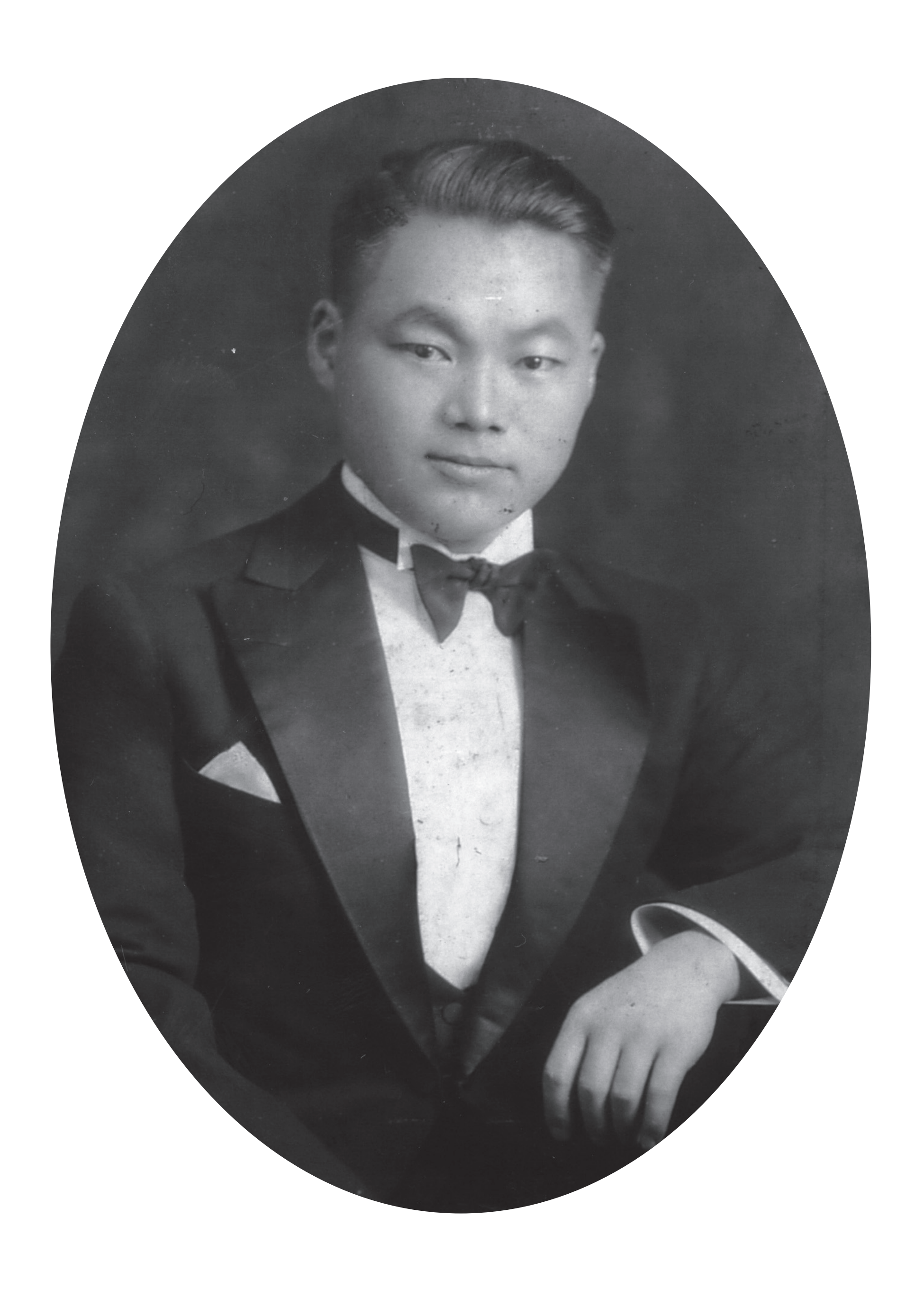
■

Traduction pour *Monde chinois* n° 12 & 13 de l'article publié le 21 décembre 2007, aux États-Unis, par *New America Media.*

*<*http://www.walrusmagazine.com/articles/2006.07-memoir-mao-cultural-revolution*>, version en ligne d'un autre article de XuJun Eberlein, paru dans *The Walrus.*



D'où vient Taiwan ?



Liao Wen-kuei, Joshua (1905-1952).
Probablement vers 1932, à Chicago.

René Viénet

Les mauvaises raisons pour ne pas en parler font partie aussi de l'Histoire de Formose

Le paradoxe de Formose, une île qui a eu son content de « ruses de l'Histoire », n'a pas encore en langue française son livre. Quelques titres, plus ou moins anciens, disponibles en bibliothèque ou chez les libraires spécialisés, amorcent pourtant la bibliographie d'un ouvrage qui serait bienvenu. Dans le cadre d'une revue il n'est guère possible de purger le sujet. Mais, derrière le titre « Où va Taiwan ? » en couverture, un texte s'impose, *in extenso* : *Quo Vadis Formosa ?* – en regrettant simplement de ne pouvoir l'illustrer ici avec plus d'images, et de photographies. Par exemple celles que Lambert van der Aalsvort a réunies et confiées au nouveau musée consacré à l'Histoire de Taiwan. Ou encore les cartes postales de Formose conservées à la Société de géographie, qui en seraient un utile contrepoint en images. *Monde chinois* souhaite que ce texte et ces quelques photos servent d'amorce à de plus amples publications, illustrées.

Cet article de Joshua Liao n'est pas inédit. Il est paru en 1946 en français dans la revue de l'université jésuite de ShangHai, le *Bulletin de l'université l'Aurore* ; mais il est peu connu, jamais cité, et il n'est pas encore disponible sur Google Books, alors qu'il présente le double intérêt d'une synthèse pertinente et d'avoir été rédigé par un acteur autant qu'un témoin de ce moment charnière où le KMT rate, de manière sanglante, la rétrocession de Formose à la Chine, après cinquante années d'annexion par le Japon.

En 1946, peu d'observateurs sont capables de lancer un pronostic aussi incisif que *Formose sera pour la Chine comme la Sardaigne, qui a donné à l'Italie son unité ; ou bien Formose sera pour la Chine comme l'Irlande, qui a fait éclater le Royaume-Uni.* La formule vaut encore. Elle pourrait servir de sujet à une colle en première année d'un institut d'études politiques, si les étudiants s'avisaient de faire passer un examen à leurs enseignants.

Joshua Liao [Liao WenKuei, 1905-1952] était un intellectuel taiwanais chrétien, étudiant au Japon pendant plusieurs années, traducteur de Han FeiZi en anglais, proche du KMT [KuoMinTang – GuoMinDang], qui a appelé de ses voeux cette « rétrocession » (*GuangFu Jie*, fête chômée à Taiwan chaque 25 octobre). Mais il va se retrouver, comme son frère Thomas [Liao WenYi, 1910-1986], rejeté vers un nationalisme séparatiste formosan intransigeant après cette première « réunification » épouvantable de 1945. Son frère deviendra, en 1956, le premier président du « Gouvernement provisoire de la République de Taiwan » [en exil], avant de céder en 1965 aux pressions du Département de guerre politique sur sa famille (un parent condamné à mort, etc.).

Les deux frères Liao, nés dans une famille influente de SiLo [XiLuo, près de YunLin], au centre de l'île, avaient passé leurs doctorats aux États-Unis, l'aîné en science politique et philosophie, le cadet en génie chimique. Tous deux sont au cœur du livre de George Kerr, *Formosa betrayed* – le classique qui reste à traduire en français, même s'il est disponible intégralement sur internet en anglais.

Joshua Liao se trouvait à ShangHai et son frère Thomas à Taiwan lors des manifestations de 1947. Mi-mars pendant les massacres Thomas put s'échapper à HongKong. Les communistes locaux firent la moue devant ces Formosans qui ne réclamaient pas l'Armée rouge, et dialoguaient avec les Américains, comme trop collés au souvenir des luttes pour l'autonomie, à l'époque de l'annexion japonaise. Joshua, même après les massacres, resta un certain temps attaché à l'idée d'une Chine

fédérée et unifiée, où Formose aurait sa place. Pour le premier anniversaire des massacres de Taiwan, il fut jeté dans une prison de ShangHai. En 1948, les deux frères établirent la Ligue pour l'émancipation de Formose.

À Taiwan même, l'enseignement de l'Histoire récente n'a pas été aisé, jusqu'à la levée de la loi martiale. En conséquence, les fonctionnaires de Taipei n'ont pas vraiment cherché à favoriser en Europe un enseignement sur l'Histoire de Formose. Ce n'est pas seulement à cause d'une relative paresse en ce qui concerne l'Europe, derrière un souci prioritaire de développer de bonnes relations avec les États-Unis et le Japon : c'est parce que chaque épisode de cette Histoire mouvementée de Taiwan ne correspond pas vraiment à l'idéalisation que les hiérarques successifs souhaitaient, ou veulent désormais modeler et modéliser à leur façon.

Par exemple, la première république d'Asie fut proclamée à Formose le 23 mai 1895, mais au nom du loyalisme pan-chinois de fonctionnaires – de l'empire mandchou, en poste dans l'île – choisissant comme devise ou « nom de règne », *YongQing* [pour toujours/éternelle (dynastie) Qing] à la mémoire et la gloire d'une Chine unifiée. Un cru difficile à assembler, que peu ont voulu mettre en bouteilles. Ses deux plus fameux dirigeants, Tang JingSong et Liu YungFu [Luu Vinh Phoc], ceux-là mêmes qui s'étaient battus contre les Français au Tonkin, puis à Formose onze années auparavant, n'étaient pas des insulaires. Liu YongFu était un fonctionnaire impérial un peu particulier, ayant commencé sa carrière comme chef d'une bande d'irréguliers, les Pavillons noirs, débris de l'insurrection TaiPing contrôlant la frontière entre le Vietnam et la Chine.

Pour le régime KuoMinTang en garnison dans l'île dès 1945, mais qui ne s'installe véritablement qu'en 1949 lors de la débâcle devant les communistes, la fugace « République démocratique de Taiwan » – dont les proclamations doivent sans doute beaucoup à son ministre des Affaires étrangères, le Général Chen JiTong, ancien élève de l'université francophone de MaWei, ancien attaché militaire à Paris – n'était donc pas un sujet exaltant. Il fleurait le séparatisme, rappelant l'abandon par la Chine de l'île, et sa modernisation par le Japon pendant cinquante ans. Mais, pour les indépendantistes, au pouvoir sous Chen ShuiBian ces dernières années, l'indépendance de la République de Taiwan de 1895 véhiculait sans doute un relent encore trop unitaire, pan-chinois. Déjà empêtrés dans le *TonYong PinYin* (une très coûteuse sottise universitaire et gouvernementale), très en retard pour le musée de l'Histoire de Taiwan, pathétiquement bureaucratique dans le musée de la littérature taiwanaise de TaiNan (logé dans l'ancienne mairie), le gouvernement DPP s'est peu soucié de « l'Histoire de Formose à l'usage des étrangers », concentrant son modeste effort sur la seule mémoire du « 28 février », i.e. les massacres de mars 1947, après l'incident initial du « 2-28 » [28e jour du 2e mois].

En ce qui concerne les « premiers Formosans », on a quelquefois l'impression que si les autorités encouragent la recherche, quelques anthropologues sont un peu gênés de découvrir que... ce ne sont pas des Chinois. Un peu comme Kossyguine, construisant une synagogue dans le Kremlin (pour montrer que le Parti n'est plus antisémite), se plaignant auprès de Brejnev que les seuls rabbins pour la desservir qu'il peut récupérer au goulag sont incroyablement tous juifs.

À ceux qui trouveraient cette plaisanterie incongrue ici, on peut expliquer que l'ensemble des premières photographies de Formose, celles de John Thomson, sont restées longtemps dans un placard à Taipei. Lorsque l'éditeur de la « Collection Marco Polo », chez l'éditeur ChengBang / City (consacrée aux explorateurs étrangers de la Chine) fut invitée à les publier – comme nous le faisons dans la présente livraison – cette dame déclina. Courtoisement, elle expliqua que ces photos de 1871 étaient bien les plus anciennes de Taiwan, très belles, que Thomson était sans doute un des plus célèbres photographes du XIXe siècle, que son chapitre sur Formose était passionnant à lire, mais que malheureusement les « sujets photographiées n'étaient pas chinois ». Invitée à expliquer cette surprenante réticence, elle expliqua qu'à son avis les « indigènes de Formose ressemblaient trop aux domestiques philippins employés dans les

familles taiwanaises ». Finalement, c'est un salon international du livre à Taipei qui sera l'occasion pour ces photos, alors inédites et inconnues à Taiwan, de faire leur *coming-out*, en 2006, et d'y connaître un succès énorme. Le Président de la République lui-même, qui n'était pas initialement au programme du salon, débarquant impromptu et passant près d'une heure à les examiner. Comme dans bien d'autres pays, la reconnaissance des *original settlers*, pour donner un ancrage de plus à une identité nationale, ne va pas sans contradiction ou hésitation.

Lorsque pour la préparation de cette livraison de *Monde chinois* je me suis hasardé (la semaine précédant les élections de mars 2008) à demander à la 3e section (audio-visuel) du ministère de l'Information (le GIO) une bonne photo en 300 dpi de George Kerr, les jeunes iconographes de cette section – recrutés sous le DPP – ignoraient qui il était. Même réponse pour une photo de Thomas Liao, introuvable –pas même celle, célèbre, où il descend de l'avion qui le ramène à Taipei en croyant que le KMT pour le prix de son retour, lui confiera un poste influent (il sera vite détrompé). Restait à demander des photos du procès des incidents de KaoHsiung de décembre 1979, l'une des dates fondatrices de l'opposition, que le GIO KMT distribuait libéralement en 1979 pour dénoncer les manifestants, puis lors de leur procès pour bien montrer le respect de la loi (encore bien martiale). En vain.

Les jeunes collaborateurs du GIO DPP de 2008 ne connaissaient pas l'événement et encore moins le procès : lorsque j'ai suggéré qu'on retrouve au moins une photo de ce procès qui avait condamné la vice-présidente de la République, Lu HsiuLien, et d'autres, à quelques années de prison, la jeune fonctionnaire qui essayait de trouver quelque-chose dans son ordinateur s'est insurgée, et m'a répliqué qu'elle n'imaginait pas que sa Vice-présidente ait jamais pu faire de la prison.

Le lecteur comprendra donc pourquoi la première république d'Asie n'a été célébrée véritablement que par les philatélistes, qui ont su faire monter la côte des rares vignettes de cette époque. Il en reste une copie japonaise d'un drapeau (avec son tigre, pas un dragon) dans un musée de Taiwan.

L'identité taiwanaise – à Taiwan, et plus encore sa mise en boîte par et pour les étrangers – est un sujet complexe. C'est une Histoire baignée de sang, de larmes, difficile à retracer et décoder, que les indépendantistes peinent à expliquer au reste du monde et que les autres rechignent à faire découvrir.

Quo Vadis Formosa ? peut aider à en comprendre les prémisses, et comment ce furent des nationalistes KMT, natifs de Formose, souhaitant initialement le retour de Taiwan à la Chine, qui vont être les premiers indépendantistes taiwanais – contraints de trouver refuge chez les Japonais qu'ils voulaient chasser de Formose.

Joshua Liao a vu juste lorsqu'il repère le fils du principal collaborateur de l'ère japonaise se précipiter à Nankin pour amadouer Chiang KaiShek – tout comme son père avait été le premier Taiwanais à se précipiter à la rencontre des troupes japonaises en 1895 : après quelques mois de prison pour collaboration, Koo ChenFu restera l'un des hommes les plus riches de l'île, contrôlant le conglomérat [Koo's group / HoHsin] bâti autour de la société qui porte le n°1 du répertoire de la bourse de Taipei, Taiwan Cement Corporation – tout en jouant le rôle d'ambassadeur itinérant officieux pour le KMT, reçu par l'empereur du Japon et à la Maison Blanche. C'est lui qui sera aussi logiquement le plénipotentiaire de Taiwan lors des rencontres historiques avec Wang DaoHan, à Singapour en 1993, puis à ShangHai en 1998.

Marié à une descendante de Yan Fu, C.F. Koo, hiérarque du KMT, aura également ses amitiés du côté du DPP. Après avoir visité en Chine la dernière demeure de Yan Fu dans le vieux quartier de FuZhou, il évitera d'écrire la chronique des parents de sa femme, autres descendants du célèbre intellectuel élève de Prosper Giquel, poussés à la folie ou maltraités par le PCC, puis les gardes rouges. Ce qui n'empêchera pas la famille Koo de développer des liens étroits avec de puissantes familles continentales, version chinoise des oligarques au sommet du PCC.



"L'amiral Courbet visitant les avant-postes à KeeLung". Dessin de Maurice Rollet de l'Isle [ingénieur hydrographe de la Marine, pionnier bien connu de l'esperanto] qui sera abondamment repris par la presse, par les marchands de foulards de Rouen, et même par les fabricants d'assiettes à dessert. Au moins deux collections complètes de douze assiettes sur la guerre franco-chinoise subsistent ; celle du Musée de la Marine, et celle de la librairie française de Taipei, le Pigeonnier du Quercy (utilisée pour les intercalaires de la présente livraison).



Ce que Joshua Liao ignore encore lorsqu'il écrit son résumé de l'Histoire de Taiwan, un texte prémonitoire à plusieurs égards, c'est la violence avec laquelle vont être massacrés par les troupes de Chen Yi (et d'un futur chef d'État-major Peng MengChi) artistes, entrepreneurs, instituteurs, médecins, et autres intellectuels, qui attendaient avec intérêt que le KMT les aide à mettre en place leur gestion provinciale dans une Chine réunifiée.

Le rayon des livres sur l'Histoire de Formose, dans les librairies de Taipei, depuis un an ou deux, occupe un peu plus de place, mesurée sur les linéaires des grandes chaînes de librairies comme Esliste [ChengPin] ou Kingstone [JinShi] ; mais pas tant que cela, et moins que les titres sur la philosophie occidentale, ou la bourse.

C'est une pesée, qui en vaut une autre, du pâton que des universitaires et les politiciens mettent à lever avant de le cuire pour le public. Pour ne pas être injuste, il faut citer une petite librairie spécialisée, près de l'université nationale de Taiwan, à quelques pas de la plus ancienne et célèbre échoppe de Taipei pour « TsoaPing » le dessert identitaire taiwanais, i. e. « la glace rabotée aux fruits », dans une ruelle qui ouvre sur HsinSheng South Road : TaiWanDeDian, <*www.taiouan.com.tw*>. Il faut aussi citer la récente donation à la Bibliothèque de l'UNT d'une importante collection sur l'Histoire des DanWai et du DPP, et quelques sites internet.

Si l'on veut comprendre « Où va Taiwan ? », et où Formose n'est pas encore parvenue, il ne faut pas négliger de regarder ce que révèlent l'édition, les publications académiques, les expositions, à coté de la presse politique. Il faut, alors, se rendre à l'évidence : l'ostracisme dont Taiwan a été victime depuis si longtemps, n'a pas déterminé un effort pour vraiment gagner les étrangers à la cause de l'identité formosane. Cela s'explique, en partie, par ce que la bibliographie locale en chinois, à l'usage des Taiwanais, n'est pas à la mesure du problème. Les pulsions velléitaires politiciennes sur le sujet sont aussi un élément de ce problème identitaire, encore mal décanté par les chantres de l'identité taiwanaise.

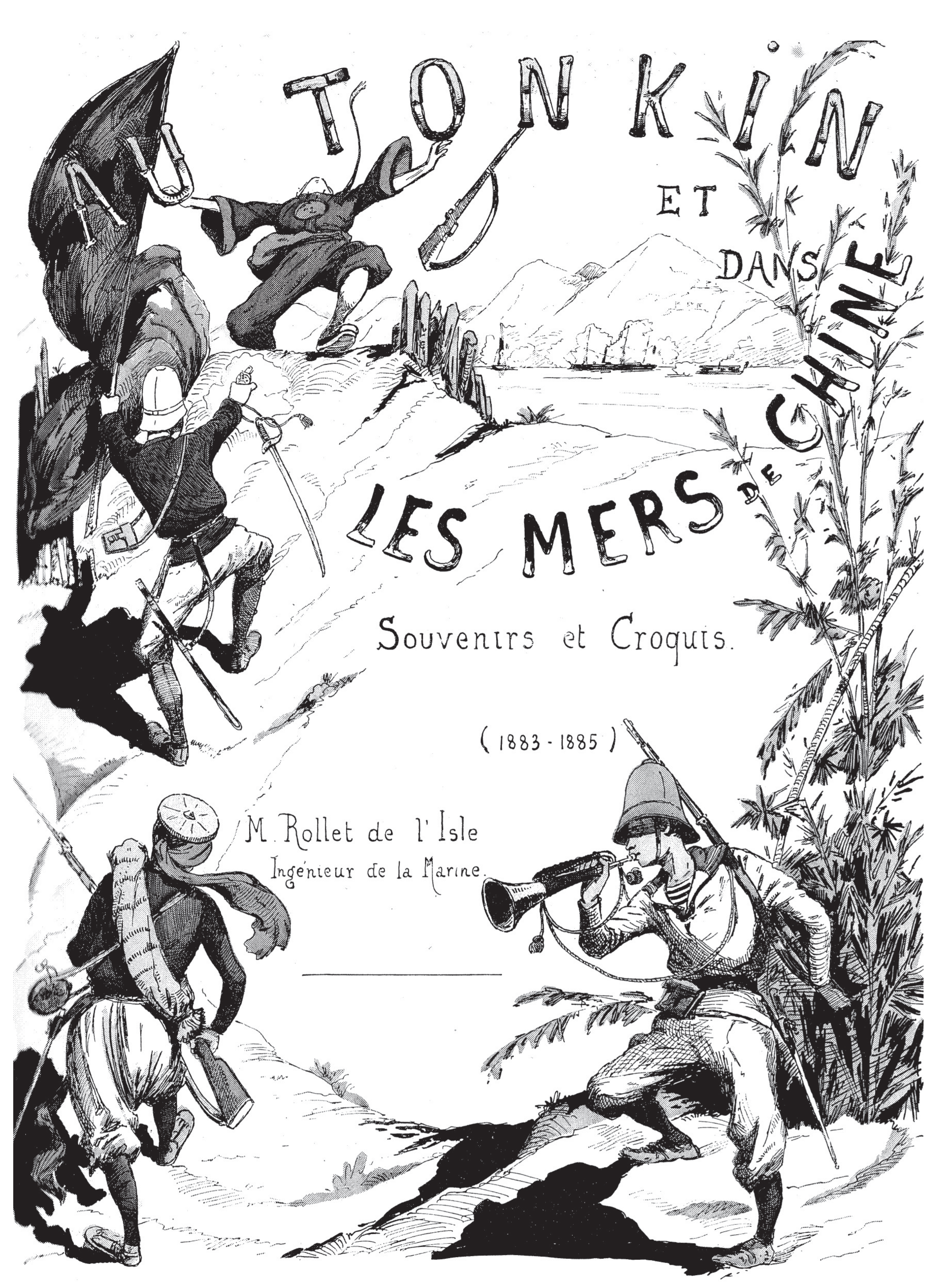
*

Les universitaires français ne peuvent jeter la pierre à personne sur ce sujet : ils avaient eux aussi la gueule de bois sur ces questions d'Histoire de Formose, depuis qu'en 1705 un de leurs compatriotes avait publié, en plusieurs langues européennes, en se faisant passer pour un natif de l'île, un fantasmagorique best-seller. C'est la raison pour laquelle il était indispensable dans ce n° de *Monde chinois* de donner la parole à George Psalmanaazaar, de citer des extraits de sa longue confession, tout en publiant les intéressantes illustrations de sa *Description de l'île Formose*. Des historiens français ont cité, sans le lire bien sûr, cet ouvrage comme une source primaire de l'Histoire de Taiwan. Ils en sont ensuite devenus un peu gênés, ne sachant pas très bien, en plus, s'ils devaient s'intéresser à un régime officiellement anti-communiste, autoritaire et policier.

La mode anti-communiste n'est venue à Paris qu'assez tardivement dans l'université, où le fait d'être un compagnon de route du stalinisme a eu très longtemps ses avantages. Il n'y a pas que l'*archipel* que Jean-Luc Domenach avait oublié, avant de le découvrir, après tout le monde – pour reprendre l'aveu implicite (inconscient chez lui) du titre de son livre. Mais était-ce une carence d'anti-stalinisme dans l'eau bénite de D.-le-fils ? Ou le respect d'un autre uniforme ?

Le caractère autoritaire et policier de Taiwan sous Chiang KaiShek, ou bien intimidait la critique, ou bien crispait de plaisir, les universitaires français : lorsque Lu HsiuYi fut emprisonné, pendant trois ans, à son retour de France, le général Guillermaz (qui avait dirigé sa thèse sur l'*Histoire du Parti communiste taiwanais sous l'occupation japonaise*) fut pratiquement le seul à intervenir pour le défendre. Lorsque Bo Yang fut torturé et envoyé pour une dizaine d'années à l'île verte [LüDao, non loin de Betel Tobago], peu de sinologues ont aidé Alain Peyraube à faire éclater le scandale.

Formose était *off-limits*, un sujet tricard, au CERI [le centre d'études et de recherches internationales



E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 10, RUE GARANCIÈRE, PARIS.

de l'IEP de Paris], autant qu'au CAP [le centre d'analyse et de prévision du ministère des Affaires étrangères], alors que c'est dans ces deux organismes qu'on aurait dû être attentif à un « sujet à la marge », sevré de liens diplomatiques, comme Taiwan.

Tout comme Air France pendant des décennies n'a pas voulu se poser à Taiwan, prétendant « être la France plus encore que le Quai d'Orsay », le CAP du Quai était retenu par des rigidités diplomatiques – persuadé sans doute qu'à propos de Taiwan son « P » devait sentir le Protocole, au garde-à-vous devant la pensée-Manac'h, et ne pas glisser sur la toile cirée de la Prévision. Pour vraiment s'intéresser à Taiwan, Jean-Louis Gergorin, son directeur de l'époque, attendra de devenir marchand d'armes (mais ce n'est pas lui l'auteur de la formule « le plaisir augmente où l'effet se recule », c'est Corneille).

Le CERI patientera, pour étudier et rechercher, jusqu'au moment où une thésarde française née à Taipei ira à la recherche de ses racines, en choisissant un sujet sur l'île « oubliée » (autant que « l'archipel ») chez les orientalistes de la FNSP. Sa thèse ne sera pas publiée pour autant, donc très peu lue, et encore moins discutée.

Les Français, de l'une ou l'autre chapelle universitaire, avaient encore une autre raison d'être gênés aux entournures : en 1884, l'escadre de l'amiral Courbet avait plus ou moins réussi un blocus de Formose, ses troupes de débarquement plutôt raté la conquête des abords de Hobei [HuWei, où se trouvait quelques entrepôts et commerçants européens, dont James Dodd, qui a publié sa chronique du blocus], vers Tamsui [DanShui] aujourd'hui une banlieue de Taipei.

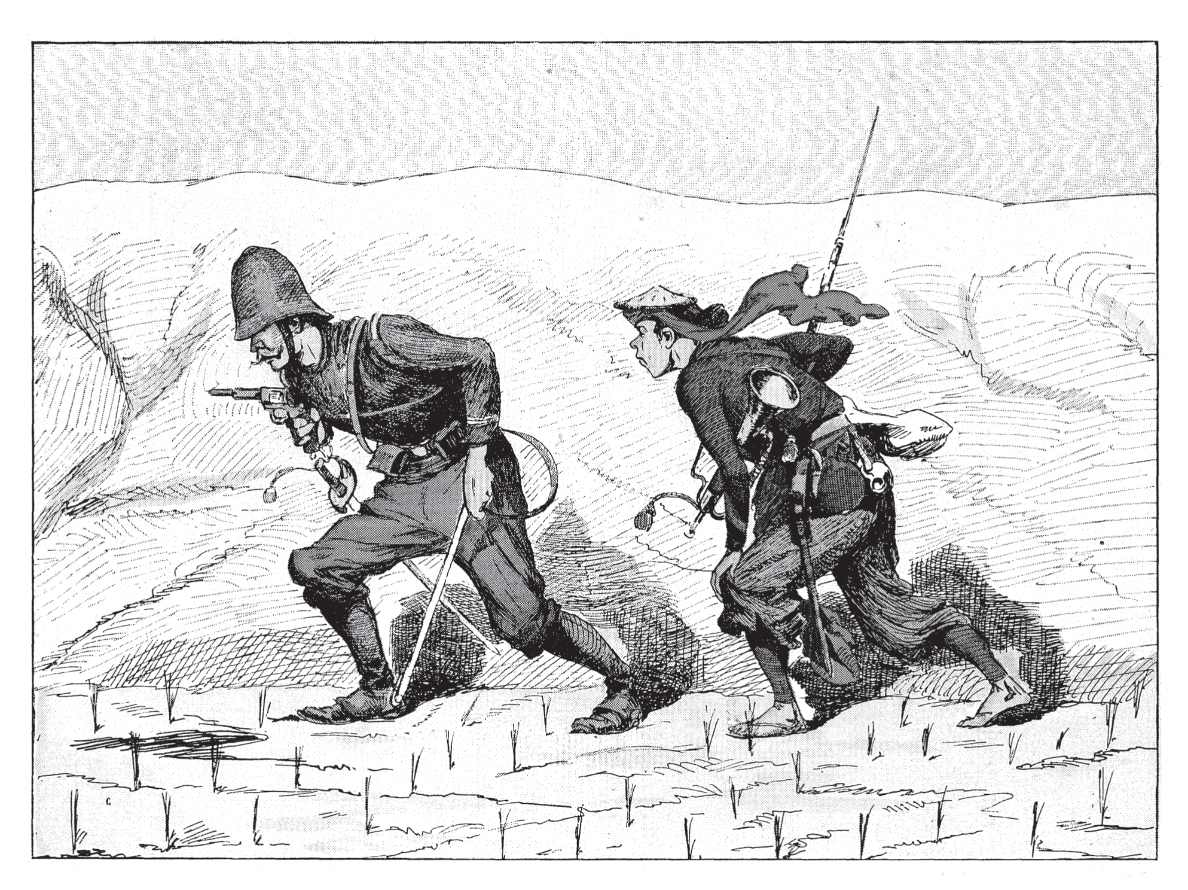
L'occupation de KeeLung [JiLung] avait été mieux réussie, et l'archipel des Pescadores facilement occupé. Mais le charbon de Formose se révélait décevant, et impertinente la « politique des gages » de Jules Ferry.

Que reste-t-il de notre identité française sur place, en dehors de livres que je souhaite rééditer ? Un cimetière sur les hauteurs de KeeLung, qui n'est pas dans son site initial mais une translation – à l'époque japonaise – de quelques stèles et des cendres de centaines de zouaves, marsouins et zéphyrs, exhumées en contrebas, ou provenant de MaKung.

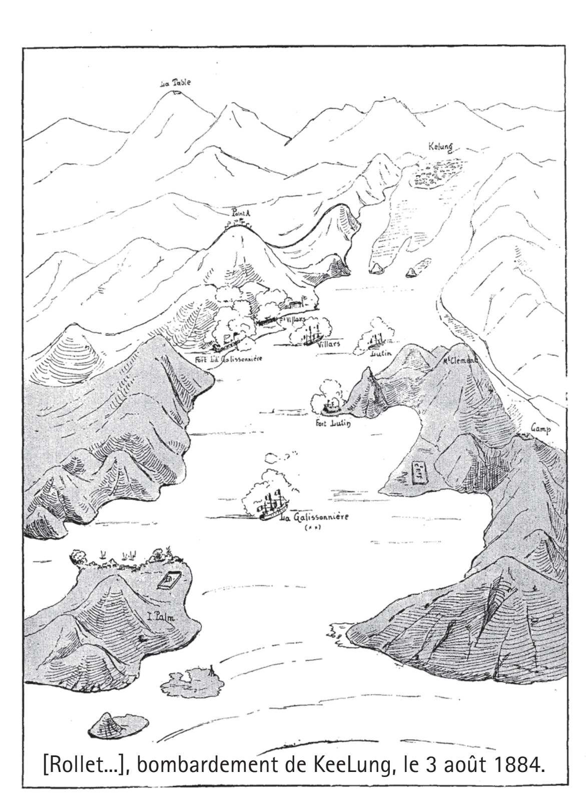
Après la fermeture de l'ambassade de France à Taipei en 1964, ce cimetière fut entretenu par les autorités locales, un peu oublié par le Souvenir Français (en charge des sépultures militaires françaises à l'étranger) jusqu'à l'arrivée en 1978 du premier conseiller commercial officieux français, Thierry Rosset, attentif à la dignité de ce reliquaire – seul élément de la continuité de la présence française dans l'île depuis 1884.

Depuis, les représentants officieux de la France à Taiwan, chaque 11 novembre, y déposent une gerbe. Mais la plupart des Français de Taiwan ignorent, autant que les historiens métropolitains, cet épisode formosan de la guerre franco-chinoise de 1884, conduite sur les ordres de Jules Ferry du Tonkin à FouTcheou [FuZhou] puis dans l'archipel des ZhouShan, en remontant vers ShangHai.

Pourquoi reparler du point de départ tonkinois ? Lorsqu'une exposition sur ce sujet s'est tenue à l'Institut français de Taipei, sa directrice à l'époque, en toute candeur, demanda pourquoi les bois gravés chinois (de belles copies de 47 originaux conservés à la BNF) qui étaient accrochés – en contrepoint d'archives françaises et de rares photographies des navires de l'escadre, et de l'occupation de KeeLung – mentionnaient si souvent la ville de... Tokyo. On lui expliqua, en essayant de ne pas la peiner, et sans faire rire le ministre de la Culture qui venait visiter l'exposition, que les deux caractères *Dong* et *Jing* assurément étaient ceux utilisés pour la capitale moderne du Japon, mais également depuis belle lurette pour le Tonkin, à la frontière chinoise, et que l'exposition en place depuis quelques semaines retraçait précisément la guerre de Jules Ferry contre la Chine, depuis le Tonkin [*DongJing*] jusqu'à la Rivière Min et Formose – mais pas vraiment jusqu'à Tokyo. La moitié de ces images chinoises racontaient (du côté des Pavillons noirs) SonTay, BacNinh, LangSon, etc. Ce bref échange plongea dans une profonde perplexité le jeune gendarme qui avait rédigé, tout en assurant la sécurité de l'Institut, et de



EN RECONNAISSANCE.



[Rollet...], bombardement de KeeLung, le 3 août 1884.





"KeLung [KeeLung, JiLong] vu du Mont Clément, le Ier octobre 1884, par Lt de Vaisseau Goëz". © ERV.

cette directrice, le livre célébré par cette exposition : *Formose, des batailles presque oubliées.*

Il n'est pas indifférent de signaler cet ouvrage ; et aussi celui publié par un journaliste, qui animait un site web très précieux sur l'île, Stéphane Ferrero : *Formose vue par un marin français du XIXe siècle.* Ces livres sont en effet un peu solitaires dans un contexte où les archives sur cet important conflit entre la France et la Chine n'intéressent plus guère les historiens français, avec deux exceptions notables, soulignées ci-après. Comme ces archives sont facilement accessibles, bientôt à la Courneuve, mais déjà à Nantes et à Vincennes, on doit se demander ce qui paralyse l'intellect à propos du bilatéral France|Formose.

Au moment de mettre sous presse, David Wilmhurst signale une thèse qu'il trouve remarquable, soutenue en 2006 sous la direction de Jacques Weber par Hervé Barbier : *La Division navale d'Extrême-Orient, 1870-1940* qui n'est pas encore parue en librairie.

Comme c'est à Nantes que l'on observe les initiatives les plus énergiques, sur ce sujet et en exploitant les archives conservées localement des consulats français, *Monde chinois* s'empresse de faire de la publicité des différents ouvrages publiés sous la direction de Jacques Weber, et avant tout autre la réédition, augmentée, du n°24 de la série *Enquêtes & documents* du Centre de recherches en Histoire internationale et atlantique : *La France en Chine (1843-1943).*

Peut-être, Jules Ferry, vache sacrée de la République, intimide la recherche parisienne. Même ses biographes n'expliquent pas qu'il a détruit la première et seule université francophone en Chine et au XIXe siècle, et veulent sans doute encore lui couler un bronze. Peut-être à Sciences-Po. craint-on de relancer le débat sur ce conflit, et de donner au gouvernement chinois post-maoiste des dates anniversaires utilisables pour culpabiliser les diplomates formés en grande partie dans cette école ? Mais cette explication ne suffit pas, les relations franco-chinoises étant suffisamment exécrables sans cela, et mal parties aussi longtemps que Jean-Pierre Raffarin, exalté par le *ShenGun* François Jullien, s'en occupera.

Par ailleurs, ce n'est pas l'occupation de KeeLung par le futur maréchal Joffre, alors capitaine du génie, sous les ordres de l'amiral Courbet, qui est la date anniversaire la plus indigeste pour le gouvernement chinois, c'est le « Défilé du bicentenaire de la Révolution française », le 14 juillet 1989 – avec des dizaines d'étudiants chinois, et leurs vélos, mis en scène par Jean-Paul Goude et François Mitterrand, applaudis longuement par la foule, précédant l'armée française défilant devant les corps constitués et 33 chefs d'État, quelques jours après le massacre de TianAnMen.

À MaWei les Français sont accueillis avec sympathie en mémoire de Prosper Giquel, y compris les descendants des marins de l'amiral Courbet. Donc l'Histoire ne devrait pas être un obstacle pour les historiens. En tous cas pour se rendre à Taiwan, les historiens français n'ont même pas besoin de visa et l'Histoire de Formose est ouverte à leurs recherches.

En ce moment, l'utile retour aux sources, la chronique des combats franco-chinois, le pointage minutieux des livres de l'époque, a été entrepris par un universitaire britannique, David Wilmhurst. Nous lui ouvrirons nos colonnes, pour d'excellentes raisons : il a traduit en anglais le livre de Christophe Rouil, celui du capitaine Garnot, le pittoresque ouvrage de Rollet de l'Isle, sans oublier la somme écrite par Lung Chang, un diplomate chinois francophone que l'université française n'a pas invité à enseigner lorsqu'il quitta le service diplomatique du KMT, et a ouvert une épicerie pour nourrir sa famille – alors qu'il avait écrit en français (et publié en chinois) l'un des meilleurs livres du le sujet. Lung Chang fut également l'auteur de *La Chine à l'aube du XX*e *siècle* publié en 1962 en français (par les Nouvelles éditions latines).

Faut-il, dans ce contexte, lancer des joueurs de dominos parisiens dans la complexe réalité de parties d'échecs chinois jouée à Taiwan, et entre la Chine et Taiwan ? Faut-il évoquer le chant de l'identité taiwanaise interprété par quelques universitaires bien intentionnés, comme on le dit des intentions de messes à la mémoire de marins naufragés ?

Il y a bien une identité taiwanaise. Mais la partition jouée par certains politologues fait plutôt penser que Taiwan a un problème identitaire : l'orchestration pour pipeau et bandoléon lyonnais de l'opéra taiwanais rappelle, en plus longuet, la fameuse chanson-flash fredonnée dans les cafés-théâtres il y a quelques années : *J'entends le feu de bois, qui chante, qui chante...*, puis quelques raclements de gorge, d'excuses, avant que le chanteur n'avoue *J'ai un peu oublié la suite des paroles, mais je me souviens que c'était une chanson sur Jeanne-d'Arc.*

■

Monde chinois n'a pas le culte des notes en bas de page, ni celui des lourdes bibliographies. Si nous devions en proposer une pour l'histoire de Formose, les relations au travers du Détroit, les aventures de la France à Taiwan, c'est un très gros répertoire qu'il faudrait imprimer. Si le sujet vous intéresse, achetez sans tarder :

Kerr, George H.
Formosa Betrayed
Eyre & Spottiswoode, 1966, 514 p.
réédité par Taiwan Publishing Co.
<tpclin@gmail.com>
Cet ouvrage fondamental est également
disponible intégralement sur le web.

Hung, Chien-chao
A History of Taiwan
Il cerchio, 2000
isbn 888658380X

Imbault-Huart, Camille
L'ile Formose - Histoire et Description
Paris, 1893, et plusieurs rééditions à Taiwan
isbn 9576382912

Davidson, James W.
The Island of Formosa, past & Present
Kelly & Walsh, 1903, et plusieurs rééditions à Taiwan

Taylor, Jay
The Generalissimo's Son
Harvard U. Press, 2000
isbn 0674002873

Crozier, Brian & Chou, Eric
The Man Who Lost China
Scribner, 1976, 430 p.
isbn 978-0684146867

La France en Chine (1843-1943)
juillet 2008, 300 p.
isbn 9782908261653
<contact@editions-ouest.fr>

Zheng, Chantal
Les Européens aux portes de la Chine
Aix-en-Provence, 1998, 234 p.
isbn 285399421X

Ho, Kang-mei & Pierre Mallet, Pierre
Lee Teng-hui et la "révolution tranquille" de Taiwan
L'Harmattan, 2005
isbn 2747590127

Lee, Hsiao-Feng
Histoire de Taiwan
L'Harmattan, 2005, 160 p.
isbn 2747566587

Liao Wen-kuei

Quo vadis Formosa ?

Cet article a été publié (avec son chapeau) dans le *Bulletin de l'Université l'Aurore*, (Série III, Tome VII, n° 1, pp. 1-30), à Shanghai, en 1946.

Après un bref rappel historique de la pénétration chinoise à Formose au temps des Ming, l'auteur nous fait l'histoire politique de la grande île, d'abord sous le régime mandchou : « Une corruption incroyable avec pour conséquence un désordre tous les trois ans et une rébellion tous les cinq ans ». Puis vient, depuis 1895, la mainmise japonaise qui veut faire de Formose un grenier, ensuite un atelier et finalement une machine de guerre : l'auteur nous montre en même temps les tares peu connues de ce régime. L'article se termine en passant en revue les principaux problèmes qui à l'heure actuelle concernent le gouvernement chinois sur Formose : il y a encore un demi-million de soldats formosans embrigadés dans les troupes japonaises, qu'il s'agit de rapatrier et de rééduquer. Les difficultés économiques (marasme des affaires, vie chère), scolaires (manque de professeurs chinois) compliquent la tâche. D'autre part le manque de policiers chinois, le trop petit nombre de fonctionnaires chinois (à peine 2 000 se sont introduits en 4 mois, à peine une demi-douzaine de villes le long du chemin de fer trans-insulaire ont été occupées), tout cela crée des difficultés. En somme, les Formosans qui ont reçu une éducation chinoise auront un grand rôle à jouer.

I

À l'extrémité occidentale du Pacifique et près de la côte sud-est de la Chine propre s'étend une île en forme de carpe, que les Portugais nommèrent Formose et que les Chinois appellent Taiwan ou baie en forme de terrasse. Dans sa plus grande longueur, du nord au sud on compte 400 kilomètres (249 miles) et l'on y rencontre les plus puissantes et les plus magnifiques chaînes de montagne de l'Asie orientale avec 46 pics de plus de 10.000 pieds : de là naissent des ruisseaux et des rivières portant pour la plupart des eaux boueuses qui vont fertiliser les champs de riz et ensabler les côtes. Sa plus grande largeur n'a que 150 kilomètres (93 miles). La superficie totale couvre 35 760 km^2 (13.807 miles), moins que le lac Michigan dans l'Amérique du Nord. Néanmoins, elle se montre si attirante que les voyageurs portugais, en l'an 1590, quand ils jetèrent leur premier coup d'œil sur la côte orientale de l'île et qu'ils virent l'écran bleu des hauts sommets perçant les nuages argentés, tandis que s'étendait sur le sol et grimpait en forme de terrasses le tapis d'un vert ardent d'une végétation luxuriante, alors saisis d'émotion, ils laissèrent spontanément jaillir ce cri : « Ilha Formosa! » « Oh! la belle île! ».

Le petit établissement que ces anciens navigateurs portugais établirent à Keelung paraissait, dès les débuts, instable ; il n'a pas eu une longue durée dans l'histoire. De temps immémorial cette île de Formose a été habitée par sept tribus polynésiennes, parlant des langages bi-syllabiques d'origine malaise et qui furent souvent visitées par des pêcheurs chinois ou des pirates dès les origines du Moyen Âge. Ce furent les Hollandais, qui en 1624, établirent la première colonie européenne stable, à Fort Zeelandia dans la région de l'actuel Tainan, suivis 2 ans plus tard et à la pointe Nord de l'île par les Espagnols. Bien qu'ils aient commencé immédiatement par fortifier la place, répandre le commerce étranger et convertir les indigènes au christianisme [1], la contrée resta cependant couverte d'herbes et de ronces et parsemée de familles sauvages tel qu'il ressort du beau travail du Dr William Campbell *Formosa Under the Dutch* (1903). Cependant on peut encore prouver que des lots de terre arable furent confiés aux anciens colons chinois par les autorités coloniales hollandaises : la linguistique montre que le mot « kah », unité de mesure du sol, est profondément différent du chinois « mou » ou du japonais « cho » : ce ne peut être qu'un vestige, un dérivé si l'on veut, du hollandais « aker » ; le kah vaut environ 2,377 acres anglais.



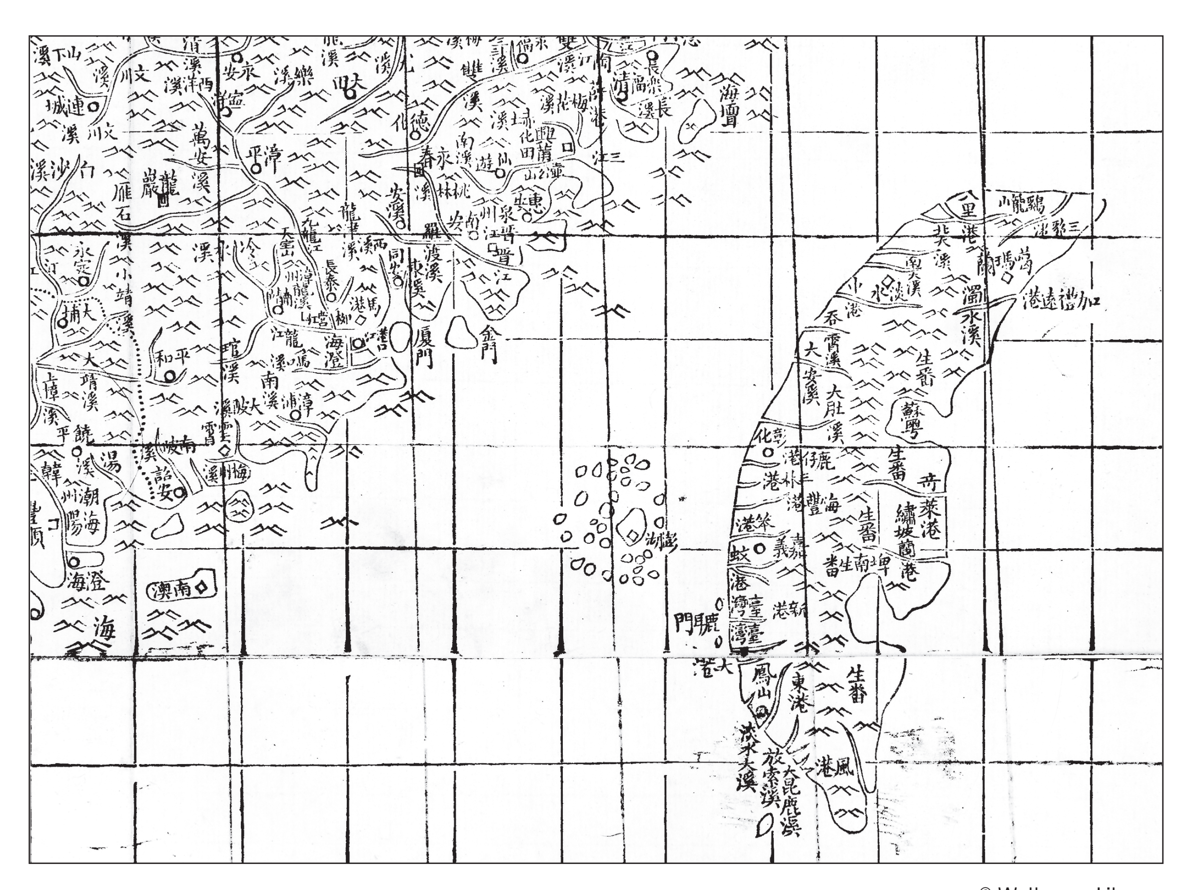
Aucun buste de Koxinga [Zheng ChengGong] ne peut être garanti comme authentique ou simplement ressemblant ; mais celui-ci, appartenant à un collectionneur de Taipei, à défaut d'être le plus certain est sans doute le plus beau. © Atelier Patrice Delmotte.

Quoique nominalement soumise à la Chine et que, par vagues, des émigrants chinois soient venus de la mère patrie aux dernières périodes du Moyen Âge, la colonisation chinoise à Formose ne commença réellement qu'après 1644 quand, à Pékin, le trône des Ming montra des signes de faiblesse avant d'être définitivement renversé. Quand donc l'empereur I-tsong des Ming se fut suicidé pour échapper aux rebelles et que les envahisseurs mandchous accoururent d'au-delà de la Grande Muraille pour sauver, disaient-ils, le peuple opprimé (en fait pour s'emparer du trône), alors des membres de la famille impériale et des patriotes dévoués aux Ming firent, l'un après l'autre, une courageuse résistance. Beaucoup d'entre eux ne trouvant pas d'autre issue que l'exode aux régions méridionales durent s'enfuir outre-mer. Ce fut au sud du Fukien, pour plus de précision dans les districts au sud d'Amoy, que la guerre de résistance menée par Cheng Ch'eng-kong et ses fidèles dura plus longtemps que partout ailleurs dans l'empire des Ming. En 1656, les Cheng remportèrent une série de victoires dans leur expédition du Nord. Mais en convergeant sur la ville de Nankin ils commirent une faute stratégique des plus graves en ralentissant leur effort la veille de la victoire finale. Le 23ᵉ jour du 7ᵉ mois étant l'anniversaire de la naissance de Cheng Ch'eng-kung, ce jour-là l'ennemi les trouve non préparés leur inflige une défaite si écrasante qu'ils ne purent que fuir pour rentrer chez eux au Sud, abandonnant pour de longues années leur ambition de réinstaller le trône des Ming à sa place légitime. Le projet de l'avance vers le Nord renversé, Cheng Ch'eng kung porta son regard à l'Est vers la belle île au-delà de la mer – l'ancienne base des pirates du Fukien et des réfugiés soumis à l'administration d'outre-mer de son père Cheng Chih-lung. Le 3ᵉ mois de 1661 le chef des Ming tandis qu'il escortait le prince Lu, à cette époque le plus haut dignitaire des Ming et à la tête de patriotes fidèles aux Ming, effectua une descente par surprise un peu au-dessous de Fort Zeelandia.

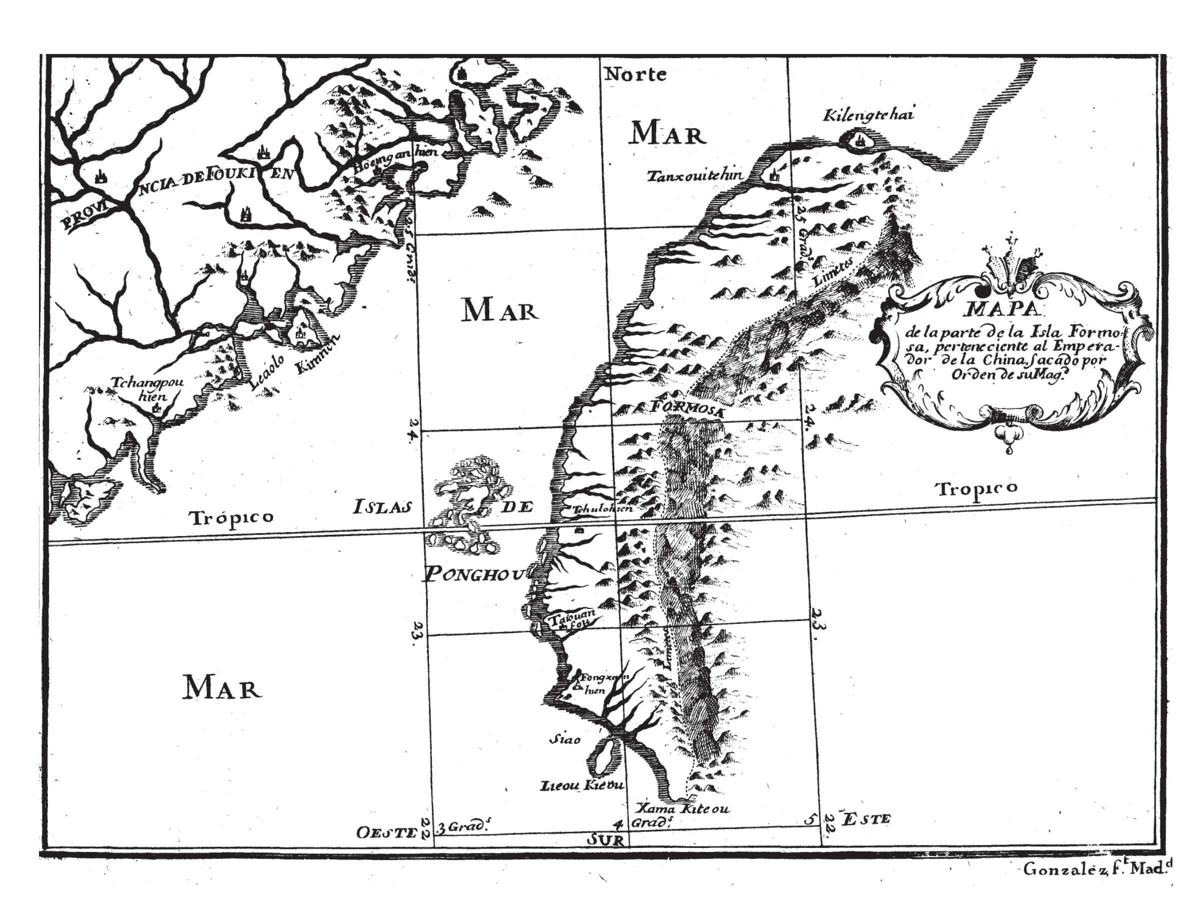
Le siège dura quelques mois, le gouverneur hollandais, Frederick Coyett, se vit à la fin forcé de capituler. Vingt ans plus tôt, la domination espagnole avait pris fin avec la conquête de Tamsui par les Hollandais (24 août 1624). Ainsi Formose fut rendue aux Chinois après 37 ans de domination hollandaise. De la dynastie Ming, Cheng Ch'eng-kong avait reçu le surnom impérial de Chu et le titre de Prince de Yen-p'ing, les Chinois de son pays d'origine l'appelèrent donc Kok-seng-ya (Kuo-hsing-ye en mandarin) ou Porteur du surnom d'État, et dorénavant il fut nommé Koxinga par les Européens. Les Hollandais et leurs sympathisants européens le surnommèrent le Chef des Pirates.

Bien qu'on ne se fût pas opposé au départ des Hollandais vingt mille civils restèrent à Formose, et après quelques générations disparurent ainsi qu'une goutte d'eau dans la mer de la population chinoise toujours croissante [2]. Les patriotes Ming qui avaient suivi leur héros dans l'île, comptaient à cette époque un peu plus de cent mille hommes. Ils trouvèrent partout des terres vierges fréquentées par des aborigènes dont la civilisation était encore au stade de la chasse et de la pêche. Sous l'administration capable de Koxinga, un gouvernement central et centralisé fut organisé immédiatement sous le drapeau des Ming ; des lois sévères furent établies ; le pays fut divisé en districts et subdivisé en comtés ; on construisit des maisons, des écoles et des temples ; les terrains incultes furent accordés aux nouveaux arrivés ; on dressa un réseau de routes et de canaux d'irrigation. L'immigration provenant des districts côtiers tels que Changchow, Chuanchow, Swatow, et Chaochow fut encouragée à un tel point que, pendant une période de vingt ans le gouvernement mandchou fit raser sur une profondeur de neuf milles toutes les habitations côtières du sud du Fukien et de l'est du Kwangtung se servant de ce désert artificiel comme d'une barrière protectrice. Malgré ces précautions, des patriotes Ming et des aventuriers persistaient à s'enfuir au-delà de la mer pour commencer une nouvelle existence dans un monde nouveau

L'année suivante pourtant (1662), Koxinga mourut à Formose. Le prince Lu mourut, lui aussi. Les Mandchous voulurent profiter de l'occasion mais ils trouvèrent en Cheng Ching, le fils de Cheng



Le détroit de Formose. Partie de la carte de l'empire chinois de Li Chao-lo. Réédition de 1842.



Dans les nombreuses versions en langues européennes de cette carte du XVII[e], à une époque où Formose n'a pas encore acquis le statut de province au sein de l'empire chinois des Qing (la dynastie mandchoue), les géographes occidentaux, tout comme les administrateurs chinois, sont incertains de ce qui se trouve à l'est de l'île, et des contours de son versant pacifique. Une histoire de Taiwan au travers des cartes de géographie a été tentée une première fois par l'éditeur belge Mappamundi, en 1991 : *The Authentic Story of Taiwan*, [isbn 957-638-056-1], en collaboration avec le libraire SMC de Taipei <*www.smcbook.com.tw*>, spécialisé dans les rééditions d'ouvrages anciens relatifs à Formose. Ce libraire a publié un recueil plus complet, qui fait aujourd'hui référence : *Taiwan in Map*s, [isbn 978-957-638-698-5] ; comme le livre de Lambert van der Aalsvoort, *Leaf in the Wind* (à ce jour uniquement édité en chinois), fait autorité en matière d'iconographie [p. 229]. Une revue qui consacre plusieurs dossiers illustrés à Formose doit rendre hommage à ce photographe hollandais qui s'est pris d'amitié pour l'île, et a réuni l'une des plus belles collections d'images à son propos.



Formose négligée [*Neglected Formosa: a Translation from the Dutch of Frederic Coyett's Verwaerloosde Formosa*, San Francisco, Chinese Materials Center, 1975]. L'un des titres indispensables dans toute bibliographie sur Taiwan, dans la traduction d'Inez de Beauclair, regrettée pionnière des études historiques et ethnographiques sur Formose.

Ch'eng-kung, la vivante copie de son père, un chef peut-être moins agressif comme soldat mais bien plus populaire comme homme d'État. Au moyen de menaces et de promesses, ils essayèrent maintes fois d'amener le jeune prince à capituler, mais chaque offre fut refusée. Durant des années, il occupa la plus grande partie du Fukien et du Kwangtung harcelant les lignes de communication ennemies sur terre et envoyant en cachette à chaque occasion des compatriotes à Formose. Pendant environ une décade on put croire que le fils et successeur de Koxinga allait réinstaller le trône des Ming sur le territoire propre de la Chine de la même façon que Cavour devait lutter pour porter la capitale du roi Emmanuel de Sardaigne en Italie. En 1681, ainsi que son père 19 ans plus tôt, Cheng mourut prématurément laissant son projet non réalisé. Son fils et successeur Cheng K'e-shuang, alors à peine âgé de 15 ans, était trop inexpérimenté pour pouvoir prendre en main avec succès une situation délicate. En 1683, un traité « Prêt-Bail » secret, signé par les Mandchous et les Hollandais et stipulant qu'en récompense pour l'aide navale hollandaise aux Mandchous dans la campagne de Formose les Hollandais jouiraient de la priorité dans le commerce d'outre-mer de la Chine, décida du sort de l'île. Les Hollandais de Java, anxieux de venger la perte de leur belle colonie, fournirent aux Mandchous des cartes et des vaisseaux, des armes et des munitions, leur permettant ainsi de faire une descente inattendue sur Fort Zeelandia et d'occuper la dernière forteresse de la dynastie Ming durant le 7e mois de 1683. À cette date se termina la guerre de résistance des Cheng contre les envahisseurs Mandchous, et la domination chinoise sur Formose qui avait duré vingt-deux ans sous la dynastie Ming prit fin. Les Mandchous allaient jouir deux cent douze années (1683-1895) de cette belle possession maritime.

II

L'administration de Formose par les Mandchous fut remarquable surtout par le nombre de révoltes qu'elle causa et par les immigrations. D'après le système de « diviser pour régner », aucun fonctionnaire public n'étant admis à un poste administratif dans sa province natale et Formose ayant été incorporée au Fukien, tous les fonctionnaires et les officiers de l'île étaient naturellement originaires de provinces lointaines de la Chine propre, parlant le mandarin ou leurs propres dialectes, ayant d'autres idéaux de vie et ne possédant qu'une bien pauvre connaissance des conditions locales. Isolée du gouvernement central, la classe dirigeante, ainsi qu'il en a été abondamment témoigné par le Dr George Leslie MacKay dans son ouvrage *From far Formosa* (1895), abusait souvent de ses pouvoirs en exploitant les ignorants et en massacrant les innocents, tout en négligeant ses devoirs officiels de maintenir la paix et l'ordre et d'élever le niveau d'existence du peuple. « Du premier jusqu'au dernier » écrit le Dr MacKay, « chaque fonctionnaire chinois de Formose exige des pots-de-vin et l'exercice de fonctions officielles est toujours corrompu par des cadeaux intéressés d'argent. Le mandarin arrondit son traitement en « squeezant » ses subalternes et toute personne ayant affaire avec lui. Les subalternes ont le privilège de se dédommager en taxant à leur tour tous ceux qui se servent d'eux pour obtenir des faveurs du mandarin. En matière de corruption et de chantage, le fonctionnaire chinois de Formose en remontrerait aux chercheurs d'emplois officiels et aux preneurs de pots-de-vins les plus avisés de Washington ou d'Ottawa ». (*ibid.*, p. 105). La situation existant alors est illustrée par le dicton de Formose : « Le mandarin pendant une génération réalise une fortune suffisant à trois générations ». Mais voici le résumé des Annales officielles de Formose : « Un désordre tous les trois ans, une rébellion tous les cinq ans ».

Évidemment, le sud du Fukien et l'est du Kwangtung qui avaient été pendant 40 ans le centre du nationalisme chinois et du patriotisme des Ming étaient toujours considérés d'un mauvais œil et avec méfiance par les Mandchous. En matière d'administration, on se défiait de tout talent provenant de ces districts « dangereux » ; d'ailleurs bien des indigènes violents, rancuniers et vengeurs de ces zones volcaniques avaient

ouvertement juré vengeance au point d'insérer dans leur testament la défense à tous leurs descendants d'occuper un poste officiel sous le joug étranger. Le résultat, c'est que pendant environ trois siècles, la plupart des hommes remarquables provenant d'Amoy ont édifié leur prestige social et démontré leurs aptitudes non pas dans le gouvernement mais dans l'économie, illustrant leur carrière non comme hommes politiques, mais comme hommes d'affaires. Cependant où pouvaient-ils réaliser leurs ambitions si celles-ci étaient toujours entravées dans leur patrie ? Ils partirent au sud ou traversèrent la mer – vers Formose, les Philippines, Bornéo et Sumatra à l'est, et vers l'Annam, le Siam, Singapour et Java à l'ouest. Ainsi, chaque année, des centaines de milliers de chercheurs de travail et d'entrepreneurs d'affaires s'embarquaient des ports d'Amoy et de Swatow vers le Sud… Jusqu'à aujourd'hui, il y a plus de 15 millions de Chinois privés de la protection gouvernementale de leur pays, mais jouissant d'une condition matérielle meilleure et plus prospère là-bas, dans leurs colonies des mers du Sud, que le Chinois moyen dans le territoire national. Au contraire, le gouvernement mandchou, tout en mettant hors-la-loi ceux qui partaient, gardait une telle méfiance pour ceux qui restaient qu'à la fin du dix-neuvième siècle il confia la construction d'une marine moderne non pas aux rudes gaillards d'Amoy et de Formose, souvent appelés rebelles ou descendants de pirates, mais à leurs cousins plus doux de Foochow, dans le nord du Fukien, dont les sous-marins, s'il y en eut, n'ont jusqu'ici jamais pu flotter. On passa ainsi outre à l'évidence historique que les meilleurs marins du monde trouvent toujours des pirates parmi leurs ancêtres ! Il s'ensuivit l'anéantissement de la marine chinoise lors de la guerre sino-japonaise (1894-1895) et son impuissance encore à se constituer actuellement.

Formose a été la première étape dans le mouvement chinois d'outre-mer, et grâce à sa proximité géographique et sa contiguïté historique avec la Chine propre elle a été le seul pays à devenir complètement chinois de race et de culture. Ayant absorbé les Hollandais restés à Formose, les colons chinois assimilèrent avec succès les aborigènes qui vivent dans les plaines, et permirent à ceux qui habitaient les montagnes de mener une vie libre et naturelle. Ces colons étaient aussi courageux que leurs frères qui allaient plus au sud et leur vie de pionniers les obligeait à travailler bien davantage que les gens qu'ils avaient quittés. Ils transformèrent les terres vierges en fermes, en rizières et en plantations de cannes à sucre ; les forêts et les jungles furent éclaircies ; on construisit des maisons et des camps ; on organisa des villages et des villes ; on se mit à exploiter des mines ; les pentes des collines se couvrirent de plantations de thé et de bambou. Après deux cents ans, malgré tous les désordres et toutes les rébellions, Formose devint aussi développée que toute autre province chinoise, possédant une population bien plus économe et une terre plus productive que la métropole. Cependant, faute de chef enthousiaste né entre-temps pour l'entretenir, la cause jadis glorieuse du nationalisme chinois parut s'enliser et ne maintenir à la surface qu'un genre particulier de provincialisme ; le patriotisme Ming se transforma en esprit de faction formosan. Ainsi tandis que la majeure partie des fonctionnaires de la métropole considéraient Formose comme une mine d'or inépuisable, tout Formosan ne voyait dans chaque fonctionnaire arrivant de la métropole, qu'un chercheur insatiable de richesses. Les relations amicales entre le gouvernement et la population étaient rarement encouragées, les administrés trouvant que moins il y avait de gouvernement, mieux cela valait. Pour le gouvernement, l'île était plutôt une lourde responsabilité qu'une source de revenus. On peut donc dire que Formose valait pour l'empire mandchou ce que l'Irlande vaut pour la Grande-Bretagne. À peine la guerre contre le Japon fut-elle perdue, le traité de Shimonoseki signé le 17 Avril 1895 cédait sans ambages l'île de Formose au Japon. Et Li Hung-chang de dire avec un sourire moqueur au prince Itô : « Nous allons vous passer le sac ».

III

Les Japonais, trop contents de recevoir ce sac, ne le trouvèrent ni vide ni déchiré, mais assez difficile à ouvrir et à porter. Lorsqu'ils descendirent en Formose au début de l'été de 1895, ils se heurtèrent à la résistance énergique de trois millions de Formosans, tous de race chinoise ; ils trouvèrent aussi les ressources naturelles d'un sol fertile capable de donner trois récoltes par an, ainsi que de riches mines attendant d'être exploitées scientifiquement.

Assez ironiquement, la nouvelle de la cession de Formose au Japon par le traité de Shimonoseki fut utilisée par T'ang Ch'ing-sung, à ce moment gouverneur chinois de l'île et à la solde des Mandchous, pour tenter un mouvement d'indépendance en proclamant Formose une République – la première république en Asie. Mais ce mouvement fut trop subit pour rallumer le feu du nationalisme chinois au dehors, et trop abrupt pour ressusciter le patriotisme Ming en particulier ; il prit donc l'aspect hâtif d'un nationalisme formosan avec toutes les couleurs d'idées pro-mandchoues. D'ailleurs, sans contact établi avec une puissance amie quelconque, sans organisation rigide et sans équipement pour ses adhérents et camarades, T'ang dut fuir à l'étranger au bout de trois semaines tandis que son armée irrégulière allait se rendre après une résistance de six ans. Entre-temps, les Japonais, avec leur industrie et leur patience coutumières, se mirent à transformer cette colonie encore médiévale en un pays moderne. Une fois leur gouvernement militaire inauguré, le 17 Juin 1895, ils se mirent sans délai à réaliser le programme systématique de l'exploitation de cette belle île : ils en firent d'abord un silo, « leur grenier », ensuite un atelier, et finalement une machine de guerre.

Telles sont en effet, nous l'allons voir, les étapes de la transformation de Formose.

Désireux d'obtenir de grandes quantités de comestibles et de ressources minérales, les Japonais avaient besoin de millions de fermiers industrieux et de mineurs dociles travaillant en paix et avec ordre. Ils procédèrent donc en 1901 à un recensement général, mirent en vigueur un système solide de régimentation civique d'après le mode traditionnel chinois de *Pao chia,* et commencèrent la conscription et l'entraînement des hommes valides en vue d'en faire des auxiliaires de leur police à eux. Afin d'empêcher les inondations, ils améliorèrent le service des eaux et forêts. Ils élevèrent les bords des principales rivières et construisirent des réservoirs et des canaux pour irriguer le plus possible de territoires cultivables. De plus, afin d'éviter les épidémies, ils améliorèrent les conditions sanitaires, étudièrent les maladies tropicales et prirent à cet effet des mesures préventives. En conséquence lorsque, en 1908, fut achevé le chemin de fer trans-insulaire de Keelung à Takao, Formose avait déjà atteint le niveau d'un pays modernisé pourvu du confort et des facilités scientifiques. Elle était devenue un grenier capable de fournir au Japon non seulement des produits et des récoltes, mais aussi des impôts et de la monnaie dont le total atteignait plus de cent millions de yen par an.

André J. Grajdanzev a très bien montré dans son ouvrage *Développement économique de Formose* (1941) le véritable motif de la modernisation de Formose par les Japonais. Ce motif n'a été ni de l'altruisme inter-racial ni un despotisme bienveillant, mais l'impulsion donnée par l'égoïsme impérialiste, la volonté collective de la nation japonaise d'avoir toujours plus de pouvoir, de richesse et de gloire. Les Japonais souhaitaient pour Formose la paix et l'ordre, car ils désiraient voir chez ses habitants une grande capacité et efficience productrice. Il faut bien avouer que le nombre des agents de police surpassait celui des instituteurs, et l'on ne peut qualifier d'humanitaire la coutume des propriétaires japonais des manufactures de sucre d'utiliser la police pour contraindre les propriétaires terriens à vendre leurs terres au prix minimum qu'ils offraient, ou à planter des cannes à sucre qu'il fallait vendre plus tard au prix des acheteurs japonais. Le système adopté par l'industrie du sucre fut organisé par le Dr Inazô Niitobe, un des chrétiens japonais les plus connus dans les milieux internationaux : il

TRANSLATION:—"THE DECAPITATION OF THE JAPANESE ADMIRAL, KABAYAMA, CAPTURED BY GENERAL LIU-YUNG-FU.

"Letters received from Amoy merchants announce the capture of Admiral Kabayama by General Liu. The Japanese begged very strongly that their commander be released and offered through some foreigners to pay as ransom the sum of 5,000,000 dollars. General Liu would not grant this petition without the assurance that Formosa would be restored. This the Japanese refused to consider, and the prisoners were thereupon subjected, before Tang Wu-ting, to a severe examination, and, in accordance with the law, were decapitated, and their heads exhibited in public to the great delight of all the people."



Ces deux estampes coloriées chinoises, dans le style de celle qui a fait la couverture de *Monde chinois* n°11, correspondent aux images d'Épinal françaises, ou aux couvertures de l'*Illustration.* Ces deux-là ont été initialement reproduites en couleurs, dans l'ouvrage, souvent réédité, de James W. Davidson, consul américain à Taiwan : *The Island of Formosa, Past & Present.* Notre édition est celle de Kelly & Walsh, 1903. Les amazones du général Luu Vinh-Phoc [Liu YongFu], et les décapitations des "gnomes japonais" citées, ne parviendront pas à remettre en cause le traité de Shimonoseki [MaGuan].

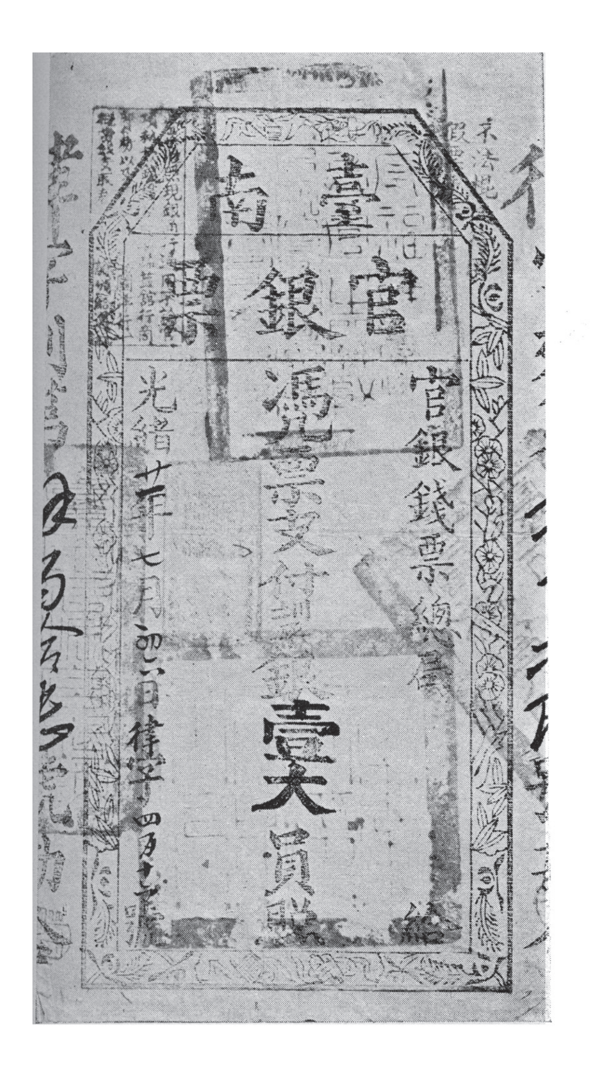
TRANSLATION:—"THE GREAT DEFEAT OF THE JAPANESE (DWARF SLAVES) BY LIU'S DAUGHTERS."

"An ancient precept ordains that if the Sovereign is insulted his subjects should die. Since Tainan was defended by the great General Liu, we have received daily reports of victories. We now learn that the insolence of the Japanese slaves aroused great indignation among Liu's daughters, and that the latter assembled a number of female warriors, and strongly attacked the dwarf slaves at Taipeh. The female warriors were mighty in the fight. The Japanese, who were thrown into confusion, were unable to repel the attack, and their weakness was a pitiful sight."





Sauvages de Formose se défendant contre les Japonais.
(D'après Tannaisi.)











En haut à droite, Tang JingSong, président de la République de Taiwan, en 1895. En dessous, à droite, Liu YongFu, qui portera brièvement le titre de président dans le sud de l'île. L'ancien chef des Pavillons noirs sur la frontière sino-vietnamienne, l'ennemi de Francis Garnier en 1873 et du commandant Henri Rivière en 1883, reste le plus connu des résistants à l'annexion par le Japon. À gauche, billet de banque et timbre postal de la brève république. Planche tirée de J. W. Davidson.

était titulaire de nombreux doctorats dans des universités occidentales et fut adopté par le vicomte Shinpei Goto, alors administrateur japonais civil de Formose, plus tard ministre de l'Intérieur avant de devenir maire de Tokyo. Le Dr Niitobe jouissait de la considération des Japonais à cause de sa politique d'homme d'État bienveillant. Cependant il est difficile de qualifier de très chrétiens la fin et les moyens qu'il avait en vue – le drainage de toute la richesse du sol de Formose et jusqu' à la dernière goutte de sueur et de sang des fermiers et ouvriers de Formose. Il n'est donc pas étonnant qu'au début de « l'incident de Mandchourie », le 18 Septembre 1931, celui que l'on considérait comme un chrétien japonais ait justifié l'agression japonaise, alors qu'il se trouvait à Genève, en Suisse. Il mourut l'année suivante immédiatement après la conférence de l'institut des Relations du Pacifique qui eut lieu à Banff au Canada, ayant été le porte-parole de l'impérialisme nippon.

Tout en formant un vaste magasin, Formose devint en même temps une cage sinon une prison, mais les véritables révoltes et émeutes (14 en tout, de 1895 à 1919) provoquées par l'opposition chinoise toujours croissante n'étaient pas connues à l'extérieur, souvent même pas au Japon. Les lettres et les écrits imprimés venant du dehors ou de l'intérieur étaient minutieusement censurés, qu'il y eut une guerre ou non. Les moyens de communications étaient sévèrement contrôlés, que ce fût en temps de paix ou non. Aucun navire étranger ne pouvait faire escale à Formose, à la seule exception des paquebots de la Compagnie China-Java-Japon qui, cependant, ne pouvaient mouiller à quai, mais devaient jeter l'ancre au large seulement, une ou deux fois par mois. Chaque touriste étranger était tenu pour espion. Les étudiants japonais étaient eux-mêmes soumis à une surveillance serrée, tandis que les rares Chinois, Américains et Européens cultivés étaient en général complètement victimes d'un ostracisme manifeste. L'éducation élémentaire n'était jamais obligatoire mais les impôts l'étaient toujours. Tandis que les enfants japonais devaient fréquenter l'école dès l'âge de six ans, les enfants chinois que les parents étaient désireux de faire instruire devaient avoir sept ans ou plus, car leur niveau d'intelligence était « prouvé » être inférieur. C'est à Formose seulement que l'on vit les Japonais et les Chinois fréquenter la même école, chose défendue durant les trente premières années de leur domination éclairée. Enfin, durant la même période de temps on mit hors la loi les mariages entre Japonais et Chinois et on les décourageait toujours socialement. Afin de conserver les Chinois arriérés et ignorants, ils maintinrent intactes presque toutes les coutumes chinoises, les traditions, les religions et le folklore... Grâce pourtant à toutes ces pratiques japonaises d'isolationnisme et d'oppression, la grande majorité des Formosans allait rester chinoise de race et de culture !

IV

L'explosion de la Première Guerre mondiale fournit aux Japonais une merveilleuse occasion ainsi qu'un aiguillon puissant pour transformer Formose en une grande manufacture. Bien qu'étant une des nations alliées, le Japon se borna à attaquer les Allemands à Tsingtao et dans leurs possessions du Pacifique qu'il convertit immédiatement en fortes bases navales et aériennes sans attendre la signature du traité de Versailles, tout en consacrant ses énergies et ses ressources à développer son industrie de guerre et son industrie lourde, à élargir son commerce étranger.

Les Japonais hâtaient l'industrie légère à Formose en multipliant les usines de manufacture de camphre et de sucre ainsi que les fabriques de conserves alimentaires. En conséquence, ils profitèrent du meilleur « boom » de leur histoire et à la fin de la guerre, le Japon remplaçait l'Allemagne comme rival et de la Grande-Bretagne pour l'industrie textile, et de l'Amérique dans bien des branches de l'industrie mécanique. Ainsi à Formose, tandis qu'en 1905-1906 les plantations de cannes à sucre n'occupaient que 35 158 kah qui produisaient une récolte de cannes de 1 690 200 000 kin (1 kin - 1 1/3 lb) et 49 579 tonnes de sucre, en 1920-1921 la superficie s'élevait à 142 032 kah

et permettait de produire une récolte de cannes de 6 752 800 000 kin et 252 734 tonnes de sucre. Formose en arriva à occuper la cinquième place dans la production mondiale du sucre. En ce qui concerne le camphre, la production de Formose pouvait répondre à 90 % de la demande mondiale, et il en est ainsi encore actuellement. Mais la production du camphre était un monopole gouvernemental tandis que les raffineries de sucre avec leur siège principal à Tokyo étaient contrôlées par les actionnaires japonais.

Durant la guerre, des Formosans énergiques, plus industrieux et plus économes que les Japonais, réussirent, tout en vivant des miettes tombant de la table du riche, à accumuler assez de fortune pour mener une vie indépendante, aubaine pour les Formosans mais cauchemar continuel des Japonais. Ressentant et regrettant ce qu'elles avaient manqué, les autorités japonaises de Formose compliquaient intentionnellement les systèmes d'imposition et d'administration afin de percevoir plus de revenus, et ainsi d'affaiblir et d'appauvrir les Formosans. En outre, on créait le plus grand nombre de postes gouvernementaux pour employer et entretenir des Japonais sans situation. Ainsi, par exemple, on introduisit un lourd impôt sur le revenu. La manufacture des boissons devint un monopole du gouvernement, et en conséquence la qualité s'en ressentit avec le temps. L'industrie du tabac était depuis la domination japonaise un monopole, et les barrières douanières trop élevées firent que le Formosan moyen n'a jamais fumé une Capstan ou une Lucky Strike, se consolant avec des cigarettes à bon marché sentant la paille et le foin. Ce qui était pire que tout, les vendeurs en gros de produits manufacturés tels que le vin, le sel et le tabac ne pouvaient être que des Japonais avec de rares exceptions, celle notamment du Quisling formosan, Ku Hsien-yung. Celui-ci, étant allé dans l'été de 1895 au port de Keelung pour souhaiter la bienvenue aux forces japonaises qui débarquaient, devint par la suite l'homme de confiance des Japonais, se vit accorder pour ses services distingués le privilège du monopole du sel dans l'île entière et devint ainsi très vite l'homme le plus riche de Formose. Mais à part cette exception et quelques autres, même les postes de maire et de *squire* étaient réservés aux instituteurs d'écoles en retraite ou aux fonctionnaires subalternes d'origine japonaise.

Tandis que dans Formose les Japonais instituaient toutes ces nouvelles techniques d'exploitation coloniale, en Chine et au Pukien en particulier, ils cherchaient à entretenir les divisions, complotant des intrigues innombrables pour provoquer une rupture non seulement entre les seigneurs de la guerre avec à leur tête Yuan Shih-Kai et les nationalistes conduits par le Dr Sun Yat-sen, mais aussi entre les résidents de Formose et les villes côtières. Il faut se rappeler qu'à Formose, malgré la politique sévère des Japonais, les activités souterraines visant à rejeter le joug japonais provoquaient souvent des révoltes ouvertes. Les dirigeants de ces aventures étaient en général des membres de sociétés secrètes organisées à l'origine pour des buts patriotiques mais dans la suite souvent utilisées pour des objectifs exclusivement locaux. À l'origine de la plupart de ces sociétés dans la Chine du Sud était la célèbre association de Hung Men Hui ou des Loyalistes Ming, organisée sur l'initiative de Koxinga, le Père de Formose, qui, déplorant la sujétion honteuse de milliers de lettrés Ming accourus à la cour mandchoue de Pékin afin de recevoir des postes et traitements officiels, pensa qu'il était nécessaire de faire passer les idéaux nationalistes des classes éduquées aux couches sociales inférieures.

Après la prise de Formose par les Mandchous, ses membres se dispersèrent à travers la Chine du Sud et les colonies chinoises des mers du Sud (et plus tard jusque dans les « cités chinoises » des États-Unis). Ainsi que l'avait remarqué le Dr Sun Yat-sen, les membres de ces sociétés secrètes rendirent de nombreux services dans chaque campagne révolutionnaire subséquente dirigée contre les Mandchous. Il est naturel que, même après la cession de Formose au Japon, des membres de ces sociétés aient volontairement quitté la mère patrie pour la grande île, maintenant ainsi les Formosans fortement Chinois par leur contact

continuel avec la Chine propre. Leur influence fut si forte que, pratiquement, chaque rébellion contre les autorités japonaises à Formose fut fomentée par eux. C'étaient eux qui faisaient passer en cachette de Chine à Formose des armes et des munitions dans des cercueils de bois cloués, et qui hâtèrent l'explosion de la dernière et plus grande révolte armée depuis l'autonomie de 1915, alors que les Mandchous avaient été renversés en Chine depuis 4 ans déjà. Cette révolte éclata dans le bassin de Tabani dans les montagnes de la partie Sud-Ouest de l'île, où les pionniers chinois, grâce à leurs précautions constantes contre les aborigènes, étaient obligés d'entretenir un esprit très combatif. Mais une fois de plus, à cause du manque d'idéalisme de leur cause, du support matériel d'un pays étranger quelconque, d'organisation solide et d'équipement de ses membres, la rébellion fut écrasée en quelques mois. La zone une fois bien délimitée, tout Chinois qui y était né, fut pris et tué. On massacra même deux jeunes enfants alors qu'ils étudiaient dans une maison de l'église presbytérienne, dont on les tira de force. Les atrocités du massacre des indigènes Tabani innocents ne peuvent être comparées qu'à celles de Nankin, Singapour ou Manille. L'auteur de cet article se rappelle encore vivement que, alors qu'il avait dix ans, le ministre de l'église racontait à huis clos avec des larmes dans les yeux comment des bébés chinois étaient jetés en l'air par des soldats japonais pour retomber sur leurs baïonnettes.

Lorsqu'on lui demanda comment il avait survécu au massacre, le ministre répondit qu'il n'était pas né dans cette région condamnée. On ne sait si l'incident fut jamais rapporté au Japon. Mais ce crime qui rejaillit sur la mémoire du Gouverneur d'alors, Samata Sakuma, à ma connaissance, aucun des missionnaires chrétiens de Formose n'osa le publier ; et aucun Formosan ne pouvait non plus parler, ni faire connaître au monde cette cruauté nippone.

Cependant l'arrivage des armes et des munitions dans des cercueils de bois cloués causa bien du mal aux Japonais, qui après l'incident perdirent bien du temps à de nouvelles routines. Ils avaient décrété que dorénavant tout cercueil cloué arrivant à Formose devait être examiné par les douaniers à moins qu'il ne portât le sceau consulaire officiel japonais. Or dans une grande ville comme Amoy où les résidents Formosans étaient au nombre de plus de vingt mille, en moyenne un ou deux de ceux-ci mourait chaque jour et voulait être inhumé à Formose. Le consulat général du Japon dut donc employer des agents de police chargés uniquement de vérifier les morts et de sceller les cercueils. Entre-temps, ils en vinrent à réaliser la futilité du procédé. Car, tant que les insulaires et les habitants de la côte du continent pouvaient fraterniser, les munitions ne seraient pas les seuls objets dangereux arrivant à Formose en cachette ; il y avait les idées, ce qui était bien pis. Ils trouvèrent donc nécessaire d'éloigner les Formosans de leurs parents chinois en imposant aux Formosans en Chine une protection non voulue sous couleur de droits extra-territoriaux, et en exerçant eux-mêmes à outrance la juridiction consulaire. D'un côté, ils amenaient des éléments peu scrupuleux à exercer des professions vicieuses telles que la charge de fumeries d'opium, de maisons de jeu, l'ouverture de maisons de tolérance, et la recherche d'informations militaires. D'un autre coté, ils bannissaient les criminels condamnés et les bandits à Amoy, Foochow, Swatow et dans d'autres ports à traité où ils les armaient et les soutenaient dans leurs difficultés contre les autorités chinoises. En temps de paix ces personnes si bien « choisies » grugeaient jusqu'au dernier sou leurs voisins chinois ; en temps de trouble, elles se réfugiaient dans les consulats japonais.

Partout et toujours c'étaient eux qui s'introduisaient à la Chine comme « Formosans ». Désireux d'obtenir un statut aussi privilégié, des éléments peu scrupuleux d'Amoy faisaient au consulat général du Japon une demande de naturalisation, demande que les autorités japonaises exauçaient avec empressement. En conséquence, maintes fois, c'étaient ces Formosans « honoraires » n'ayant jamais mis le pied dans l'île qui lui faisaient une mauvaise réputation. Et l'on voyait des Chinois bien pensants exprimer à

ces Formosans leur profonde sympathie de ce que ces derniers payaient les « dettes de guerre » que devaient les premiers, tandis que les Formosans authentiques, qui détestaient de fréquenter et bien des fois s'abstenaient de visiter les consulats japonais en Chine, étaient traités spontanément par les autorités chinoises comme des citoyens chinois et se faisaient inscrire au lieu d'origine de leurs ancêtres, déclarant à qui voulait les entendre qu'ils étaient Foukiénois ou Cantonais. Il s'ensuivit que tandis que seuls les éléments indésirables se déclaraient Formosans, les meilleurs Formosans se perdaient dans la population chinoise. Ce furent les Mandchous qui en 1894 se battirent et perdirent la guerre contre le Japon ; mais en 1895 ce fut Formose qui, abandonnée au Japon, paya les frais. Depuis, seuls des mauvais sujets se déclaraient « Formosans » tandis que les meilleurs de nos insulaires se considéraient Chinois. De quelle injustice n'a pas été victime la belle île que Koxinga désirait faire devenir la Sardaigne du nationalisme et du patriotisme chinois ! Existe-t-il dans l'histoire de l'humanité un peuple semblable à ces loyalistes des Ming, qui pendant trois cents ans ont eu à souffrir de la même injustice et pour la même liberté ?

V

Lors de la Conférence de Versailles, un grand mouvement étudiant éclata à Pékin le 4 mai 1919, qui, assez étrangement parut d'abord anti-japonais, conseillant aux délégués chinois de ne pas signer le traité de paix tant que les Japonais ne se seraient pas retirés du Shantung, mais ce mouvement ayant dévié devint plus tard « antichinois ». Telle fut l'œuvre d'un groupe d'opportunistes lettrés ennemis de la tyrannie de l'antiquité et partisans de l'émancipation de la Chine moderne en pensée, parole, et genre de vie. Ce mouvement d'émancipation s'ajoutant au principe des nationalités mis à la mode par Woodrow Wilson inspira à Formose un mouvement autonomiste, mené par Lin Hsien-t'ang, membre d'une ancienne famille, et son secrétaire d'éducation toute japonaise, Ts'ai Pei-huo, juste au moment où les Japonais resserraient leur domination de l'île au moyen d'un « new deal » en fait d'impôts et d'administration. La domination japonaise était pour ces Formosans libéraux et d'esprit avancé non seulement une « imposition sans représentation » mais aussi une « extorsion coupable jointe à une mauvaise administration ». Ils arguaient que c'était contre les lois de l'État en tout pays civilisé ainsi que contre toute humanité que le gouverneur général de Formose ait été investi de plus de pouvoir que le Premier ministre du Japon, étant donné la concentration totale de l'autorité législative, judiciaire et exécutive entre ses mains. S'organisant en une ligue pour un *Home Rule* à Tokyo en 1920, ces hommes recrutèrent bientôt des sympathisants Japonais ainsi que des alliés formosans. En février 1921, grâce à la bienveillance de membres du Cabinet aussi libéraux que Daikichiro Tagawa, lchiro Kiyose, Masao Kanda, Nobu Watanabe etc., ils présentèrent au gouvernement japonais une pétition pour l'établissement à Formose d'un parlement colonial, en vue d'avoir voix au chapitre en matières fiscales et pour les lois intéressant les Formosans. Mais la Diète japonaise trouva la pétition trop insignifiante pour mériter un débat, de sorte qu'on la laissa sans réponse. Le gouverneur général, lui, la trouva trop sérieuse pour vouloir l'étudier avec attention, elle fut donc renvoyée plusieurs fois à une discussion postérieure.

Pendant ce temps la Ligue formosane pour le *Home Rule* publiait à Tokyo un périodique mensuel intitulé *La Jeunesse de Formos*e où l'on faisait, tant en japonais qu'en chinois, l'éloge de termes démocratiques tels que liberté de parole ou de presse et où l'on critiquait spirituellement, en contre-partie, la domination japonaise et sa mauvaise administration de Formose.

Durant les vacances, des groupes partaient pour Formose et y entreprenaient des tournées de conférences dans les villes et les villages. En même temps, des agents de police les talonnaient si bien qu'ils pouvaient laisser en toute sécurité leurs bagages traîner dans les gares et tout mouchoir oublié dans un restaurant était ensuite immanquablement rendu à son propriétaire légitime

par ces gardes du corps gratuits. Mais un an plus tard (1922) soixante-treize d'entre eux – y compris des étudiants, des professeurs, des docteurs, des journalistes et des hommes d'affaires – furent arrêtés la même nuit pour être interrogés, aucun ne put être inculpé d'action criminelle quelconque, d'activités anti-japonaises ou pro-chinoises. Au bout de quelques années, ce périodique mensuel devint un hebdomadaire et ensuite un journal quotidien, publié non seulement à Tokyo mais aussi à Taipeh, capitale de Formose. La migration n'était possible que quand le libéralisme au Japon était à son âge d'or, le suffrage universel ayant été accordé par le Parti Minseito au début de 1926. Dorénavant, pendant une période de plus de 10 ans se terminant en 1939, le journal, intitulé *Tai Wan Hsin Min Pao* ou *Les Nouvelles du Peuple de Formose,* publié moitié en chinois, moitié en japonais, laissait lire entre les lignes, sinon ouvertement, les espoirs et les désirs des descendants opprimés des patriotes des Ming.

Pourtant, les autorités japonaises de l'île ne ménageaient aucun effort pour rendre inoffensifs les dirigeants de l'émancipation. Ceux qui pouvaient être achetés le furent par des rentes et des privilèges ; ceux qui ne se laissaient pas tenter furent séparés les uns des autres par tous les moyens. Au lieu d'un parlement colonial le gouverneur général créa un conseil consultatif, auquel on invita Ku Hsien-yung et Lin Hsien-t'ang, deux adversaires politiques, ainsi que plusieurs politiciens parvenus. Chaque gouvernement de district créa de même un conseil consultatif, dont les membres n'étaient pas élus par le peuple mais nommés par les autorités. En conséquence, bien des partisans jadis enthousiastes de l'émancipation de Formose succombèrent aux vanités et à la griserie du pouvoir. Mais quelques hommes ardents, disant adieu à Formose, partirent pour la Chine et jurèrent de vivre et de mourir pour elle, patrie de leurs ancêtres. À la même époque, un certain nombre de jeunes gens, en général trop jeunes pour faire partie de la ligue pour l'autonomie mais qui avaient été témoins de la futilité d'une agitation populaire pour la libération, et qui réalisaient l'impossibilité d'un avenir plus encourageant, se précipitèrent dans les écoles chinoises depuis l'Académie militaire de Hwangpoo jusqu'au Peking Union Medical College, avec l'idée fixe d'apprendre en Chine d'abord, et de travailler pour la Chine ensuite [3]. Ainsi, pour la première fois depuis la cession de Formose au Japon, les étudiants formosans devinrent aussi nombreux en Chine qu'au Japon. Une fois diplômés, certains d'entre eux obtinrent des places et restèrent en Chine, d'autres entreprirent le commerce avec l'étranger et formèrent une liaison économique et intellectuelle entre la Chine et Formose, mais très peu parmi eux tenaient à revenir vivre dans l'île tant qu'elle restait sous le joug japonais [4].

Quelques-uns eurent la chance de continuer des études post-universitaires dans des universités américaines et européennes. À présent que Formose est rendue à la Chine, c'est de ces éléments chinois éduqués qu'il dépend de rattacher l'île au continent. Les Formosans d'éducation japonaise n'ayant pas réussi à délivrer leurs compatriotes en diminuant l'oppression croissante des Japonais, il reste à voir si les Formosans d'éducation chinoise réussiront à mettre d'accord leurs frères de Formose et leur parents de Chine.

En Chine propre, depuis l'été de 1926 jusqu'au printemps de 1927, les succès continuels remportés par l'armée du Kuomintang dans l'avance vers le Nord conduite par le généralissime Chiang kai-shek alarmèrent tellement les militaires japonais que le général Yoshikazu Tanaka, chef des impérialistes, et président du parti Seiyukai qui prit en avril 1927 les rênes du gouvernement, envoya en mai des troupes au Shantung afin d'arrêter l'avance vers le Nord des troupes nationalistes chinoises. À mesure que les militaires prenaient de l'ascendant dans la politique japonaise, la pression gouvernementale se faisait davantage sentir à Formose. La censure se montra tous les jours plus sévère, et le journal populaire fut suspendu à plusieurs reprises pour quelques jours. De jeunes Formosans coupables de montrer des tendances démocratiques ou critiquant la tyrannie furent jetés en prison sans autre forme de procès, pour la seule raison qu'on les accusait du délit d'opinions « avancées ». On ne pouvait

plus entreprendre de tournées de conférences. On ne pouvait non plus enseigner la littérature chinoise dans les écoles, ni parler en chinois. Les mariages entre Chinois et Japonais pouvaient à présent être légalisés. De même, l'éducation commune fut permise, mais de telle sorte que bien que les Japonais fussent moins d'un dixième de la population chinoise, dans les écoles de coéducation, les Japonais étaient avec les Chinois dans la proportion de 10 pour 1.

Parmi les Formosans d'éducation japonaise, quatre seulement particulièrement favorisés obtinrent des places : deux dans un service gouvernemental et deux dans l'éducation. Parmi les premiers, un fut choisi « nominalement » comme chef d'un département du gouvernement, l'autre comme gouverneur de comté ; des deux autres, l'un devint professeur de médecine à l'Université impériale de Taihoku (Taipeh), la seule institution de rang universitaire (ouverte en 1926), et l'autre fut nommé professeur d'anglais et d'allemand, tantôt à la faculté de Commerce, et tantôt à l'École des Ingénieurs. Toutes ces mesures, en fait, n'avaient d'autre raison que des fins de propagande, pour pouvoir vanter la générosité japonaise. Il va sans dire que la grande majorité des étudiants de l'Université et des Écoles supérieures étaient des Japonais ; de même que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des fonctionnaires dans les bureaux gouvernementaux étaient de la race de Yamato.

Les instituteurs japonais quittaient volontiers le Japon pour Formose, car ils ne pouvaient guère trouver chez eux d'emploi plus lucratif, et les professeurs d'université ne pouvaient trop compter sur la promesse de leurs supérieurs de les envoyer plus tard à l'étranger pour des études supérieures. Mais après trois années d'enseignement dans l'Université de Taihoku, ces savants en herbe étaient sûrs de recevoir des bourses d'État pour un séjour de deux ou trois années à l'étranger. Cependant, à cause des difficultés linguistiques, très peu d'entre eux arrivaient à accomplir un travail académique dans un aussi bref délai. Ils se bornaient en général à échanger des cartes de visite avec des savants étrangers de renom, à assister à leurs conférences gratuites, à faire un catalogue des livres et périodiques dans leur branche d'étude particulière, à prendre des photos des bibliothèques et laboratoires qui les intéressaient, et, dans la limite de leurs moyens, à ramener chez eux autant de livres et d'imprimés que possible. Aussitôt après leur retour, ils mettaient sur du papier ce qu'ils avaient appris à l'étranger, et, sous couleur de dissertations doctorales, présentaient ces rapports en japonais aux universités impériales du Japon. À peine en possession de leur doctorat, ils quittaient Formose pour toujours et s'en retournaient en leur pays. Telle a été la carrière ordinaire du Japonais moderne, chercheur professionnel de diplômes en notre île, et sans doute cela présente un contraste frappant avec les chasseurs de têtes aborigènes du temps passé qui avaient naguère peuplé les mêmes montagnes.

VI

Après l'incident de Moukden le 18 Septembre 1931, une nouvelle ère de suppressions et d'oppressions fut inaugurée. La politique nationale et internationale du Japon fut entièrement dominée par le militarisme moderne japonais aiguillonné par les impérialistes, avec à leur tête Mitzuru Toyama. Afin de mener à bien leur politique continentale et d'exécuter leur programme d'expansion, ces Jingoïstes avaient besoin d'un plus grand nombre de serviteurs fidèles, dans des buts de police et de chasse à l'homme. De sorte que les Formosans ainsi que les Coréens furent « promus » à une situation particulière entre les conquérants japonais et les éléments toujours plus vaincus en Mandchourie (1931), en Chine du Nord (1935), dans la Chine Centrale (1937), dans la Chine du Sud (1938), en Indo-Chine (1940), à Hongkong (1941), aux Philippines (1942), etc. Ils pensèrent qu'il était temps de transformer Formose en machine de guerre. Se rendant enfin compte de la faute qu'ils avaient commise en laissant intacte la tradition chinoise et en encourageant la discrimination de race envers les Formosans, les autorités japonaises de l'île décidèrent d'absorber tant les Chinois que

les aborigènes dans la population japonaise, et de défendre avec ostentation toute manifestation de haine ou de mépris racial ; malheureusement ils ne s'aperçurent pas qu'il était trop tard. On persuada des centaines de Formosans instruits d'accepter des situations en Mandchourie, tandis que les entrepreneurs d'affaires furent invités à des placements prometteurs dans un pays à plus de mille milles au nord de leur patrie. Dans l'île même, on construisit de nouvelles écoles techniques pour l'entraînement de jeunes gens à la fabrication de matériel de guerre ou de produits alimentaires. On ne pouvait envoyer en Chine une somme d'argent supérieure à 500 yen par mois, tandis que tout envoi venant du dehors était minutieusement examiné. On exigea officiellement des Formosans la connaissance parlée et écrite du japonais, cependant on ne rendit jamais obligatoire l'éducation élémentaire. Les hommes valides furent soumis à la conscription et entraînés sur une base semi-militaire. Quoique l'adoption des noms japonais fût officiellement encouragée dans toute l'île, on n'établit pas encore l'enrôlement militaire obligatoire. Méfiants par nature, les Japonais n'en étaient point encore venus à confier des firmes aux Formosans.

Le 7 juillet 1937, lorsqu'éclatèrent les hostilités dans le Nord de la Chine, les Japonais se trouvèrent de nouveau devant une impasse ; car si, d'un côté ils désiraient la collaboration des Formosans, de l'autre ils craignaient que ceux-ci ne saisissent l'occasion de se révolter. Jour et nuit des gardes apparurent à chaque station ferroviaire et à chaque coin de rue. Les agents secrets furent multipliés afin d'arriver à mieux savoir ce que disaient et pensaient les Formosans au sujet de la guerre avec la Chine. On tint souvent des réunions monstres, au cours desquelles des porte-paroles de la machine de guerre nippone déclaraient que l'heure avait enfin sonné pour les Japonais de poursuivre leur guerre sainte en Chine en vue de l'édification d'une Chine meilleure et d'une paix permanente dans la « sphère de co-prospérité de l'Asie Orientale ». Déjà, dès le début de son histoire glorieuse, la race japonaise avait été magnanime au point d'absorber les éléments de races étrangères ; les Formosans devaient être fiers d'être affiliés avec la race de Yamato, les descendants de la déesse du Soleil, Amaterasu, etc. Pendant ce temps, beaucoup de chefs du mouvement autonomiste trouvant indésirable de prolonger leur séjour dans l'île la quittaient pour le Japon ou la Chine, où ils seraient moins sévèrement surveillés que chez eux. Lin Hsien-T'ang, souffleté par un *ronin* japonais l'année précédente, pour avoir, lors d'une réception qui eut lieu durant son voyage en Chine en 1936, salué les personnalités chinoises présentes en ces termes : « Messieurs du pays de mes ancêtres », dut partir habiter Tokyo. Plusieurs personnes chinoises ou américaines cultivées furent arrêtées et soumises à un interrogatoire et leurs maisons fouillées. Au contraire, quelques Quisling formosans conseillèrent aux Japonais d'occuper Amoy, Swatow et Foochow ; ils fournissaient par ailleurs volontiers les moyens de maintenir en paix les Formosans mécontents et de les japoniser.

Craignant des émeutes massives, les autorités n'osaient forcer les Formosans à prendre un nom japonais. Cependant tout autre vestige de l'influence et de la tradition chinoises devait être soigneusement effacé. On ne permit plus de pièces de théâtre chinoises ; plus de sacrifices dans les temples chinois ; de fêtes devant un autel chinois. Au lieu des tablettes ancestrales, toute maison devait construire une châsse portative de la déesse du soleil Amaterasu. Les mariages ne pouvaient plus se faire selon le rituel chinois, ni les pleureurs crier et se lamenter tout haut dans une procession funèbre à travers les rues. Tout Formosan portant une robe chinoise était regardé de travers par la police japonaise et se voyait refuser un billet de chemin de fer ou de théâtre. Les hommes étaient encouragés à revêtir des uniformes semi-militaires ; les femmes, des robes d'une seule pièce de mode occidentale. L'entraînement des hommes valides devint de plus en plus sévère. On organisa partout des corps de défense passive. L'un après l'autre, les jeunes gens étaient appelés comme interprètes ou auxiliaires dans les forces combattantes. Pour la première fois, les autorités de Formose exigeaient

que les hommes ainsi que les femmes de moins de 60 ans apprennent à parler japonais ; des cours élémentaires s'ouvrirent bientôt de toutes parts. Par ailleurs les Japonais s'abstenaient de critiquer trop ouvertement la Chine. Ils se bornaient à l'ignorer complètement. De même, dès le mois de juin 1939, il ne fut plus du tout permis d'écrire en chinois dans les journaux de l'île. Vers cette époque commença un rationnement de la nourriture qui devint de plus en plus sévère jusqu'à ce que les Formosans, bien que capables de produire trois fois plus qu'ils ne consommaient, en vinrent à être affamés ! Les Japonais avaient des rations plus abondantes que le Formosan moyen et, parmi ces derniers, ceux porteurs de noms japonais se voyaient avantagés. Mais malgré un aiguillon aussi substantiel, moins de dix pour cent des Formosans se décidèrent à prendre de nouveaux noms !

Lorsqu'éclata la guerre du Pacifique, apparurent de nouvelles méthodes d'extorsion. Outre l'obligation de payer les impôts spéciaux du temps de guerre, chaque personne était obligée d'épargner chaque mois sur son revenu la somme fixée par le gouvernement pour acheter des bons de la Défense, et ces sommes s'élevaient à des chiffres exorbitants. En conséquence les six millions de Formosans, les riches et les pauvres, continuellement accablés d'impôts, en étaient réduits au même niveau misérable de vie. Un millionnaire âgé incapable de trouver les fonds nécessaires pour les impôts et les perceptions, mais ayant reçu défense de vendre une partie de ses terres, tenta de se suicider en prenant du poison. Sauvé à temps par des médecins, il fut finalement autorisé par le gouvernement à convertir en espèces sonnantes une partie de ses terres pour payer les « factures spéciales » du temps de guerre. Une autre fois, un gendarme japonais se présenta au salon d'une famille de vieille souche, un chèque à la main et un révolver chargé à sa ceinture, exigeant que l'on vende le terrain situé à côté du temple de Kagi Shinto. Lorsque le propriétaire véritable ayant signé l'acte de vente se préparait à échanger le titre de propriété contre le chèque, le gendarme lui arracha le papier des mains avec un froid sourire et mit le chèque dans sa poche en disant : « Étant riche non par industrie et frugalité, mais seulement par héritage, ne ferez-vous pas cette donation pour la cause de la guerre sainte, ainsi que pour témoigner votre foi dans la race de Yamato ? ». Presque tous les jours, la police faisait irruption dans une maison privée à l'heure du repas pour examiner la qualité du riz, ou si oui ou non il avait été cuit avec des pommes de terre ou des fèves de soya.

En ce qui concerne la régimentation, même les porcs étaient organisés en familles et leurs propriétaires devaient signaler immédiatement aux autorités locales tout ce qui concernait les naissances, castrations, morts, ventes, et payer les tarifs spécifiés. La raison fondamentale de tout cela était que, d'après la loi, les propriétaires des porcs mâles devaient payer l'impôt sur le chiffre d'affaires (comme ils devaient à leur tour être payés par les détenteurs de porcs femelles). Les propriétaires de truies étaient astreints à une sorte d'impôt sur le revenu (les truies devant donner le jour à de jeunes porcs). Les ouvriers chargés de châtrer devaient payer une licence saisonnière (car c'était leur gagne-pain). Les bouchers payaient l'impôt sur l'abattage ; les marchands de porcs, l'impôt sur le revenu ; et les acheteurs de viande de porc, l'impôt sur la consommation. Avec cela, tout le monde n'avait droit qu'à une ration de porc de deux *liang* par mois ou un peu moins de trois onces ! Heureusement pour les Formosans, la plupart d'entre eux pouvaient élever des poules, des canards ou des oies, et pêcher presque partout ; tandis que les Japonais devaient s'en tenir à un régime végétarien, sauf pour les fréquentes rations spéciales de graisse animale qu'ils recevaient de leur armée et de leur police chargées de la réquisition des provisions chez les fermiers formosans.

Que dire maintenant des classes cultivées durant la guerre du Pacifique ? Plusieurs personnes instruites en Amérique furent jetées en prison uniquement à cause de leur connaissance de l'anglais : elles semblaient dangereuses. Il en fut de même pour le directeur formosan de la Standard Vacuum Oil Company, pour le fonctionnaire

formosan du consulat des États-Unis à Taihoku, pour l'instituteur formosan de l'école missionnaire presbytérienne (dont le grand-père maternel avait été le Dr George Leslie MacKay).

Et les personnes instruites au Japon ? Celles-ci devaient ou bien entrer dans le faux gouvernement ou mener une existence ignorée et attendre des jours meilleurs. Un avocat bien connu de Tainan, alors qu'il était à moitié ivre à un banquet, fut interrogé sur ce qu'il ferait au cas d'une descente de troupes américaines à Formose. Il répondit brusquement : « Je ferais comme Ku Hsien-yung »[5]. Le jour suivant, il fut arrêté par la gendarmerie japonaise et bientôt condamné à la prison perpétuelle. Aussitôt après le 15 Août 1945, les autorités japonaises annoncèrent sa mort due à une attaque aérienne, mais toute personne intelligente savait ce que cela voulait dire. Les militaires japonais allaient-ils mieux traiter les jeunes Formosans incorporés dans leurs armées ? Certainement pas. La mobilisation des interprètes et des auxiliaires avait commencé dès 1937, la mobilisation générale n'eut lieu qu'en 1943. Le dévouement des Formosans à la cause japonaise paraissant problématique, de 1937 jusqu'à 1943 parmi les auxiliaires, un seul sur dix, nommé chef de groupe, était armé d'un revolver quoiqu'ils dussent tous affronter la même dose de projectiles que les Japonais. Des Formosans non-armés qui faisaient les traînards ou sortaient du rang entendaient souvent des Japonais bien armés leur crier : « Lâche Chiangkoro ! »[6]. Bien que les conscrits Formosans fussent isolés les uns des autres et incorporés à l'Armée impériale, même aux toutes premières lignes ils n'étaient pas traités comme leurs camarades japonais. La quantité de balles et de nourriture qu'ils recevaient n'était pas la même que pour les Japonais ; en conséquence les déserteurs étaient nombreux, surtout en Chine. Il arriva même que des Formosans mécontents qui par hasard se trouvaient réunis en une petite compagnie avec des fusils, des mitrailleuses et des mortiers de tranchée, montèrent sur une colline quelque part dans l'Anhwei près du Yangtze et se mirent à harasser les troupes japonaises en réclamant l'égalité et la liberté. Malheureusement, faute de chef compétent capable de les guider jusqu'aux lignes chinoises, ils furent facilement amenés à capituler par leur ancien commandant japonais, et finalement anéantis.

Une fois la conscription militaire mise en vigueur en 1943, les autorités japonaises durent affranchir (ne fut-ce qu'en apparence) les Formosans mécontents. Le cabinet de Tôjô proclama donc que l'île n'était plus colonie, mais une partie du Japon propre. En conséquence, en 1944, l'empereur du Japon élut à la pairie trois Formosans : Lin Hsien-t'ang, ancien chef du mouvement autonomiste, Hsü Ping, associé intime de Ku Hsien-yung, et Taketaro Midorino, dont le nom d'origine était Chien Lang-shan en chinois, et qui conduisit les forces d'invasion japonaises à travers les plaines et les montagnes du nord de Formose, Ku étant mort et ses fils étant trop jeunes et inexpérimentés pour être pairs.

Vers la fin du mois d'août 1945, alors que les Japonais s'étaient rendus sans condition, le dernier gouverneur général de Formose, Andô, envoya à Shanghai comme représentants choisis par le peuple Lin-Hsien-t'ang, Hsü Ping, le fils de Ku Hsien-Yung, Ku chen-fu et Lin Hsiung-hsiang, multimillionnaire par héritage. Ils furent envoyés soi-disant pour recevoir les personnalités chinoises, mais en fait pour demander la non-expulsion, et si possible, la naturalisation des six cent mille japonais encore sur l'île (environ deux cent cinquante mille soldats et trois cent cinquante mille civils). Aussitôt après leur arrivée à Shanghai les patriotes formosans les prirent violemment à partie en paroles et en lettres. L'attaque fut si bien menée qu'au début de septembre, Formose fit encore partir quatre autres « envoyés » à Shanghai pour soutenir les revendications des premiers arrivés. Ils s'appelaient Lo Wan-chu président de l'ancienne Formosan Popular News Company, d'éducation à la fois chinoise et américaine, Ch'en Hsin, d'éducation japonaise et américaine, administrateur de la Great Eastern Trust Company que dirige Lin Hsien-t'ang ; Lin Ch'eng-lu, de formation japonaise, ancien éditeur en chef de

l'ancien *Formosan Popular Daily News,* dont les enfants ne parlaient que le japonais, et Su Wei-li, personnage jusque là inconnu. Six d'entre eux – les quatre derniers avec Lin Hsien-tang et Ku Chen-fu – s'en furent par train à Nankin le 8 septembre afin d'assister à la cérémonie de reddition des Japonais annoncée pour le jour suivant, et où par force d'habitude ils furent tenus jour et nuit dans une pension japonaise de Nankin jusqu'à ce que la cérémonie fut achevée. Alors on leur fit tout juste voir l'Académie Militaire Centrale où avait eu lieu la cérémonie de reddition. Le même jour arrivèrent par le train de nuit à Nankin cinq représentants des résidents formosans de Shanghai, pour faire une visite au mausolée du Dr Sun Yat-sen ainsi qu'aux bureaux du parti et du gouvernement. C'était Li Wei-kuang, médecin pratiquant, Lin Shao-fu, président de la Fêng-nan Trust Company, Chang Ch'iu-shan, major dans la Formosan Volunteer Corps, Shih Shih-ch'ing, membre actif du département provincial du Kuomintang à Formose, et l'auteur du présent article. Sachant parfaitement distinguer entre les deux groupes rivaux, les autorités chinoises ne donnèrent pas les facilités d'arriver à Chungking aux représentants envoyés par les Japonais, bien que ceux-ci en eussent grande envie, par contre ils encouragèrent les Formosans de Shanghai à le faire si cela était nécessaire. Les malheureux « envoyés » de Formose appointés par leurs maîtres japonais se trouvèrent fort désappointés !

Une telle séparation des Formosans aussitôt après la capitulation japonaise, en « envoyés » protégés du Japon et représentants élus par les Chinois, symbolise bien l'ancienne distinction entre les fantoches élus par l'ennemi et les loyalistes chinois. Elle laisse présager en même temps la lutte future dans les affaires formosanes entre les réconciliateurs poussés par les Japonais et les rénovateurs sociaux selon la manière néo-chinoise – en d'autre termes, c'est la lutte entre le passé et l'avenir, entre les conservateurs et les reconstructeurs ou progressistes. Actuellement les premiers jouissent d'appui économiques plus solides et comptent un plus grand nombre d'adhérents. Cependant, bien qu'inférieurs en nombre et de moyens médiocres, ayant été durant des années obligés de mener une existence cachée sous l'oppression japonaise, les progressistes peuvent penser, parler, écrire et surtout agir, étant toujours prêts à rendre service et à se sacrifier pour le peuple. Il reste à voir, et il est très intéressant de suivre, la manière dont chaque parti mènera le peuple dans l'avenir.

À la fin de la guerre, tous les conscrits formosans dans l'armée japonaise – au nombre d'environ un demi-million – se trouvèrent subitement dans une situation particulière. Sur le territoire de la Chine propre, tandis que les soldats et officiers japonais une fois désarmés sont bien traités, étant convenablement logés, nourris et payés, et assurés de rentrer tôt ou tard gratuitement au Japon, les Formosans une fois débandés se trouvent sans logis, sans travail, sans le sou, isolés dans des endroits étrangers. De plus, les Japonais s'en désintéressent car Formose est rendue à la Chine ; mais quelques Chinois ne les reconnaissent pas, parce qu'ils se sont battus aux côtés du Japon. Le nouveau gouvernement de Formose, par la radio et les journaux, essaie de venir en aide à ces jeunes malheureux. Mais jusqu'à présent ce n'est pas chose facile. Heureusement, un grand nombre de ceux laissés à Shanghai, Nankin et Hangchow ont été soutenus et le sont encore par leurs compatriotes, et des Formosans lettrés leurs font des cours réguliers de chinois, d'anglais, de politique et de philosophie, jusqu'au jour où ils pourront être réembarqués pour Formose, où, avec le temps, ils aideront à souder le continent à l'île. Ils sont maintenant très contents d'avoir été traités de « Chiangkoro », et de l'être restés.

VII

Ainsi se sont clos les cinquante ans de domination japonaise, lorsque le 15 août 1945 l'empereur annonça officiellement la restitution de l'île à la Chine, et que Formose dorénavant allait être gouvernée non par les Mandchous mais par les Chinois. Certes, avant qu'éclate la Guerre en

Europe en 1939, la possibilité de la restitution de Formose était si lointaine que presque personne parmi les hommes d'État chinois n'avait élaboré de projet concret à cet effet, bien que de nombreux insulaires aient attendus contre tout espoir le jour de la délivrance. Peu après le début de la Guerre en Europe, le Kuomintang fournit à certains Formosans les moyens de former un Département provincial de Formose, avec son siège temporaire à Hongkong. Malheureusement, le président était un homme malade, assisté de peu de personnes capables et sérieuses ; on ne fit presque pas de travail alors. Depuis sa mort, la présidence a été donnée à un Cantonnais d'origine Hakka incapable de parler le dialecte formosan, c'est à dire la langue d'Amoy, et par conséquent de se faire comprendre de la plupart des Formosans.

Après l'attaque de Pearl Harbor, l'issue de la lutte apparut clairement en faveur de la Chine. Chungking se mit alors à projeter le recouvrement non seulement de la Mandchourie, mais aussi de Formose, surtout après l'insistance couronnée de succès du généralissime Chiang lors de la conférence du Caire pour la restitution de cette province d'outre-mer à la Chine. À ce moment apparut l'homme du jour, le général Ch'en Yi, qui avait pendant huit ans occupé le poste de gouverneur du Fukien. Il visita personnellement Formose en 1935, alors que les Japonais célébraient le quarantième anniversaire de leur domination dans l'île, se lia d'amitié avec des personnalités formosanes et japonaises, et rapporta de nombreuses informations sur le pays et sur le peuple. En outre, le général n'ayant jamais été considéré par les occupants comme anti-japonais, selon toute probabilité aucun Japonais ne pouvait, lors de sa nomination au poste de Formose, être tenté de prendre les armes et de résister. C'était donc le seul homme à être nommé pour cette possession maritime.

Acceptant l'offre, il trouva nécessaire et urgent de construire un Institut spécial pour l'entrainement des futurs employés du gouvernement, y compris ses collaborateurs personnels. Ainsi depuis la seconde moitié d'août 1945, les uns après les autres, des groupes de fonctionnaires et de commerçants sont partis par avion ou par bateau pour Formose et le général Ch'en arriva à Taipeh le 24 octobre.

Durant les toutes premières semaines les Formosans pensaient ou entendirent dire qu'on allait dévaluer le yen de Formose et s'empressèrent de le changer à parité avec le dollar chinois ; de la sorte, on rapporte que bien des « profiteurs de la paix » s'enrichirent du jour au lendemain. Durant quatre mois, il y eut une panique continuelle, une série d'échanges dans toutes les villes principales de Formose, jusqu'à ce que, vers la fin de l'année 1945, le nouveau gouvernement pût annoncer le taux provisoire du change : 30 $ CNC pour 1 yen, et 1 $ US pour 37, 5 yen. Mais entre-temps, le coût de la vie dépassait de beaucoup celui de Shanghai ; à l'hôtel on payait 10 yen ou 300 $ CNC pour le petit-déjeuner, 15 yen ou 450 $ CNC pour le déjeuner, et 20 yen ou 600 $ CNC pour le souper.

Somme toute, les nouveaux arrivés dans l'île restituée sont en général de bonne foi, différents des *Scallwags* et des politiciens qui s'infiltrèrent au sud des États-Unis après la guerre de Sécession. Cependant, au milieu de décembre, le procureur général de la Haute Cour de Formose fut arrêté aussitôt descendu de l'avion qui le ramenait à l'aéroport de Kiangwan (Shanghai), pour des manœuvres malhonnêtes qu'on lui reprochait tandis qu'il détenait son nouvel emploi [7]. L'épisode démontre que la nouvelle administration entend garder les mains propres. Mais peut-être démontre-t-il en même temps l'ignorance des conditions locales et l'insuffisance de préparation de la part de la nouvelle classe dirigeante.

Une autre preuve de cette insuffisance serait que moins de 2 000 fonctionnaires ont jusqu'ici traversé la mer durant quatre mois, tandis que dans le même délai, les Russes reprenaient toute la Mandchourie aux Japonais. Jusqu'ici, seulement une demi-douzaine de villes le long du chemin de fer trans-insulaire ont été occupées. Bien des filatures et des usines sont encore sans travail, bien des champs et des fermes sont en friche. Regardez les agents de police : ce sont pour la plupart des Japonais, qui peuvent fournir aux nouveaux arrivants des conseils sur la manière

de maltraiter les Formosans, mais n'osent pas faire la police eux-mêmes. Les instituteurs ? Ils sont encore pour la plupart des Japonais qui ne peuvent enseigner en chinois, mais n'osent guère plus parler trop haut le japonais. Ce qui est pire que tout, les professeurs chinois et les livres de classes sont très rares. Bien que les Japonais soient un peuple très docile une fois battus, nombre d'entre eux se sont maintenant cachés, ayant juré de se venger et de vaincre les Chinois d'ici vingt ans. En ce qui concerne la manière de disposer des six cent mille Japonais qui ont jusqu'ici dominé les six millions de Formosans, toute personne intelligente pense qu'il est nécessaire de les renvoyer au Japon au lieu de les laisser à Formose. Formose ayant produit un surplus de techniciens, il n'est pas nécessaire d'en emprunter aux Japonais. En outre, entraînés et habitués aux activités subversives, les employés japonais ont leur manière de dominer tout en obéissant. Rappelons-nous que la cause fondamentale de la seconde Grande Guerre est la rétention forcée de trois millions d'Allemands Sudètes en Bohème par le traité de Versailles et l'abandon éventuel de la Tchéco-Slovaquie par la conférence de Munich.

Quant à l'ignorance, ignorance de la langue surtout, elle engendre des malentendus, source de mépris, qui sont cause à leur tour de frictions : ce fut exactement le cas rapporté par une personne originaire de Keelung qui, ayant quitté Shanghai pour rentrer chez elle le 26 novembre 1945, débarque à Keelung le 9 décembre. Un gendarme estimant qu'il pouvait agir aussi librement à Formose qu'en son propre pays et ayant, à la suite de quelque désappointement, tiré son pistolet, ce dernier lui fut arraché et saisi par un membre du corps de défense autonome de la ville. La gendarmerie officielle somma alors le capitaine de se rendre au quartier général, lui ordonna de dissoudre son organisation et d'appréhender le coupable. Le corps de défense fut donc dissous conformément à cet ordre, le coupable arrêté, battu et condamné à un emprisonnement de plusieurs jours. – « Pourquoi ? » protesta la jeunesse formosane – « Vous avez désarmé ce gendarme : le fait est évident ; or vous ne pouvez pas du tout prouver qu'il ait cherché à extorquer de l'argent », telle fut la réponse donnée en fait d'explication. Dans la suite le bon ordre commença à disparaître. Sur les quais ou dans les gares, souvent les bagages disparaissaient. Les sacs étaient déchirés quand on ne les surveillait pas et le riz qu'ils contenaient était emporté. Il n'est pas jusqu'aux pots et aux plats laissés dehors ou dans une cour qui ne s'éclipsassent tandis que leurs propriétaires étaient chez eux à prendre leur repas. En présence de l'insuffisance et de l'inefficacité de la police et des garnisons, les autorités locales finirent par réaliser la valeur et l'utilité d'un corps de défense autonome ; elles en ordonnèrent la réorganisation. Mais, dit-on, les jeunes gens refusèrent d'y entrer à moins que les punitions ne soient infligées comme on l'avait annoncé et que des récompenses ne soient accordées comme il avait été promis. Depuis cet incident, continue le voyageur de Keelung, il est resté un fossé entre les sentiments des gouvernants et ceux des gouvernés. « C'est un grand et réel désappointement et nous en souffrons », disaient plusieurs des Formosans revenus récemment d'une visite à leur pays d'origine. Et pour combler ce fossé, qui peut mieux faire que les Formosans ayant reçu une éducation chinoise ?

Que disent les visiteurs venus du littoral ? L'un d'entre eux qui vient d'en revenir remarque que les conditions de vie y sont terribles. « Il n'y a pas de maison convenable à Keelung et à Taipeh. Tous les immeubles de ciment jadis utilisés par les administrations japonaises sont complètement démolis. Des décombres obstruent les rues et empêchent la circulation des voitures. À mon arrivée je n'ai pu trouver qu'un hôtel possédant un tatami, la paillasse japonaise sur laquelle on dort. Les restaurants servaient de la nourriture foukiennoise ou japonaise, ce qui me faisait terriblement regretter le menu szetchouannais. En outre, vous cherchiez en vain les "dumplings" sur le menu, de même que des nouilles. »

– Vous pouviez commander des nouilles de riz, n'est-ce pas ? demandai-je .

« Avec mon mauvais estomac je n'ai pu avoir que des nouilles de farine, deux repas sur trois. Et puis s'il y avait beaucoup de porc et de poulet, il n'y avait pas de jambon pour accompagner vos nouilles. Un grand nombre de magasins semblait fermé. Dans ceux qui étaient ouverts, même avec de l'argent, quand vous étiez tout prêt à payer, vous ne pouviez trouver aucun de ces accessoires indispensables à la vie ordinaire que sont les brosses à dent, le savon dentifrice, les serviettes de coton et les mouchoirs. Quelques cinémas et quelques salles de danse existaient à Taipeh et à Tainan, mais vous chercheriez en vain du bon café, de la crème, des cigarettes de luxe. C'est terrible n'est-ce pas ? Il faut que quiconque arrive ici se charge d'apporter toutes ces marchandises pour au moins six mois. » – Cela ne montre-t-il pas encore une insuffisance de préparation en dépit des recherches énergiques entreprises par l'Institut spécial de Chungking ? Partout où passent les Américains leurs bateaux peuvent amener toutes les marchandises nécessaires en grandes quantités, se servant des produits locaux seulement quand ils trouvent que ça en vaut la peine. Que seuls les *bank notes* aient cette efficacité, n'est-ce pas regrettable, en bonne logique ?

– Que pensez-vous des Formosans, ceux de sang chinois, j'entends ? demandai-je à un autre ;

« Ardents et combatifs » fut la réponse. « À Shanghai par exemple, je n'ai jamais vu jusqu'ici de Japonais molesté par les Chinois. Mais à Formose, j'ai vu actuellement les Formosans gifler d'anciens policiers japonais ou des agents de l'ancienne police secrète. Naturellement, c'est que ces arrogants Japonais le méritent. D'un autre côté, un directeur d'école japonais a reçu des témoignages de sympathie de ses collègues formosans, parce qu'il s'est montré très gentil pour les étudiants formosans. Pour le Japonais ordinaire qui actuellement est obligé de tirer les rickshaws ou de gagner sa vie comme garçon de café ou comme chasseur dans les restaurants, les Formosans semblent avoir de la pitié. En cela ils sont encore de vrais Chinois, chevaleresques et magnanimes. Et cependant ils semblent assez querelleurs. Très souvent ils voudraient combattre avec les poings et non pas seulement à coups d'arguments, comme fait le peuple de Foochow et Soochow, de Shanghai et de Peiping. Cela vient-il de ce que leurs ancêtres étaient pirates de guerre direz-vous ? »

– Des remarques et des questions de cette espèce sont une grande preuve d'ignorance. Il est vraiment regrettable que les patriotes formosans qui ont passé des années à Chungking n'aient pu assez faire connaître leur contrée et leur peuple, et que les autorités chinoises n'aient pu connaître suffisamment la situation dans une île qui n'est éloignée que de 120 milles de la côte du Fukien. Sans cela on ne verrait pas les visiteurs et les officiels, appointés hier, revenir désappointés aujourd'hui. S'il est vrai que les Formosans doivent être rééduqués, il faut d'abord réétudier le pays et le peuple.

VIII

La situation est fort délicate, cette période de quatre mois forme un autre tournant de l'histoire de Formose.

Quo vadis, Formosa ?

Du point de vue de la psychologie de la race, le changement de règne passant des Mandchous aux Japonais n'a pas été sensible. Certainement depuis 1683 jusqu'en 1945, contre les Mandchous et contre les Japonais, les Formosans descendants des patriotes des Ming se sont montrés également hostiles, attendant, comme les Irlandais, leur revanche. Les Irlandais ont montré leur ressentiment dans des poésies satiriques ; ainsi l'ont fait pendant trois siècles les Formosans qui composèrent des poèmes exprimant leur soif de justice, de liberté, d'une Chine gouvernée par les Chinois, et leur reconnaissance pour les héros des Ming. C'est en vers que les Formosans se sont exprimés principalement lorsqu'ils traitaient de ces grands sujets. En poésie on peut s'exprimer plus librement, sans danger ; le lecteur sait lire entre les lignes et le Japonais ou le Mandchou

qui admirent la forme savante des vers ne comprennent pas le sens caché du poème.

Pessimistes et mélancoliques au fond du cœur, les Irlandais se sont consolés en levant les yeux vers l'Église pour le bonheur éternel ; mais aussi leur regard a franchi l'Atlantique pour trouver la vie libre en Amérique et ils ont tressailli quand l'avenir leur montrait les héros de l'émancipation. Ainsi consolés, ils se sont transformés en un peuple plein d'esprit et d'humour, de joie et d'élan. De leur côté, les Formosans se fiant au déterminisme historique espéraient qu'à la fin la Chine finirait bien par reconquérir sur le Japon l'île si belle. Certains n'avaient-ils pas prédit que puisque la mère japonaise de Koxinga est morte cinquantenaire il en serait ainsi de la domination japonaise sur Formose qui ne durerait pas plus de cinquante ans, disaient-ils. L'évènement leur a donné raison. Et de même qu'en Amérique les Irlandais forment à beaucoup de point de vue la partie du peuple la plus progressive, puissent les Formosans, pleins d'entreprise et d'énergie, par nature sobres et industrieux, devenir les éléments constructifs de la Chine de demain.

La situation entre le Japon, sous la domination brutale des seigneurs de la guerre, et la Chine, ardemment patriote, est totalement différente. Ce serait une tragédie si la « nouvelle ère de libération » n'apportait pas plus de satisfaction aux Formosans que ne l'a fait le « nouvel ordre » des Japonais, ère d'exploitation. Une fois le système d'enrégimentation des Japonais amélioré, et dès que le vieil esprit de liberté cher aux Chinois pourra revivre, les Formosans rentrés dans la communauté chinoise seront aussi heureux et joyeux, créateurs et constructifs que les Irlandais en Amérique. Ce serait trop dire que de comparer Formose à la Sardaigne par rapport à l'Italie, et ce serait trop malheureux de laisser fouler aux pieds les branches d'olivier des loyalistes du temps des Ming. Formose montrera la même loyauté envers la Chine que l'Alsace-Lorraine envers la France. Cependant, souhaitons ardemment que les Formosans n'aient pas à changer cinq fois de nationalité en un siècle comme l'ont fait les Alsaciens-Lorrains. Pour réaliser cet espoir, c'est aux chefs de préparer un système conséquent de protection politique faisant confiance aux élites de Formose et n'hésitant pas à leur attribuer des places, de la même manière exactement que les missionnaires chrétiens estiment que le sort de la religion chrétienne en Chine dépend uniquement d'une coopération complète entre les missionnaires étrangers et les adeptes indigènes. Puissent les « missionnaires politiques » de la mère patrie et les élites indigènes de Formose coopérer fraternellement pour le plus grand bien de tous.

■

Notes de Joshua Liao

1. Près de 6 000 protestants, plus de 4 000 catholiques. Voir J. Dehergne, *L'île Formose au XVIIe siècle* Monumenta Nipponica, 1941, p. 270, et J. M. Alvarez, *Formosa,* 2 vol., Barcelona, 1930, t. II, p. 73.

2. Du Halde écrit vers 1720 : « on en a trouvé plusieurs (des Insulaires) qui savaient la langue des Hollandais, qui lisaient leurs livres et qui, en écrivant, se servaient de leurs caractères. On a vu même entre leurs mains quelques fragments des Saints Livres en hollandais » (Du Halde, *Description*, éd. de 1736, p. 183).

3. L'auteur de cet article, qui reçut son éducation élémentaire à Formose et suivit les cours de l'Académie de Doshisha à Kyoto, au Japon, revint en Chine pour entrer, à l'automne de 1923, à l'université de Nankin.

4. Ce fait fut spécialement signalé à l'attention du public dans le *London Times* par William Teering, qui, après avoir voyagé à Formose en 1936, visita exprès un certain nombre de Formosans d'éducation chinoise travaillant en Chine, y compris l'auteur de cet article.

5. Le Quisling formosan qui en 1895 vint sur la grève à la rencontre des forces d'invasion japonaises.

6. Dérivation japonaise du mot « Chink », insulte adressée aux Formosans ainsi qu'aux Chinois et qui devint la cause psychologique de l'échec japonais – la défaite en Chine et la perte de Formose.

7. Voir le *Ta Kung Pao*, 16 Déc. 1945.

Le lecteur de *Monde chinois* aura compris que ce n'est pas l'envie qui manque d'illustrer par des dizaines d'images le texte surprenant, pour son époque, de Joshua Liao ; et d'en faire la trame d'un feuilleton vidéo sur l'histoire de Formose, en s'autorisant quelques parenthèses iconographiques commentées sur les moments de l'histoire de Taiwan que Joshua Liao ne pouvait matériellement traiter (comme l'épisode de Jules Ferry). La sélection ci-après, de clichés relativement peu connus, est une invitation aux amateurs de cinéma documentaire historique.

M.C.

Expédition du Tonkin

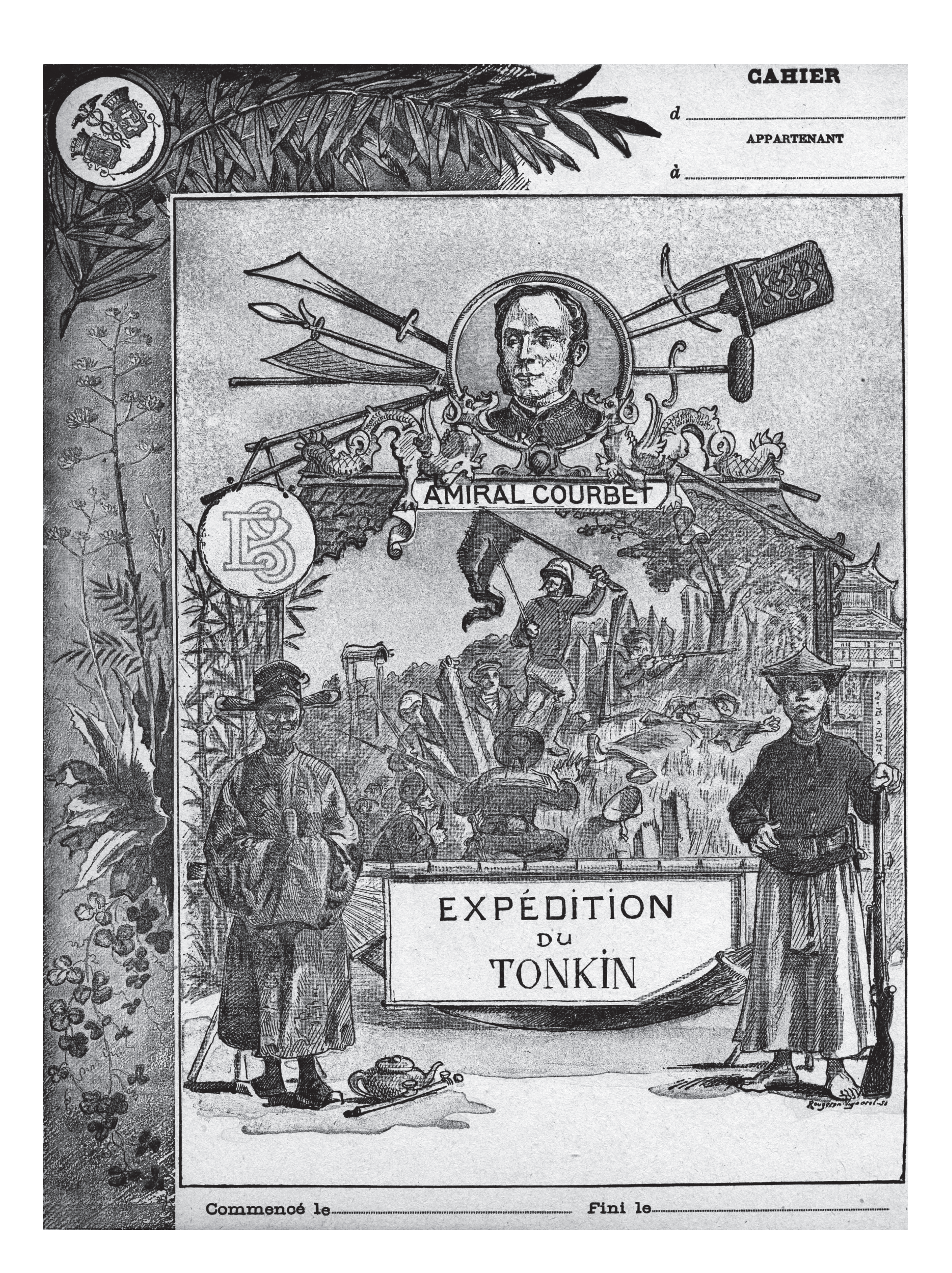
L'AMIRAL COURBET

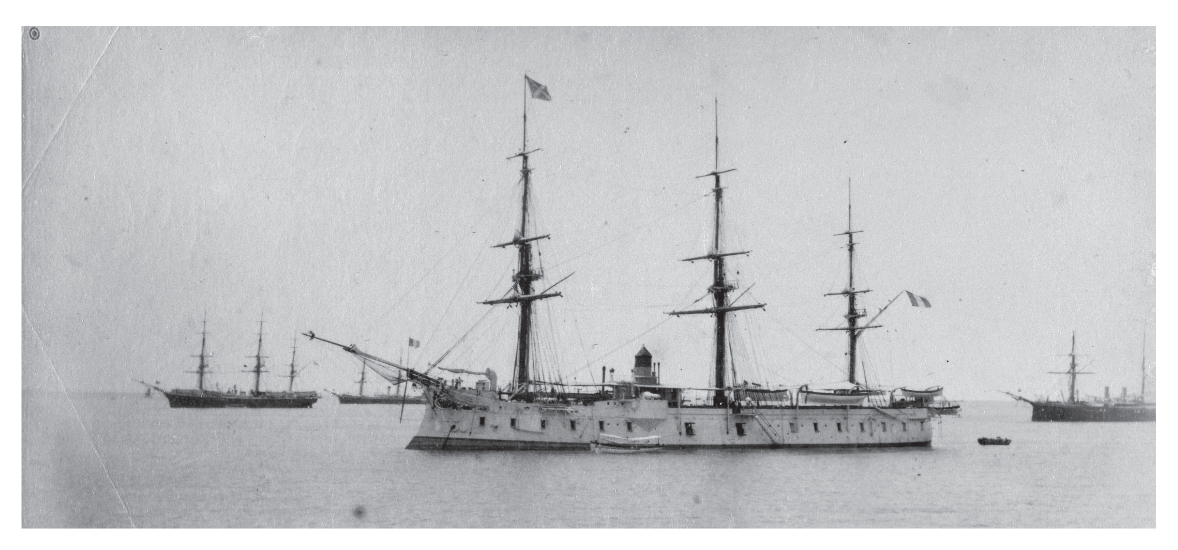
COMMANDANT EN CHEF LES FORCES NAVALES

L'expédition du Tonkin a eu pour résultats, non seulement de donner à la France une voie commerciale importante et une colonie qui deviendra une source de sérieux profits, quand les capitaux français, au lieu de s'immobiliser ou de se perdre dans l'agiotage, iront se décupler dans nos colonies; mais aussi de mettre en relief des hommes de guerre de grande valeur, dont les talents seraient restés ignorés dans l'inaction des casernes.

Au premier rang s'était placé l'amiral Courbet dont nous donnons le portrait. Né à Abbeville en 1827, Courbet passa par l'Ecole polytechnique et en sortit en 1849 pour entrer dans les services de la marine. En 1883 il était contre-amiral et fut nommé au commandement de la division navale des mers de Chine, avec mission d'opérer au Tonkin. La même année, il fut chargé du commandement en chef de l'expédition, et le 16 décembre 1883, il prenait Son-Tay. Nommé vice-amiral en 1884, il revint aux opérations de mer et y montra de brillantes qualités. Du 24 au 29 août 1884, il coula la flotte tonkino-chinoise, bien supérieure en nombre, dans la rivière Min et força l'arsenal de Fou-Tcheou réputé imprenable. Il s'empara ensuite de Kelung dans l'île de Formose, et bloqua cette île. Malheureusement il mourut d'épuisement, en plein triomphe, le 11 juin 1885 à bord du *Bayard*. La France lui fit des obsèques nationales et pleura en lui l'un de ses plus nobles enfants, l'un de ses plus vaillants et plus glorieux marins.

Notre gravure représente un épisode de la bataille de Son-Tay, au moment où un officier français, à la tête des fusiliers marins, force les palissades servant de retranchement au camp chinois et s'empare de l'étendard des Pavillons noirs.


CAHIER
d
APPARTENANT
à
1883
AMIRAL COURBET
EXPÉDITION
DU
TONKIN
Commencé le
Fini le



La Triomphante, au mouillage de TaiWanFu [TaiNan]. Au large, navires de l'escadre britannique qui croisait dans le détroit de Formose en 1884. Photographie du lieutenant de vaisseau Goëz. © ERV.



État-major du colonel Duchesne et hôpital militaire français, à KeeLung, Formose, 1885. © ERV.





Photographiés par René Viénet, le 11 novembre 1989 : André Travert [3e à partir de la gauche], précédemment ambassadeur en Malaisie, et consul général à HongKong, ayant été nommé à la direction de l'Institut français de Taipei, dépose une gerbe au cimetière français de KeeLung, en compagnie du conseiller commercial, Francis Geronimi [1er à partir de la droite] et du conseiller culturel, Pierre Mallet [2e à gauche].





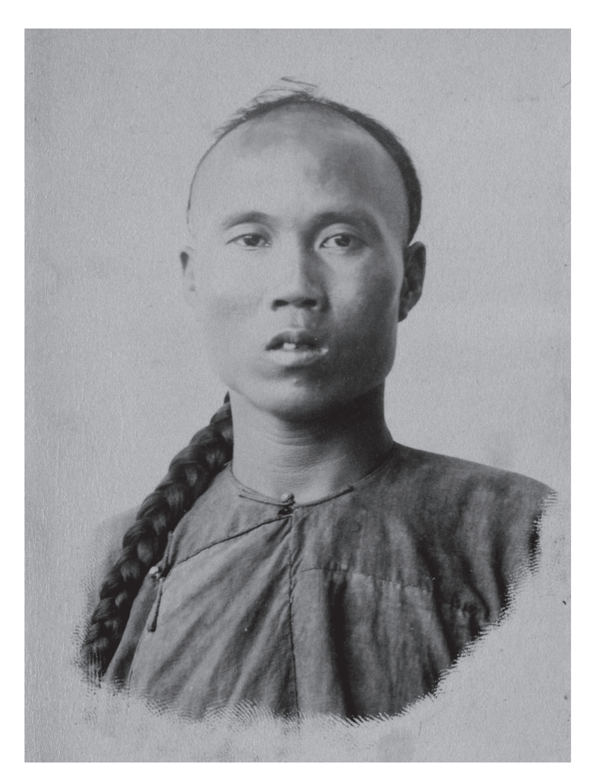
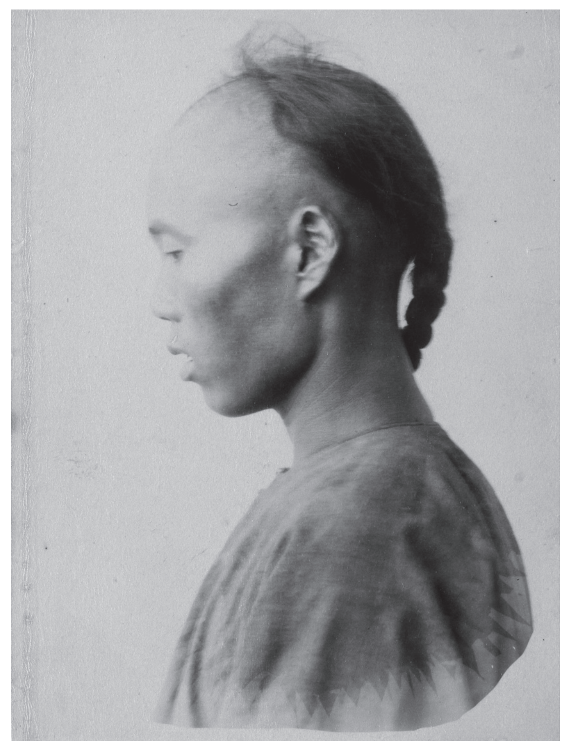
Dans notre portefeuille concernant la Campagne de Formose et des Pescadores, on trouve plusieurs clichés de Firmin Salles à rapprocher de ceux conservés par la Société de géographie. © ERV.



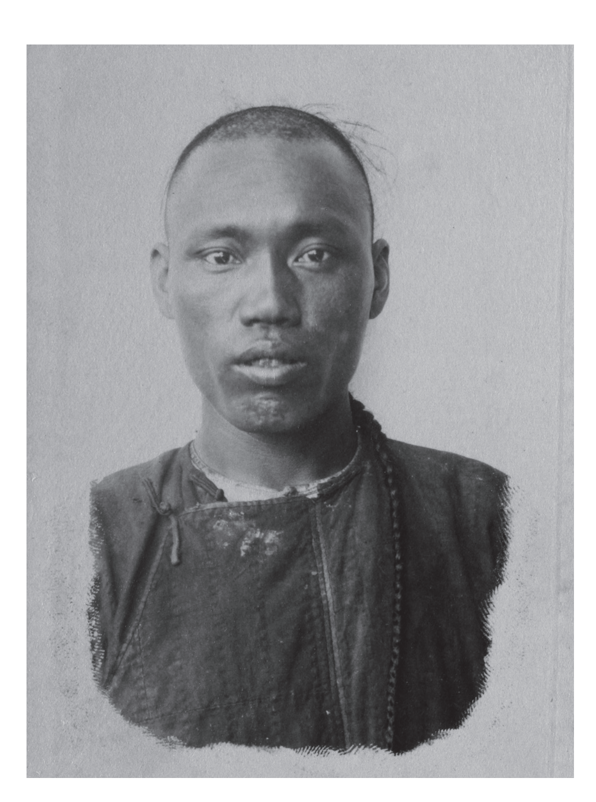
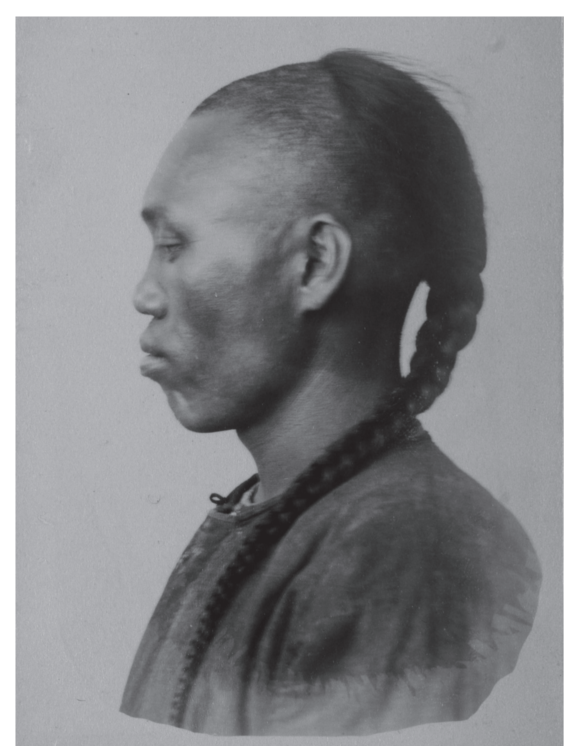


Ces quatre vues sont probablement les premières photographies jamais réalisées à MaKung, aux Pescadores. Elles sont signées de Firmin Salles, en particulier, ci-dessous, "Lerot et moi-même devant la petite pagode". © ERV.



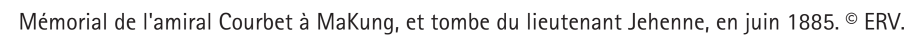



Prisonniers chinois lors de la Campagne de Formose en 1885.
© ERV.



"Le 23 juin 1885, *le Bayard*, portant le corps de l'amiral Courbet appareille [de MaKung] pour la France. Photographie par M. l'aide-commissaire Salles, de l'Éclaireur". © ERV.



Mémorial de l'amiral Courbet à MaKung, et tombe du lieutenant Jehenne, en juin 1885. © ERV.




Photographie, semble-t-il inédite, d'origine incertaine – peut-être AP ou CNA, [DR].

Chen Yi, le chef de la garnison KMT qui prend le contrôle de Taiwan en 1945 lors de la reddition japonaise. Il tient ici une conférence de presse le 23 septembre 1946, aux côtés de son "commissaire aux finances", Yen ChiaKan (qui deviendra président de la République à la mort de Chiang KaiShek en 1975). Cette photographie date de quelques semaines avant les massacres de mars 1947, perpétrés par les troupes de Chen, et donc avant son exécution sur ordre de Chiang ChingKuo (qui le soupçonnait de vouloir mettre ses talents au service du PCC). Les photographies de l'exécution de Chen Yi, dont nous ne disposons qu'en trop mauvaise définition pour les reproduire, sont tirées d'un magazine mal imprimé. Elles nous seraient précieuses si un lecteur pouvait nous aider à les retrouver.

Les quatre photographies de la page de droite représentent Chiang ChingKuo, CCK [Jiang JingGuo, 1910-1988]. En haut à droite, date et lieu non connus de nous, avec son père Chiang KaiShek. Probablement juste après son retour, en 1937, d'une douzaine d'années passées en URSS (dont la meilleure partie aux marges du Goulag). En bas à droite, une photographie de Bernard Bordenave, prise à Taipei, dans le quartier des marchands de pinceaux, sur HoPing East Road, près de l'Université normale, vers 1985. Cette carte postale (l'une parmi plusieurs centaines publiées par la librairie le Pigeonnier) fut reprise par Derek Davies dans la *Far Eastern Economic Review* pour la nécrologie de CCK en 1988.

En bas à droite, CCK, au JiangXi. C'est lors de cette mission d'administrateur du sud de la province – qu'il aura comme adjoints deux cadres locaux appelés à jouer des rôles complémentaires, du bon et du méchant, ensuite à Taiwan : Li Huan et Wang Sheng. CCK a été à la fois l'organisateur de la Terreur blanche, le protecteur des économistes réformateurs, avant de choisir Lee TengHuei pour successeur et d'octroyer les réformes politiques. C'est un personnage important qui mérite plus qu'une note de bas de page.

Cette courte sélection d'images, peu connues, vise à stimuler l'intérêt pour un bon usage de la photographie, en particulier pour l'enseignement de l'Histoire la plus récente de Taiwan et de la Chine. Nous tenterons à l'avenir des dossiers plus complets sur d'autres sujets, grâce à la photographie. C'est l'occasion de rappeler également le triste destin d'une importante collection iconographique qui n'était pas négligeable : celle que Chan HingHo et moi-même avions réunie, et en très grande partie offerte, à Paris VII entre 1971 et 1978 – autre victime de Léon Vandermeersch, lorsqu'il prit le contrôle de la section de chinois de cette université, porté par les amis de Georges Boudarel. Cf. la nécrologie de Jean Chesneaux dans notre n°14.

R.V.











L'une des rares photos de J. T., à Amoy [XiaMen] en 1871.

William Schupbach

John Thomson & la « Wellcome Connection »

Monde chinois remercie vivement la Wellcome Library d'avoir bien voulu autoriser la publication dans ce dossier de la totalité des plaques de verre de Formose par John Thomson, et l'exposition des tirages modernes réalisés par Michael Gray.

Nous remercions également son conservateur des Collections iconographiques, William Schupbach, de nous avoir autorisés à reprendre l'allocution qu'il prononça lors de l'ouverture du Salon du livre de Taipei en 2006. [Traduction de Judith Pernin].

C'est dans l'Angleterre édouardienne (1901-1910), enrichie par les mines africaines, le chemin de fer américain et le négoce avec la Chine, que le West End à Londres, initialement un dense réseau de venelles, est devenu un quartier d'imposants bâtiments, dans le style Beaux-Arts que les architectes britanniques avaient étudié à Paris. Parallèle à Oxford Street et Piccadilly, Wigmore Street était l'une de ces rues transfigurées. C'est dans l'un de ses nouveaux et flamboyants bâtiments, à la façade décorée de cariatides, qu'en 1910 l'industriel et pharmacien Henry S. Wellcome organisa une exposition sur l'évolution des hommes et des animaux, en différents lieux & époques. Bien que Wellcome ait déménagé cette exposition – en 1932 – dans un bâtiment plus vaste, l'Espace Wigmore existe toujours, comme showroom pour des instruments médicaux.

En 1920, un Écossais octogénaire qui s'intéressait tout particulièrement à la photographie en a franchi le seuil. John Thomson était un photographe professionnel installé, depuis son retour d'Extrême-Orient, à Londres, où il était devenu le conseiller pour la photographie de la Royal Geographic Society. Il était non seulement un expert des techniques de la photographie, mais aussi un maître de la prise de vues ethnographique – talent démontré au cours de voyages en Chine pendant plusieurs années. À la RGS, il donnait des cours aux futurs explorateurs sur l'art de photographier la terre et l'homme aux confins de l'Empire britannique.

En visitant les galeries du Wellcome Historical Medical Museum en 1920, Thomson a dû reconnaître des choses qui lui étaient familières. L'exposition comportait de nombreuses photographies qui relevaient pour la plupart de l'histoire de l'ethnographie, celle de l'Afrique en particulier. Wellcome s'intéressait spécialement au Soudan, où il avait fondé un laboratoire, et mis en place des projets archéologiques pour fournir un travail à la population rurale. L'exposition de la rue Wigmore incluait aussi des peintures et des dessins qui illustraient l'impact de l'environnement naturel sur la santé humaine, dans le désert, dans les marais où se développe la malaria, ou dans les villes nouvelles d'Amérique et d'Australie.

Thomson a dû être déçu du peu de matériaux provenant de Chine, ainsi que de l'absence d'une galerie consacrée spécifiquement à la photographie, et pour cause. Dans son appartement de Streatham, dans le sud de Londres, il préservait plus de 650 négatifs sur verre ramenés des années auparavant d'Extrême-Orient. Il les avait transportés pour les publier dans ses livres de voyage, dont les magnifiques volumes d'*Illustrations of China & its People,* et le fascinant *Through China with a Camera*.

Contre toute attente, ces négatifs sur verre avaient survécu aux voyages de Thomson, à la remontée de la rivière des Perles, à un naufrage sur la rivière Min, à la traversée des jungles d'Angkor Vat et des gués pour rejoindre les villages des Pepohoans de Formose, puis au retour vers l'Europe. Ces plaques de verre sont arrivées à

Londres en bon état pour la plupart. En fait, on a même pu en tirer des épreuves photographiques sur papier, puis des tirages numériques, d'une précision de détail et d'une profondeur de champ merveilleuses. À partir de ces négatifs, Thomson a réalisé des tirages qui ont été multipliés sous forme de collotypes (phototypies), puis des premières demi-teintes, dans ses fameuses publications. Comme ils constituaient son instrument de travail, il ne les avait pas cédés à la RGS. À plus de 80 ans, il était peu probable qu'il en ait encore l'usage, et il pensa que la collection Wellcome serait un abri pérenne idoine.

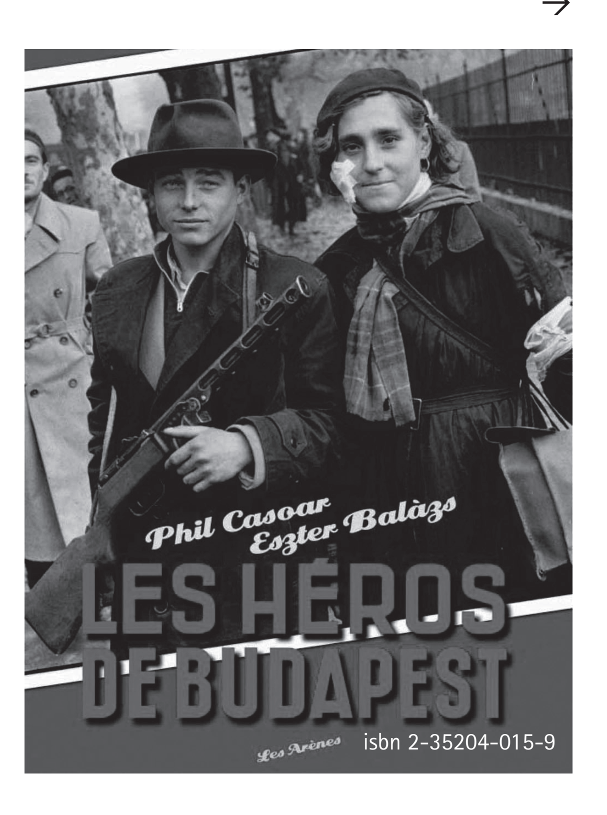
À son retour à Streatham, Thomson écrivit à Henry S. Wellcome, le 12 mai 1920, pour lui suggérer d'acquérir sa collection de négatifs : « Les photographies que j'ai réalisées au cours de mes voyages en Orient vous seraient utiles car chacune d'elles a été prise pour représenter un aspect spécifique des lieux et des hommes que j'ai rencontrés. Ces régions incluent le Siam, la Cochinchine, le Cambodge, la Chine, et les îles de Formose et de Chypre ». Wellcome marqua un « oui » sans ambiguïté sur la lettre et la passa à son conservateur pour qu'il se charge des négociations. Malheureusement, Thomson mourut avant qu'elles soient conclues et Wellcome acheta finalement la collection à ses héritiers. Trois caisses de bois contenant les précieux négatifs furent donc déménagés vers les bureaux de Wellcome et devinrent dès lors partie intégrante de la Wellcome Library, où ils sont conservés aujourd'hui encore.

Plusieurs générations de conservateurs ont été nécessaires pour rendre ces – précieux et fragiles – négatifs utilisables en les rangeant dans des pochettes individuelles et boîtes de conservation, en les tirant sur papier, en transcrivant les annotations de Thomson et en les répertoriant. Beaucoup de spécialistes de l'histoire de HongKong, de la Thaïlande, de Taiwan et de la Chine ont développé les courtes annotations de Thomson, et les ont précisées dans les rares cas où sa mémoire lui a fait défaut. Au début du XXI[e] siècle, ces notes et descriptions succinctes ont été intégrées dans une base de données sur internet <http://catalogue.wellcome.ac.uk>. Nous avons alors constaté que la collection contenait de nombreuses photographies que Thomson n'avait pu inclure dans ses publications : des trésors, à n'en pas douter !

Compte tenu de la taille et de la portée du travail de Thomson, il reste encore de nombreuses études et découvertes possibles sur son œuvre. La Wellcome Library est donc ravie que se tienne cette exposition au sein du « Salon international du livre de Taipei », et ainsi mette à disposition des habitants de Taiwan ces premières photographies de leur histoire, encadrées pour la première fois ; mais également plus de deux cents vues en phototypie de la Chine continentale qui n'avaient jamais été exposées précédemment.

■

→



René Viénet

John Thomson revient battre son chien à Formose

Il faut aux brochures, ou aux articles de revue, des titres qui accrochent le lecteur, faciles à mémoriser. Personne ne fera mieux que Nadar, l'ami d'Élisée Reclus, photographe et aérostatier, avec son *Droit au vol* paru chez Hetzel, en 1876. Annoncé, donc impossible à amender, « John Thomson revient battre son chien à Formose » est la traduction d'un méchant calembour chinois : *Tang MuSheng* [John Thomson] *HuiDao* [revient à] *TaiWan* [Formose] *TaGou* [KaoHsiung aujourd'hui, écrit à l'époque avec les deux caractères « battre/da » et « chien/Gou »].
La ville de KeeLung s'écrivait alors « cage à poules », *Ji Long* ; les récents colons chinois ajustant avec plus ou moins de verve certains caractères chinois à des noms de lieu dans les langues des « premiers Formosans ». Le marais de Bangka deviendra ainsi en chinois « WanHua », les « dix-mille fleurs », le nom qui est resté sur les berges de la rivière Tamsui [DanShui] au quartier du Temple de la Montagne du Dragon [LongShanSi]. Ce vocable fleuri désignait donc également, il y a une vingtaine d'années, une zone de sinistres bordels où des centaines d'adolescentes, aborigènes pour la plupart, étaient vendues dans des conditions sordides, entre le temple et la rivière. Ces maisons d'abattage ont heureusement disparu de l'identité taiwanaise.

La photographie ouvre plusieurs perspectives à *Monde chinois*, et pas seulement esthétiques. Tout comme les bandes d'actualités cinématographiques, les photographies ont une valeur documentaire importante, et chacune peut être longuement commentée. On connaît l'extraordinaire résultat de la recherche conduite par Phil Casoar à propos d'une unique photographie de la révolte de Budapest.

Cette image, qui avait fait le tour du monde en illustration de nombreux magazines, donc la plus célèbre de l'insurrection populaire contre le post-stalinisme en Hongrie en 1956, portait déjà un violent témoignage. Mais explorée dans tous les sens, pour comprendre qui étaient les deux insurgés photographiés au moment de la répression ordonnée par Krouchtchev, félicitée par Mao ZeDong, elle a abouti après six années de recherches – pour le cinquantième anniversaire d'un évènement majeur de l'effondrement du stalinisme – à un livre en grand format de 252 pages, comportant lui même environ 300 photographies, qui est un modèle du genre, servi de plus par une très belle maquette de Philippe Ghielmetti : *Les Héros de Budapest*.

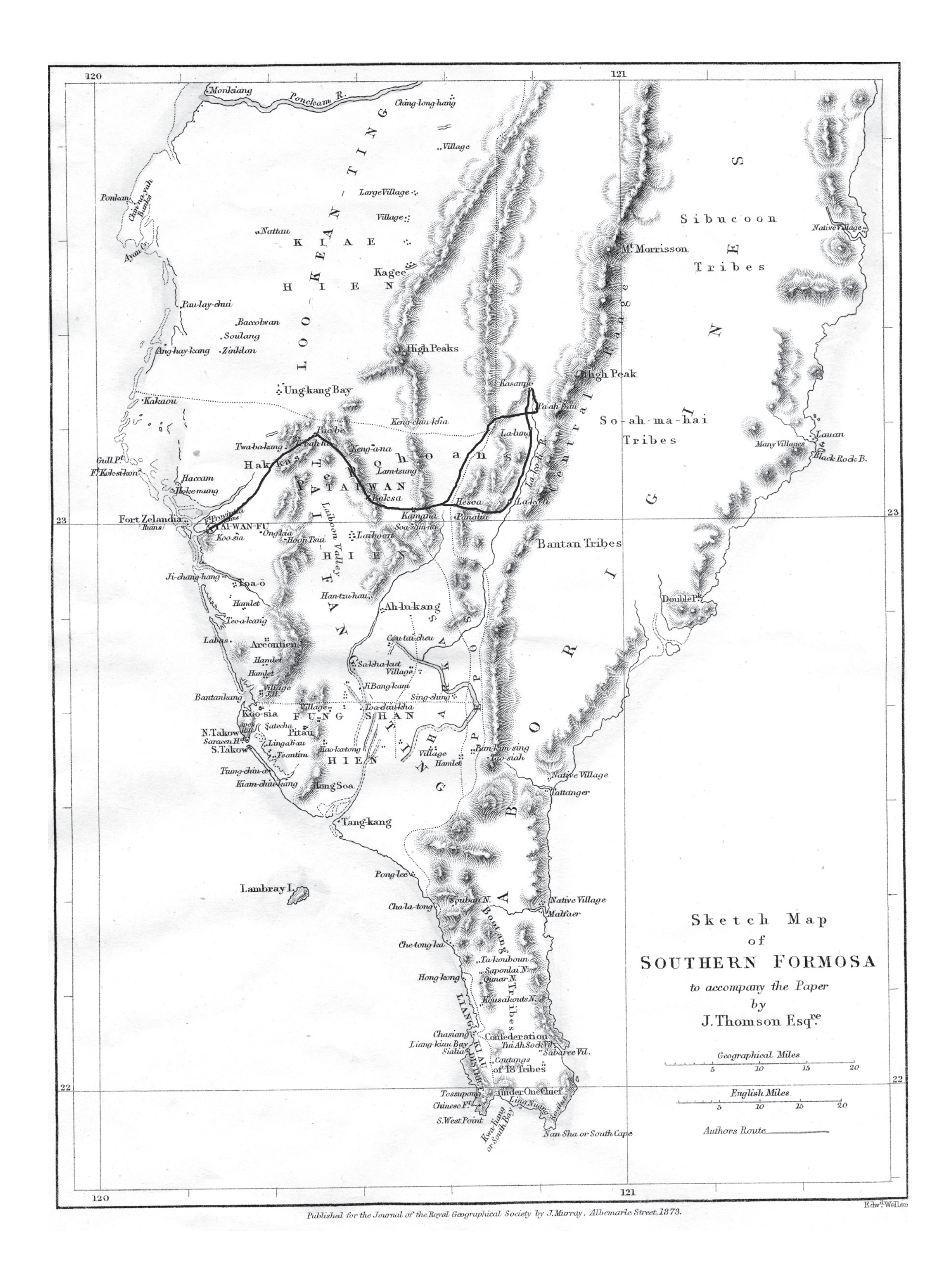


Les photographies anciennes en Chine sont très rares, la plupart ayant été détruites pendant la révo.cul. L'aspect documentaire est dans ce contexte encore plus précieux lorsque des photographies du XIXe siècle, comme celles de la Société de géographie, deviennent accessibles aux historiens qui viennent examiner les originaux en France. Une universitaire de Taiwan, Wang YaLun, a bien réussi cet exercice (voir l'article sur les *Trésors de la Société de géographie*).

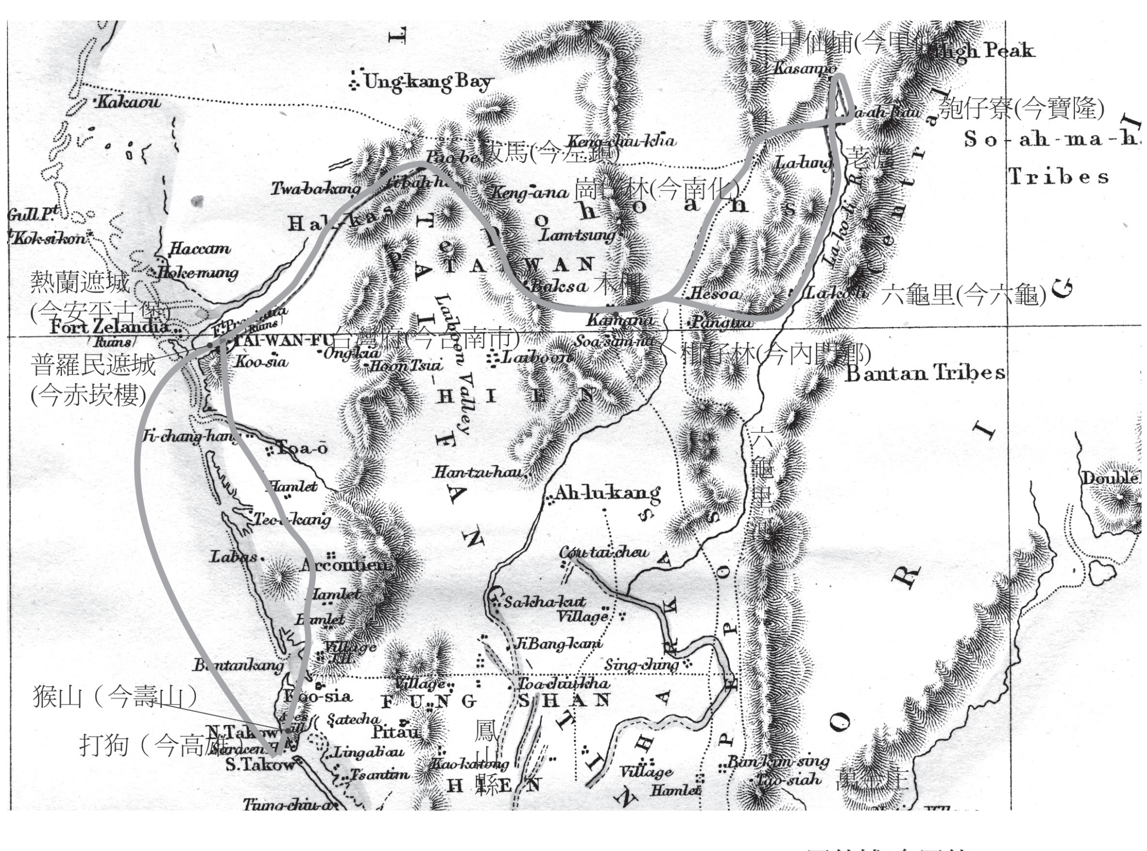
À FuZhou, dans les différents musées consacrés à l'Histoire de la marine chinoise, à la guerre franco-chinoise de 1884, au destin du *ChuanZheng XueTang* [l'Académie à MaWei de l'Administration navale] et de ses étudiants, dans la maison de Yan Fu, celle de la belle famille de Lin ZeXu, etc., les photographies anciennes sont si rares que l'on ne connaissait plus l'effigie du héros français local Prosper Giquel (sauf par une gravure parue dans la presse lors de son décès) et il était difficile de reconstituer l'histoire du chantier naval associé à l'université.

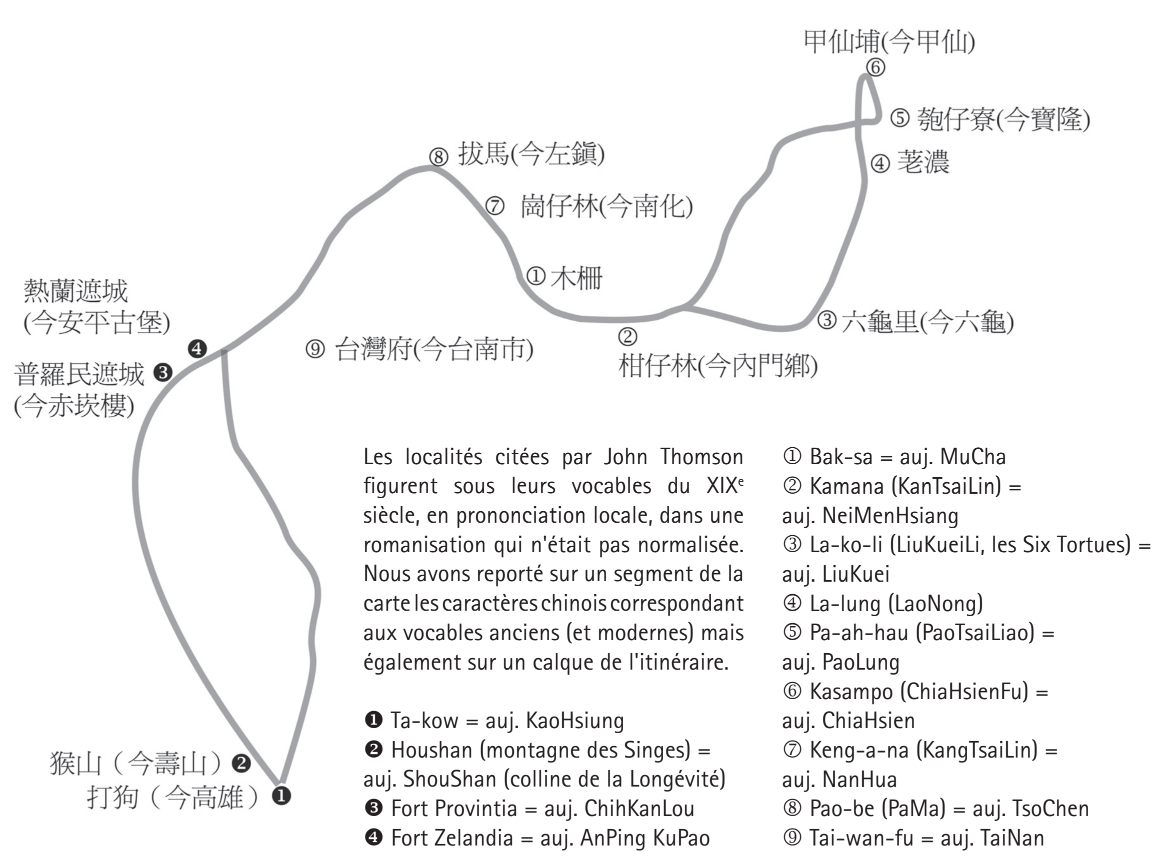
C'est un jeu de photographies apporté de France qui a permis non seulement de ramener Prosper Giquel chez lui à MaWei, mais aussi de montrer la technologie qu'il y avait importée et, entre autres, une superbe vue de jeunes officiers chinois dans les vergues du navire – école *YangWu* – un vaisseau mythique pour la Chine, presqu'autant que le *Mayflower* pour les Américains.

C'est celui-là même que Giquel et Dunoyer de Segonzac avaient piloté vers TaiNan en 1874 pour enseigner à leurs jeunes officiers la navigation et les relevés hydrographiques (cf. deux reproductions



Cette carte du sud de Formose a été publiée dans le *Bulletin* de la Royal Geographic Society lors d'une conférence de John Thomson pour présenter ses photographies de Taiwan pour la première fois.





Les localités citées par John Thomson figurent sous leurs vocables du XIX[e] siècle, en prononciation locale, dans une romanisation qui n'était pas normalisée. Nous avons reporté sur un segment de la carte les caractères chinois correspondant aux vocables anciens (et modernes) mais également sur un calque de l'itinéraire.

❶ Ta-kow = auj. KaoHsiung
❷ Houshan (montagne des Singes) = auj. ShouShan (colline de la Longévité)
❸ Fort Provintia = auj. ChihKanLou
❹ Fort Zelandia = auj. AnPing KuPao

① Bak-sa = auj. MuCha
② Kamana (KanTsaiLin) = auj. NeiMenHsiang
③ La-ko-li (LiuKueiLi, les Six Tortues) = auj. LiuKuei
④ La-lung (LaoNong)
⑤ Pa-ah-hau (PaoTsaiLiao) = auj. PaoLung
⑥ Kasampo (ChiaHsienFu) = auj. ChiaHsien
⑦ Keng-a-na (KangTsaiLin) = auj. NanHua
⑧ Pao-be (PaMa) = auj. TsoChen
⑨ Tai-wan-fu = auj. TaiNan

dans Imbault-Huart). Shen BaoZhen avait également souhaité, avec cette mission, réagir aux incursions japonaises par un déploiement ostensible de sa très récente et encore modeste force navale. Le *YangWu* fut l'un des douze « navires franco-chinois » (i.e. construits en Chine par des ingénieurs français et leurs élèves chinois) coulés dans la rivière Min par l'amiral Courbet. Nous reviendrons sur la coopération entre la France et la Chine qui peut s'instaurer à FuZhou sur ces questions d'histoire, en poursuivant à MaWei l'exposition de photographies et autres archives.

Pour les historiens chinois et ceux de la photographie, il y a un monument incontournable : John Thomson. Celui-ci a formé de nombreux apprentis chinois et a réalisé en Chine, en 1870-1871, l'un des tous premiers photo-reportages de l'histoire. Deux livres très complets ont déjà très bien commenté ses voyages, aventures, livres et photographies : celui de Stephen White et celui de Richard Ovendon. Mais les tirages d'époque ne sont pas nombreux et, devenus rares et hors de prix, ils sont rarement exposés.

Dans une livraison de *Monde chinois* consacrée en grande partie à Formose, il était important de réunir la totalité des négatifs originaux de John Thomson réalisés – en avril 1871 – dans le sud de l'île, en compagnie du premier missionnaire presbytérien à Formose, James Laidlaw Maxwell [1836-1921], arrivé quelques années plus tôt à TaiWanFu [TaiNan] ; puis de les placer en regard des gravures correspondantes, mieux connues puisque publiées dans *Le Tour du Monde* en 1875. Elles y sont plus nombreuses que dans deux autres éditions des mémoires de John Thomson, chez Hachette à la même époque, et de la *Géographie universelle* d'Élisée Reclus. De cette série d'une cinquantaine de vues de Formose, quelques-unes seulement étaient disponibles en phototypie dans les quatre volumes de planches réalisés chez Autotype, les fameuses 218 vues de l'ouvrage mythique *Illustrations of China & its People*.

Ces photographies sont pratiquement les premières photos de Taiwan ; même si Lambert van der Aalsvort a découvert deux albums d'un contemporain, Saint-John Edwards ; même si l'on peut espérer un jour trouver des photographies prises par des amis de Swinhoe ou de Pickering.

C'est donc une à première, le catalogue d'une exposition en fait, que nous invitons le lecteur – faute de pouvoir lui proposer, comme je l'ai fait récemment (en compagnie de William Schupbach, John Falconer, Michael & Barbara Gray) de marcher dans les pas de John Thomson, en s'arrêtant pratiquement à chaque endroit où il avait transporté son équipement. La précision de cet itinéraire – jusqu'au rocher en équilibre où deux serpents prenaient le soleil – avait été rendue possible par la gentillesse et la compétence d'un érudit local, You YungFu, et de ses nombreux amis sur place.

Ce dossier « John Thomson et Formose » se présente comme le catalogue d'une exposition, d'une centaine de cadres, disponible pour qui souhaitera l'accrocher. Son élaboration mérite d'être détaillée ; et évoqué son possible développement à l'ensemble des photographies asiatiques de John Thomson.

La Wellcome Library à Londres conserve près de 650 négatifs sur verre de John Thomson, mais très peu de tirages d'époque. J'ai commencé, il y a fort longtemps, par collationner la totalité de ces vues, sous la forme de tirages argentiques de travail à partir du contretype négatif établi en photographiant des planches-contact des négatifs sur verre. Ce qui permettait une première réconciliation avec des collections ou albums à travers le monde, dont la collection des « Thomson de Reclus » de la Société de géographie (identifiés avec Bernard Marbot en 1978) mais également des recueils de *carbon prints* – comme le rarissime *Foochow & the River Min* dont on ne connaît que trois ou quatre exemplaires.

C'est en rencontrant Michael Gray que l'idée a fait son chemin d'une exposition, tout d'abord en lui demandant des tirages qu'il réalise avec des blancs d'œuf et des sels, exactement comme Thomson le faisait lui-même à HongKong, puis à Londres, dans son atelier. Mais les techniques digitales progressant, il s'est révélé plus intéressant encore de numériser les plaques de verre en très

haute définition, puis d'en tirer de modernes agrandissements également numériques. Ce sont ces tirages modernes, ces agrandissements, qui sont disponibles pour une exposition en France ou ailleurs, avec l'accord de la Wellcome Library, et que Michael Gray peut commenter pour les amateurs. D'autres conférenciers étant également disponibles pour un séminaire lors de l'inauguration d'une telle exposition d'une cinquantaine de tirages modernes, de la cinquantaine de gravures correspondantes (et de cartes d'époque), avec – *si les conditions d'accueil le permettent* – plusieurs Thomson originaux de vues de Formose appartenant à la Société de géographie.

Mais il est également possible de multiplier par deux le nombre de crochets, et traverser le détroit de Formose vers la Chine continentale, en y ajoutant les cent planches, déjà encadrées, des 218 vues de la Chine que John Thomson transféra sur gélatine chez Autotype en 1873.

Ces planches de phototypies (donc sans trame, d'un grain infinitésimal, magique) sont à leur manière « inédites », célèbres mais rarement visibles : personne de sensé n'aurait l'idée de démembrer ces quatre volumes d'*Illustrations of China & its People* pour en exposer les phototypies. Mais le hasard a fait qu'un exemplaire complet et intact, mais en mauvais état de reliure, s'est trouvé disponible. Au lieu de le restaurer, il a été éclaté en une centaine de cadres, autorisant leur exposition, à deux reprises, à Taipei, lors d'un Salon du Livre, puis dans la galerie de la bibliothèque de la Taiwan National University. Mais cette exposition est facile à rééditer, les cadres reposant dans leurs malles de transport.

[En fait, il y a bien eu un insensé : un galiériste a déchiré, avant que quiconque ne puisse l'arrêter, un exemplaire de ce recueil pour vendre, près de mille euros chacune, les 96 planches de phototypies ! Faut-il préciser qu'aujourd'hui un recueil complet vaut plus de cent mille euros en salle des ventes].

Une troisième étape est à l'étude, passionnante, lourde mais d'un facile principe : exposer des tirages modernes en très haute définition de la totalité des centaines de plaques asiatiques de John Thomson. Pour accompagner ce projet, trois versions des mémoires de John Thomson sont disponibles : les éditions anglaise (originale) et française (remarquable traduction de Tallandier et Vattemare) ont été scannées. Elles sont prêtes pour une réédition, avec la première édition d'une récente traduction chinoise (par Yen HsiangJu).

Une telle exposition exhaustive serait impossible à organiser avec des tirages d'époque puisqu'ils n'existent plus pour un grand nombre de plaques négatives. Réunir ceux qui subsistent en différents lieux est hors de portée. La collection initialement réunie par Stephen White est sans doute la plus importante pour ce qui est des tirages d'époque, mais désormais peu accessible – dans le coffre d'un collectionneur au Japon.

Il faut souligner que les tirages modernes présentent un énorme avantage en dehors de leur facile manipulation et transport : en amont les numérisations des plaques négatives révèlent d'extraordinaires détails que les tirages numériques en aval peuvent ensuite mettre en valeur. Le procédé a été quelquefois décrié mais ce fut lorsque des gougnafiers ont scanné à la va-vite des positifs anciens, avant de les retoucher sans scrupule, et de les tirer n'importe comment. John Thomson a échappé à ce genre d'outrages : les scans de ses plaques sont remarquables, tout autant que les tirages récents, désormais disponibles.

Le lecteur sait qu'une revue se tire sur un papier banal, qui n'est pas celui des catalogues de musée, que les fichiers numériques utilisés sont en modeste résolution (300 dpi), une réduction des riches et lourds fichiers électroniques réalisés par Michael Gray. La revue est hélas tirée ici en une seule couleur alors que les photographies en noir et blanc ne sont idéalement restituées qu'en quadrichromie. Le lecteur comprend donc que le « catalogue » ci-après, quels que puissent être ses mérites au plan documentaire, a peu à voir avec la beauté des tirages modernes correspondants qu'il découvrira désormais au gré des expositions.

■



Entrée du port de Ta-kao. — Dessin de Th. Weber.

VOYAGE EN CHINE,

PAR M. J. THOMSON[1].

1870-1872. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES ET LES CROQUIS DE L'AUTEUR.

FORMOSE.

I

Le port de Ta-kao. — Un pilote. — La ville de Ta-kao. — Sauvagerie : un exemple. — La montagne des Singes. Difficulté de la navigation.

A notre arrivée devant l'île de Formose, un pilote chinois, surnommé Opium, vint nous prendre et conduisit le navire à un bon mouillage; mais nous étions encore à un ou deux kilomètres de la terre ferme, et la mer était trop houleuse pour qu'on pût sans danger se confier au premier bateau venu; nous nous décidâmes donc, le docteur Maxwell et moi, à nous en aller avec Opium, comptant sur sa connaissance des lieux pour gagner sains et saufs quelque point de la côte. Ce pilote était renommé pour son sang-froid imperturbable et son intrépidité qui ne reculait devant aucun mauvais temps. C'est à la contrebande de l'opium et à la notoriété qu'il avait acquise, qu'il devait le singulier sobriquet qu'il portait.

Disons en passant que la race chinoise, en Californie, a déployé pour la contrebande de l'opium un génie merveilleux, et cela en dépit d'une police dont la surveillance ne saurait être plus sévère, à moins qu'elle ne soumît les Chinois et tout ce qu'ils possèdent à une véritable distillation afin d'en extraire le jus caché

1. Voy. le départ d'Amoy (Chine) et l'arrivée devant Formose, t. XXIX, 755e livraison, p. 416.



© Wellcome Library, John Thomson, V0036876.
Entrée du port de Ta-Kow [KaoHsiung].

Pour les légendes des photographies de ce dossier figure [entre crochets] le nom moderne des lieux en romanisation Wade-Giles (pas en PinYin).

de la plante narcotique. Néanmoins toutes leurs ruses ont été découvertes, et, que l'opium soit dissimulé dans le bois même d'une malle à double fond, ou dans les semelles de bottines de soie, ou dans la doublure d'une robe ouatée et piquée, il ne passe plus.

Mais nous voici sur la crête des brisants, et le bateau plonge comme s'il voulait piquer une tête au fond de la mer. Opium suit ses mouvements de l'air le plus calme du monde, et il suffit d'observer sa physionomie tranquille pour être rassuré. Bientôt nous sommes soulevés par la dernière vague et portés dans une petite anse au milieu des rochers.

Ces rochers, de formation ignée, ont l'air de métal fondu que le froid aurait saisi au milieu même d'une violente ébullition. Nous abordons, et pour arriver à terre, il nous faut enjamber une multitude de cavités dont les bords sont aussi durs que du silex et aussi tranchants que du verre cassé. La plupart de ces cavités contiennent un peu de terre sablonneuse où croissent des arbrisseaux vigoureux et une espèce de dattier nain. Le sable humide le long de la grève a une teinte noirâtre.

En arrivant à la ville indigène de Ta-kao, je fus vivement frappé de sa physionomie tropicale et des palmiers ombreux qui me rappelèrent tout à fait les villages de l'archipel malais. Toutefois il était facile de voir qu'il n'y avait là ni mahométans ni Malais, car d'énormes porcs vaguaient librement et gardaient en troupes les portes des cabanes. Arrivés à l'établissement des Missions, nous y fûmes cordialement reçus. Le révérend Ritchie eut la bonté de me donner quelques renseignements sur l'état de sauvagerie dans lequel cette partie de l'île était encore plongée.

Un jour, étant en tournée comme missionnaire, il rencontra un magistrat chinois du district de Foung-chan qui revenait d'un endroit appelé Ha-ma-Kaï, escorté par une troupe de serviteurs armés. Le révérend Ritchie ayant poursuivi sa route jusqu'à Ha-ma-Kaï y trouva une bande de brigands armés d'épieux, de dagues et de fusils. Une vieille femme les suivait, les suppliant de lui rendre le fusil de son fils que l'un d'eux venait de dérober dans sa maison. La première chose qu'on demanda à M. Ritchie quand il arriva à la maison du Chinois chez lequel il se proposait de passer la nuit, fut s'il n'avait pas rencontré cette bande de brigands qui depuis quelque temps mettaient les environs au pillage. Il paraît que le magistrat que M. Ritchie avait rencontré s'en retournant les mains vides à son yamen, avait reçu l'ordre d'arrêter un riche propriétaire, parent de l'un des bandits, et de le retenir comme otage; mais les rusés coquins, avertis de la surprise qu'on leur réservait, s'étaient réunis et avaient opposé au magistrat une force telle que celui-ci avait dû opérer une retraite aussi prompte que peu honorable.

Une terreur salutaire des Européens, inspirée par la rigueur que le lieutenant Gordon avait récemment déployée à Thaï-Ouan, sauva mon ami, qui, sans cela, eût été pour la bande une proie facile.

Quelques-unes des maisons de commerce européennes d'Amoy ont des succursales à Ta-kao, et c'est derrière le quartier occupé par ces maisons étrangères que s'élève une montagne de plus de trois cents mètres de haut, nommée montagne des Singes, à cause des grands animaux de cette espèce qui sont les seuls mais nombreux habitants de ses retraites.

J'obtins, du haut de cette montagne, une vue complète du port de Ta-kao, et des observations que je pus faire de ce point élevé, aussi bien que d'examens faits de plus près sur d'autres points, résulte pour moi la conviction que si ce port appartenait à une puissance civilisée, il serait facile de s'opposer à l'envahissement des sables qui rétrécissent peu à peu l'espace où peuvent mouiller les navires, et que, même la barre qui rend de plus en plus difficile l'entrée du port, pourrait être facilement enlevée. Dans l'état actuel des choses, une barque tirant de trois mètres cinquante à près de quatre mètres d'eau peut, si le vent et la marée lui sont favorables, passer entre les rochers qui s'élèvent à l'entrée du port. De rapides changements géologiques ont eu lieu durant une période récente du côté occidental de Formose. Toutefois j'ai été frappé de ce fait que le port de Ta-kao est de formation toute moderne.

A l'époque où les Hollandais occupaient l'île, il existait à l'extrémité sud un grand fleuve dont le lit, aujourd'hui presque à sec, est encore connu sous le nom de Ang-mang-Kang, ou estuaire de la race aux cheveux rouges. L'action combinée de la mer accumulant les débris d'un côté, et du fleuve apportant des sables de l'autre, a formé une barrière naturelle de plusieurs kilomètres d'étendue sur laquelle s'élève aujourd'hui une ceinture de la plus luxuriante végétation tropicale. L'extrémité nord de cette langue de terre aboutit à une chaîne de rochers volcaniques, et c'est entre ces rochers que se trouve la brisure qui forme l'entrée du port. La plus grande partie de l'espace qu'enclôt cette barrière naturelle de neuf ou dix kilomètres de longueur, forme une lagune dont le fond est composé de sable boueux. Ce n'est que vers le nord que l'eau devient assez profonde pour permettre de passer aux navires qui font le commerce avec l'île.

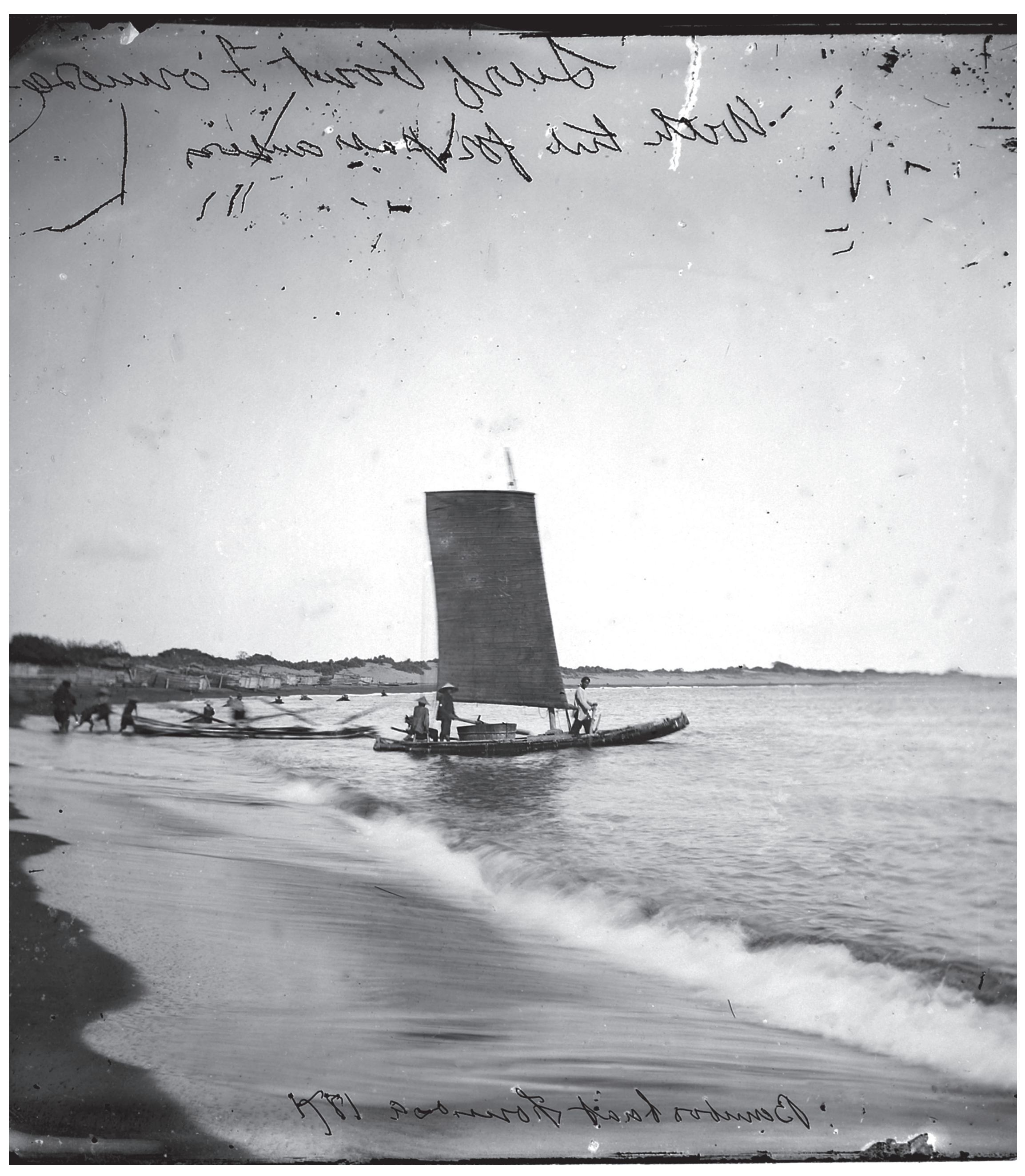
II

Thaï-Ouan. — Les forts. — Un catamaran.

J'ajournai, vu l'état de perturbation dans lequel se trouvait le pays, ma visite aux tribus aborigènes du sud, et je résolus d'aller avec le docteur Maxvell visiter la capitale, Thaï-Ouan, qui se trouve à une quarantaine de kilomètres plus au nord, sur la côte.

Partis au point du jour sur le steamer *Formosa*, nous arrivâmes vers huit heures dans la rade. La première chose qui nous frappa fut qu'il n'y a plus de port à Thaï-Ouan.

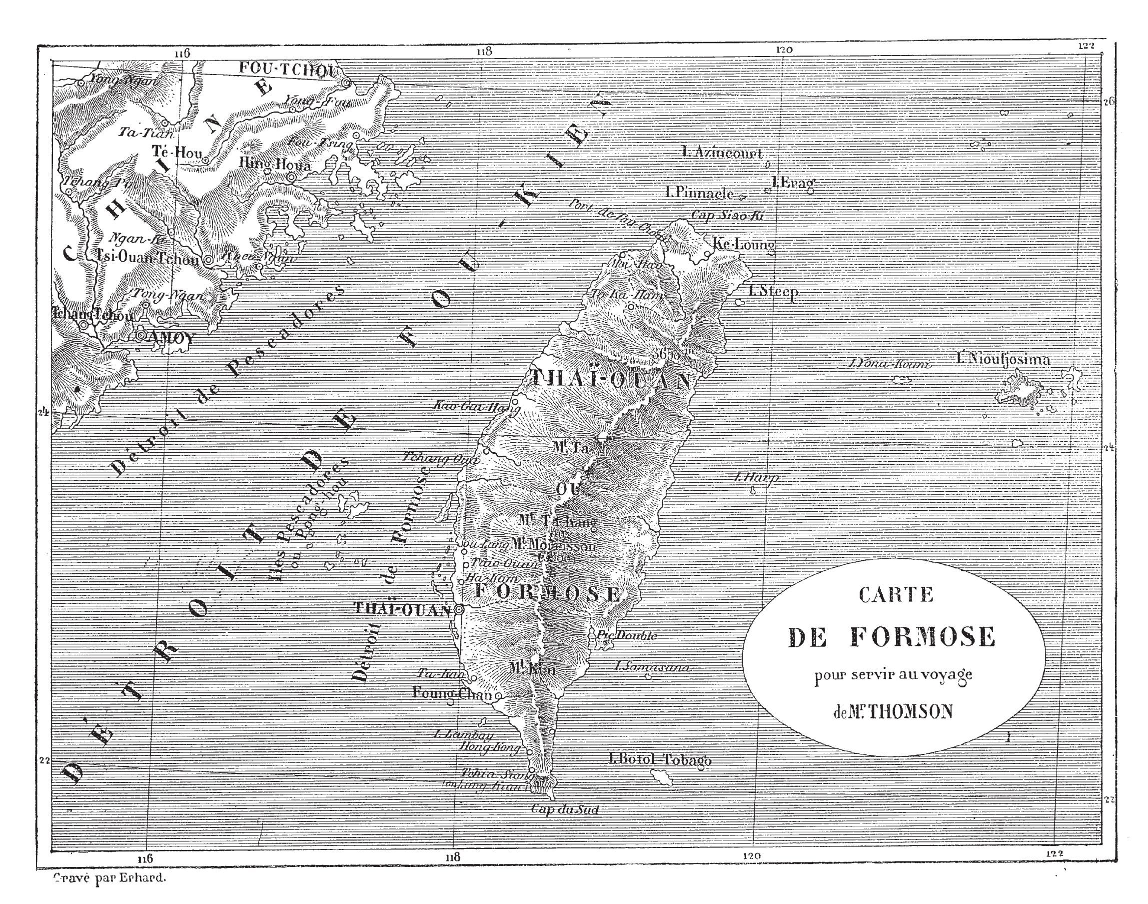
A trois ou quatre kilomètres de l'endroit où nous avions jeté l'ancre, nons apercevions le vieux fort de



© Wellcome Library, John Thomson, V0036887.
Catamaran formosan pour le passage de la barre, près de l'actuelle TaiNan.
Cf. Autotype II-5-14.

Zélandia, élevé par les Hollandais en 1633, et entouré d'eaux si basses qu'il nous eût été impossible d'en approcher davantage; et cependant il est dit dans les annales hollandaises de Formose que Zélandia était une île qui offrait aux navigateurs un port spacieux, et que, le 31 avril 1661, la flotte de Koksinga parut et jeta l'ancre entre les deux forts de Zélandia et de Provincia. Ces deux forts sont à environ cinq kilomètres l'un de l'autre, et l'endroit où le pirate chinois jeta l'ancre est maintenant une plaine aride traversée par une grande route et par un canal qui communique avec l'ancien port de Thaï-Ouan. Une petite partie de la plaine est inondée à marée haute, mais, autour du fort, l'eau est si peu profonde, que les navires sont obligés de jeter l'ancre, comme nous le fîmes, à deux milles de là, en mer. Ce n'est point, d'ailleurs, chose facile ni sûre que de traverser ce vaste haut-fond, quand la mer est agitée; et quand il souffle un fort vent du sud-ouest, la chose est impossible.

Nous nous rendîmes à terre dans un catamaran, radeau fait de tiges de bambou de la plus grosse espèce. Ces bois sont arqués, au moyen du feu, pour donner au radeau une forme creuse, puis ils sont assujettis avec des cordes de rattan. Un gros billot de bois, solidement assujetti au centre du radeau, soutient le mât, qui porte une large voile de natte. Il



Gravé par Erhard.

n'entre pas un clou dans la construction de cet étrange navire, où ce qu'il y a de plus curieux est encore la partie disposée pour recevoir les passagers. Ce n'est ni plus ni moins qu'une grande cuve. Je me demandai d'abord si ces singuliers bateaux n'étaient pas ceux des blanchisseuses de l'endroit; mais en fait de blanchissage, les indigènes de l'endroit se bornent à donner de temps à autre, à leurs pratiques, une saucée, en les conduisant à terre dans la cuve en question, et, en fait de repassage, à les traîner sur la grève. La chose est d'autant plus facile que la cuve ne tient point au radeau, et qu'une mer un peu forte peut l'envoyer et l'envoie souvent se promener dans la mer. La cuve dans laquelle nous entrâmes pouvait contenir quatre personnes; et quand nous fûmes accroupis dedans, c'était à peine si nous pouvions voir par-dessus le bord. Ne nous trouvant point à l'aise du tout, nous sortîmes de la cuve et nous assîmes sur les planches du radeau. De temps en temps nous étions obligés de nous y cramponner des pieds et des mains pour n'être pas entraînés par les vagues qui déferlaient sur nous.

Thaï-Ouan, capitale de Formose, est une ville forte de soixante-dix mille habitants. Les murailles enclosent un espace d'environ huit kilomètres de tour, occupé en grande partie par des champs et des jardins, et portant de nombreuses traces de l'occupation hol-



© Wellcome Library, John Thomson, V0036878.
Catamaran.

landaise, dont les principales sont les ruines de Fort Provincia et les grands parcs plantés de beaux arbres.

III

Siége du fort de Zélandia. — Anciennes coutumes.

Puisque je me trouve sous les murs du vieux fort de Zélandia, j'en profiterai pour dire ce qui advint de ce château fort, bâti par les Hollandais en 1630.

Les historiens chinois, qui d'ailleurs ne sont remarquables ni pour la véracité ni pour l'impartialité de leurs récits, parlent sur un ton tout à la fois modeste et protecteur de l'humanité avec laquelle l'empereur Tsang-Tching traita les malheureux Hollandais lorsqu'ils furent chassés de Formose. Koksinga, qui, selon tous les rapports authentiques, n'était ni plus ni moins qu'un hardi chef de pirates, est représenté dans l'histoire de Chine comme « un érudit et fidèle sujet de la dynastie Ming, comme un juste et un patriote ». Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il fut un courageux et heureux aventurier qu'il était plus facile de désarmer par les faveurs que par les menaces. On lui offrit donc, pour l'attacher au parti de l'empereur, un titre de noblesse, et il accepta d'être promu au rang de « Yauen-Chouan ». Disons en passant que rien ne s'accorde mieux avec la politique chinoise,

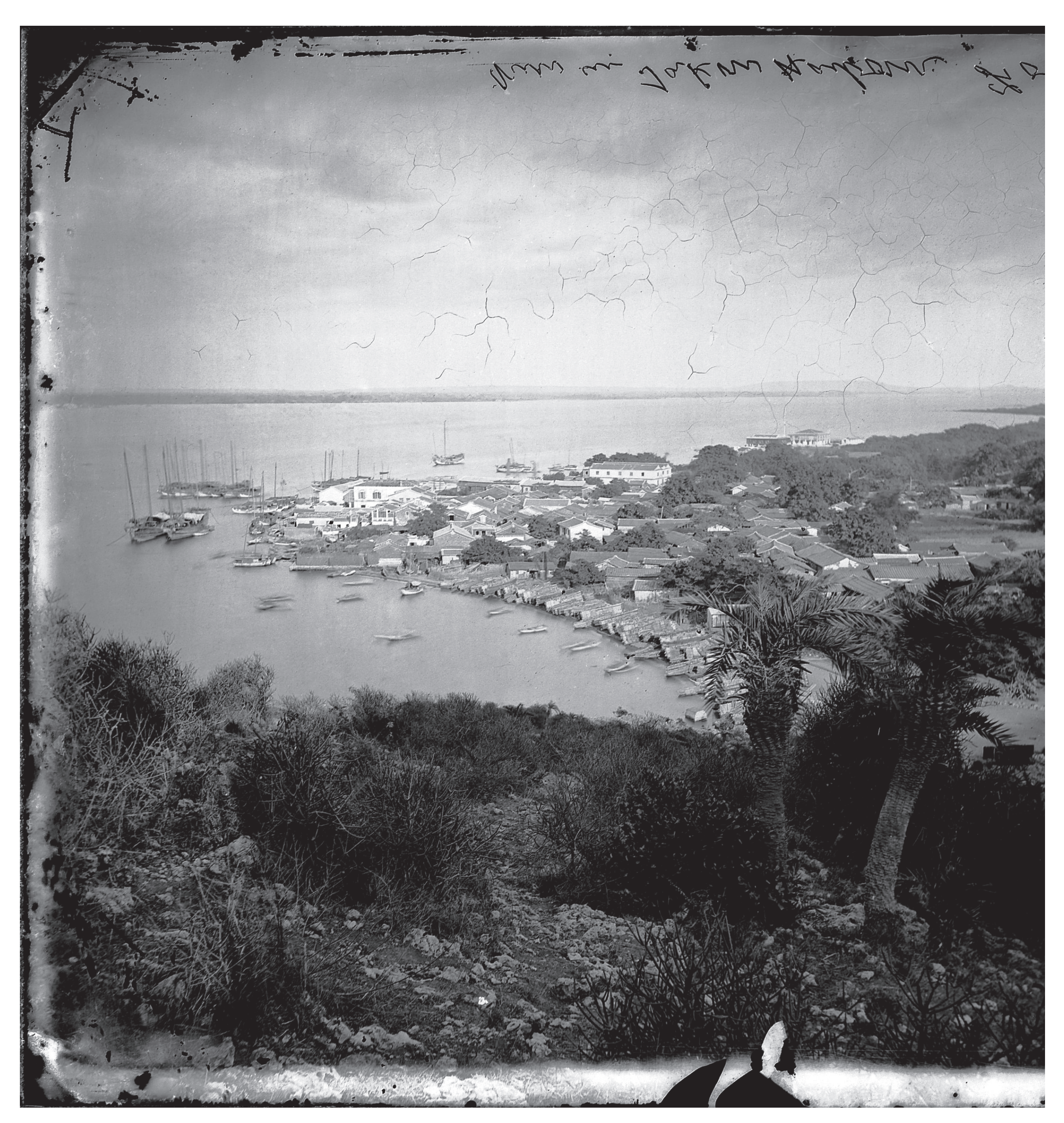


Port de Ta-kao. — Dessin de J. Moynet.

suivant laquelle il vaut infiniment mieux « se faire un ami du diable que d'avoir à le combattre ».

« Durant la troisième heure de la nuit, dit le chroniqueur chinois, le gouverneur hollandais vit en rêve — ce gouverneur était sans doute plus communicatif avec ses ennemis que la majorité des Hollandais n'ont coutume de l'être — la figure d'un grand esprit, monté sur un énorme poisson, entrer dans le port. L'eau monta immédiatement de plusieurs *tchangs*, et le gouverneur reconnut que le ciel lui commandait d'abandonner l'île. » Selon cette pieuse histoire de la chute de la puissance hollandaise à Formose, on voit que ce fut le ciel même qui intervint. Les annales hollandaises parlent en termes bien différents du siége de Tai-wan par Koksinga.

Dans les premiers jours de mai 1661, arriva devant le fort de Zélandia, à Formose, le fameux pirate Koksinga, à la tête d'une puissante flotte portant une armée de vingt-cinq mille hommes. Il parut si soudainement qu'un très-petit nombre des familles hollandaises dispersées sur l'île eurent le temps de se réfugier dans le fort. Huit cents ou neuf cents personnes, de tout sexe et de tout âge, tombèrent donc aux mains de l'ennemi et furent massacrées.

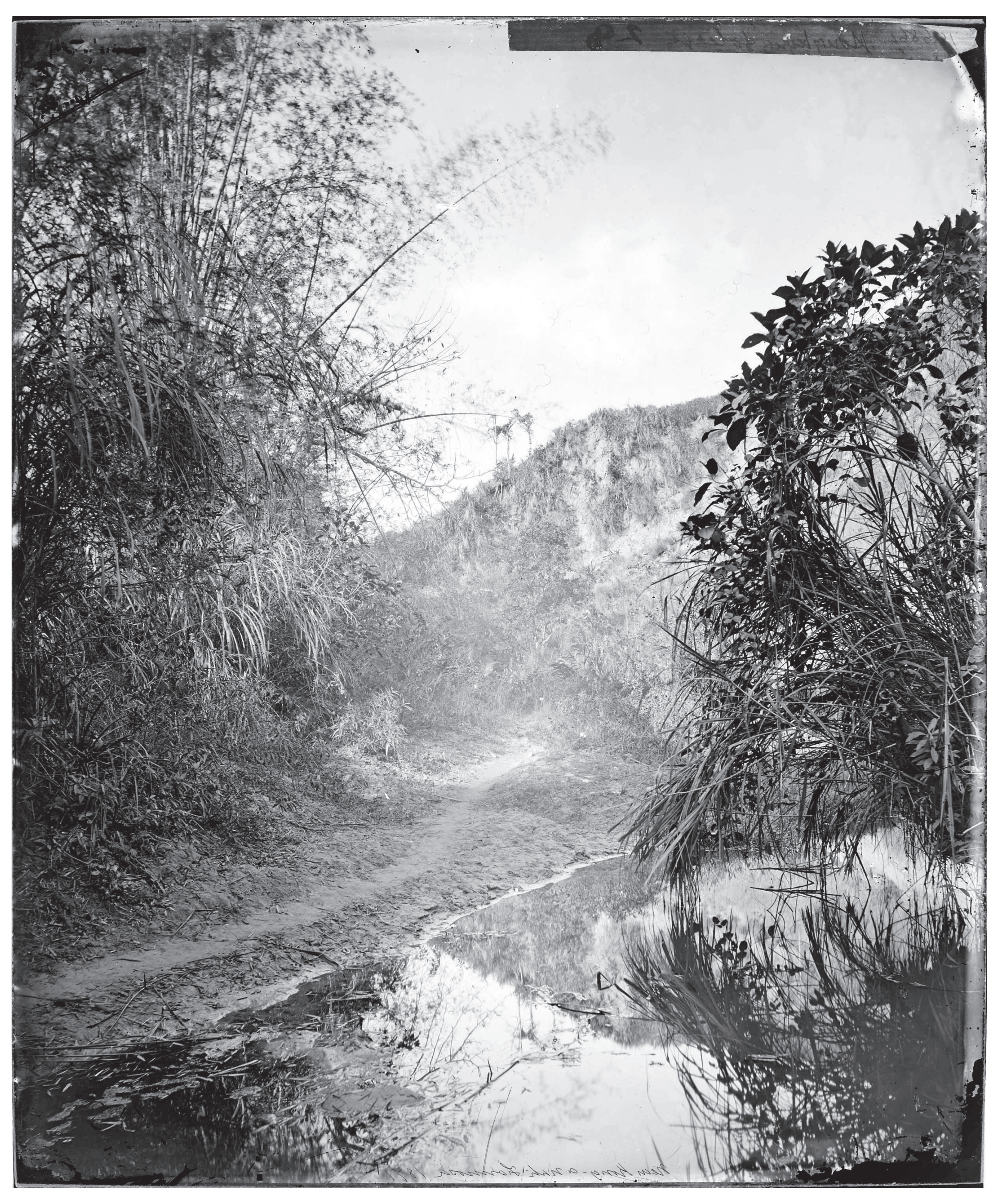


© Wellcome Library, John Thomson, V0036877.
Ta-kow [KaoHsiung].

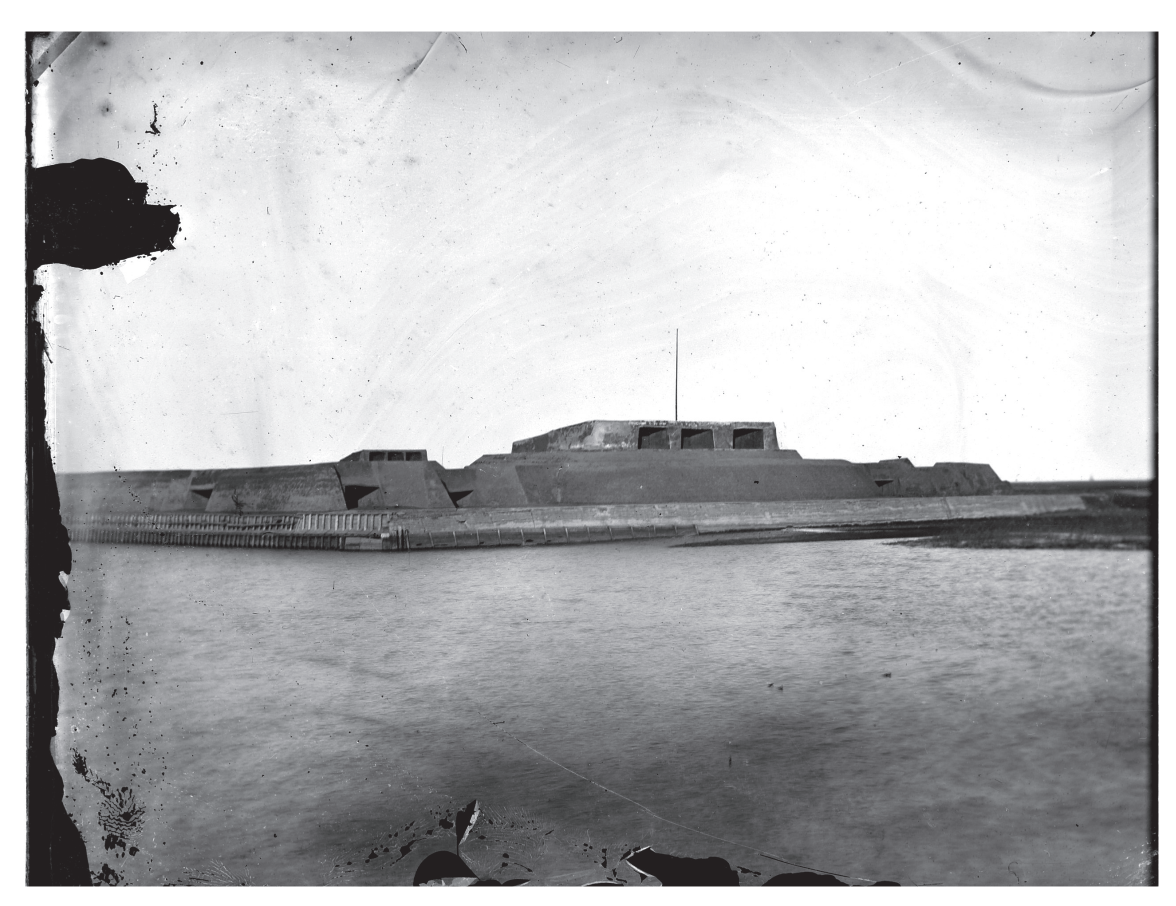
Un tirage d'époque par John Thomson, offert à Élisée Reclus,
se trouve dans les collections de la Société de géographie sous la cote Wd 34-40.



© Wellcome Library, John Thomson, V0036880.
Lagon de Ta-kow [KaoHsiung].



Cf. le dessin de Taylor dans la *Nouvelle Géographie universelle* d'Élisée Reclus.



Fort Provintia [TaiNan].



© Wellcome Library, John Thomson, V0036872.
Fort Provintia [TaiNan].

Cependant Koksinga, s'apercevant qu'en dépit des cruautés commises contre ses malheureux captifs, il ne pourrait s'emparer du fort qu'à la suite d'un long siége et en affamant les assiégés, résolut d'obtenir par des massacres ce qu'il ne pouvait obtenir par la force. Il envoya donc aux gens du fort un missionnaire de l'Église hollandaise réformée, pour les engager à se rendre et leur promettre que dans ce cas-là ils auraient la vie sauve. Mais le noble envoyé, plutôt que d'acheter au prix du déshonneur sa vie et celle de sa femme et de ses enfants qui étaient retenus comme otages par Koksinga, encouragea ses compatriotes à persévérer courageusement dans leur défense et à attendre que des renforts leur fussent envoyés de Batavia.

Ce brave missionnaire (Hambrok) avait parmi les gens du fort deux de ses enfants qui, l'heure de son départ arrivée, s'efforcèrent de le retenir en lui représentant qu'il y allait de sa vie ; mais il s'arracha de leurs bras, aimant mieux mourir que d'abandonner les êtres chéris qui étaient restés au pouvoir de l'ennemi. Il retourna donc vers Koksinga et lui dit que les assiégés étaient résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. A cette nouvelle, Koksinga, ivre de fureur, fit massacrer tous ses prisonniers mâles et distribua les femmes parmi les soldats. Toutefois ces dernières furent remises en liberté après la capitulation du fort. Les annales chinoises affirment que les captifs furent traités humainement et qu'on leur permit de s'en retourner dans leur pays. Il y a dans ce récit une ombre de vérité. En effet, les renforts attendus ne venant point, la garnison se vit forcée de capituler, et il fut permis à ce qui restait des malheureux assiégés de s'embarquer pour Batavia.

Quant aux mœurs des indigènes, du temps de la

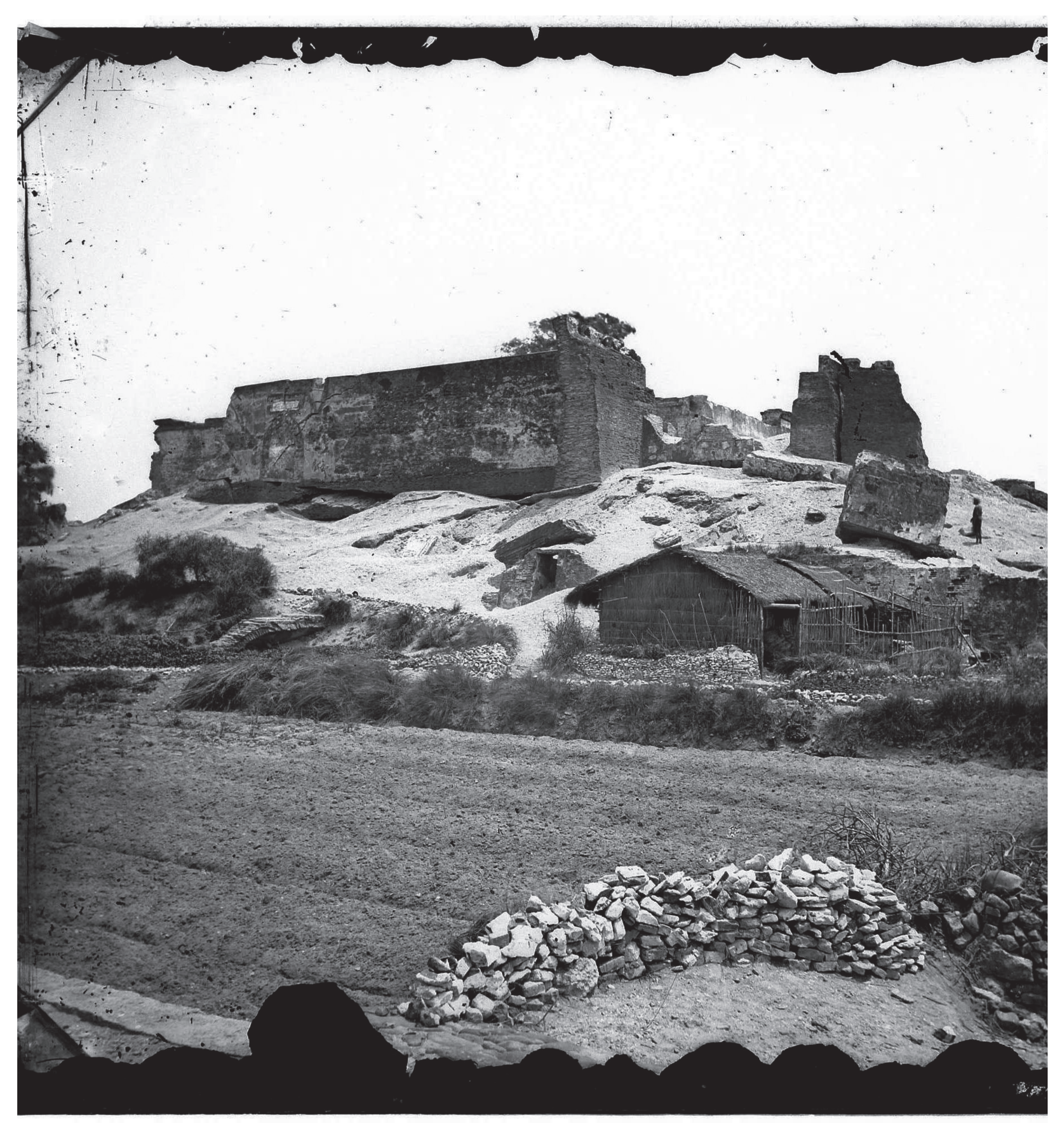


Fort de Zélandia. — Dessin de H. Clerget.

domination hollandaise, il est dit dans un vieil ouvrage hollandais, traduit en partie par M. Hobschied, que les hommes, ceux du moins qui habitaient la plaine, n'avaient point l'habitude de travailler. C'était aux femmes qu'incombait cette tâche, et en retour elles jouissaient de grands priviléges, de celui notamment de choisir leurs maris et de divorcer quand bon leur semblait. « Les femmes, est-il dit dans cet ouvrage, quand elles ne travaillent pas aux champs, prennent leurs bateaux et s'en vont à la pêche des crabes et des huîtres, qu'elles regardent, après le riz, comme les mets les plus délicieux. Les hommes, pendant ce temps, s'abandonnent à la paresse, et parmi eux se distinguent sous ce rapport les plus robustes, ceux de dix-sept à vingt et un ans, tandis que ceux de quarante à soixante vivent avec leurs femmes dans les champs, où ils habitent des huttes élevées de leurs propres mains. »

Ces huttes étaient, paraît-il, ornées de tentures de calico peint, et les principaux articles de mobilier étaient les outils servant à l'agriculture et les armes de chasse ou de guerre. Les crânes, les cheveux et les os de leurs ennemis étaient au nombre des plus précieux ornements. Les plats ou assiettes étaient faits de bois ou de bambou. Leurs plus riches vêtements étaient de poil de chien, dont ils se servaient en guise de laine. Les hommes consacraient la plus grande partie de leur temps à la chasse et à l'escrime ; ils avaient pour armes des sagaies, des arcs et des flèches. Du reste, les montagnards de Formose sont restés grands chasseurs ; armés de fusils chinois ou d'arcs et de flèches, on les voit encore parcourir la contrée accompagnés de chiens de chasse.

Il ne paraît pas qu'ils aient jamais eu de roi ou chef suprême de leurs tribus. Chaque tribu, au contraire, avait son propre chef, et le territoire de chacune était exactement circonscrit.



Fort Zelandia [TaiNan].

[TaiWan, i. e. Thay-ouan-fou "ville du premier rang de la baie des Hautes-Cimes". Cf. Klaproth, p. 325 et antérieurement TaYuan, probable ajustement à un vocable local].

Chaque tribu avait un conseil d'hommes expérimentés, auxquels, lorsqu'ils avaient passé un certain temps au pouvoir, on arrachait les cheveux au-dessus du front pour marquer qu'ils avaient fait leur temps. Ce conseil était une sorte de chambre des communes en miniature, où se discutaient les mesures jugées nécessaires au bien public. Il est fort à regretter qu'aucun des discours, qui, dit-on, y étaient prononcés avec autant de force que de dignité, n'ait été conservé. L'absence à peu près complète de vêtements, dans les temps chauds, devait donner aux gestes une grâce et une dignité dont nous ne pouvons, dans nos assemblées politiques modernes, nous faire aucune idée. Mais ces hommes d'État devaient tenir grand compte des oracles des prêtresses et de la volonté des dieux. La peine de mort étant inconnue; les offenses les plus graves étaient punies par des amendes. Les habitants de cette heureuse île avaient la singulière coutume d'aller tout nus trois mois de l'année pour que le dieu de la pluie voulût bien être propice à leurs champs. Cette loi, devant laquelle tous étaient égaux, s'observait fidèlement; mais quand venait l'époque où il fallait mettre des habits, d'autres lois intervenaient, et celles-là pesaient lourdement sur les femmes, auxquelles il était enjoint de se parer modestement; elles étaient passibles de châtiments pour abus de toilette. Or les robes de soie étaient naturellement inconnues dans un pays où il n'y avait ni rangs, ni castes, ni maîtres, ni domestiques, et où tous, sous leur beau et salubre climat, jouissaient des mêmes droits. Les seules distinctions vénérées étaient celles de l'âge et de la sagesse.



Porte du fort de Zélandia. — Dessin de H. Clerget.

Quelques-unes de leurs coutumes étaient fort curieuses. Jusqu'à un âge assez avancé, il était interdit au mari et à la femme de se parler en public.

Les prêtresses accomplissaient certains rites ridicules, pour ne rien dire de plus, et que je dois m'abstenir de mentionner.

Il y aurait à emprunter beaucoup d'autres détails fort curieux aux écrits des anciens auteurs hollandais; mais il faut laisser les auteurs et continuer mon voyage: j'aurai d'ailleurs plus d'une occasion de parler plus loin des mœurs et coutumes des aborigènes de Formose.

IV

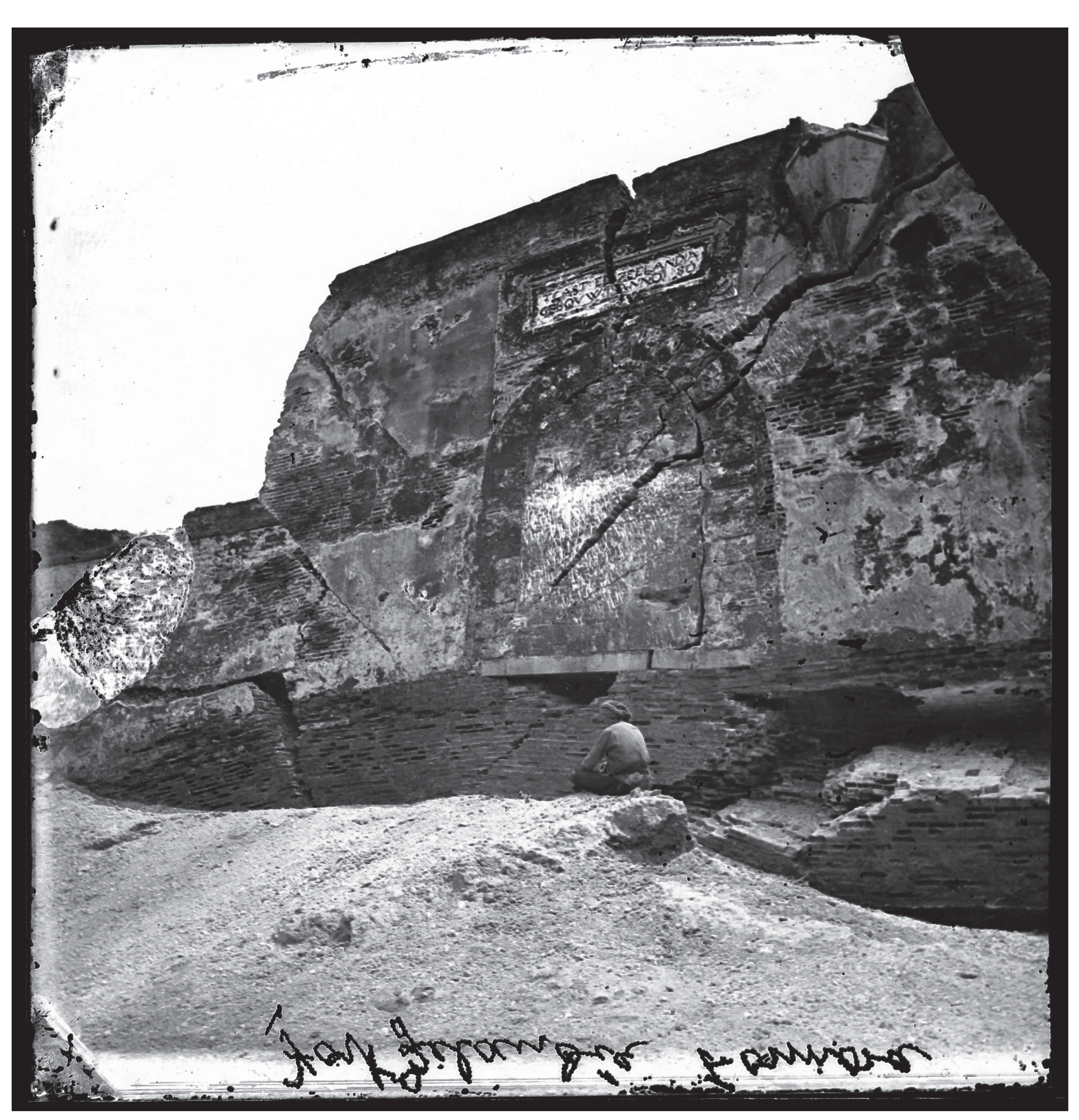
Les faubourgs de la capitale. — Le gouverneur. — Audience. Le champ d'exécution. — Forêts. — Établissement hospitalier.

Les faubourgs de Thaï-Ouan sont coupés par une multitude de chemins verts qui courent soit entre des murailles de cactus parsemées de brillantes fleurs de fuchsias sauvages ou du convolvulus, soit entre des haies de bambou qui forment une longue voûte ogivale au-dessus du chemin. Les principaux habitants de cette partie de l'île sont des Chinois de la province de Fou-Kien et les Hak-Kas dont il a été question plus haut. Ce sont eux qui peu à peu introduisent les arts et l'agriculture dans les territoires occupés par les tribus aborigènes.

Muni d'une introduction officielle, j'allai rendre visite au Taotaï ou gouverneur de Thaï-Ouan. Pendant que ma carte — une carte rouge, de la dimension d'une grande feuille de papier à lettre — lui était portée, je restai dehors, dans ma chaise, et bientôt je me vis entouré d'une foule comme la présence d'un étranger en Chine ne manque jamais d'en attirer. Cette foule se livrait sans doute à toutes sortes de conjectures touchant l'objet de ma visite. Un petit garçon tout nu, sur le visage duquel éclatait l'innocente curiosité qui n'a pas appris à se contenir, s'approcha un peu trop près de moi. Je me penchai alors légèrement en avant et fronçai les sourcils en le regardant. Aussitôt il s'enfuit en poussant un cri de terreur, pendant que la foule se demandait gravement quelle sorcellerie j'avais exercée sur l'enfant.

Cependant un officier parut, suivi de gardes du yamen, coiffés du chapeau conique à plumes rouges. Ce chapeau donne assez bien l'idée d'un grand éteignoir à travers lequel des flammes passeraient. Ainsi escorté, je fus introduit dans le yamen.

Je passai à travers une salle de justice, où je remarquai divers instruments de torture, qui servent sans



© Wellcome Library, John Thomson, V0036886.
Ancienne porte du fort Zelandia [TaiNan].

Un tirage d'époque par John Thomson, offert à Élisée Reclus, se trouve dans les collections de la Société de géographie sous la cote Wd 34-41.

doute, au lieu et place de notre serment religieux, à arracher la vérité aux témoins ou l'aveu au coupable. Là je rencontrai un vénérable personnage vêtu d'une longue robe de soie, d'une large ceinture et de bottines de satin à semelles épaisses. Il me fit passer à travers une cour et une longue suite de corridors et me conduisit enfin en présence du Taotaï, auquel je fus présenté avec infiniment plus de cérémonie et de pompe qu'il n'en avait été déployé pour ma présentation au prince Keung ou au Li-heung Tchang. Il semble en vérité que chez les Chinois, comme chez nous, les personnages officiels, fassent d'autant plus les importants et soient d'autant plus exigeants pour tout ce qui touche à leur dignité personnelle qu'ils sont d'un rang moins élevé.

L'habitation du Taotaï était fort bien décorée; les cours étaient plantées de palmiers et ornées d'arbrisseaux, de fougères, de plantes grimpantes et de vases où s'épanouissaient de belles fleurs. Tout autour de la cour intérieure étaient divers salons ou pavillons, dans l'un desquels je fus conduit et présenté à un Chinois à large face et à mine agréable qui, à ma grande surprise, me tendit la main et me dit en anglais :

« Good morning, Mr. Thomson, I am glad to see you here; when did you come over ? » (Bonjour, M. Thomson, enchanté de vous voir; depuis quand êtes-vous arrivé?)



Extrémité nord de Ta-kao. — Dessin de J. Moynet.

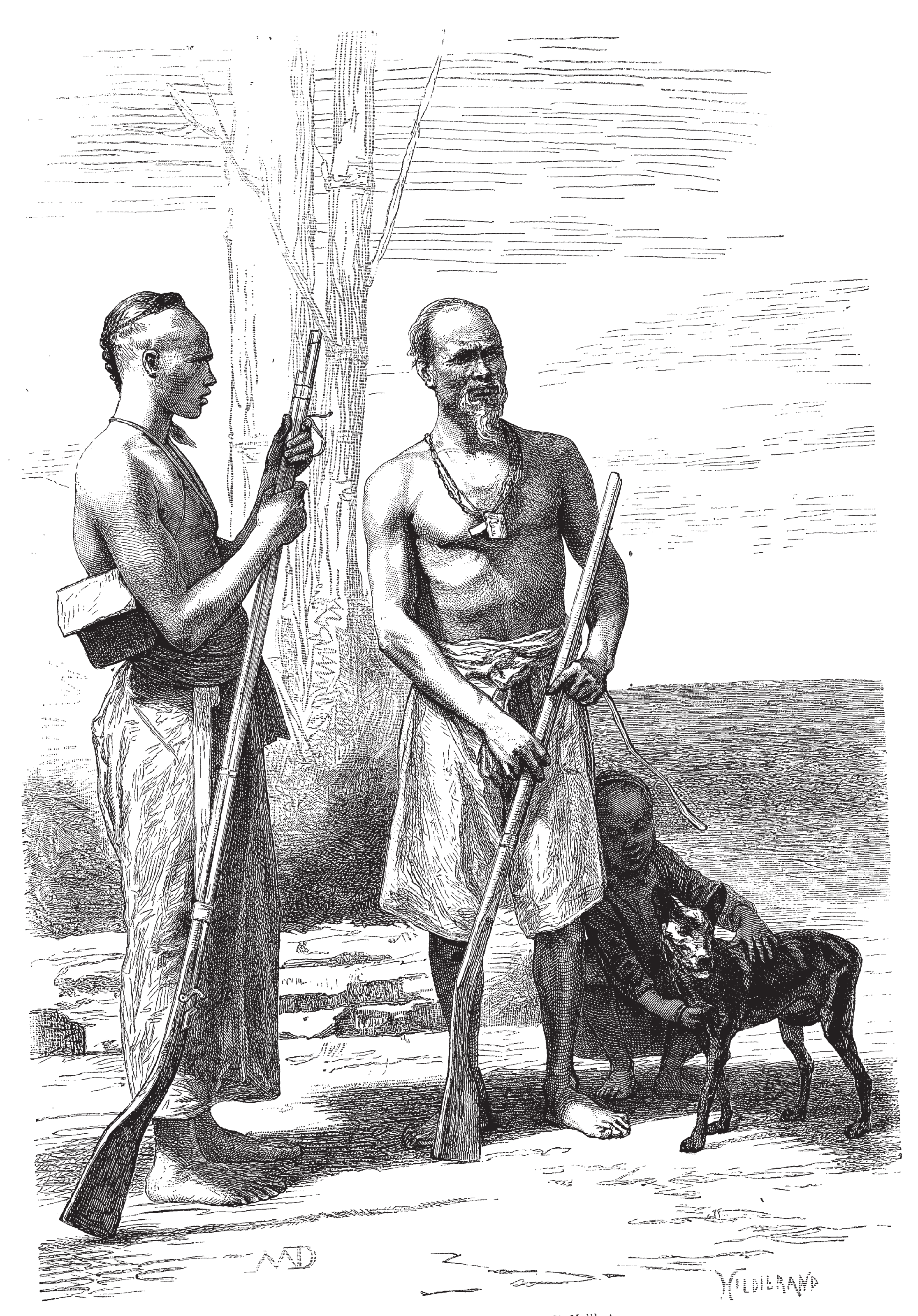
Je rassemblai mes souvenirs, et, après un instant, je reconnus mon interlocuteur pour l'avoir vu à Hongkong, où il avait été comprador ou schroff dans une maison de banque. Il me dit qu'il était le neveu du Taotaï et je soupçonne fortement ce fonctionnaire lui-même d'avoir été dans le commerce et d'avoir obtenu son poste de gouverneur en vue des avantages commerciaux qu'il en pouvait retirer. Après m'avoir offert du thé et des fruits, le Chinois, dont l'esprit était hanté par l'idée que j'étais chargé de quelque mission secrète, fit tout son possible pour m'arracher quelque aveu sur ce point. J'eus beau lui dire le plus franchement du monde que je n'avais d'autre but que de pénétrer dans l'intérieur de l'île et d'y voir les aborigènes, il n'était pas satisfait. Il voulait savoir quel intérêt j'avais à m'aventurer si loin, à travers une région où il n'y avait pas de routes, et au risque d'être tué.

« Soyez sûr d'une chose, me dit-il, c'est que les aborigènes ne vous permettront pas de les approcher : ils vous tueront à coups de flèches empoisonnées, ou bien vous vous perdrez dans les sentiers de la forêt; mais venez voir le Taotaï. »

Le Taotaï était un homme d'âge moyen, de belle



© Wellcome Library, John Thomson, V0036865.
Port de Ta-kow [KaoHsiung].



Chasseurs montagnards. — Dessin de D. Maillart.



© Wellcome Library, John Thomson, V0037227.
Chasseurs à Bak-sa [MuCha].

prestance, et remarquable, dit-on, par ses talents administratifs. Bien qu'il eût aussi conçu quelques soupçons touchant mes projets de visite aux aborigènes, il me témoigna de la bienveillance, et, pour me remercier de son portrait que je lui fis, m'envoya une caisse de thé et des litchis sèches. Le thé, malheureusement, se gâta durant mon voyage de retour à Hongkong, mais les litchis étaient excellentes.

Thaï-Ouan a son haceldama ou champ des exécutions, que j'allai voir en compagnie du docteur Maxwell. C'est un vaste terrain absolument plat, d'où l'on aperçoit les beaux vieux arbres de Tai-wan massés dans le lointain, comme s'ils redoutaient d'enfoncer leurs racines dans ce terrain maudit. C'est à peine si un arbrisseau rompt la monotonie de cet affreux champ de mort; et cependant avec quelle horrible curiosité durent le contempler les Européens qui, par une matinée du mois d'août 1842, y furent conduits, au nombre de cent soixante, pour y être exécutés! Ils y furent suivis par la populace de la ville qui poussait des rugissements de triomphe. Mais avant même que le terrible massacre fût achevé, ces rires sauvages se changèrent en une terreur panique; le ciel s'assombrit et un orage épouvantable éclata sur la ville. Les rivières, grossies par des torrents impétueux, débordèrent et inondèrent le pays, emportant les arbres, les maisons, les récoltes et noyant les habitants, dont les cris de détresse se perdaient au milieu du tumulte effroyable de la tempête. Ainsi, disent les superstitieux indigènes, Dieu, dans sa colère, lava le sang répandu. Environ deux mille personnes périrent dans ce jour néfaste.

Rien ne me frappa davantage, dans mes promenades à travers les forêts de Thaï-Ouan, que le silence et le repos qui y régnaient. Pas un signe, pas un bruit ne rappelait les terribles conflits dont l'île avait été le théâtre. L'air plein de langueur n'était troublé par aucun autre bruit que le bourdonnement des insectes, le cri des essieux sous le poids des denrées que les charrettes portaient au marché, et le joyeux babil des enfants. Hélas! bientôt peut-être les paisibles clairières de Formose retentiront de nouveau de tous les horribles bruits de la guerre; une lutte mortelle pour la suprématie s'engagera entre deux races qui, pour la première fois, se rencontreront, armées l'une et l'autre des engins de destruction modernes. Le conflit, si jamais il a lieu, sera sans doute long et terrible, et son issue féconde en importants résultats; car, ou la Chine sera forcée d'ouvrir au monde son vaste continent, ou, dans l'orgueil de la victoire, elle se laissera entraîner à essayer de fermer pour toujours son territoire à l'intrusion abhorrée des étrangers. Toutefois cette dernière éventualité n'est pas probable; car, si elle comprend bien son intérêt, la Chine jugera sans doute que ce n'est pas en agissant ainsi qu'elle pourrait longtemps lutter avec avantage contre ses turbulents rivaux, les Japonais.

Je ne puis quitter Thaï-Ouan sans appeler l'attention du lecteur sur la mission médicale dont mon ami le docteur Maxwell est le chef, et sans exprimer le regret que des établissements hospitaliers de la même espèce ne soient pas plus nombreux dans d'autres parties de la Chine. Celui qui vit dans ses foyers, au sein d'une cité anglaise, où nous avons toujours des pauvres avec nous, mais où ils sont l'objet de toute espèce de soins absolument inconnus à la vieille civilisation de la terre des fleurs, ne saurait, par aucun effort d'imagination, se représenter la foule misérable de malades et d'infirmes qui journellement se traînent jusqu'à l'hôpital de la Mission. Nombreux sont ceux qui, sur la renommée du bon médecin étranger, accomplissent, pour le voir, de longs et fatigants pèlerinages, persuadés, ou peu s'en faut, qu'ils n'ont qu'à toucher le pan de l'habit du docteur pour être soudain guéris de maladies qui depuis des années ont fait de leur vie une longue torture. Il arrive quelquefois que la maladie est au fond extrêmement simple, bien que fort au-dessus des ressources médicales des indigènes, et qu'un seul coup de lancette apporte au malheureux patient un tel soulagement, que volontiers il se jetterait aux pieds du médecin et l'adorerait comme un sauveur. Les scènes dont j'ai moi-même été témoin dans une seule journée m'ont glacé d'épouvante à l'idée de l'immense plainte qui doit s'élever ininterrompue, inentendue, du sein des milliers de malheureux qui pullulent dans les plaines de la Chine. Ici, dans ce petit sanctuaire de Thaï-Ouan, il ne vient jusqu'à nous qu'un faible écho de la grande plainte à laquelle nul ne répond, et encore ceux qui nous l'apportent trouvent-ils enfin un soulagement à leurs maux. La plupart des maladies qui sévissent dans ce coin du monde sont dues à la pauvreté, à la négligence, à une nourriture malsaine ou insuffisante. Le missionnaire médecin jouit ainsi d'une multitude d'occasions de propager la doctrine chrétienne, d'opérer des conversions, et de faire du bien de mille manières, dont pas une, que le lecteur en soit certain, n'est négligée. Dans un lieu comme celui-ci, le sort d'un tel homme semble peu enviable, car le seul plaisir qu'il puisse goûter est la conscience du bien qu'il fait. Les jours se suivent et amènent à l'hôpital de nouvelles troupes de malades; chaque cas est traité à son tour, et le missionnaire n'a guère de loisirs que ce qu'il en peut dérober pour ses repas et son sommeil.

V

Excursion dans l'intérieur. — La culture. — Les villages.
Difficulté du voyage. — Les Hak-kas.

Nous résolûmes, le docteur Maxwell et moi, de faire une excursion dans l'intérieur et de visiter les missionnaires dispersés dans les stations les plus éloignées. Mon ami espérait s'ouvrir de nouvelles relations parmi les sauvages des montagnes. En conséquence, le lundi 11 avril nous partîmes de Thaï-Ouan pour le village de Poah-bi, dans des chaises à



© Wellcome Library, John Thomson, V0036882.
Port de Ta-kow [KaoHsiung].

porteurs, avec lesquelles nous traversâmes la plaine large de quinze ou seize kilomètres.

J'avais engagé plusieurs coulies pour porter mes instruments, ayant formé le projet de photographier tout ce que je trouverais d'intéressant dans mon voyage. La plaine, parfaitement cultivée, était parsemée de fermes chinoises et de hameaux entourés de bambous. Les principales cultures étaient le riz, les patates douces, les noix de terre et la canne à sucre.

Les femmes, en grand nombre, étaient occupées aux travaux des champs. La plupart avaient les pieds comprimés qui sont si fort à la mode parmi les femmes de la province de Fou-Kien; aussi semblaient-elles boiter péniblement plutôt que marcher dans les sillons. Elles portaient généralement de gracieux vêtements de calicot blanc relevés par une bordure bleu pâle. Quant aux hommes, gras et jaunes, ils avaient tous l'air de lourdauds et de paresseux. Du reste on voyait assez qu'ils laissaient aux femmes tout le gros du travail des champs. Les enfants ne manquaient pas non plus dans le paysage; leur costume consistait en un amulette pendu à leur cou.

Comme à Thaï-Ouan, nous suivîmes des chemins ravissants, ombragés par des palmiers et des bambous et conduisant à des villages qui, vus de loin, avaient un aspect tout à fait enchanteur. Vus de près, il n'en était pas absolument de même. Le voisinage immédiat de ces hameaux s'annonçait toujours par le conflit odoriférant de l'ail et du fumier. A ces senteurs s'ajoutaient celles de fleurs aux senteurs douces mais fortes, au milieu desquelles se perdait complétement le suave et léger parfum de l'églantine blanche qui croît à profusion dans les haies.

Dans quelques-unes des fleurs sauvages qui se montrent çà et là, nous découvrîmes les nuances délicates propres à nos climats tempérés; leur alliance avec les vives couleurs primaires de la flore tropicale produit un charmant effet. Nous éprouvâmes aussi un vif plaisir à entendre l'alouette des champs : cet oiseau est commun à certains districts du nord aussi bien que du sud de la Chine; il se trouve aussi, autant que je puis me le rappeler, dans certaines parties du royaume de Siam.

Nous fîmes halte au pied de la première rangée de collines; nous renvoyâmes nos chaises à porteurs et attendîmes l'arrivée de mon domestique Shong et des coulies qui étaient restés en arrière.

Shong, peu accoutumé à la marche, avait déjà mal aux pieds. Contrairement à mon avis, il avait voulu mettre des sandales de paille, et cette chaussure lui avait infligé de telles ampoules, que les douze ou treize kilomètres qu'il eut encore à faire ce jour-là furent pour lui un véritable supplice.

La chaleur était extrême. Même aujourd'hui, je me sens, rien que d'y penser, brûlant, mal à l'aise et disposé à ôter mon habit. La route, si l'on peut employer ce mot en pareil cas, n'était qu'un sentier à peine tracé, serpentant sur des collines arides, et interrompu à tout instant par des ravines de sept ou huit pieds de profondeur. Toutefois ce n'étaient là que des bagatelles auprès de ce qui nous attendait. Lentement nous avancions, tantôt longeant le bord tortueux d'un précipice de plus de deux cents pieds de profondeur, tantôt nous enfonçant dans les ravines de quelque immense carrière d'argile, dont les parois surchauffées par le soleil nous brûlaient les mains, si nous avions le malheur d'y toucher. Plus nous avancions, plus le pays devenait impraticable, et plus les précipices devenaient larges et profonds. Quelques-uns formaient de véritables vallées, au fond desquelles nous trouvâmes des champs cultivés. Nous y observâmes aussi les traces des torrents qui, dans la saison des pluies, à travers les couches argileuses, s'ouvrent dans la montagne des passages souterrains, et offrent ainsi une sorte de drainage naturel à l'écoulement des eaux de la chaîne centrale. Ces torrents invisibles font de la culture dans cette région montagneuse une entreprise pleine de périls, car ils produisent des affaissements soudains du sol dans lesquels le cultivateur peut voir disparaître ses champs et sa demeure.

Les Hak-kas, qui cultivent ce sol dangereux, se tiennent sur leurs gardes; ils sont accoutumés à transporter précipitamment leurs pénates ailleurs, et, en quelque lieu que le hasard les conduise, ils se remettent courageusement à leurs travaux agricoles. Ce n'est même pas toujours un grand malheur pour eux que la disparition soudaine de tout ce qu'ils possèdent. Il leur arrive quelquefois de quitter un endroit dangereux pour un endroit plus salubre et moins sujet aux vicissitudes dont nous venons de parler, ou pour un endroit où les arbres et les débris de toute sorte amenés par le torrent leur fournissent du bois pour les mois d'hiver. Tout cela paraîtra sans doute fort étrange à ceux qui n'ont entendu parler de maisons transportées d'un point sur un autre qu'au moyen de puissantes machines hydrauliques. Qu'il me soit permis de leur dire que ce qui se passe à Formose n'est qu'une illustration de la puissance hydraulique sur une vaste échelle. Pas n'est besoin de dire que le gouvernement impérial n'a point jugé nécessaire d'envoyer un géographe relever la carte de cette région incessamment changeante; il ne serait pas facile de dire exactement où seront tels ou tels fermiers à la fin de la prochaine saison des pluies.

VI

Poah-bi. — Les étrangers de la plaine. — Les Pepohoans. — La vallée de Baksa. — Bon accueil. — Les enfants. — Beautés du paysage. — Le bambou : ses usages.

Nous arrivâmes à Poah-bi vers quatre heures de l'après-midi. C'est le premier centre de population d'une tribu d'aborigènes que les Chinois appellent Pepohoans ou *étrangers de la plaine*. Les Pepohoans gardent un vif et affectueux souvenir de leurs ex-maîtres, les Hollandais. Ils conservent avec amour les traditions qui se rapportent à leurs bons frères aux



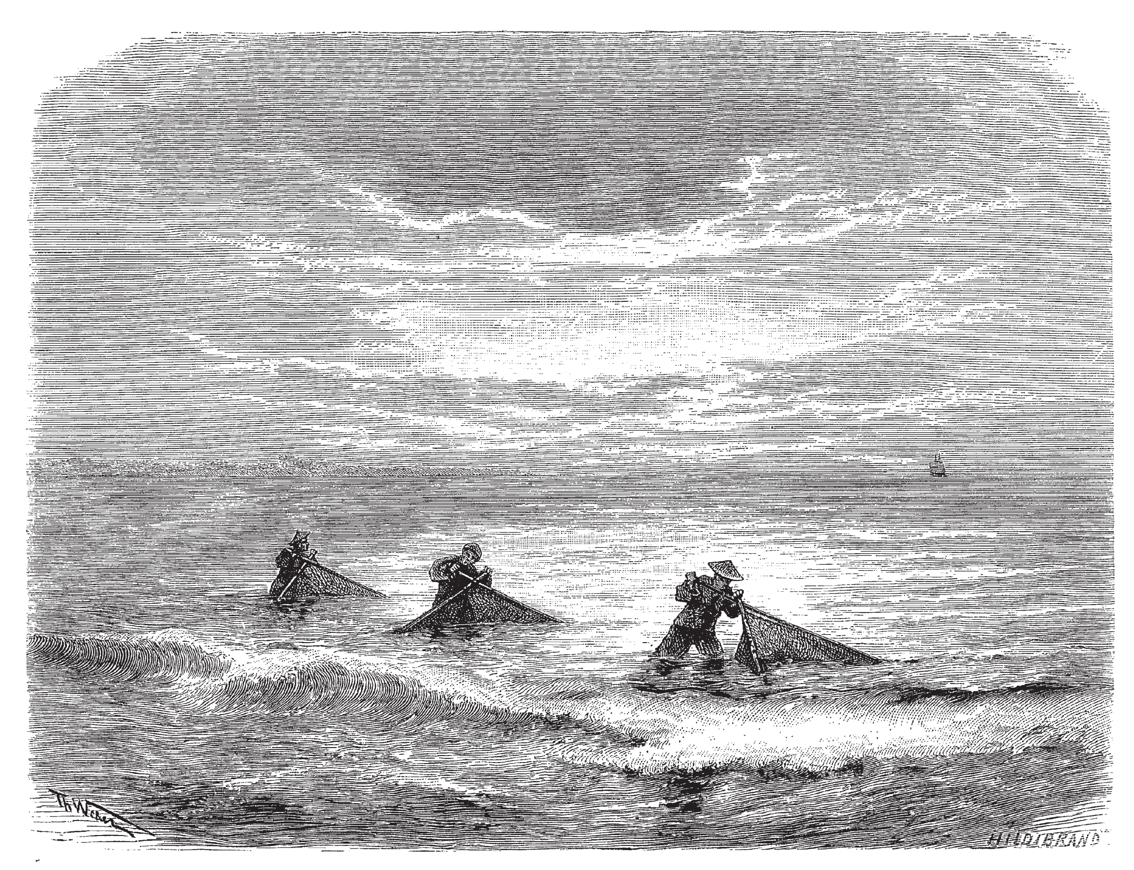
© Wellcome Library, John Thomson, L0018465.
Chapelle à Pao-be [auj. TsoChen].

John Thomson, dans cette très belle partie de Formose, fait l'objet d'une véritable vénération, aux côtés du Dr Maxwell. Ce qui n'est pas sans rappeler l'admiration envers le Dr McKay dans le nord de l'île. Ceci est un autre élément de l'identité taiwanaise évoquée par ailleurs : l'enracinement de l'église presbytérienne, sans doute la première religion dans l'île avec un bon million de fidèles et un grand nombre de pasteurs, structurée au point que les autorités sous la Loi martiale en surveillaient les adeptes comme synonymes des DangWai, qui allaient devenir le DPP. La chapelle avec son toit de paille, photographiée par John Thomson, est devenue une église de trois étages en béton, mais des copies de copies de ses photos nous attendaient, sous des cadres anciens datant de l'occupation japonaise, dans un vieux bâtiment voisin, qui rassemble ce que la paroisse a pu réunir comme archives sur la vie de la communauté locale depuis plus d'un siècle.

cheveux rouges, et par suite reçoivent les étrangers très-cordialement. Autrefois, du temps des Hollandais, ils vivaient dans les fertiles plaines que nous venions de traverser; mais ils ont été chassés, par les avides et cruels Chinois, des riches terres qui appartenaient à leurs ancêtres. Au contraire, dans les forteresses naturelles des montagnes ils ont pu se défendre et ils y défient toutes les forces du conquérant impérial.

Que les Japonais se fassent des amis de ces sauvages montagnards et les Chinois auront fort à faire pour chasser de l'île les envahisseurs.

Les aborigènes vinrent en grand nombre à la rencontre du docteur Maxwell, qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps et à qui ils firent un accueil touchant. C'est une belle et simple race que celle des Pepohoans; leur franchise et leur sincérité de manières, après une longue expérience du caractère rusé des Chinois, sont tout particulièrement agréables. Les Pepohoans se sont familiarisés avec l'agriculture et l'art de bâtir des Chinois, et même leurs maisons sont supérieures à celles des squatters chinois. Ils sont aussi mieux habillés que ces derniers. Comme je l'ai dit ailleurs, je fus frappé d'une certaine ressemblance de traits et de costume entre eux et les Laotiens de



Pêcheurs à Ta-kao. — Dessin de Th. Weber.

Siam; d'un autre côté il est incontestable que leur vieille langue garde les traces de son origine malaise.

Il y avait à Poah-bi une petite chapelle chrétienne, bâtie et entretenue par les indigènes eux-mêmes, la Mission n'ayant pas autre chose à payer que le salaire d'un acolyte ou diacre indigène. Je visitai plusieurs maisons, que je trouvai propres, bien tenues et confortables. Voici de quelle façon elles sont construites : on monte d'abord une charpente de bambou sur laquelle on pose un lattis ou treillis de roseaux ou de minces lattes de bambou; on recouvre le tout d'une épaisse couche d'argile, et, pour finir, quand tout est sec, on blanchit la maison à la chaux. L'argile et la pierre calcaire abondent dans le voisinage. Les habitations sont généralement disposées de manière à former trois côtés d'un carré.

Je n'ai vu chez les Pepohoans que deux objets témoignant de quelque puissance d'invention mécanique : la crosse de leurs fusils et une espèce de ratière fort curieuse. Le rat est pour ces montagnards un mets très-délicat, et l'invention de cette trappe a dû être un événement important dans leur histoire.

Un jour, à sept heures du matin, nous quittâmes Poah-bi pour nous rendre à Baksa, village situé à dix-neuf ou vingt kilomètres plus loin.

Vers les dix heures la chaleur devint accablante et



Pêcheurs à Ta-kow [KaoHsiung].

Un tirage d'époque par John Thomson, offert à Élisée Reclus,
se trouve dans les collections de la Société de géographie sous la cote Wd 34-39.

Shong n'en pouvait plus. Nous dûmes, à cause de ses pieds endoloris, ralentir notre pas, de sorte que nous ne pûmes atteindre la vallée de Baksa avant midi. Là aussi nous vîmes les gens du village accourir en foule à notre avance. Des troupes de jolis enfants venaient vers nous en courant et criant : « Peng-gan! peng-gan! » (la paix soit avec vous!) et les mains calleuses des pères quittaient leur travail pour venir serrer la main blanche du docteur. Ainsi escortés, nous entrâmes dans le village ou plutôt nous passâmes sous les magnifiques palmiers qui ombrageaient les habitations dispersées dans ce paradis pepohoan. Ce fut alors que je compris le nom de Formose donné à cette île par les Portugais; et cependant ce n'était encore là qu'un aperçu de la magnificence naturelle des paysages de l'intérieur. Un croissant de collines calcaires domine la vallée de Baksa, et présente sur quelques points un front rocheux et nu qui fait un puissant contraste avec la végétation luxuriante de tout le reste de la vallée.

Les bambous sont peut-être ce qu'il y a de plus remarquable dans ce paysage : ils atteignent des proportions gigantesques : quelques-uns ont plus de cent pieds de haut et deux pieds de tour. Aucune autre plante ne joue un aussi grand rôle dans l'économie sociale du peuple d'un bout à l'autre de la Chine.

Toute autre ressource que le riz et le bambou vînt-elle à manquer, ces deux plantes à elles seules fourniraient aux Chinois le vivre, le vêtement et le logement; et c'est au bambou, comme je le montrerai, que reviendrait dans ces services la plus forte part.

D'abord cette plante vigoureuse n'est pas difficile sur le choix du terrain et ne réclame absolument aucun soin de la part de l'homme; puis, bien que probablement elle atteigne son plus haut degré de perfection dans les riches vallées de Formose, elle croît avec une vigueur presque égale sur le maigre sol des flancs rocailleux des montagnes.

Venons maintenant à ses usages. Le bambou sert premièrement à former autour des habitations une barrière de tiges épineuses presque impénétrable et à projeter sur ces demeures l'ombre fraîche de ses grands panaches vert pâle. La plupart des maisons sont entièrement construites avec ses tiges et ont pour toiture une espèce de chaume fait avec ses feuilles sèches. A l'intérieur, les siéges et les lits sont faits de bambou, et, à l'exception du dessus de bois blanc, il en est de même des tables. Seaux, cruches, bidons, arrosoirs, mesures à riz sont faits de tiges de bambou. Au plafond où pendent des morceaux de porc fumé et autres provisions, c'est à des tiges de bambou qu'ils sont suspendus, tiges dont les épines, vrais chevaux de frise, déjouent les entreprises de messieurs les rats. Dans un coin nous voyons le chapeau et le manteau du maître de la maison : ils sont faits de feuilles de bambou imbriquées comme les écailles d'un poisson ou les plumes d'un oiseau. La plupart des instruments d'agriculture sont en bambou durci, et les paniers de toute sorte, les engins de pêche, le papier et les plumes (dont jamais dans une demeure chinoise, quelque humble qu'elle soit, vous ne constaterez l'absence), les gobelets, les bâtons à manger et finalement les pipes à fumer, tout cela est de bambou. Ceux qui habitent cette maison de bambou se régalent des premières pousses de cette plante, et, si vous êtes désireux de l'apprendre, ils vous diront que les premières impressions qu'ils aient reçues leur sont venues dans leur berceau de bambou, et que leur dernier espoir est de reposer sur le penchant d'une colline, à l'ombre, dans un fourré de bambou. Si cette plante si utile est ainsi employée dans les demeures privées, elle ne l'est guère moins dans les temples. C'est sur des morceaux d'écorce de bambou qu'ont été écrites les œuvres des classiques bouddhistes; c'est de bambou que sont faites les baguettes divinatoires et l'étui qui les contient; c'est par les panaches ondoyants du bambou que sont éventées les cours extérieures du temple. Il y a du papier de bambou de bien des espèces différentes : mais celle qui m'a le plus frappé, parce qu'elle m'a révélé une nouvelle propriété de la fibre de cette plante, c'est l'espèce de papier employée par les batteurs d'or du Fou-kien pour la manufacture de l'or en feuille. C'est au parchemin qu'est réservé ce rôle industriel en Europe. On fait aussi des éventails et des flûtes de bambou, et les métiers sur lesquels les Chinois tissent leurs étoffes de soie sont construits en partie avec cette plante.

VII

Ka-san-po. — Kamana. — Ascension. — Myriapodes. — Les fruits. Le mont Morisson. — Ponts de bambou.

Nous passâmes la nuit à la station de Baksa et partîmes à pied de bon matin pour Ka-san-po, qui se trouve à environ quarante kilomètres de là.

Le premier obstacle que nous rencontrâmes sur notre route nous donna un avant-goût des agréments que ce voyage nous réservait. Il nous fallut gravir une montagne tellement escarpée et dénudée que ce n'était qu'une arête rocheuse. Nous marchions à la file sur le tranchant de cette arête, et ce n'était pas sans inquiétude que de temps en temps je me retournais vers nos porteurs de bagages (six vigoureux Pepohoans de Baksa), car si le pied leur avait manqué, ils eussent été précipités d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds, de quelque côté qu'ils fussent tombés. Enfin nous atteignîmes sans accident le sommet de la montagne et fûmes récompensés de nos fatigues par la vue d'une splendide vallée enfermée entre de hautes collines au delà desquelles on apercevait dans le lointain les hautes chaînes de l'intérieur dont les sommets semblaient toucher le ciel. A l'extrémité orientale d'une des gorges qui s'ouvrent dans cette vallée nous pouvions apercevoir le petit village de Kamana. Nous nous reposâmes un instant dans une hutte dont les habitants, heureux de nous accueillir, nous offrirent

Offert par M. E. Reclus

La pèche à Takao (Formose)

Pêche
Fishing in the Surf, Takow



Entre KanTsaiLin et MuCha, le "paysage lunaire", près de TsoChen.



d'excellente eau de source; puis nous poussâmes jusqu'à Kamana, où nous fûmes reçus par un vieux diacre indigène nommé Tong qui avait reçu une bonne éducation chinoise et avait été fonctionnaire dans un yamen. Tong, en dépit de la persécution qu'il avait soufferte pour avoir embrassé la foi chrétienne, était encore un homme de fort bonne mine.

Vers une heure nous repartîmes, et, guidés par Tong, nous commençâmes une autre ascension pénible, sous un soleil dont aucun souffle d'air ne venait tempérer l'accablante ardeur. De l'autre côté de la montagne nous trouvâmes un troupeau de buffles.

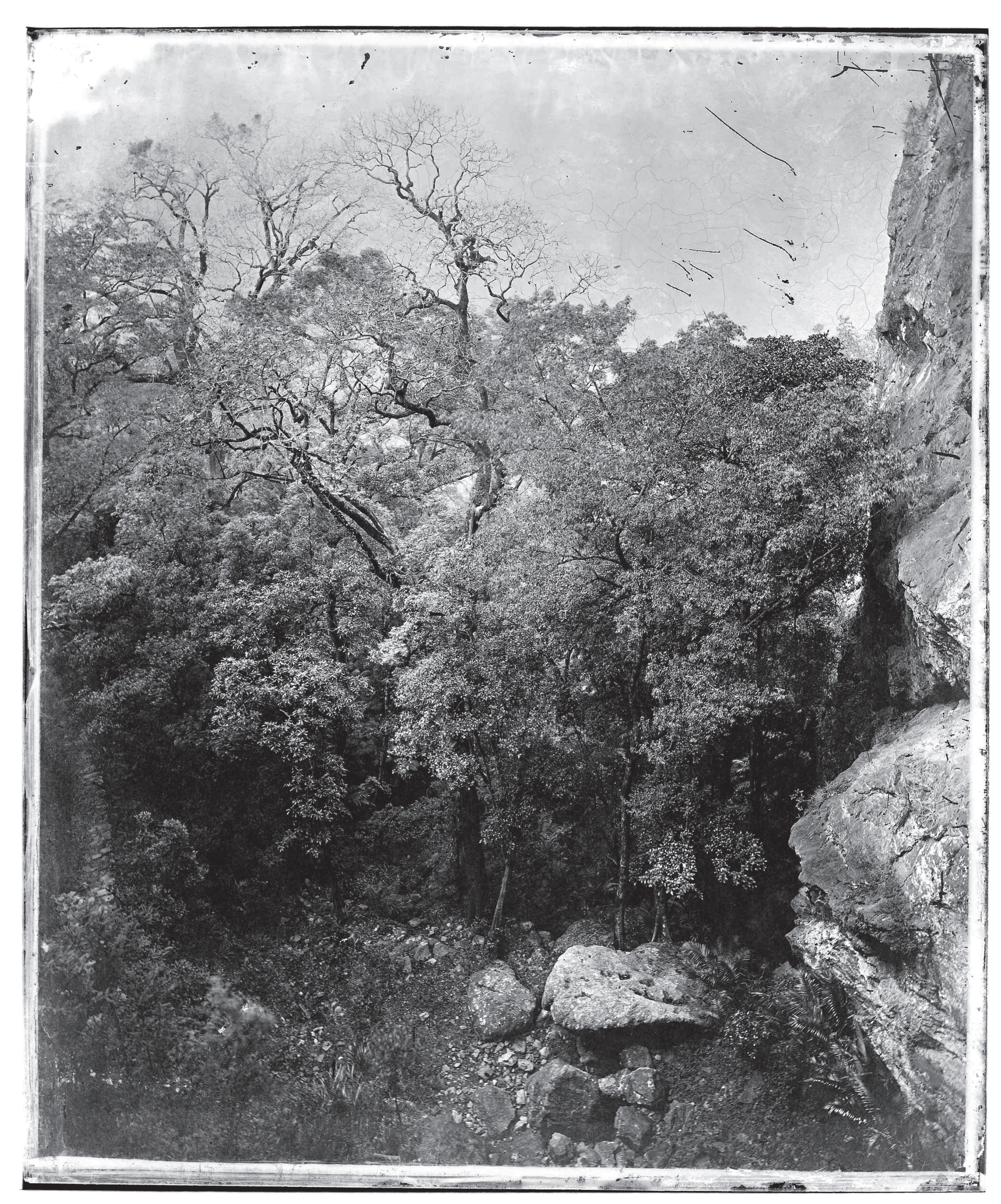
Dans une cabane grossière, au milieu de cette solitude, habitait un vieillard qui nous reçut avec bonté et partagea avec nous une provision d'eau qu'il conservait dans un tube de bambou. Il aurait voulu fumer



Bambusa formosa. — Dessin de A. Faguet

et causer avec nous; mais nous ne pûmes nous rendre à ses désirs et nous nous remîmes en marche pour gravir une autre montagne, ou plutôt pour franchir une suite d'arêtes schisteuses et de précipices dont le fond argileux exhalait une fort mauvaise odeur et dont les parois brûlantes réfléchissaient les rayons du soleil et nous causaient une chaleur si insupportable, que je fus pris de faiblesse et faillis tomber en escaladant les hauteurs. De son côté, le docteur avoua que, dans aucun de ses voyages, il n'avait senti fatigue pareille.

Arrivés à la cime, nous nous jetâmes par terre à l'ombre misérable de quelques arbrisseaux qui croissaient dans une fente du rocher, faisant sortir de dessous les pierres toute une tribu de myriapodes longs comme le



© Wellcome Library, John Thomson, V0036867.

doigt, d'une belle couleur brune avec des pieds jaune clair. La piqûre de ces myriapodes est très-mauvaise; mais nous étions tellement las que nous n'eûmes pas la force de nous éloigner, et, heureusement pour nous, les myriapodes effrayés nous cédèrent la place.

Une descente rapide nous amena à la halte prochaine, où, disait-on, nous trouverions un ruisseau. Le lit du ruisseau y était en effet; quant à l'eau, il y avait longtemps que la dernière goutte s'était évaporée sous les ardeurs du soleil.

Pendant que nous déjeunions, un accident mit le comble à notre détresse. Un de nos portefaix ayant, sans penser à mal, brisé la tige verte d'une plante, il s'en dégagea une odeur putride épouvantable. Nous fûmes quelque temps avant de découvrir la cause de cette infection dont le nez pepohoan n'était pas aussi désagréablement frappé que le nôtre. Le nom indigène de cette plante signifie *arbrisseau puant*. Nous nous remîmes vite en marche, tantôt escaladant les hauteurs, tantôt descendant au fond des précipices.

Les fruits croissent en grande abondance à Formose. Les plus délicieux et les plus parfumés de ces fruits sont les oranges, les ananas, les mangues, les bananes.

Il y a aussi des prunes, des pêches, des poires, des grenades, des goyaves, des citrons, des fraises et des framboises.


Femme et enfant pepohoans. — Dessin de D. Maillart.

Nous étions enfin sur l'un des contre-forts de la chaîne centrale et nous jouissions de la vue magnifique d'une vallée qui, à demi cultivée, à demi sauvage, s'étendait devant nous, au pied des sierras entassées les unes sur les autres. Au-dessus de toutes s'élevait dans les nues le pic bleuâtre du mont Morisson. Dans la vallée coulait une rivière. Le bruit de ses eaux grondant sur son lit rocailleux au sortir des cols torrentueux de la montagne venait jusqu'à nous.

Bien loin, à l'extrémité septentrionale de la vallée, on apercevait vaguement le village de Pau-ah-lian, perdu dans une masse de feuillage. Au-dessus, les montagnes étalaient leur manteau de forêts vierges, retraites des bêtes féroces et des sauvages, qui descendent quelquefois à l'improviste au nombre de soixante ou quatre-vingts pour arrêter les voyageurs qu'ils pillent et assassinent ou pour faire quelque razzia dans les villages voisins.

Ce n'était pas tout que d'atteindre le bord de la rivière, il fallait encore la traverser pour gagner le village; or le pont, à part le mérite incontestable d'une extrême simplicité, était bien le plus insensé casse-cou que j'eusse vu de ma vie. Il consistait tout simplement en une ou deux perches de bambou jetées d'un bord à l'autre en travers de la rivière, à douze pieds environ au-dessus de l'eau, assez profonde en cet endroit pour noyer le géant Tchang lui-même. Ces perches reposaient sur des rochers que la nature avait complaisamment placés là, et qui s'avançaient en surplombant sur la rivière. Impossible de concevoir rien de mieux pour un homme résolu à tenter la Providence sans cependant se jeter lui-même à l'eau. Les indigènes, se servant de leurs fardeaux pour se maintenir en équilibre, passèrent le plus aisément du monde, à la façon de Blondin. Le docteur, qui ne se trouvait pas pour la première fois en présence de morceaux d'architecture de ce genre, ne s'en tira pas trop mal. Pour moi, après avoir mouillé mes sandales de paille, pour les rendre plus élastiques, je m'avançai les bras tendus, les pieds en dehors, comme un acrobate, et ce ne fut pas avec une petite satisfaction que je me retournai quand j'eus surmonté la difficulté et me trouvai sain et sauf sur l'autre rive.

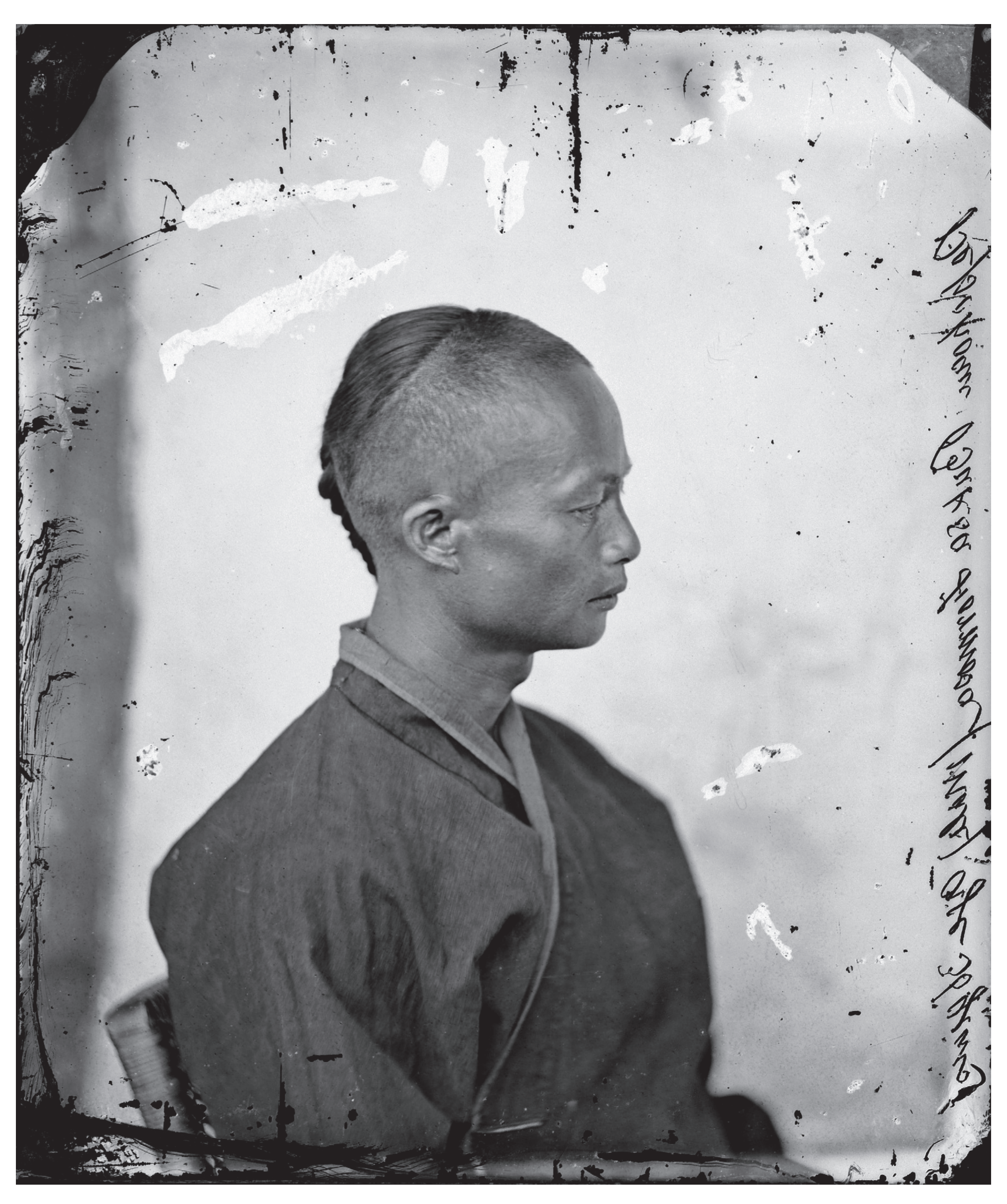
Traduit par A. TALANDIER.

(La fin à la prochaine livraison.)





Femme et son enfant à Bak-sa [MuCha].



© Wellcome Library, John Thomson, V0037228.
Pepohoan de Bak-sa [MuCha] de 36 ans. Cf. Autotype II-2-6.



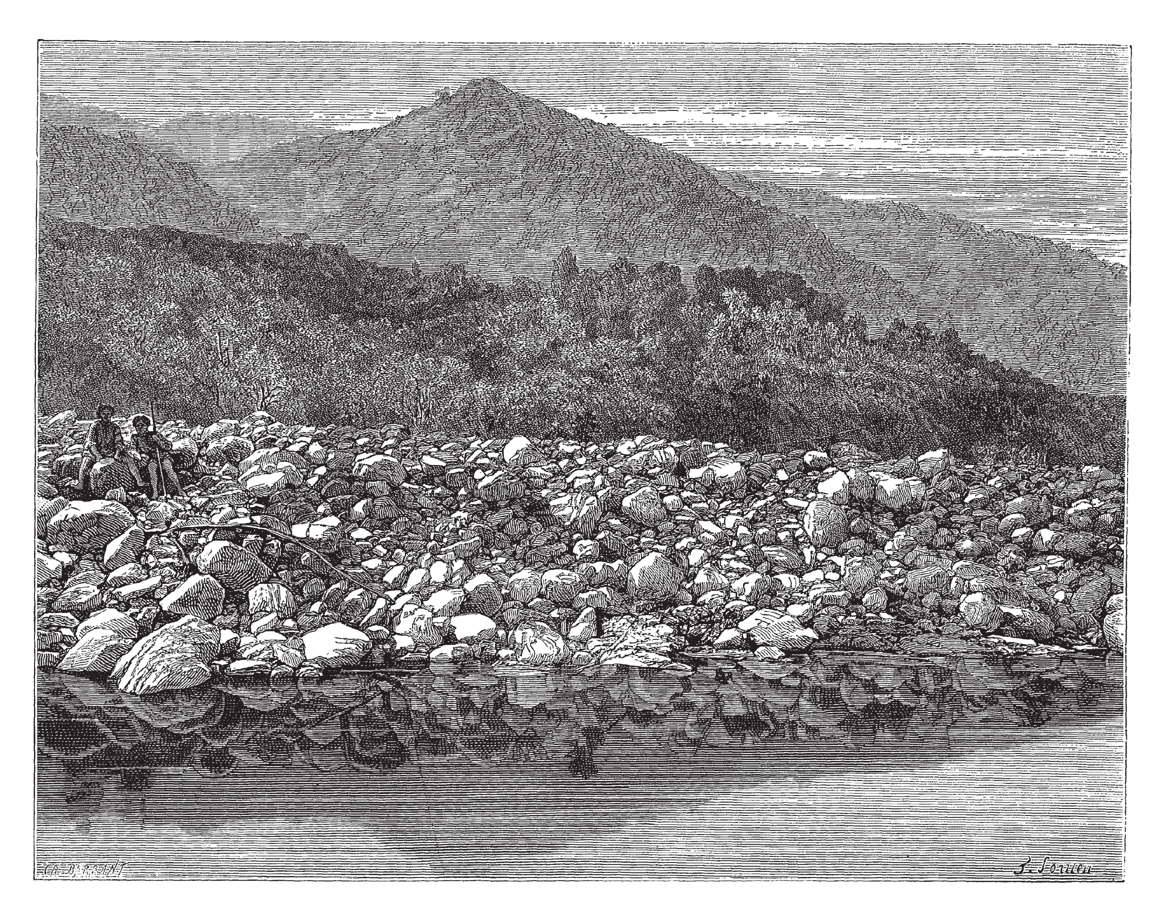
© Wellcome Library, John Thomson, V0037223.
Cf. Autotype II-2-7.



© Wellcome Library, John Thomson, V0037230.
Femme pepohoan de Bak-sa de 30 ans.



Cf. Autotype II-2-4.



Bords de la rivière de La-lung. — Dessin de F. Sorrieu.

VOYAGE EN CHINE,

PAR M. J. THOMSON[1].

1870-1872. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS, D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES ET LES CROQUIS DE L'AUTEUR.

FORMOSE.

VIII

Le Png-chien. — Autels. — Villageois et villageoises. — Repas : assaisonnement. — Consultations.

A un kilomètre environ de Pau-ah-liau, nous passâmes sous les branches étendues de l'arbre que les indigènes appellent Png-chien. Les racines de cet arbre sortent du sol, sur lequel elles forment toutes sortes de torsions et de contorsions extraordinaires. Ici elles prennent la forme d'une chaise, là celle d'un sofa sur lequel on aimerait à s'étendre durant les nuits brûlantes; ailleurs elles forment des niches ou autels pour les fétiches du village.

Nous trouvâmes quelques-unes de ces niches au pied de plusieurs beaux arbres. Elles étaient communément garnies de cinq pierres plates, dont l'une formait la base, et les quatre autres trois côtés et le toit. Au centre était un petit autel de pierre sur lequel on mettait les offrandes. Le tronc du Png-chien, que nous mesurâmes, avait six pieds de diamètre, et ses branches s'étendaient assez loin pour former un vaste abri où tous les habitants du village voisins auraient pu trouver place.

La nouvelle de notre arrivée nous avait, comme

1. Suite et fin — Voy. t. XXIX, p. 353, 369, 385, 401; t. XXX, p. 209.



© Wellcome Library, John Thomson, V0036870.
Collines recouvertes de forêts à l'est de La-lung.

toujours, devancés. Derrière les haies et les bouquets d'arbres apparaissaient, pour disparaître aussitôt, de mystérieuses figures qui venaient jeter un coup d'œil furtif sur les hommes à cheveux rouges; c'est le nom charmant donné, dans toute la Chine, aux Européens.

Nous étions parvenus à un joli chemin plein d'ombre, courant le long d'un ruisseau dont les habitants tirent fort bon parti pour l'irrigation. A notre gauche était une haie vive émaillée de nombreuses fleurs sauvages, fuchsias, roses, menthes, convolvulus, sans parler d'une profusion de framboisiers qui avaient dû être tout récemment chargés de fruits aussi bons que nos framboises anglaises, à en juger par le peu qui en restait. Ce chemin nous conduisit à un second pont de bambou, de l'autre côté duquel nous suivîmes un sentier longeant des champs de riz où les jeunes tiges élevaient leurs pointes vertes au-dessus de l'eau, juste assez pour y obscurcir l'image des montagnes environnantes, et nous arrivâmes au village de Pau-ah-liau.

La maison d'un vieux Pepohoan aveugle nommé Sin-tchun fut celle où nous nous rendîmes. Nous fûmes suivis, dans l'enclos qui la précède, par une foule de femmes et d'enfants de tout âge, ces derniers absolument nus. Nombre de villageois gardaient un très-reconnaissant souvenir d'une visite que le docteur leur avait faite dix-huit mois auparavant, et de la bonté avec laquelle il les avait traités. Ils examinèrent avec la plus grande attention nos bagages et nos vêtements, et finalement accordèrent la palme de la beauté à ma chemise de flanelle à carreaux. Hommes, femmes, enfants, tous fumaient. Au bout de quelques instants une vieille femme s'approcha de moi et m'offrit sa pipe de bambou. Je n'eus pas plutôt accepté la politesse qu'elle me demanda mon cigare. Elle en tira une ou deux bouffées et aussitôt son visage se couvrit d'un réseau compliqué de rides exprimant le plaisir extraordinaire que lui faisait éprouver le goût inusité de ce tabac. Le cigare alors passa de bouche en bouche et me fut religieusement rendu après que chacun en eut tiré une bouffée.

Les villageois étaient presque tous grands et bien formés, et leurs beaux yeux noirs brillaient par moments d'un éclat sauvage qui dénotait l'indépendance d'esprit de gens nés et élevés au milieu de la sauvage grandeur de ce pays de montagnes. Cependant, en dépit d'un certain air de crânerie qui ne manque ni de dignité ni de grâce, tout le monde s'accorde à dire que cette race est douce et inoffensive.

Les femmes ont une profusion de cheveux bruns ou noirs, qu'elles relèvent et serrent derrière la tête en longues et grosses tresses dans lesquelles elles entrelacent une bande d'étoffe rouge. Elles ramènent la tresse par-dessus les oreilles, la font passer comme un diadème sur le front et la fixent par un nœud derrière la tête. L'effet de cette coiffure, dont les couleurs contrastent avec leur teint olivâtre, est très-frappant.

Les Chinois disent que ces femmes sont très-barbares, parce qu'aucune d'elles, même parmi les plus belles, ne se peint jamais. Le travail, les intempéries auxquelles elles sont exposées leur enlèvent vite les charmes de la jeunesse; mais jusqu'au dernier moment elles continuent à se coiffer avec le même soin et combattent bravement l'irrésistible puissance du destin. La plus vieille de la troupe dédaignerait de cacher les ravages du temps sous une couche de fard et de poudre ou sous des cheveux teints ou faux. La joue hâlée et ridée, les boucles de cheveux gris sont partout regardées avec respect et au besoin serviraient de sauf-conduit à travers le territoire d'une tribu hostile.

Bientôt nous vîmes les hommes revenir en grand nombre des champs, où ils étaient allés travailler. Grands, élancés, ils respiraient la bonne volonté, la franchise et l'honnêteté. En dépit de leurs mains calleuses et de leurs misérables vêtements, ils avaient dans leur maintien un air plein de noblesse native; leur douceur, leur cordialité, leur simple hospitalité sont vraiment touchantes.

Il y a sous ce rapport une différence très-marquée entre les différents villages. Dans ceux où le contact avec les Chinois est plus fréquent et plus intime, les Pepohoans sont mieux vêtus, mais moins affables que dans ceux où ils vivent loin de tout contact étranger.

Sin-tchun nous invita à entrer chez lui. Là, je me couchai sur une natte pour me reposer et ne tardai pas à m'endormir profondément. Mais bientôt je m'éveillai en sursaut sous un courant d'air fétide qui traversait l'appartement. Il faut dire que les indigènes ont l'habitude de saler leurs navets et de les garder dans des jarres pleines d'eau jusqu'à ce qu'ils s'y décomposent; alors ils les mangent comme assaisonnement à leur riz. L'horrible odeur qui me réveilla lorsque le jeune Sin ouvrit ce trésor domestique et que les gaz emprisonnés s'échappèrent de la jarre, signifiait donc tout simplement que le dîner était prêt. Je fus bientôt sur pied et m'empressai d'aller dîner en plein air. Quant au docteur, il dîna dans la maison pendant que je faisais un bon repas d'œufs durs, d'un bol de riz et d'un morceau de volaille. En voyage, je me fais une règle de me contenter autant que possible de la nourriture qu'on peut se procurer sur les lieux.

Quand le dîner fut terminé, le docteur donna audience à ses malades. Ceux-ci, en dépit de l'air de bonne santé qui régnait dans le village, étaient fort nombreux. Les uns avaient la fièvre, d'autres des maladies ou des blessures plus ou moins graves. Plusieurs souffraient de douleurs qui exigeaient une application de teinture d'iode. Il fallut une plume, faute de pinceau, et pour avoir la plume il fallut s'emparer d'une volaille; mais les volailles ne sont pas aussi faciles à prendre qu'on pourrait le croire, et la moitié du village dut se mettre à la poursuite d'une volaille par-ci, puis d'une volaille par-là, avant d'en attraper une et de lui arracher enfin la plume demandée. Quelques minutes plus tard on pouvait voir une douzaine de bras, de jambes ou de dos, peints et en train



La-lung.

de sécher. La quinine était aussi ardemment désirée et fut libéralement distribuée.

IX

Ka-san-po. — Une prédication. — Une chambre à coucher. Ameublement. — Les flèches. — Chants et danse.

Il était déjà trois heures après midi et nous étions encore à neuf ou dix kilomètres de Ka-san-po. Nous poursuivîmes notre route qui longeait la rivière, et, arrivés à ce village vers cinq heures, nous allâmes tout droit à la maison d'un vieillard de la connaissance du docteur. Ah-toan, c'est le nom du bon vieux, n'était pas chez lui, mais il arriva bientôt, chassant devant lui ses bêtes qu'il enferma dans leur parc. Il nous exprima le plaisir qu'il avait à nous voir et fit immédiatement préparer notre chambre où nous déposâmes nos effets. Sur la véranda, derrière la maison, un endroit destiné aux bains avait été garni de rideaux, et nous profitâmes aussitôt de cet utile arrangement. A notre arrivée, les villageois ne manquèrent pas d'accourir pour nous examiner. La moitié masculine de la communauté semblait, je ne pouvais m'expliquer pourquoi, traiter notre venue comme un incident extrêmement comique; ces braves gens avaient complétement perdu l'air digne et un peu raide qui nous avait semblé particulier à leur race. Un vieux sauvage, haut de plus de six pieds, s'empara de mon chapeau, le tourna, le retourna, examina le dedans, puis le dehors, et finalement éclata de rire. Je remarquai aussi qu'il avait perdu tout pouvoir de commander aux muscles de son visage, et que, bien qu'il eût évidemment l'intention d'être poli, il ne pouvait faire reprendre à sa physionomie son expression normale de sobre gravité. En dépit de tous ses efforts, il ne pouvait s'empêcher de rire. Je finis par m'apercevoir qu'il sentait horriblement le sam-chou (boisson alcoolique).

Les villageois avaient travaillé à la couverture de chaume d'une maison voisine. Or, en pareil cas, la coutume veut que le chaume soit arrosé; et leur liqueur est une eau-de-vie très-forte tirée de la patate douce, qu'ils cultivent, et qui est, avec le riz, un de leurs principaux articles de consommation.

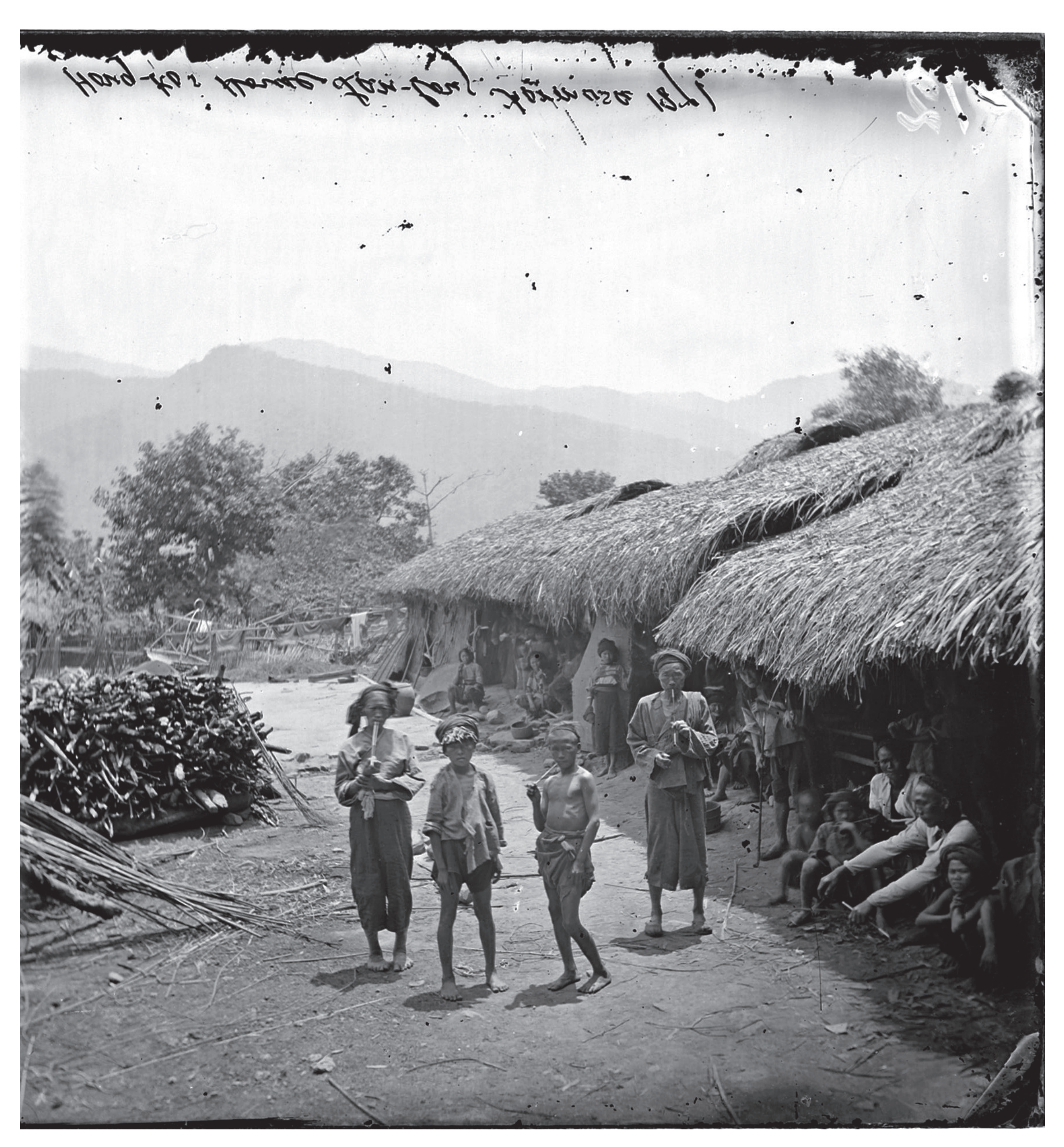
Dans le courant de la soirée, Tong prêcha sur l'absurdité de l'idolâtrie et l'avantage de n'adorer que le seul vrai Dieu. Il eut quelques auditeurs attentifs.

Les huttes des Pepohoans sont infestées de rats, et la chambre qui nous était destinée n'était pas plus que les autres à l'abri de leurs incursions. La moitié de cet appartement, qui avait en tout huit pieds carrés à peu près, était occupée par une plate-forme de bambou élevée d'environ dix-huit pouces au-dessus du sol fait d'argile durcie. Cette plate-forme était notre lit, et les seuls meubles qui s'y trouvassent étaient deux rondins de bois destinés à nous servir d'oreillers. Ce fut sur cette couchette peu élastique que je m'étendis pour attendre le souper. Notre repas devait se composer d'une volaille que nous avions achetée une demi-couronne (2 fr. 50 c.), et que Shong faisait cuire dans la pièce voisine. Il était bien fatigué, le pauvre garçon, mais il aimait à faire la cuisine, particulièrement lorsque le lard était abondant.

Rien ne dénote mieux le sauvage que son indifférence absolue pour ces petits arrangements de la vie domestique sans lesquels l'existence serait à peine supportable aux civilisés. Les Pepohoans, par exemple, dans leur extrême empressement à nous rendre service, allumèrent, pour faire bouillir le riz de nos domestiques, un grand feu de roseaux dans un endroit d'où la fumée venait en nuages épais jusque dans la chambre où nous reposions. Incontestablement, il ne leur était jamais venu à l'esprit que la fumée pût être regardée comme un inconvénient. En fait de lampe, nous avions une petite tasse d'huile dans laquelle flottaient quelques brins de moelle végétale enflammés, et ce fut à cette lueur tremblotante que je pus voir que les murs d'argile étaient noirs et les poutres vernies de suie et de fumée. Dans un coin au-dessus de ma tête était un paquet de tabac vert, un ou deux épieux, un arc, un tas de flèches, un fusil de très-vieux modèle, et enfin — chose que je n'avais pas encore remarquée — un grand coffre plein de riz. Cela me donna l'espérance que les rats y trouveraient une occupation assez profitable pour ne pas chercher à nous tourmenter durant notre sommeil.

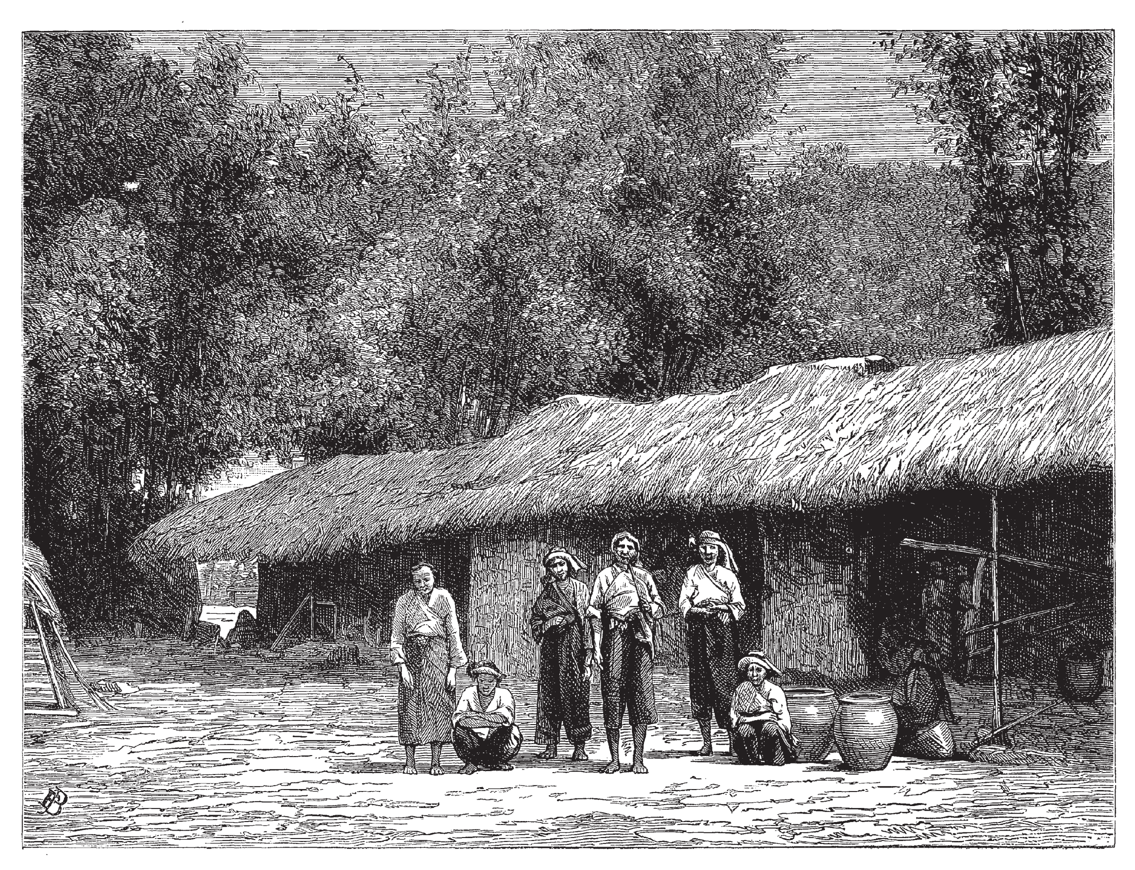
Shong m'apprit, d'une façon toute confidentielle, que l'habileté des sauvages des environs à se servir de l'arc et des flèches empoisonnées n'était pas moins extraordinaire que le sans-gêne avec lequel ils faisaient cuire et mangeaient leurs ennemis, les Chinois au cœur tendre et à la chair dure. Il me supplia de ne pas m'aventurer beaucoup plus loin dans l'intérieur, parce que les hommes des montagnes, me dit-il, ne se montraient point quand ils attaquaient, mais tiraient leurs flèches très-haut en l'air et avec une telle précision que celles-ci en retombant perçaient le crâne de leurs victimes qui mouraient sur le coup. Je conseillai fortement à Shong de se tenir la tête bien couverte.

Presque toutes les habitations des Pepohoans forment les trois côtés d'un rectangle qui comprend une cour où l'on fait sécher les produits de l'agriculture et où les familles passent leurs soirées. Vers neuf heures, les indigènes s'assemblèrent en grand nombre autour d'un feu brillant qu'ils allumèrent dans une de ces cours ouvertes. Les vieillards des deux sexes et les enfants s'accroupirent en rond, fumant leurs pipes et causant, en compagnie d'une troupe de chiens à longues oreilles droites, qui observaient attentivement le petillement des branches dans le feu. La lueur des flammes se projetait tout à l'entour, bordant de lumière les sombres massifs et jouant capricieusement parmi les feuilles tremblantes des hauts bambous, et, dans ce flamboiement, tantôt les étranges figures assises en cercle autour du feu



La maison de Hong-Koi à La-lung. Cf. Autotype II-4-12.

se détachaient lumineuses sur le fond noir de la nuit, tantôt elles semblaient s'évanouir comme des ombres impalpables, selon que les flammes montaient ou tombaient au gré de la brise inconstante. Le bois et les roseaux s'empilaient sur le feu, les flammes rugissaient de plus en plus ardentes et brillantes, et l'animation de la compagnie croissait avec le flamboiement du feu de joie. Cependant les jeunes hommes et les jeunes femmes avaient déblayé une partie du terrain; se tenant tous par la main en croisant les bras, ils formèrent un croissant et se mirent à chanter une chanson plaintive dont ils marquaient le rhythme en dansant un pas lent et gracieux. Un des jeunes hommes chantait un couplet en solo et la bande lui répondait par un chœur d'interrogation se terminant invariablement par l'exclamation *Hai!* A la chanson des hommes, les femmes répondaient par une autre dont le chœur se terminait par le mot *Sakiao!* Le mouvement peu à peu s'accélérait et les pieds agiles suivaient la mesure, qu'ils marquaient avec une précision parfaite. Le feu jetait une sorte de lueur magique sur les danseurs, dont les pas gracieux et de plus en plus compliqués faisaient admirablement ressortir les belles formes. Plus vite, plus vite



Hutte de Pepohoans. — Dessin de F. Bassot.

encore la mesure se précipitait, jusqu'à ce qu'enfin elle acquit une rapidité furieuse. Ce n'était plus le *Sakiao* qui retentissait, mais des cris perçants, sauvages, qui menaient la ronde. Pareils à des fantômes tournoyant dans l'espace, les danseurs passaient si vite dans le nuage de poussière lumineuse qu'on pouvait à peine les distinguer. La danse continua jusqu'à une heure avancée, l'hôtesse ayant eu la prudence — prudence due sans doute à la présence des Européens — de ne donner à ses invités rien de plus enivrant que du thé. Si le sam-chou eût fait partie des rafraîchissements, qui peut savoir comment la scène aurait fini? Telle qu'elle fut, jamais auparavant, même chez les Highlanders écossais, je n'avais vu un tel entrain de verve physique.

Nous ne dormîmes guère, les rats trouvant que le plus court chemin pour se rendre au coffre de riz était de nous passer sur le corps; et puis, les rats n'étaient pas, hélas! la seule vermine qui nous honorât de ses attentions.

X

La-lung. — La pêche. — Arbres et fleurs. — Travail des eaux.

Au matin nous partîmes pour La-lung. Nous avions de dix-sept à dix-huit kilomètres à faire à travers un



© Wellcome Library, John Thomson, V0037212.
Hutte de Pepohoans à La-lung.

Un tirage d'époque par John Thomson, offert à Élisée Reclus,
se trouve dans les collections de la Société de géographie sous la cote Wd 34-44.



Gorge dans la montagne (voy. p. 230). — Dessin de Riou.



© Wellcome Library, John Thomson, V0036868.
[PaiYunHsien Ku, la gorge de l'Immortel des Cent Nuages, ChiaHsien,
en descendant de Kasampo à La-lung].

des plus beaux paysages que j'aie jamais contemplés. Le vieil Ah-touan nous donna un guide armé, jeune garçon de bonne mine nommé Teng-Tsaï. Nous avions à traverser des terrains de chasse appartenant à des tribus sauvages de la montagne, et le chemin n'était pas sûr. Teng-Tsaï pria un de ses amis de se joindre à nous et de prendre son fusil. L'un et l'autre portaient de petites poudrières de corne de cerf suspendues à leur cou par des colliers de fausses perles. Ils avaient aussi des mèches de corde enroulées sur des bracelets de bambou qu'ils portaient au bras gauche. Ces mèches brûlent vingt-quatre heures. Un morceau allumé est attaché au chien du fusil qui met le feu à la poudre dans le bassinet quand on presse la détente. Tous les sauvages des environs se servent pour amorcer leurs fusils de poudre anglaise, quand ils peuvent s'en procurer chez les Chinois.

Aussitôt que nos guides eurent perdu le village de vue, ils allumèrent leurs mèches et nous recommandèrent de ne pas nous écarter et de marcher en silence. Pendant la première partie de notre voyage, nous suivîmes le cours d'une rivière, puis nous entrâmes dans un étroit défilé où d'énormes rochers s'élevaient comme des tours au-dessus de nos têtes.

De loin en loin le chemin passait sous de grands arbres ou des fougères géantes. Un clair ruisseau ici bondissait sur les rochers, là s'étalait dans les bassins de pierre et réfléchissait dans ses eaux son cadre de rocs moussus et de fougères aux frondes recroquevillées. Nous nous arrêtâmes pour admirer l'indicible beauté de cette gorge de montagne et pour en prendre une photographie, regrettant profondément d'ailleurs que la plaque sensibilisée ne pût reproduire que les teintes d'ombre et de lumière, sans aucune des couleurs variées qui diapraient de leurs éclatantes ou sombres nuances les rochers, les mousses, les plantes grimpantes, les masses de feuillage parmi lesquels se jouaient les rayons du brillant soleil. Sans parler de la beauté naturelle du lieu, les rochers et les plantes suffiraient à l'admiration du géologue ou du botaniste qui pousserait ses recherches jusque dans ces parages inconnus aux hommes civilisés.

Nous fûmes rejoints dans ce lieu, au moment où nous nous livrions au plaisir de la natation dans un de ces bassins naturels, par une compagnie de Pepohoans armés qui faisaient une partie de pêche. L'un d'entre eux, tireur fort habile, tuait son poisson à coups de flèche, pendant que les autres cherchaient les crabes dans les creux des rochers et, leur arrachant les pattes, les mangeaient vivants, écaille et tout. Les plus jeunes pêcheurs, à force de battre l'eau avec des perches de bambou, étourdissaient le poisson et s'en emparaient.

Une fatigante ascension, par un sentier escarpé, nous fit découvrir un nouveau paysage.

Les arbres, dans cette partie de la forêt, étaient de dimensions gigantesques. Semblables aux vergues d'un vaisseau, leurs maîtresses branches partaient du tronc à une grande hauteur et la multitude de lianes et de longues tiges de plantes parasites qui y étaient suspendues rappelait à l'esprit les câbles et les cordages d'un navire rompus et se balançant au gré de la brise. Nous remarquâmes de beaux camphriers, dont le plus gros mesurait bien quatre pieds de diamètre, et qui s'élançaient à une grande hauteur, droits comme des flèches et dépouillés de branches jusqu'au point où ils dépassaient les autres arbres et développaient à l'air libre leur sommet conique. Innombrables étaient les plantes de rattan entremêlant leurs tiges dans le fourré. Un lis splendide, de grandes dimensions et en pleine floraison, mesurant environ douze pieds à partir de la racine, occupait un endroit à peu près découvert. De tous côtés poussaient des orchidées qui remplissaient l'air de leur parfum. Du haut de cette montagne nous eûmes une belle vue de la chaîne centrale. Au premier plan, comme d'énormes vagues qui courent vers la plage, s'élevait une série de chaînes parallèles. Ces montagnes, de même que celle où nous nous trouvions, étaient couvertes de forêts. La-lung, à neuf ou dix kilomètres de là, dans une vallée, se cachait encore à nos regards. Une brume vaporeuse voilait l'horizon et transformait les montagnes en larges masses bleuâtres que doraient çà et là les rayons du soleil couchant. En quittant cet endroit, nous rencontrâmes un Pepohoan qui revenait de la côte orientale de l'île. Nous apprîmes par lui qu'il existait un beau port sur cette côte : il ajouta que les tribus, en échange de trois beaux bœufs, lui avaient accordé le droit de circuler librement sur leur territoire.

Il était environ quatre heures lorsque nous entrâmes à La-lung. Ce village est situé sur les bords d'une large rivière réduite alors à ses plus étroites dimensions, et que l'on voyait serpenter à sept ou huit cents mètres de sa vraie rive, plus haute alors d'environ soixante pieds que le fond desséché de son lit. Durant la saison des pluies les eaux montent, remplissent entièrement ce vaste lit, et se frayent de nouveaux passages à travers les terres pour s'écouler vers la plaine occidentale. C'est évidemment une des grandes artères par où se déversent les eaux de la chaîne centrale. Si nous tenons compte de la grande hauteur de ces montagnes, de la violence des torrents, qui, tous les ans, entraînent d'énormes quantités de débris de toute sorte que la mer ramène continuellement et dépose le long de la côte occidentale, nous arriverons à nous faire une idée de la façon dont l'île s'agrandit constamment à l'ouest, indépendamment des influences volcaniques qui sont encore à l'œuvre dans certaines parties de l'île. Ainsi nous pouvons nous expliquer comment, en moins de deux cents ans, le port de Thaï-Ouan a disparu, et comment s'est formé plus au sud celui de Ta-kao. Il n'est peut-être pas de pays au monde qui mieux que Formose montre la puissance des eaux pour transformer l'aspect physique d'une contrée. Dans maints endroits de l'île les cours d'eau n'ont point de lit habituel, et chaque année les



torrents, dans leur course impétueuse le long des déclivités des montagnes, attaquent de nouvelles positions et s'ouvrent de nouveaux passages.

En quittant le sommet de la montagne, nous suivîmes pendant une heure le lit desséché d'un torrent, dans lequel nous découvrîmes des traces de schiste et de houille. Près d'un petit ruisseau auquel nous arrivâmes peu de temps après, nous trouvâmes Mme Hong qui nous dit que son mari mettrait sa maison à notre service. Cette dame était accompagnée par une troupe de jeunes sauvages qui portaient des engins de pêche.

Le village de La-lung n'est séparé du territoire des aborigènes absolument sauvages que par le ruisseau dont je viens de parler, et il compte environ mille habitants. Hong était absent quand nous arrivâmes, mais il revint bientôt et nous apprit que son fils aîné, Boune, avait récemment perdu sa femme, et qu'il était allé chez ses sauvages parents des montagnes en chercher une autre. On l'attendait dans la soirée, et il devait être accompagné par une escorte de la tribu de son épouse. C'est dans ces villages pepohoans que je notai le seul exemple à moi connu d'intermédiaires employés par les Chinois pour faire le commerce avec les indigènes du pays. Il paraît que les Pepohoans s'emploient souvent comme agents commerciaux entre les montagnards et les Chinois. Ces derniers, bien que doués d'une obstination et d'une patience à toute épreuve, ne poussent pas aussi loin le courage et l'esprit d'aventure, et la crainte qu'ils ont de ces montagnards est d'ailleurs très-fondée, car il est à ma connaissance qu'un missionnaire qui dernièrement s'était rendu dans un de leurs villages, y avait trouvé les hommes occupés à orner leurs huttes avec les crânes de leurs ennemis chinois; de plus, on s'accorde à dire qu'ils sont cannibales. Chose étrange, les armes et les munitions employées par ces montagnards pour combattre les animaux sauvages et les Chinois leur sont fournies par les Chinois eux-mêmes.

XI

Mariages entre les Pepohoans et les sauvages. — Rencontre d'un serpent. — Sublime panorama. — Lakoli.

Les liens de famille entre les tribus sauvages des montagnes et les Pepohoans sont entretenus par de fréquents mariages. La cérémonie nuptiale est fort simple. Le père de la jeune personne prend sa fille par la main et la remet à son nouveau maître; un festin clôt la cérémonie. Il est dit dans les vieux récits hollandais que l'offre d'un présent par un prétendant et son acceptation par la prétendue donnent au premier le droit d'être légalement reconnu comme le mari. Le mariage se dissout avec la même facilité.

Hong, en arrivant, nous avait fait l'accueil le plus cordial et avait insisté sur le sacrifice d'un porc pour le plus parfait accomplissement des rites de l'hospitalité. Le porc fut donc égorgé devant la porte, en présence d'une meute de chiens de chasse affamés, qui se disputèrent avidement le sang répandu.

Le matin suivant nous nous remîmes en route, ayant pour guide Gouna, le plus jeune fils de notre hôte. Gouna était un jeune sauvage plein d'originalité et de gaieté. Il ne portait guère, en fait de costume, qu'une couronne de fougère sur la tête. Comme nous descendions par un étroit sentier vers le lit desséché de la rivière, nous nous arrêtâmes soudain en présence d'un serpent jaunâtre, long d'environ sept pieds, qui nous barrait le chemin. Je lui assénai sur la nuque un coup violent du gros bâton de bambou que j'avais à la main. Le serpent se laissa rouler en bas de la berge, où, étant descendus nous-mêmes, nous le trouvâmes blotti sous un rocher. Aidé par un ou deux indigènes, je parvins à faire rouler la masse, et notre ennemi s'élança de nouveau en sifflant, dardant sa langue fourchue et nous lançant des regards furieux. Je lui assenai un autre coup qui l'acheva. Je l'aurais volontiers emporté, mais il était trop grand; je le laissai donc aux Pepohoans, qui sans doute le mangèrent, car ils passent pour être très-friands de serpents.

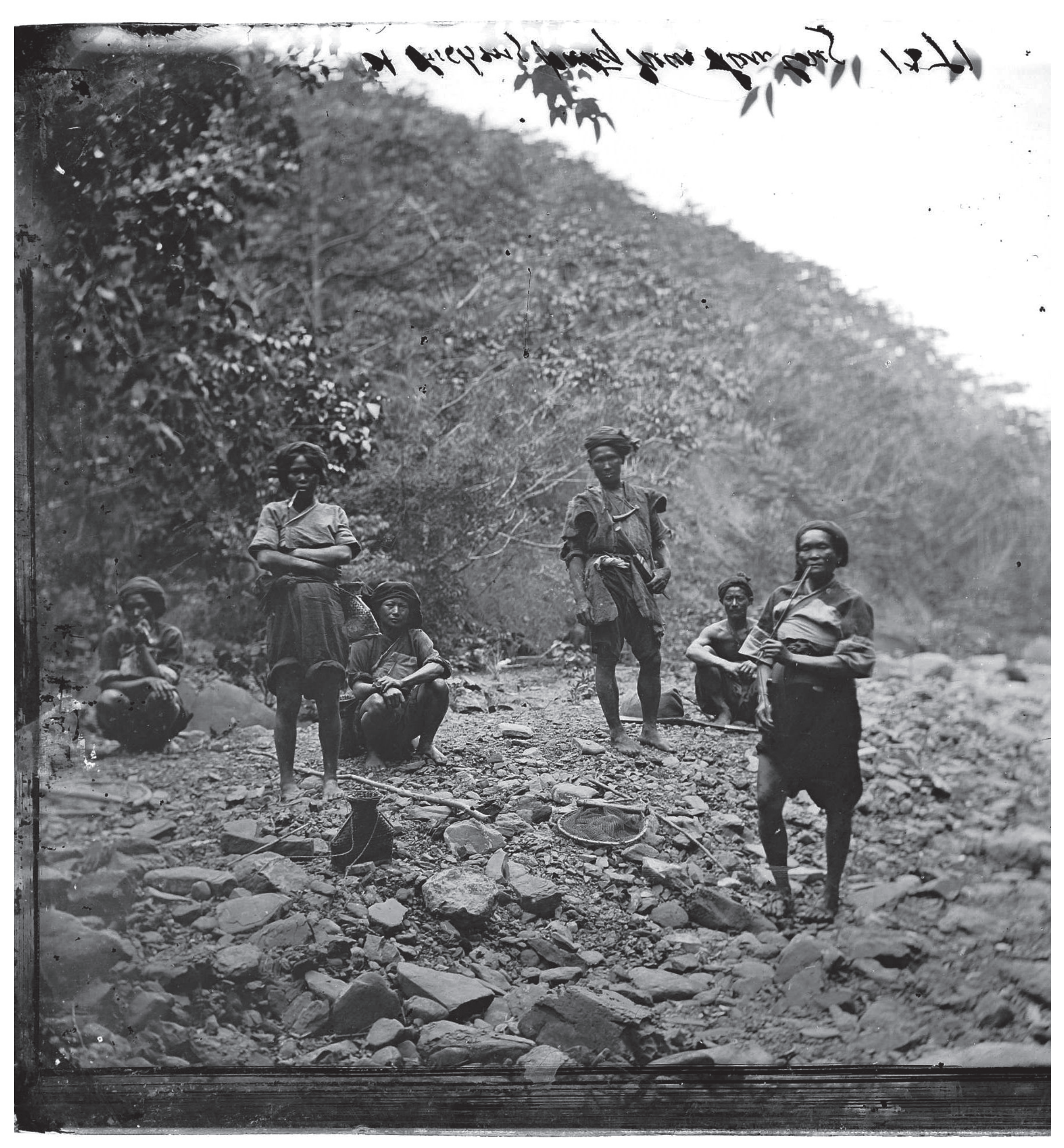
A ce sujet, je dois rapporter une aventure que j'eus avec ces serpents de Formose dans les montagnes de l'intérieur de l'île. Ayant voulu pénétrer dans une grotte calcaire, je découvris plusieurs gros serpents enroulés autour des branches qui en barraient l'entrée. Avec l'aide des indigènes, je réussis à tuer ces redoutables reptiles, et en souvenir de ma victoire je les photographiai sur place.

Je désirais traverser la rivière, mais on me pressa fortement de n'en rien faire, deux hommes ayant été, environ deux mois auparavant, tués par une tribu hostile, en face même de l'endroit où nous étions.

J'obtins là quelques bons types d'aborigènes et quelques photographies du paysage. Vers deux heures nous repartîmes pour Lakoli, dont nous étions éloignés de dix-huit ou dix-neuf kilomètres. Nous eûmes à traverser un ruisseau dont l'eau était fortement alcaline. Un alcali quelconque, soude ou potasse, s'était cristallisé en telle abondance sur les rives, qu'on eût dit qu'il était récemment tombé de la neige. Au prochain endroit où nous passâmes, les rives du cours d'eau principal dominaient de plus de deux cents pieds le lit desséché, et nous pouvions distinguer facilement les couches alternatives de roc et d'argile. Devant nous les montagnes étageaient, en s'éloignant, leurs formes gigantesques et leurs sombres forêts que le soleil couchant baignait de pourpre et d'or. Un torrent, s'élançant d'une fissure, bondissait en écumant sur les rochers et se perdait bientôt dans la forêt.

La magnificence de cette région pendant la saison des pluies doit être au-dessus de toute description; car c'est par milliers que les cataractes, voilées de vapeurs nuancées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, se précipitent en grondant vers les grandes rivières qu'elles vont gonfler de leurs eaux.

Dans le lointain, au fond de la vallée paisible,



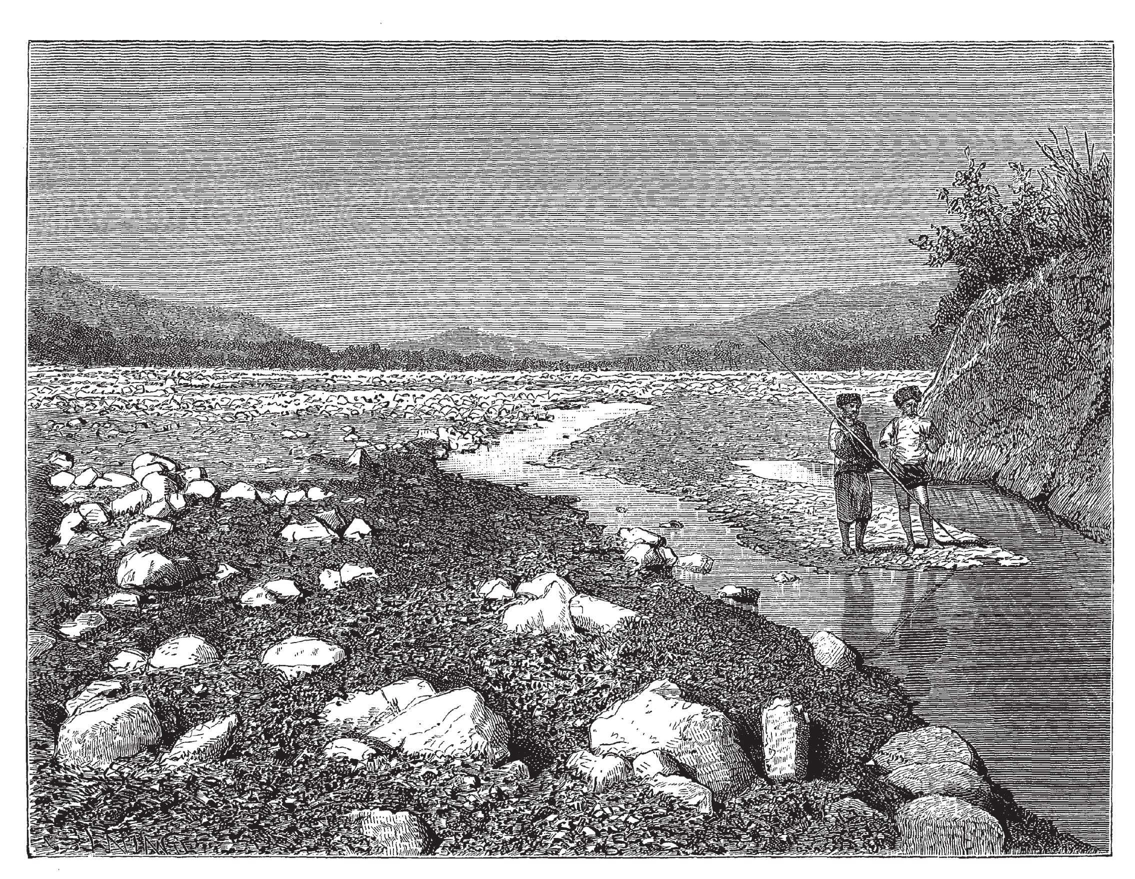
nous pouvions discerner le village de Lakoli, composé de quelques huttes grossières et de quelques arpents de terre cultivée, petite clairière au milieu de la vaste et exubérante jungle. Le crépuscule nous permettait encore de distinguer ses champs bordés de haies vives, de palmiers et de manguiers. Bientôt la nuit se fit autour de nous et il nous fallut chercher pour ainsi dire à tâtons le chemin du hameau. Un bruit éloigné de musique sauvage, de rires et de danse nous servait de guide. Ce fut ainsi que nous arrivâmes, sans avoir rencontré âme qui vive, à la hutte de Kim-Siang, vieillard que le docteur Maxwell connaissait un peu.

XII

Froid accueil. — Le commerce d'échange. — Une apparition.

Nous y fûmes assez froidement reçus. Le vieillard était alité, souffrant de rhumatismes et à moitié ivre d'opium. Une jeune fille l'éventait. Son fils, garçon de cinq pieds six pouces, était debout sur le seuil de la cabane avec sa femme. Des festons formés de têtes de cerfs et de sangliers tués à la chasse ornaient cette demeure. Le père, ayant fini sa pipe d'opium, nous permit de passer la nuit sous un hangar voisin.

Impatient de me procurer quelque nourriture et un



Lit de la rivière de La-lung pendant la saison sèche. — Dessin de J. Moynet.

vase où je pusse faire bouillir mon bain de nitrate d'argent qui (les photographes me comprendront) s'obstinait à ne pas me donner les images espérées, je me dirigeai à la lueur d'une torche vers la hutte d'un certain La-liat, Chinois d'Amoy venu là pour faire le commerce d'échange en nature avec les tribus des montagnes. Nous ne vîmes aucune trace de marchandises dans la demeure de La-liat. Il y avait sur le sol d'argile une table, et sur la table une mèche fumeuse brûlant dans une tasse d'huile. Autour de cette lumière tremblotante, une bruyante compagnie était occupée à fumer et à boire. Notre entrée fut peu remarquée et encore moins appréciée. Il n'y avait là rien de ce dont nous avions besoin, pas même un mot de politesse. Une vieille femme ivre s'avança en chancelant et nous offrit de nous vendre, après en avoir soigneusement vidé le contenu, une théière où il y avait eu du samchou.

Cependant La-liat, qui dormait sur une espèce de comptoir, se réveilla, et, reconnaissant mon ami, consentit à nous procurer ce qu'il pourrait. Cela se borna à une douzaine d'œufs et à une cruche de terre brune. Il ne voulait pas en accepter le prix et nous dûmes le forcer à prendre notre argent. Il nous montra du camphre, des cuirs, des cornes, des défenses de sangliers, du rattan et quelques autres marchandises en échange

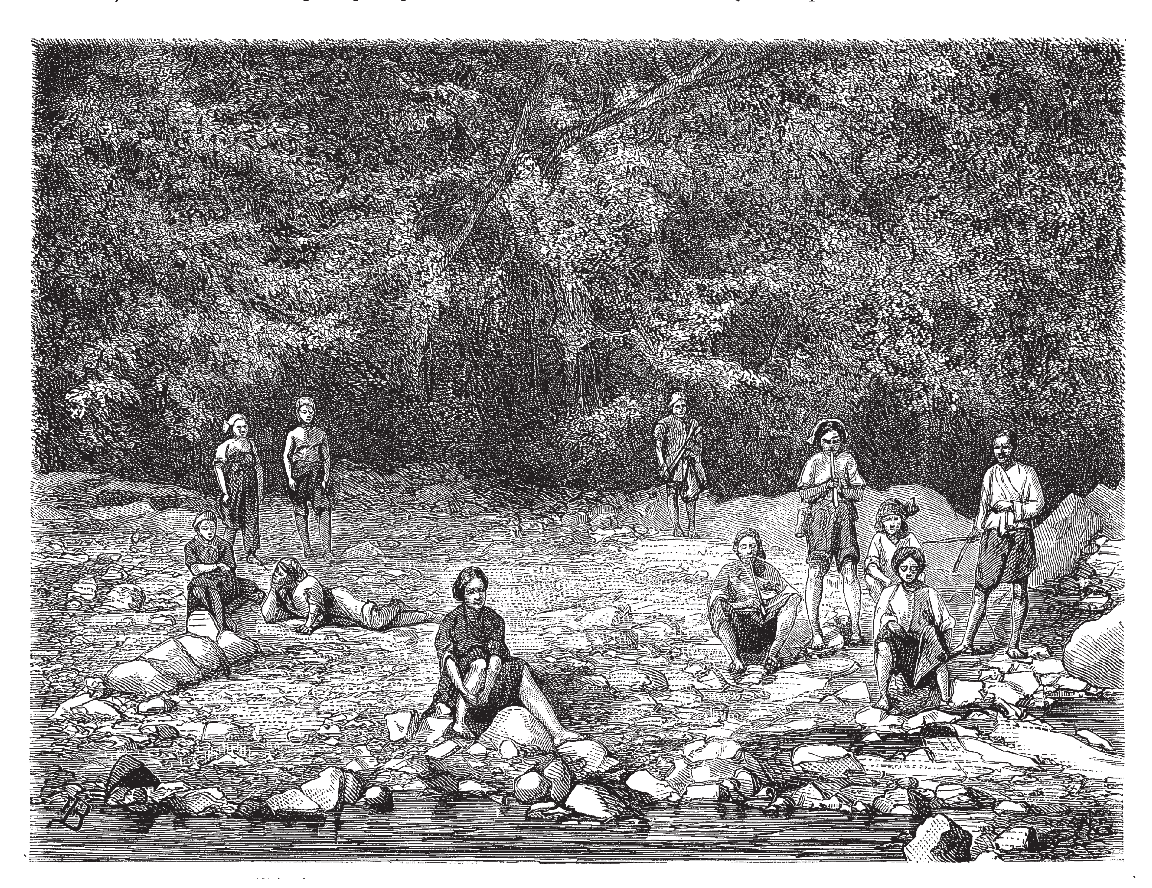


© Wellcome Library, John Thomson, V0036871.
La rivière La-lung pendant la saison sèche.

desquelles il avait donné aux sauvages qui étaient venus la veille à Lakoli pour conclure ce marché, des verroteries, du drap rouge de Turquie, des couteaux et de la poudre.

Notre guide armé dormait près de nous sur un paillasson pendant que Shong et moi étions occupés à faire bouillir mon bain de nitrate d'argent dans le pot chinois.

Ce travail ennuyeux nous prit beaucoup de temps. D'abord Shong s'endormit près du feu; puis je m'endormis à mon tour ; puis nous nous endormîmes tous les deux, et le feu s'éteignit presque. Il fallut le rallumer, et nous continuâmes ainsi jusqu'à ce que tout le liquide fût évaporé. A un certain moment les vapeurs alcooliques prirent feu; je fus réveillé en sursaut par un cri terrible, et ne fus pas peu étonné de voir tout près de mon visage les traits hideux d'une vieille sauvagesse terrifiée. Elle avait dû être envoyée pour nous surveiller, et disparut soudain dans l'obscurité d'où elle était sortie. Shong, dérangé aussi dans son sommeil, vit cette apparition, et déclara que c'était.... mais il n'est pas nécessaire de rapporter ce qu'il dit. Toujours est-il qu'il ne dormit point d'un sommeil tranquille après cet incident. Je ne saurais



Pêcheurs pepohoans. — Dessin de F. Bassot.

trop dire moi-même ce qu était cette vieille sorcière ni comment elle disparut. Elle avait assurément quelque chose de hagard, de hideux et de surnaturel, et sa disparition fut aussi soudaine et silencieuse que celle de la bouffée de fumée qu'en s'en allant elle chassa violemment de sa courte pipe de bambou.

Nous eûmes après cela quelques heures de repos et à la pointe du jour il fallut se remettre en route. Après l'ébullition de la nuit, mon bain de nitrate d'argent me donna pleine satisfaction; mais l'eau que je dus employer était si alcaline qu'il fallut une bonne dose de vinaigre chinois pour la rendre légèrement acide.

XIII

Retour. — Étonnements comiques. — Incidents. — Repos à Baksa École.

Quand nous atteignîmes le sommet de la première chaîne de montagnes en revenant de Lakoli, je me sentis si fatigué que j'aurais infiniment mieux aimé m'étendre par terre et dormir que de disposer mes instruments pour prendre de nouvelles photographies; mais nous avions encore de quarante à cinquante kilomètres de chemin à faire avant la nuit, sans parler du travail photographique. Nous ne nous reposâmes donc qu'un instant, à l'ombre d'un arbre d'où nous aurions

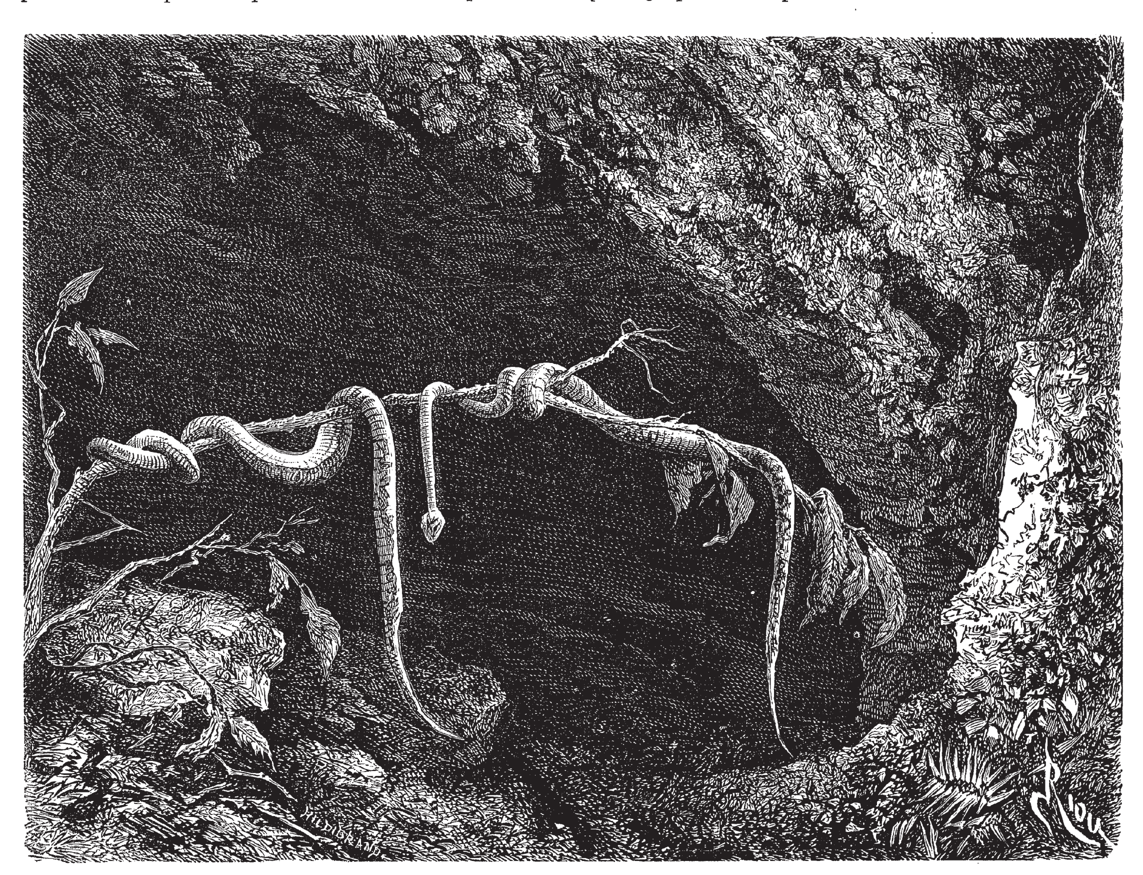


© Wellcome Library, John Thomson, V0037224.
Pêcheurs pepohoans près de La-lung.

Un tirage d'époque par John Thomson, offert à Élisée Reclus,
se trouve dans les collections de la Société de géographie sous la cote Wd 34-46.

été heureux de pouvoir contempler à loisir le paysage magnifique qui s'offrait à notre vue. Shong poussa un profond soupir, et je crus que, vaincue enfin, la nature matérielle de sa race se laissait aller à l'admiration du panorama splendide qui s'étendait devant nous. Mais il n'en était rien. Fidèle à sa manière de voir traditionnelle, il répondit à mes questions en manifestant le contentement qu'il éprouvait de revenir de cette expédition avec sa tête sur ses épaules. Les événements de la nuit précédente lui avaient fait craindre un moment qu'elle ne lui fût enlevée pour être suspendue parmi les autres trophées de la même espèce qui ornaient l'extérieur de la hutte de notre sauvage amphitryon. Il ne désirait, dit-il, me causer aucune alarme; mais il ne pouvait s'empêcher de me dire qu'il savait de source certaine que beaucoup de Chinois et d'Européens avaient été tués et mangés par les sauvages.

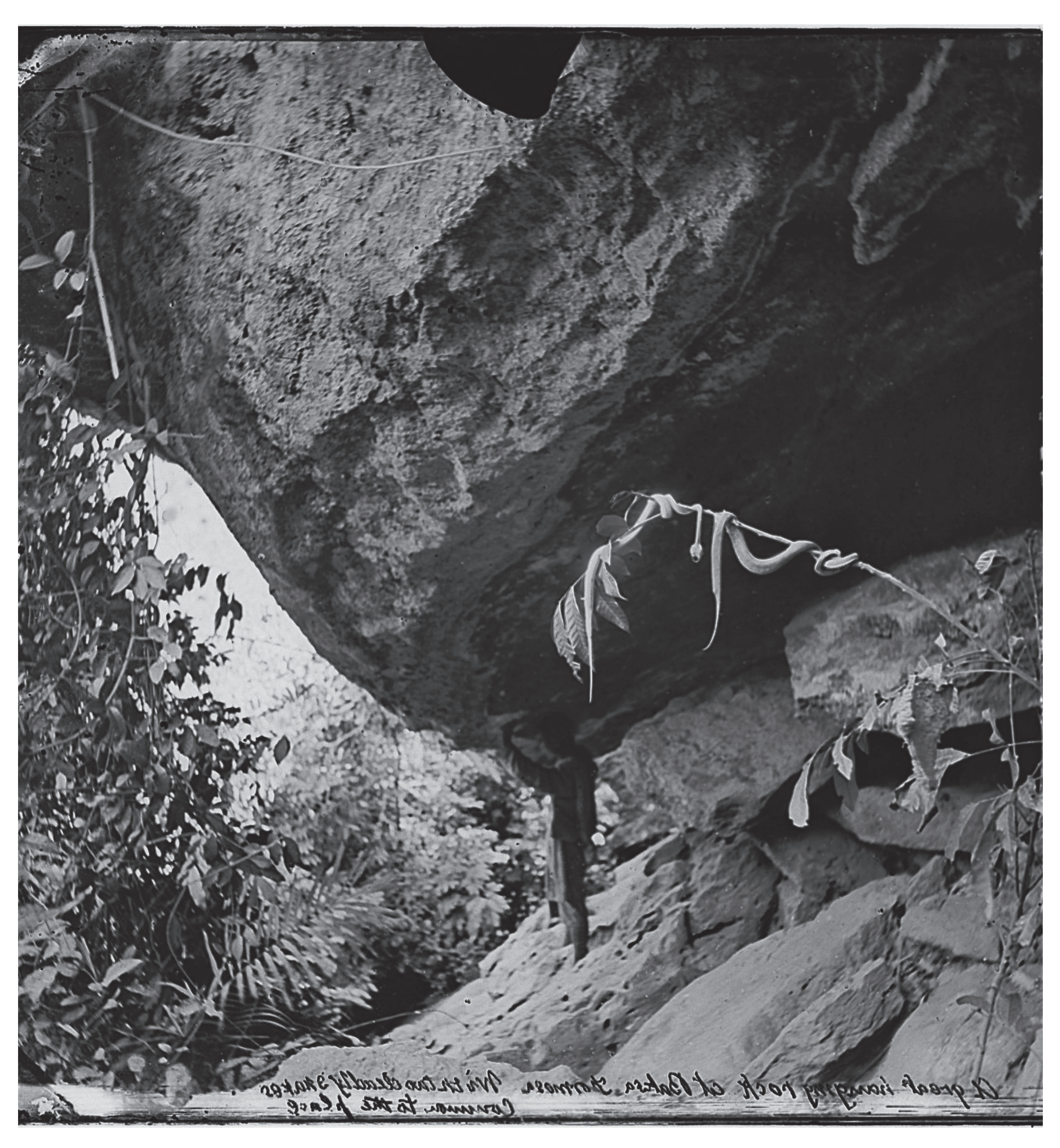
Le docteur Maxwell ne se sentait pas bien. Toutefois il avait promis d'être à Baksa le jour suivant pour y célébrer l'office divin; nous ne pouvions donc pas nous arrêter. Au pied d'une autre rangée de collines, sur le bord d'un clair ruisseau, je pris deux photographies de plus et nous nous arrêtâmes un



Serpents de Formose (voy. p. 231). — Dessin de Riou.

peu pour admirer une belle nappe d'eau et nous baigner les pieds dans son onde fraîche. A notre approche, des myriades de petits poissons se réfugièrent sous les pierres, des multitudes d'étranges insectes nageaient à la surface, et, rapides comme l'éclair, paraissaient et disparaissaient dans les roseaux. Accroupi sur une grande feuille, un énorme crapaud surveillait nos mouvements avec tant de sérieux et de dignité qu'on aurait juré qu'il s'attendait à ce que nous lui fissions des excuses pour la liberté grande que nous avions prise de l'interrompre dans sa toilette matinale. Je voulus le photographier; mais au moment où je dirigeai sur lui la lunette de mon appareil, il piqua une tête et nous faussa compagnie. Le reste de la journée ne fut qu'une marche pénible à travers monts et vallées.

A midi, nous nous arrêtâmes dans un hameau où nous trouvâmes à la porte d'une hutte une vieille femme qui vendait des fruits. Là une nombreuse compagnie de Pepohoans s'assembla pour nous voir manger. Ce devait être pour eux un spectacle très-réjouissant, car ils poussaient toutes sortes de grognements et d'exclamations en nous voyant dévorer avidement des œufs durs que nous arrosâmes de thé. Quelques-uns, par un mouvement d'imitation involontaire, jouaient à vide des mâchoires en nous regardant manger. L'expression générale des physionomies était celle



© Wellcome Library, John Thomson, V0036881.
Rocher en équilibre à Bak-sa [MuCha] avec deux serpents venimeux fréquents à cet endroit.

d'une grossière curiosité animale. Je doute cependant que la satisfaction des spectateurs ait pu être beaucoup plus vive que celle que nous procura ce simple repas. Le docteur, selon sa coutume, s'entretint avec quelques-uns des assistants et donna des prescriptions aux malades, qui étaient fort nombreux.

Ayant rencontré un peu plus loin une belle pièce d'eau, nous nous y arrêtâmes pour y faire une partie de natation. Peu d'heures après, mon ami, tout à fait malade, dut se coucher à l'ombre de quelques arbustes dans un endroit où il n'y avait pas une goutte d'eau pure. A sa demande, je lui donnai une dose de quinine et de fer, et au bout d'une heure de repos nous nous remîmes en marche.

Sur une colline au-dessus de Baksa nous trouvâmes une hutte où l'on nous régala d'une tasse d'excellent



Montagnards de Formose. — Dessin de A. Marie.

miel. En descendant l'arête montagneuse dont j'ai parlé à notre départ, le pied me manqua. J'évitai une chute effroyable en m'accrochant aux bords tranchants du rocher où je me coupai affreusement les doigts. Enfin nous atteignîmes Baksa et pas n'est besoin de dire que nous dormîmes cette nuit-là d'un profond sommeil. Mon ami, quoique fiévreux et malade, put cependant célébrer l'office divin le lendemain matin, comme il l'avait promis. Ce fut à Baksa un jour de fête, et plus de trois cents chrétiens se réunirent dans la petite chapelle de la Mission. Il y a une école attachée à l'établissement, et l'on y enseigne, aux adultes aussi bien qu'aux enfants, à lire et à écrire dans le dialecte chinois d'Amoy. Un ou deux airs indigènes



"Les fruits croissent en grande abondance à Formose.
Les plus délicieux et les plus parfumés de ces fruits sont les oranges, les ananas, les mangues, les bananes.
Il y a aussi des prunes, des pêches, des poires, des grenades, des goyaves, des citrons, des fraises et des framboises."
Voyage en Chine, John Thomson.



© Wellcome Library, John Thomson, V0037210.



ont été adaptés à nos hymnes, et ces chants, bien que sauvages et plaintifs, ont quelque chose d'assez agréable. A l'exception de quelques airs, simples ballades transmises de père en fils, les Pepohoans n'ont, que je sache, aucune musique et aucun instrument musical. Ils ont des habitudes très-primitives et ne pratiquent aucun autre art que l'agriculture, et encore dans sa forme la plus grossière; mais le grand charme que l'on éprouve au milieu de ces tribus ignorantes tient à leur extrême bonne foi et à leur honnêteté sans art. Durant tout notre voyage mes boîtes furent très-souvent laissées ouvertes; personne n'était auprès d'elles pour les surveiller, et jamais il n'y manqua une épingle.

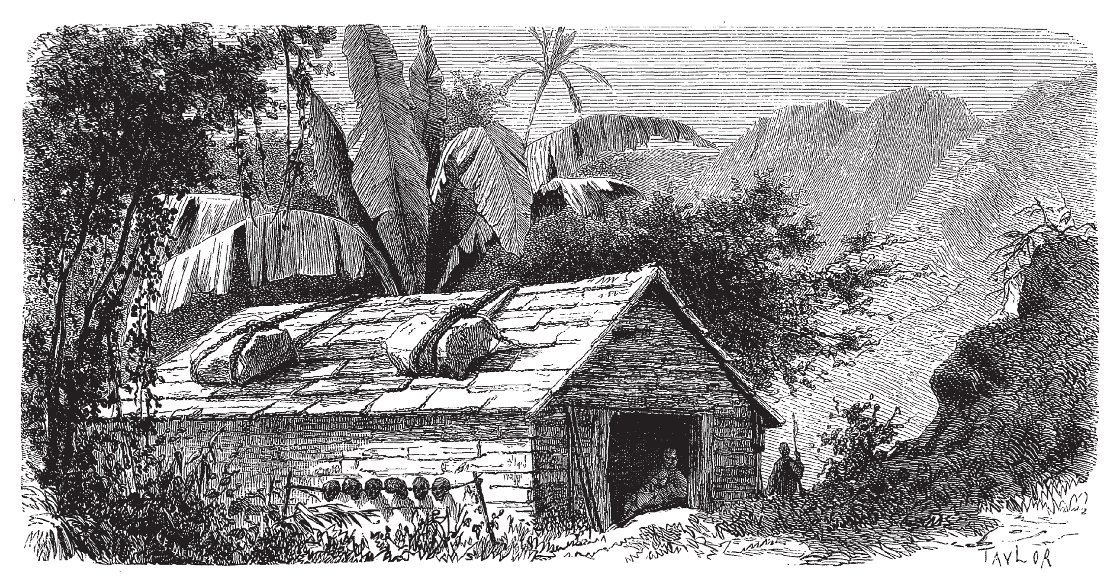
Je ne quittai pas sans quelque émotion cette île non moins remarquable pour son incomparable beauté que pour les mœurs hospitalières de ses habitants. Plus tard je revins et voyageai par terre jusqu'à Ta-kao, dans l'intention de visiter les retraites des sauvages du sud; mais ils étaient en guerre avec les Chinois, et il n'y avait pas moyen de passer sur leur territoire.

XIV

Distribution des différentes races et tribus dans l'île de Formose. Produits. — Exportation.

Il me reste à donner quelques renseignements sur l'ethnographie de Formose et sur ses produits naturels.

Des annales authentiques permettent d'affirmer que ce fut vers l'année 1430 que les Chinois, pour la première fois, abordèrent à Formose. Un écrivain chinois a constaté que « ce ne fut que postérieurement à l'expulsion de la dynastie des Mings, qui avait régné sur la Chine pendant deux cent quatre-vingt-huit ans, que



Hutte d'un montagnard de Formose. — Dessin de Taylor.

les habitants du continent découvrirent l'existence de Thaï-Ouan (Formose). »

Assurément l'île, étant en vue du continent, dut être connue bien des siècles avant cette époque, mais probablement redoutée comme une terre habitée par des sauvages cruels. A la longue cependant, les Chinois traversèrent le détroit en grand nombre, fondèrent des colonies, et peu à peu, plus encore par la diplomatie que par les combats, parvinrent à s'emparer des terres fertiles, héritage des honnêtes, peu industrieux et trop confiants indigènes. Des cités furent fondées et entourées de murs élevés, et les aborigènes, en dépit de leur courage et de leur bon droit, furent dépouillés des riches terres qui avaient appartenu à leurs ancêtres, et forcés de chercher un refuge au milieu des rochers sauvages et des sombres forêts de leurs terrains de chasse.

Les habitants de Formose sont distribués de la manière suivante. Les Chinois, venus surtout de la province de Fou-kien, occupent toutes les meilleures terres, c'est-à-dire les grandes plaines de l'ouest qui s'étendent du nord au sud dans toute la longueur de l'île et même la contournent un peu au nord. Les Hak-kas, race brave et vigoureuse, venus aussi de la province de Fou-kien, mais qui parlent un dialecte à eux et sont regardés par des gens compétents comme n'étant pas du tout de la même race que les Chinois, occupent les pays frontières qui confinent aux aborigènes.

Les Hak-kas ne répugnent point à se battre, et l'on peut dire que, sur les contre-forts des montagnes et dans les vallées, ils forment comme la garde avancée de la grande armée des industrieux cultivateurs des plaines. Ils ont avec les montagnards des collisions si fréquentes qu'ils sont forcés de cultiver leurs champs sous les armes et de fortifier leurs villages. C'est ainsi



© Wellcome Library, John Thomson, V0037048.
Castor oil trees (plants de ricin).

qu'ils portent graduellement la guerre et l'industrie plus avant dans l'intérieur du pays. Un grand nombre de ceux qui, parmi les immigrants de la province de Fou-kien, se distinguent par leur prudence et leur peu de goût pour les combats, travaillent à s'insinuer dans les cœurs et sur les terres des indigènes en leur fournissant des armes à feu, de la poudre, de l'opium, du sam-chou et d'autres marchandises en échange desquelles ils reçoivent (outre de jeunes demoiselles qu'ils épousent, ayant laissé leurs premières femmes en Chine) du camphre, des cornes, des cuirs et d'autres productions du territoire des sauvages.

Les aborigènes sont divisés en tribus ou clans parlant des dialectes qui diffèrent tous les uns des autres, mais sont tous proches parents et paraissent avoir pour ancêtre commun la langue malaise.

Au nord, est la tribu des Chekhoans, à demi civilisée et en partie soumise au gouvernement chinois. Elle occupe les vallées et les contre-forts des montagnes les plus rapprochés du territoire des montagnards indépendants. Ceux des Chekhoans qui s'adonnent à l'agriculture ont appris le dialecte que parlent les Chinois du sud de la province de Fou-kien; les autres vivent de pêche et de chasse et ont conservé leur langue maternelle.

Vers le sud, et dans une situation analogue à celle des Chekhoans, sont les Pepohoans (en chinois, *étrangers de la plaine*). La plupart sont de paisibles cultivateurs soumis au gouvernement chinois et familiers avec le dialecte d'Amoy; mais ils ont conservé les caractères distinctifs de leur race.

Malheureusement ceux d'entre eux qui s'adonnent, à l'imitation des Chinois, au commerce, au jeu, à la consommation de l'opium, marchent rapidement vers l'extinction de leur nom, de leur nationalité et de leur race, et les rusés Chinois savent bien de quel prix sont pour eux ces puissants agents de conquête. Le sauvage qui se met à fumer de l'opium devient en peu de temps l'esclave de cette habitude, et il vendrait alors ce qu'il possède pour une pipe de cette abominable drogue. Mais il en est parmi les aborigènes de ce paradis des mers orientales qui ont appris à redouter les perfides avances et les présents funestes des Chinois, pour lesquels, ainsi que je l'ai dit, ils ont une haine fortement enracinée. Est-il étrange qu'il en soit ainsi, lorsque, de leurs montagnes, ils voient les plaines riantes qu'habitaient leurs ancêtres gardées par les forteresses de leurs ennemis, et parsemées de villes et de villages où fourmille une population dont l'industrie a remplacé les jungles et les clairières sauvages par des champs cultivés sur lesquels court un réseau argenté de canaux qu'alimentent des ruisseaux limpides, tombant en cascade sur les flancs de leurs montagnes? Ces montagnes et tout le versant oriental de l'île appartiennent encore aux tribus indépendantes.

On compte en allant du sud au nord dix-huit tribus kalies, qui formant une confédération sous un chef unique nommé Toketok. Le nombre de leurs membres est approximativement évalué à dix mille.

Au nord des tribus kalies sont celles des Boutangs, et un peu plus haut, exactement à l'est de Thaï-Ouan, les Bantanlangs. Près de là, une autre tribu composée d'environ mille personnes occupe un territoire appelé Pilam, et cent ou cent vingt kilomètres plus au nord sont les Pachiens, les Sibicoons, les Samobü, et à une égale distance de ceux-ci, encore plus au nord, les Pchui-hoans et les Pchay-hoans, ces derniers, dit-on, cannibales. Entre ce point et l'extrémité septentrionale de l'île, nous trouvons d'abord les tribus de Tangao et puis les Koui-Yings des montagnes de Tamsoui. Les plus sauvages et les plus guerrières de ces tribus sont la terreur de leurs voisins chinois établis plus bas sur le territoire limitrophe. En général ces tribus, si mal disposées envers les Chinois, se montrent on ne peut plus affables envers les Européens, qu'elles associent aux Hollandais dont la tradition perpétue chez elles l'excellent souvenir.

Quant aux produits de Formose, ils sont aussi divers que nombreux, mais le commerce est écrasé sous le poids de toutes sortes de taxes directes et indirectes établies par le gouvernement chinois, et les quelques ports qu'offre la côte sont négligés à ce point qu'ils s'ensablent rapidement et deviennent de jour en jour plus inabordables. Le port de Ke-Loung, à l'extrémité septentrionale de l'île, est le plus utile de tous, étant accessible en toute saison. Quant au port de Ta-kao, par suite du courant qui s'y fait sentir durant la mousson du nord-est et du violent ressac qui bat sans cesse les rives occidentales de l'île, il est fermé au commerce durant six mois de l'année. Pendant ces six mois que règne la mousson, le commerce ne se fait qu'en bravant toutes sortes de dangers.

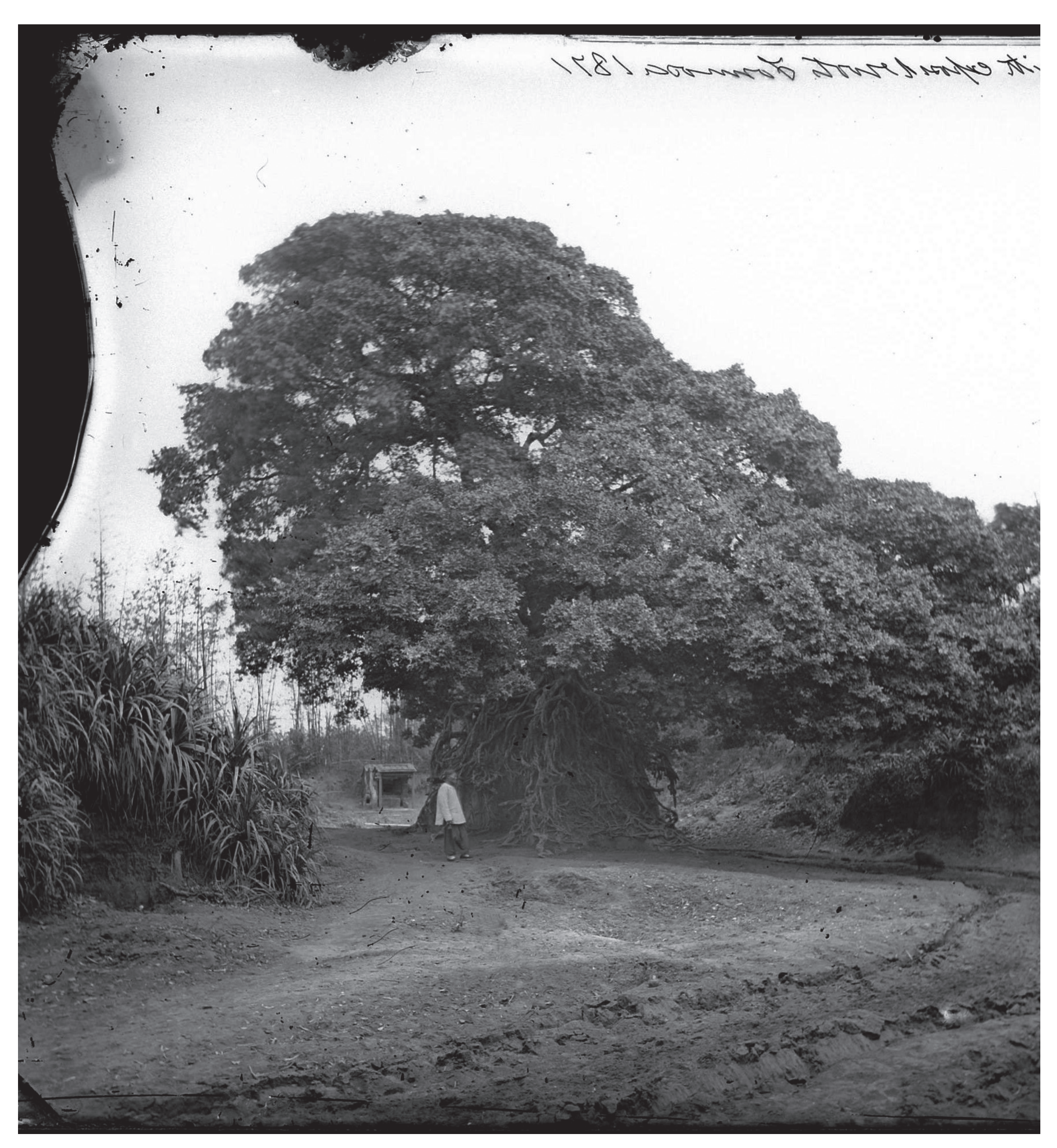
Les gisements de houille que l'on a récemment découverts sur plusieurs points, et plus particulièrement au nord de l'île, donnent à Formose une nouvelle et très-grande importance. Nul ne le sait mieux que les Chinois qui, à l'heure même où nous écrivons, travaillent de leur mieux à créer une puissante flotte de navires à vapeur. Les mines de houille de Keluong sont exploitées avec tant de succès, et le charbon est de si bonne qualité, que les bateaux à vapeur étrangers qui font le commerce dans ces parages avaient pris l'habitude de venir s'y approvisionner; mais le charbon a été grevé de droits tellement lourds, qu'ils y viennent aujourd'hui beaucoup moins fréquemment. L'exportation de cet important article de commerce monte à trente mille tonnes par an, quantité énorme, si l'on songe aux procédés primitifs employés par les Chinois pour l'exploitation des mines.

Des expériences faites avec les plus grands soins sur quelques échantillons, ont démontré que les charbons de Formose sont d'environ quinze pour cent inférieurs aux meilleurs charbons d'Australie. On se plaint aussi beaucoup de la petitesse des morceaux, et tout le monde sait que la perte sur le menu ou



© Wellcome Library, John Thomson, V0036866.
Bak-sa [MuCha], Autotype II-3-8.

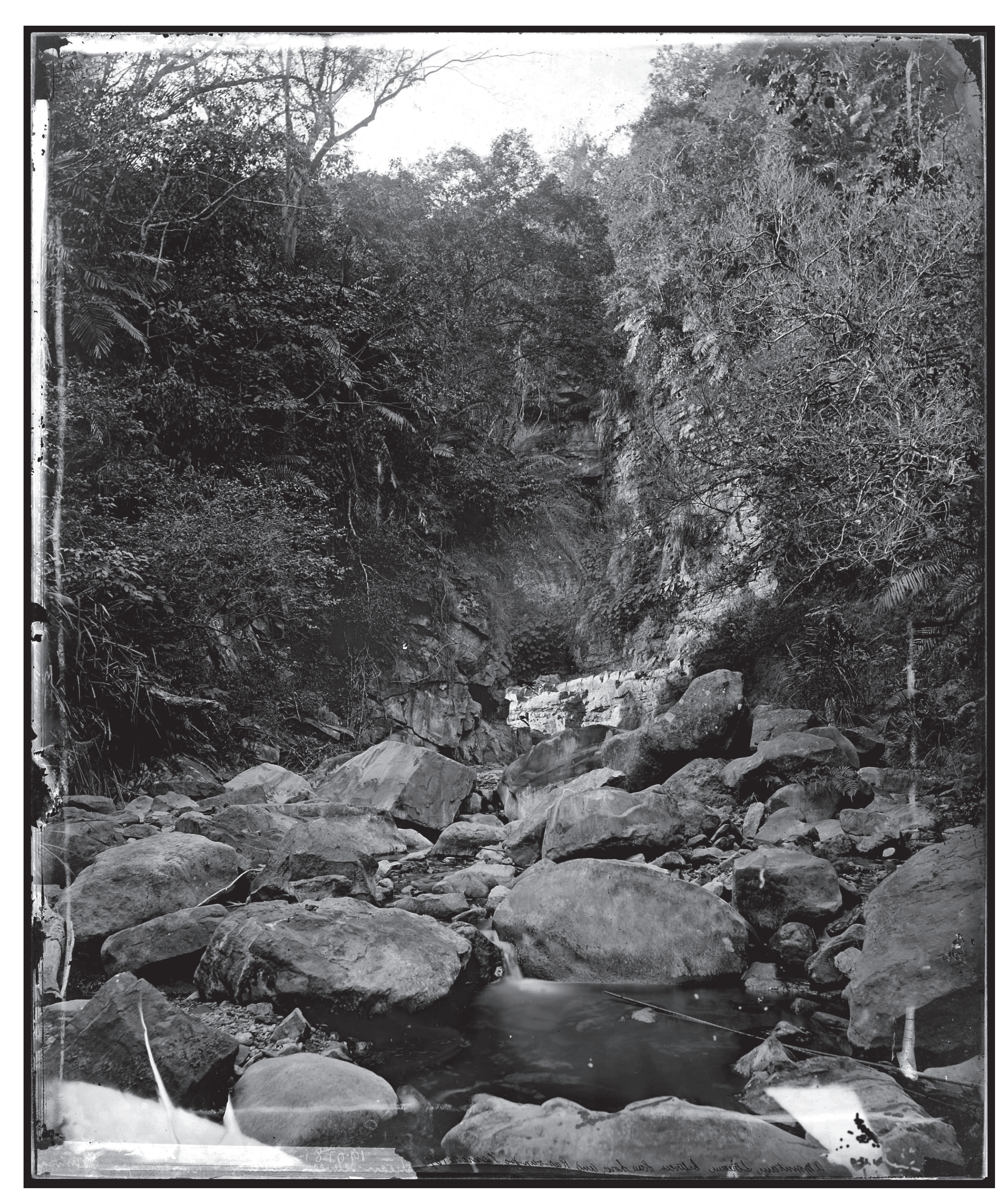




© Wellcome Library, John Thomson, V0036884.
Banyan, 1871.

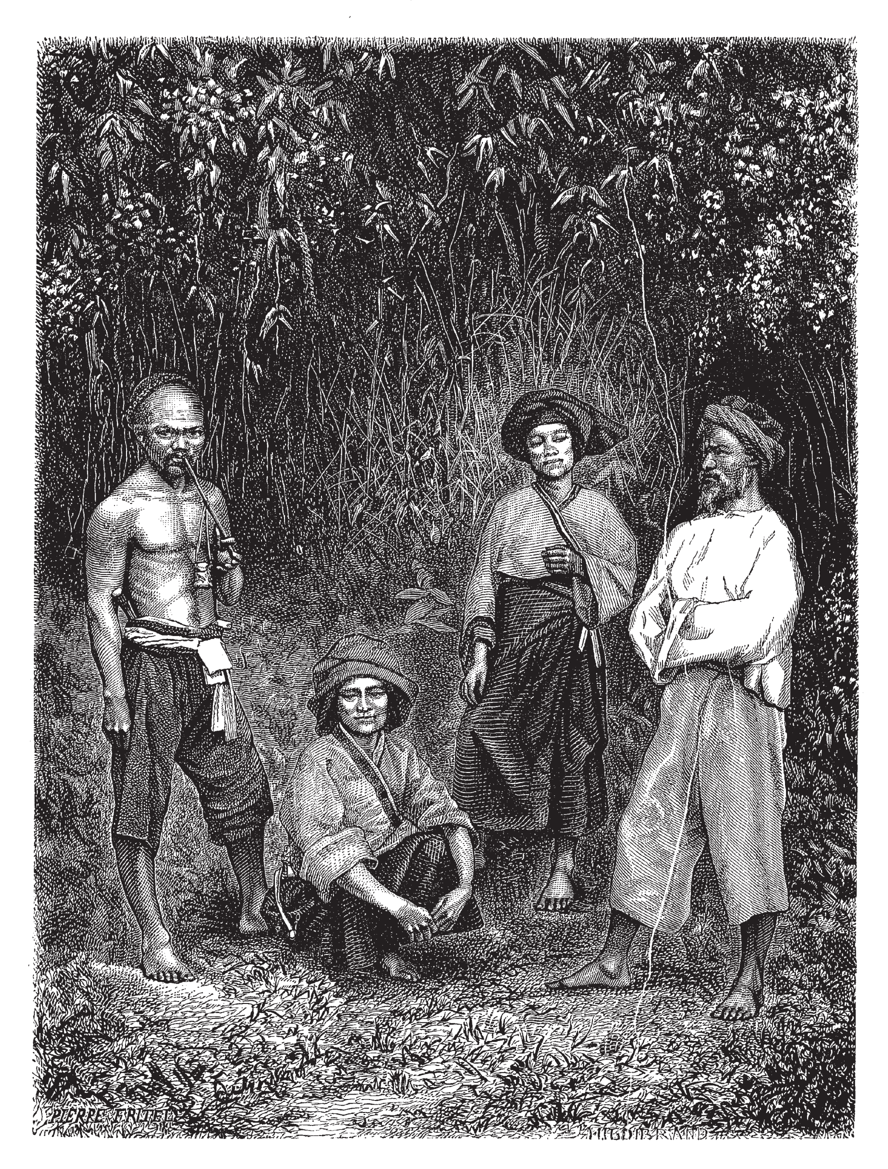


© Wellcome Library, John Thomson, V0036883.
TaiNan.



poussier de charbon est considérable. Mais ce défaut provient uniquement de la mauvaise exploitation des mines; et, tout considéré, ce charbon reste supérieur en qualité aux charbons de la Chine et du Japon. On peut donc compter que lorsque les droits seront abaissés et les mines mieux exploitées, les charbons de Formose seront encore bien plus recherchés qu'ils ne le sont aujourd'hui. A l'appui des droits élevés qui grèvent cet article, on fait valoir un argument qui est bien chinois. Il faut, disent les directeurs des douanes, que les droits soient assez élevés pour que les mandarins locaux estiment qu'ils valent la peine qu'on s'en occupe, sans quoi ils négligeraient d'encourager l'exploitation des mines et probablement créeraient au commerce toute espèce d'embarras.

Les Chinois ne font pour le moment que gratter



Pepohoans. — Dessin de P. Fritel.

la surface des immenses gisements de charbon qui se trouvent au nord de Formose, et tant qu'ils n'emploieront pas les pompes à vapeur et autres appareils en usage dans les mines exploitées par les Européens, ils n'effleureront même pas les riches filons qui ne se trouvent qu'à une certaine profondeur dans le sol.

Le camphre est un des plus importants articles d'exportation de Formose. L'arbre qui le produit se plaît sur les plus bas contre-forts de la chaîne centrale, où je l'ai vu croître en grande abondance parmi les autres essences forestières. Il fut un temps où le commerce du camphre était monopolisé par le gouvernement local et où les marchands étrangers étaient for-



Pepohoans [PingPuFan].

Un tirage d'époque par John Thomson, offert à Élisée Reclus,
se trouve dans les collections de la Société de géographie sous la cote Wd 34-42.

cés de s'adresser à un fermier général chinois auquel le monopole était concédé. Ce monopole, qui était funeste à l'extension du commerce et donnait lieu à des démêlés interminables, fut aboli en 1868. Le résultat immédiat de cette mesure fut que, tandis qu'en 1867 l'exportation avait été de cinq mille quatre-vingt-dix-neuf picouls[1], elle s'éleva en 1868 à dix-huit mille quatre cent quatre-vingt-huit. Les Hak-kas sont à peu près les seuls habitants de l'île qui pratiquent la distillation du camphre. Les aborigènes se contentent de recueillir le bois et de le vendre aux Hak-kas qui le coupent en petits morceaux et, par un simple procédé de saturation, d'évaporation et de condensation successives, extraient le camphre du commerce de ce bois odorant dont ils se servent ensuite comme de bois de chauffage. Le fourneau et l'alambic des Hak-kas, malgré le caractère primitif de leur construction, sont très-ingénieux et parfaitement adaptés au genre de service qu'ils doivent rendre.

Le thé, dont la culture a été tout récemment introduite dans l'île, est déjà devenu un des principaux articles de commerce, et il est d'assez bonne qualité pour être recherché par les marchands étrangers.

Le riz, qui est aussi une des principales productions de l'île, n'est cependant pas un des principaux articles de commerce avec les nations étrangères, et cela se comprend, car tout le monde sait que les provinces maritimes de la Chine suffisent déjà amplement aux besoins du dehors.



Jeune fille pepohoane. — Dessin de P. Fritel.

Parmi les produits secondaires il faut mentionner l'indigo, une sorte de papier fait avec la moelle d'un arbuste, le soufre et le sucre. Ce dernier article est l'objet d'une exportation considérable dans le sud de Formose et dans les ports de Thaï-Ouan et de Takao. De vastes champs de cannes se voient dans les plaines du sud, où le sucre est cultivé et manufacturé par les Chinois. Les procédés employés pour broyer la canne et en cristalliser le jus sont grossiers et laissent perdre une quantité considérable de matière saccharine; mais les cultivateurs et les usiniers n'en persistent pas moins dans leur opposition à toute introduction de machines étrangères. Cette opposition peut s'expliquer en partie par le manque de capital. La terre, en effet, est cultivée par des paysans propriétaires qui, s'ils n'avaient à redouter les extorsions de ceux qui les gouvernent, s'entendraient volontiers avec les étrangers disposés à fournir le capital et le matériel nécessaires à la construction des raffineries les mieux ordonnées. En l'état actuel, les marchands étrangers ont des agents chinois qui encouragent les fermiers pauvres à cultiver leurs terres et leur achètent leurs récoltes sur pied.

Il y a dans le nord de l'île des soufrières très-étendues, dont les plus belles sont celles qui se trouvent près de Tam-Soui, mais qui restent à peu près improductives, le gouvernement ne permettant pas qu'on les exploite.

Formose est très-riche en bois de construction. La partie de l'île qui est encore habitée par les aborigènes est couverte de forêts où croissent des arbres gigantesques. Quelques-unes des essences sont remarquables comme dureté et très-recherchées pour les constructions navales. Il m'est impossible de donner une description de toutes ces sortes d'arbres, et je dois me contenter d'appeler l'attention sur ce fait, que les bois de construction, bien qu'extrêmement abondants, ne sont pas encore devenus un article de commerce : ils serviront probablement plus tard à former les traverses des chemins de fer, dont le réseau doit s'étendre sur les vastes plaines de l'empire chinois.

Traduit par A. TALANDIER.

1. Le *picoul* est une mesure chinoise d'environ cent trente livres.



Fillette pepohoan à Bak-sa [MuCha]. Cf. Autotype II-4-11.

Un tirage d'époque par John Thomson, offert à Élisée Reclus,
se trouve dans les collections de la Société de géographie sous la cote Wd 34-45.



© Wellcome Library, John Thomson, V0037207.
Bak-sa [MuCha].



Deux femmes pepohoans à Bak-sa [MuCha]. Cf. Autotype II-4-9.



Femme de Bak-sa [MuCha]. Cf. Autotype II-2-3.



Femmes pepohoans, Bak-sa [MuCha].

Un tirage d'époque par John Thomson, offert à Élisée Reclus,
se trouve dans les collections de la Société de géographie sous la cote Wd 34-43.

Francis Huré

Le Consulat du Pacifique

Ambassadeur de France dans différentes capitales, Francis Huré a publié plusieurs livres intéressants dont *Portraits de Pechkoff* (Fallois, 2006, 192 p., isbn 978-2877066020) commentés ou disponibles sur le le site <*www.francishure.com*>. Révoqué par l'administration des Affaires étrangères du régime de Vichy, Francis Huré gagne Alger. Mobilisé à la 2e D. B. en Libye, il est envoyé à Moscou en 1944, comme membre de la Représentation du Comité français de libération nationale. Il s'embarque pour le Japon, en 1947, y retrouve le général Pechkoff, fils adoptif de Gorky, Russe devenu Français et ambassadeur de France. Il accomplit de nombreuses missions à Séoul, HongKong, Nankin, Pékin, Shanghai et Formose. Ce sont sans doute ses séjours dans l'île qui sont à l'origine d'un agréable ouvrage, publié en 1962 chez Robert Laffont, qui a reçu le prix Cazès. Pour une anthologie de textes et images sur Taiwan, l'auteur nous avait autorisés à en utiliser un extrait que nous sommes heureux de reproduire ici.

M.C

[...] Je suis le premier consul que la République ait envoyé dans cette île d'Asie, si reculée que les atlas la situent à l'extrémité des cartes, dans le coin des échelles et des légendes.

Bien qu'appartenant à un archipel fameux, elle vécut longtemps dans une condition obscure. Quelques livres anciens, ouvrages d'érudits ou de navigateurs, la mentionnent : « Les annales de cet État ne présentent qu'une suite de tremblements de terre, de tempêtes et de changements de dynastie ».

Les archives de la Marine possèdent heureusement un document plus explicite, intitulé « Détails intéressants sur les productions naturelles et industrielles, les monuments et les bizarreries d'une terre peu connue, ainsi que sur les mœurs et les usages de ses habitants ». Ce mémoire, dû à la science de mon grand-oncle qui, en l'an de grâce 1860, séjourna deux mois dans les parages, constitue l'étude la plus sérieuse en la matière. Ma famille en tient une copie, l'original est au ministère. Plus par dévotion que par réelle curiosité, j'en fus dans ma jeunesse l'un des rares lecteurs, nul autre que moi ne songeant à acquérir des connaissances sur un territoire offrant aussi peu de sujets pour la conversation, où les commerçants n'entretenaient aucun comptoir, les diplomates aucun poste, et dont l'Église avait négligé la conquête. Les fonds silencieux de l'histoire regorgent d'épaves qui ont sombré dans l'oubli.

La guerre qui ravagea de si vastes continents et décima des peuples si divers épargna l'archipel. Le tragique massacre, eût-il été suivi d'une paix digne de ce nom, que l'île eût continué son obscure existence. Mais les traités incomplets, les accords réticents succédant aux conflits, les puissances victorieuses ne s'entendant sur rien, pas même sur le vocabulaire de leurs contrats, il en résulta cette crise permanente, cette trêve toujours précaire qui transforma le Pacifique en un champ clos dont chaque point fut repéré, convoité comme un atout précieux dans ce jeu terrible.

Tout aussitôt on s'aperçut que l'île existait, que sa place commandait. Son rocher en forme de casque apparut dangereusement souverain, coiffant un redoutable et provocant libre arbitre. Le livre de mon grand-oncle fut réimprimé trois fois, mais on y chercha en vain la réponse aux questions que posait la situation nouvelle. Comme on ne pouvait se satisfaire d'informations puisées au petit bonheur, le gouvernement décida d'envoyer dans ce secteur un représentant avec rang de consul.

Être choisi, à mon âge, pour un poste de cette importance me flattait. Alors que mes contemporains se contentaient de fonctions subalternes, que leur ambition se limitait à obtenir le patronage d'un directeur ou d'un ministre, j'étais d'un seul coup mon propre maître et pourvu d'une responsabilité dépassant les préoccupations nationales, puisqu'il s'agissait d'apprécier une situation faisant partie d'un

contexte de guerre et de paix à l'échelle du monde. Les avocats du diable, les prudents, les jaloux me parlaient d'éloignement, de climat, de toutes sortes d'embûches que je serais appelé à rencontrer.

Je négligeais leurs avis. Une voix insinuante faisait taire les calculs de la raison ; je me cachais de mes plus chers amis et presque de moi-même, pour l'écouter. Le ministre me reçut.

« Vous allez découvrir, me dit-il avec cette éloquence précise qui lui est propre, un territoire dont nous ne savons rien depuis l'exploration qu'en fit votre grand-oncle, sinon qu'il détient la clef d'une vaste zone que nous ne pouvons abandonner aux convoitises d'autrui. Comprenez bien que notre objet n'est pas de nous en emparer. Ainsi que je l'ai dit à la Commission et que je l'ai répété au Parlement, nous cherchons au contraire à y préserver le « statu quo ». Mais nous soupçonnons nos adversaires de nourrir d'autres desseins, de forcer une alliance qui cacherait une annexion. Moscou vient d'y nommer un observateur. Nous devons donc répondre à ce geste par un autre, exactement semblable. Votre présence sera notre réplique. Lorsque, là-bas, vous visiterez votre collègue russe, faites-lui comprendre que si nous ne voulons pas envenimer nos disputes par un litige nouveau, nous ne saurions tolérer que son gouvernement mène contre un État indépendant une entreprise qui serait fatale à la paix. La mission qui vous est impartie est délicate ; sachez que ses résultats seront essentiels. Je vous fais confiance pour sa réussite, ce sera la chance de votre carrière de l'avoir menée à bien. »

Au sortir de l'audience, je fixais le cap de mon destin en me préparant au voyage. L'île hantait les propos, mais on évitait de la désigner autrement que par ce terme, « l'île », comme s'il était téméraire de nommer un lieu dont le sort, ainsi que l'orthographe, présentaient tant d'incertitudes. [...] J'avais décidé de voyager par mer, puisqu'il ne m'était pas possible de prendre l'avion à cause de l'importance de mes bagages. [...]

Après une semaine de brumes, le temps s'éclaircit. Réveillé tôt par l'aurore, je quittai ma cabine et, frileux sur le pont, j'affrontai l'Orient. À cette heure, le bateau était à moi, le vent fouettait mon visage, emplissait mes poumons. À partir de ce jour, je ne m'asseyais que rarement sur les fauteuils de toile où j'avais passé mes premiers après-midi. Je préférais marcher à grands pas de la poupe à la proue, me prêtant au roulis, m'exerçant à l'équilibre jusqu'à ce que la fatigue me fît trouver refuge au bar, où le maître d'hôtel contemplait ses bouteilles. À la nuit je montais chez le commandant qui faisait le point et me nommait les astres. Leurs signes inscrivaient ma place sur cet océan, entre ce mât et ces cordages. Alors derrière moi le fil se détendait, je le laissais traîner sur la houle ; il cessait de vibrer entre mes doigts. Nous approchions du premier terme de mon voyage. Les passagers se faisaient rares. Sur ma couchette, j'invitai ma voisine et devins son amant. Elle s'étendit devant moi et nous roulâmes l'un sur l'autre, animés du mouvement que nous donnait la mer, lent, parfois secoué d'un tremblement soudain qui crispait nos bouches. Nous ne parlions guère, ne prétendant ni nous découvrir, ni nous avouer. Savait-elle qui j'étais, où j'allais ? Elle ouvrait sa main, y plaçait la mienne, mes paumes se guérissaient en touchant ses seins, il régnait autour de nous une paix silencieuse. J'étais enfin détaché. À l'escale, je parvins sans trop de peine à trouver un transport qui devait relâcher dans l'île pour y charger une cargaison de thé. J'y fis placer mes bagages, et m'installai à bord. Ce n'était pas, certes, un bateau de luxe, mais le trajet était court et je n'avais pas d'autre choix. Après deux nuits dans une cabine sans air, on m'invita sur la passerelle. Le patron me prêta ses jumelles et je me penchais, à côté de lui. Il me désigna une tache coiffée de blanc sur la ligne banale de l'horizon : l'île.

Je cherchai à distinguer ses contours, à découvrir ce littoral dont le lacet allait enclore mon existence. Un instant je me retournai vers le petit miroir posé sur l'étagère où séchait un blaireau et un rasoir, parmi les cartes et la bouilloire de thé. Mon image m'apparut. Elle était jeune et tranquille ; je ne me souhaitais pas autrement pour épouser ma destinée. [...]

■

festival

Shadows

Cinéma indépendant chinois

2e édition

9 octobre 2008 | Centre Pompidou

10 – 19 octobre 2008 | Les Voûtes

13 rue des Frigos, Paris 13e

www.festivalshadows.info

arsinica









































D'où ne vient pas Taiwan ?

Le plus ancien best-seller sur Formose
René Viénet

Psalmanaazaar, le menteur de Formose
Pascal Pia

Mémoires
George Psalmanazar


Fig. 15
Pag. 136
Le Chef ou Prince des
mauvais Esprits auquel
les Formosans sacrifient

René Viénet

Le plus ancien best-seller sur Formose

Nous remercions Colette Dominique pour son autorisation de reprendre l'article que son père, Pascal Pia, publia dans la revue de Pierre Escande, *Marco Polo*, il y a plus de quarante ans. Nos remerciements vont également à Patrick Fréchet, libraire-éditeur en Aveyron (Le Pradel, 12270 St André-de-Najac), <*www.livre-rare-book.com/frechet.htm*>, qui a eu l'heureuse initiative de réunir cet article avec trois autres (sur Marco Polo, Jean Galmot et Walter Raleigh) que Pascal Pia a donnés à *Marco Polo* avant 1957. Il s'agit donc de "bonnes feuilles" d'un ouvrage, préfacé par Jean-Jacques Lefrère, que nous recommandons à tous nos lecteurs. Pascal Pia, nom de plume de Pierre Durand (1903-1979), a été l'un des plus brillants critiques littéraires français. Il fut le directeur d'*Alger républicain*. C'est à cette époque qu'Albert Camus lui dédia le *Mythe de Sisyphe*. Ayant rejoint le mouvement de résistance "Combat", il prendra la tête du journal clandestin du même nom et en restera l'animateur après la guerre, avant de publier de nombreux livres et chroniques qui restent des références incontournables. Sa bibliothèque se trouve à l'Université Vanderbilt à Nashville et ses archives sont conservées à l'institut Mémoires de l'édition contemporaine.

Les pendules arrêtées ont une certaine supériorité sur celles qui retardent : elles donnent l'heure exacte deux fois chaque jour. C'est la raison de ma profonde affection pour George, tellement il a été plus intéressant pour ses lecteurs que François Jullien. Il faut reconnaître à George Psalmanaazaar – un Français qui se faisait passer pour formosan mais n'avait jamais mis les pieds dans l'île comme le résume fort bien Pascal Pia – non seulement l'antériorité, mais encore une certaine supériorité sur nombre de politologues, sinologues et historiens français dont la carrière à propos de la Chine s'est faite en comprenant avec retard ce qui se passait à Formose, en retardant l'information sur Formose en France, et même en retardant le plus possible leur propre passage à Formose – jusqu'aux subventions du gouvernement de Taiwan.

En 1969, à un moment où la Chine n'était guère accessible, un attaché de recherches au CNRS qui demandait que son « autorisation de voyage » administrative comporte une « escale à Taipei, entre le Japon et HongKong », se voyait opposer un refus sourcilleux, sur « recommandation » aux services administratifs d'un directeur de recherche qui n'avait jamais voulu s'y rendre. Il n'y avait alors dans l'île que cinq étudiants français, venus à leurs frais. (Cf. plus loin l'article sur les relations bilatérales).

En y regardant de plus près, on s'apercevra que les élucubrations de George ne sont pas plus éloignées de la réalité que celles d'Alain Bouc en son temps dans les colonnes du *Monde*, ou celles de Léon Vandermeersch à la gloire de Lin Biao. Elles sont en tous cas plus drôles que les sentencieuses déclarations de Jean-Luc Domenach, la pythie de l'école politautologique de Paris, l'ancien chef de file des « maoistes-catholiques » devenu – ce qui est logique – le chef de file des « anciens maoistes catholiques universitaires ». [Pour ceux qui en douteraient encore, je confirme que chaque fois que le nom de ces clowns est cité, je gagne une bouteille d'un excellent vin, offert par un cercle d'amis de la liberté qui récompense chaque banderille plantée dans le camail des amis et complices de Georges Boudarel – amnistié certes, mais dont le crime reste à expliquer].

Quelle pudeur a retenu si longtemps les universitaires français concernés d'évoquer exactement et précisément les relations brutales de Jules Ferry avec Taiwan, de rééditer des ouvrages comme le classique d'Imbault-Huart ou de Billot, de relever dans les archives de la Marine, et celles du Quai d'Orsay, tout ce qui touche les relations entre la France et une île qui fut la première République d'Asie, avant de devenir le premier des « dragons » économiques de l'Asie orientale, et l'inspiration pour les réformes économiques en Chine – tout en offrant aux étudiants un rare exemple d'évolution (en une trentaine d'années) d'un régime policier vers une authentique démocratie.

Une exception notable à souligner : vers 1960, un spécialiste du taoisme hollandais mais employé par l'EFEO, Christopher Schipper, s'installe à TaiNan et rassemble une importante collection

sur les traditions populaires locales. Il y apprend le MinNan, le principal dialecte local. Il aura au moins un élève, Patrice Fava qui y réalisera de remarquables films documentaires. Comme beaucoup de Taiwanais, Christopher Schipper, devenu prêtre taoiste, vit maintenant en Chine.

En 1969, un cours de taiwanais [MinNan] fut confié à l'Université Paris 7 à une jeune femme y enseignant également le mandarin, Uehara Masako. Le lecteur aura deviné que ce cours va être supprimé dès l'élection, contestée et contestable, de Léon Vandermeersch à la tête du département de chinois. Pour faire bonne mesure, la crécelle (on peut difficilement écrire l'aigle) de la revue *Esprit* supprimera également le cours de cantonais donné par un chercheur du CNRS, Yau Shun-chiu. Les vacations correspondantes coûtaient très peu à l'université, mais la hargne contre les cultures et langues locales, contre la dialectologie, hissait le santon maoïste échappé de sa crèche provençale (mais pas vraiment comme George s'était échappé d'Avignon) à des moments d'extase publique.

Pourtant le monde chinois est un paradis pour les linguistes, précisément à cause de sa diversité et de la richesse de ses langues locales. Alexis Rygaloff donnait un cours sur ce sujet, en montrant – entre autres – comment les prononciations dialectales des caractères du chinois moderne permettaient de mieux comprendre la prosodie ancienne, de déceler les mots qui n'étaient pas d'origine chinoise mais remontaient aux civilisations antérieures à l'acculturation chinoise, et pourquoi le débat ne s'arrêterait pas de si tôt pour décider si l'on pouvait remonter les arborescences dialectales pour cerner un chinois archaïque, ou bien si c'était le poids de la langue véhiculaire mandarine écrite qui avait pesé sur les langues locales des populations conquises.

À Taiwan, en sus du GeJia [HakKa] et du MinNan venus avec les premiers immigrants de l'autre coté du Détroit, et des dialectes des immigrants plus récents (plusieurs ministres parlent hunanais en famille, etc.), les linguistes ont d'autres raisons de s'installer à Formose : la présence de quelques trois cent mille « Formosans d'origine » [YuanZhuMin], une douzaine de groupes ethniques et linguistiques non-chinois, qu'on appelait précédemment « barbares crus » et « barbares cuits », puis « montagnards ». Leurs langues ont été étudiées surtout par les missionnaires encore très peu par les universitaires français. Leur histoire, en particulier celle de leurs révoltes contre les occupants japonais, est un sujet non négligeable.

Quand on constate l'obsession du catho-mao Léon Vandermeersch contre le dialecte formosan, pouvons-nous vraiment en vouloir à George Psalmanaazaar d'avoir inventé une langue formosane imaginaire – et son alphabet reproduit ci-après – et de l'avoir mise en œuvre pour traduire des prières chrétiennes ? En tous cas, George a fait preuve de repentir, plus que Léon, et dans ses *Mémoires* explique la supercherie qu'il avait organisée sur la recommandation d'un anti-papiste. *Monde chinois* est donc heureux de publier, en bonne feuilles, des extraits de ces *Mémoires* encore inédites en langue française.

■

Repères bibliographiques

Le plus plaisant est déjà accompli : une édition chinoise intégrale de la *Description*... est parue à Taipei, chez Locus [isbn 9867600908] <*www.locuspublishing.com*>. Cette traduction a fait l'objet d'au moins deux tirages, pour près de 10 000 exemplaires vendus. Il est vrai que le sujet a de quoi distraire des lecteurs taiwanais.

- <*andromeda.rutgers.edu/~jlynch/C18/biblio/psalmanazar.html*>

Plusieurs bibliothèques françaises et étrangères conservent de précieuses éditions originales. Par ailleurs on trouve facilement en librairie :

- Psalmanaazaar, George, *Description dressée sur les mémoires du sieur George Psalmanaazaar* (...), [Réédition de l'édition de 1739], 273 pp., Paréiasaure Théromorphe, 1998, 22 €, isbn 2911299183. <*pareiasaure@wanadoo.fr*>, Librairie de l'Escalier.
- Keevak, Michael, *The Pretended Asian*, Wayne State University, Detroit, 2001, 182 pp., isbn 081433198X.
- Swiderski, Richard M., *The False Formosan: George Psalmanazar and the Eighteenth-Century Experiment of Identity*, San Francisco, Mellen Research Univ. Press, 1991.
- Wyzewa, Teodor de, *Excentriques & aventuriers de divers pays* [pp. 258-270 sur George Psalmanaazaar], Perrin, 1910.

Une mention particulière doit être faite à propos de l'ouvrage d'un pionnier, qui enseigna dès 1951 à l'Université nationale de Taiwan et qui a publié le premier ouvrage exhaustif sur le sujet :

- Foley, Frederic, SJ, *The Great Formosan Impostor,* 1968, 126 pp.

Cet ouvrage a été traduit en chinois par Zhang JianMing et édité en 1969 par ChunWen ChuBanShe, Taipei.

Alphabet De La Langue Des Formosan

Nom	Valur				Figure			Nom
Am̃	A	ạ	ao					
Mem̃	M	ñ	m					
Neñ	N	ĩ	n					
Taph	T	th	t					
Lam̃do	L	ll	l					
Sam̃do	S	ch	s					
Vomera	V	w	v					
Bagdo	B	b	b					
Hamno	H	kh	h					
Pedlo	P	pp	p					
Kaphi	K	k	ϰ					
Om̃da	O	ȯ	ω					
Ilda	I	y	i					
Xatara	X	xh	x					
Dam	D	th	d					
Zamphi	Z	tſ	z					
Epſi	E	ε	η					
Fandem̃	F	ph	f					
Raw	R	rh	r					
Gomera	G	g	j					

Pascal Pia

Psalmanaazaar, le menteur de Formose

Sans le conflit qui depuis plusieurs années oppose au maréchal Tchang Kaï Chek la nouvelle République chinoise, l'Occident, selon toute vraisemblance, n'entendrait guère parler de Formose aujourd'hui. Pendant longtemps on avait si peu prononcé ce nom que beaucoup d'Européens seraient encore embarrassés s'il leur fallait, sur une carte muette, identifier Formose avec l'île qui, à 150 kilomètres environ de la côte chinoise, s'allonge de la hauteur de Fou-Tcheou jusqu'à la hauteur de Canton. Pourtant, l'île de Formose avait déjà défrayé les conversations occidentales, mais comme cela s'était passé au XVIII[e] siècle, et surtout à Londres, l'histoire que nous allons raconter est maintenant des plus oubliées.

Au printemps de 1703, M. William Innes, chapelain d'un régiment écossais stationné dans les Pays-Bas, emmenait avec lui en Angleterre un jeune homme d'une vingtaine d'années, d'allure un peu sauvage, mais d'une vive intelligence et capable, disait son cornac, de montrer la contention d'esprit que réclament la théologie et la métaphysique. Ce jeune homme n'avait encore qu'un vocabulaire anglais fort restreint ; dans cette langue, ses mots étaient tout juste ceux que l'on pouvait entendre dans un camp de mercenaires. En revanche, pour peu qu'on s'avisât de lui parler latin, on lui découvrait promptement des dons de controversiste assez inattendus. Aussi M. Innes n'était-il pas sans afficher quelque fierté en venant présenter à l'évêque de Londres le subtil Formosan qu'il avait récemment gagné à la religion anglicane.

Ce lointain Oriental s'appelait, ou plutôt se faisait appeler George Psalmanaazaar. Ce nom de treize lettres était censé être celui des siens. Quant à son prénom chrétien, il en avait été affublé, prétendait-il, au cours d'un séjour qu'il avait dû faire en terre papale, dans une maison de jésuites, à Avignon. Comment était-il venu de Formose jusque dans le Comtat ? Sur ce chapitre, Psalmanaazaar n'abondait pas en détails. Toutefois il expliquait qu'après avoir passé sa jeunesse dans son île natale, il avait eu la curiosité de suivre un Japonais qui avait été son précepteur. Il s'était embarqué sur le même navire que celui-ci, mais son voyage, au lieu de le conduire dans l'empire du Mikado, l'avait entraîné à Gibraltar et à Marseille. Son ancien maître n'était qu'un pseudo-Nippon, qui l'avait attiré à Avignon dans la jésuitière d'où ce missionnaire était issu et d'où il était parti autrefois pour l'Extrême-Orient.

À ouïr ce conte, Henry Compton, évêque de Londres, aurait dû s'étonner qu'un ecclésiastique français eût pu passer pour Japonais auprès des Formosans. Il aurait pu également se trouver surpris qu'un Oriental tel que M. Psalmanaazaar eût le poil blond plutôt que brun et le teint clair plutôt que jaune ou olivâtre. Mais sans doute le prélat ne se distinguait-il pas par la perspicacité, et sans doute aussi les éloges que le chapelain Innes faisait de sa recrue avaient-ils la vertu d'écarter tout soupçon.

Aux dires de Psalmanaazaar, les jésuites avignonnais s'étaient efforcés de l'amener à l'Église romaine, mais ils n'avaient réussi qu'à le rebuter par une casuistique déficiente. Devant son refus de se faire catholique, ces fils de Loyola l'avaient alors persécuté, et ils s'apprêtaient à le livrer à l'inquisiteur lorsque, par bonheur, il était parvenu à leur fausser compagnie. Le jeune Formosan avait aussitôt pris le plus de distance possible. Il avait poussé jusqu'à Lyon, jusqu'à Sluys, en Zélande, où le hasard l'avait amené en Rhénanie où, tant par nécessité que par ignorance, il s'était laissé enrôler comme gargotier dans les troupes de l'Électeur de Cologne. Un peu plus tard, il avait eu l'occasion de déserter l'étendard de l'Électeur pour le fanion d'un régiment de Mecklembourg,

où il avait cette fois résisté à l'éloquence des pasteurs luthériens et calvinistes qui, à leur tour, s'étaient disputé l'honneur de le convertir. Avec les Mecklembourgeois, Psalmanaazaar était venu bivouaquer à Sluys, en Zélande, où le hasard l'avait mis en présence du docteur William Innes, aumônier du gouverneur de la place. C'est à la suite de cette rencontre que le chapelain anglican avait eu l'avantage d'endoctriner le Formosan, obtenant ainsi le succès refusé aux jésuites, aux huguenots et aux luthériens.

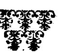
En fait, M. Innes était infiniment moins naïf que l'évêque de Londres. Lorsqu'il avait rencontré Psalmanaazaar dans le régiment de Mecklembourg, ce singulier soldat qui parlait latin comme un homme d'Église se donnait non pour un Formosan mais pour un Japonais. M. Innes avait eu presque aussitôt la conviction que ce soi-disant Japonais n'était qu'un imposteur. Sans être savant, le chapelain n'ignorait pas les descriptions que les voyageurs avaient faites des Nippons, et ces descriptions ne convenaient guère au blond Psalmanaazaar. Cependant, M. Innes s'était soigneusement gardé d'exprimer ses doutes. Il avait au contraire feint d'accorder un grand crédit aux déclarations du Japonais, et comme celui-ci possédait parfaitement le latin, il lui avait, à diverses reprises, demandé de traduire dans sa langue maternelle quelques passages de Cicéron. Exploités de loin en loin, les mêmes thèmes latins avaient donné lieu à des versions japonaises fort différentes. Devant les divergences de ces copies, M. Innes n'avait pas eu grand'peine à contraindre un jour le traducteur à l'aveu de son mensonge.

DESCRIPTION
DE L'ILE
FORMOSA
EN ASIE.

Du Gouvernement, des Loix, des Mœurs & de la Religion des habitans:
Dreſſée ſur les Mémoires du Sieur
GEORGE PSALMANAAZAAR,
Natif de cette ILE:

Avec une ample & exacte Relation de ſes Voiages dans pluſieurs endroits de l'Europe, de la perſécution qu'il y a ſoufferte, de la part des Jeſuites d'Avignon, & des raiſons qui l'ont porté à abjurer le Paganiſme, & à embraſſer la Religion Chrêtienne Reformée.

Par le Sieur N. F. D. B. R.
Enrichie de Cartes & de Figures.



A AMSTERDAM.
Aux Dépens D'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un Aſſortiment général de toute ſorte de Muſique.

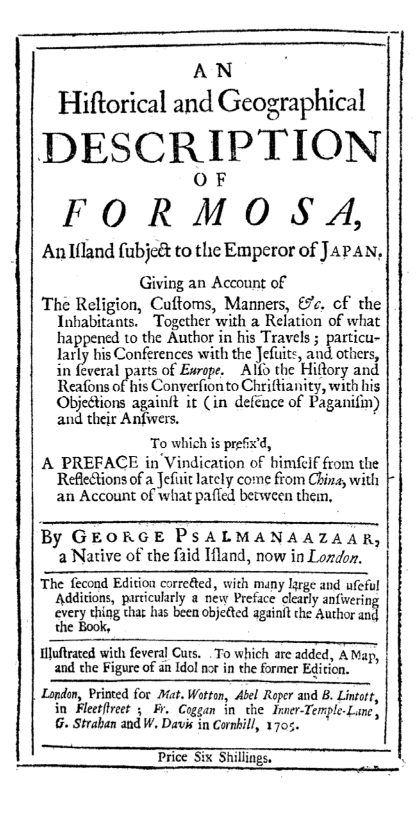
MDCCV.

Si Psalmanaazaar ne s'était pas alors entièrement confessé au chapelain, du moins lui avait-il livré une bonne partie de son secret. Ce Japonais était en réalité un Français du Midi. Précepteur dans quelque maison bourgeoise, il avait dû fuir sa province après la découverte de l'intrigue amoureuse qu'il avait nouée avec la mère de son élève. Déclassé, il était tombé dans la misère et avait longtemps mené la vie d'un vagabond. Il avait mendié, se faisant passer pour un Irlandais persécuté chez lui pour sa foi catholique. Après avoir parcouru la Prusse Rhénane, il était arrivé aux Pays-Bas si loqueteux et si habité de vermine que « les procureuses déguisées en béguines, qui ramassent les jeunes hommes pour les brocanter », avaient, disait-il, dédaigné sa jeunesse. C'est pour sortir de cette condition misérable qu'il s'était enfin fait soldat, et c'est en utilisant ce que lui avaient appris des jésuites revenus d'Extrême-Orient que, faute de s'être procuré quelques ressources dans la profession de catholique irlandais, il s'était « mis Japonais et païen ».

Loin de lui donner de sages conseils, M. Innes suggéra à Psalmanaazaar de se faire Formosan au lieu de Japonais. Si l'Europe ne savait que peu de choses du Japon, elle ignorait tout de Formose. Pendant près de trente ans, les Hollandais avaient pourtant tenu quelques factoreries dans cette île mystérieuse, mais finalement, ils y avaient été massacrés en 1662 par un pirate chinois nommé Coxinga et, depuis lors, les Occidentaux ne s'étaient plus risqués dans ces parages malsains. M. Innes décida aisément Psalmanaazaar à collaborer avec lui à une mystification dont tous deux pouvaient

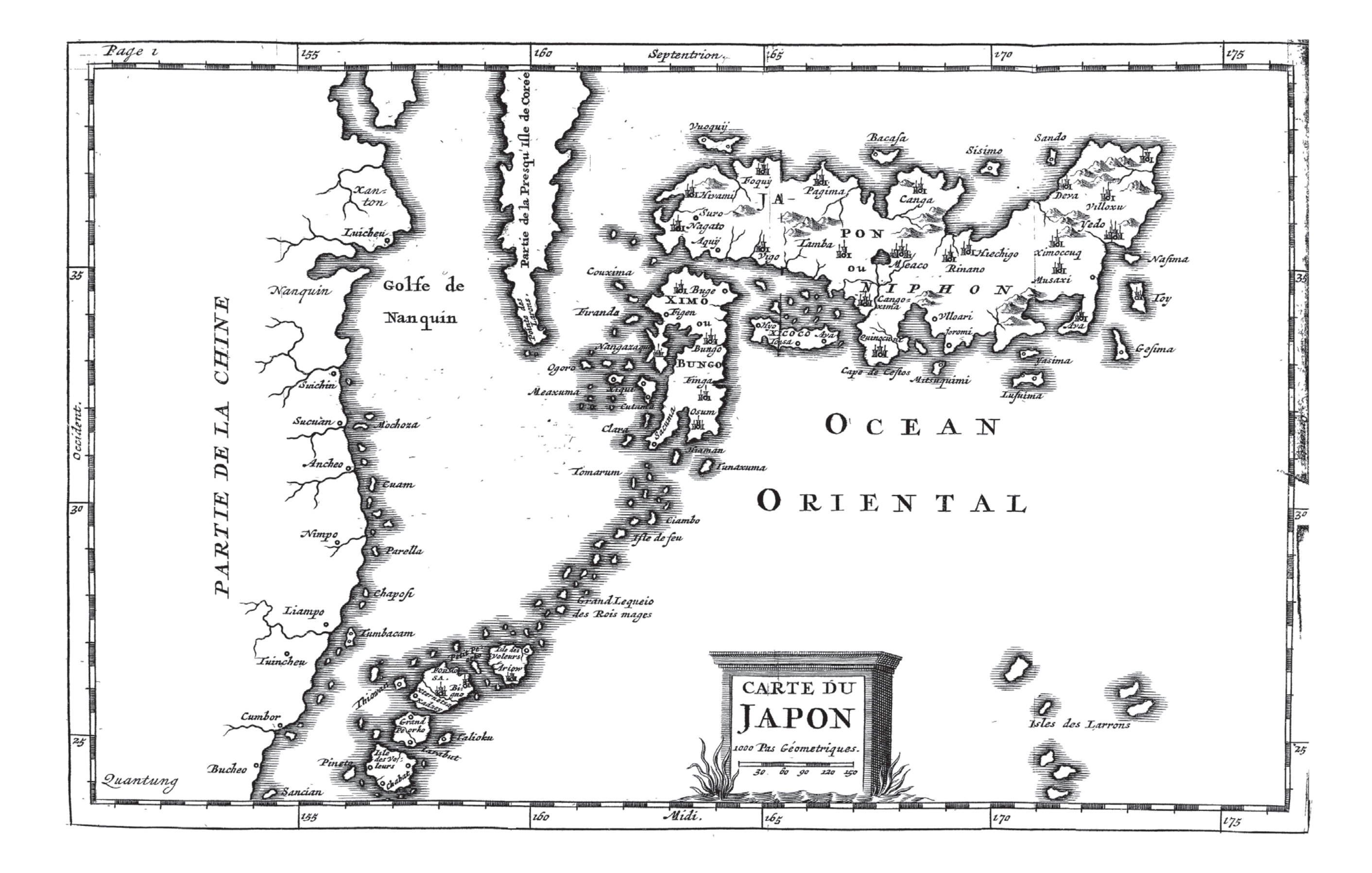
attendre quelque avantage. Le chapelain s'engageait à le présenter comme un Formosan aux autorités britanniques, tandis que, de son côté, le faux Oriental affirmerait avoir été converti à la religion anglicane par M. Innes. Cette folle entreprise allait réussir au-delà de toute espérance.

La noblesse et la gentry s'entichèrent immédiatement du jeune « sauvage » à qui le chapelain ne manqua pas d'attribuer une origine princière. Disons sans retard que sottises de cette sorte n'ont pas été particulières à l'Angleterre : la cour de Louis XIII n'avait pas réservé un accueil moins réticent à Zaga-Christ, qui, venu de quelque port levantin en France, s'était hardiment déclaré comme le fils du roi d'Abyssinie. Pour accréditer son roman, Psalmanaazaar veilla d'ailleurs à se composer tout un personnage. D'abord, il eut à cœur d'observer une frugalité qui contrastait fort avec la gloutonnerie chère à la reine Anne et à ses contemporains. On le vit se nourrir de racines et d'herbes, ne mangeant de viande que crue, de loin en loin, et en petite quantité. Sur la boisson, sa discrétion n'était pas moins grande, et l'on devine quelle sensation cette abstinence pouvait provoquer dans une ville comme Londres, où le bon ton exigeait d'être chaque soir « saoul comme un lord ». La réputation allait alors aux *two bottle men*, – c'est-à-dire aux estomacs capables de supporter deux litres. Enfin, sur le chapitre des femmes, Psalmanaazaar se singularisait encore par une réserve à laquelle les jupons anglais n'étaient pas habitués. Le journal de Samuel Pepys fournit un aperçu des libertés amoureuses que s'accordait un bourgeois londonien du XVIIe siècle. Pepys, il est vrai, disparaissait au moment où Psalmanaazaar débarquait en Angleterre, mais les mœurs de 1703 restaient celles que Pepys révèle. Même les leaders du parti puritain ripaillaient et forniquaient comme des rouliers ivres.


AN
Hiſtorical and Geographical
DESCRIPTION
OF
FORMOSA,
An Iſland ſubject to the Emperor of JAPAN.
Giving an Account of
The Religion, Cuſtoms, Manners, *&c.* of the Inhabitants. Together with a Relation of what happened to the Author in his Travels; particularly his Conferences with the Jeſuits, and others, in ſeveral parts of *Europe*. Alſo the Hiſtory and Reaſons of his Converſion to Chriſtianity, with his Objections againſt it (in defence of Paganiſm) and their Anſwers.
To which is prefix'd,
A PREFACE in Vindication of himſelf from the Reflections of a Jeſuit lately come from *China*, with an Account of what paſſed between them.
By GEORGE PSALMANAAZAAR, a Native of the ſaid Iſland, now in *London*.
The ſecond Edition corrected, with many large and uſeful Additions, particularly a new Preface clearly anſwering every thing that has been objected againſt the Author and the Book,
Illuſtrated with ſeveral Cuts. To which are added, A Map, and the Figure of an Idol not in the former Edition.
London, Printed for *Mat. Wotton*, *Abel Roper* and *B. Lintott*, in *Fleetſtreet*; *Fr. Coggan* in the *Inner-Temple-Lane*, *G. Strahan* and *W. Davis* in *Cornhill*, 1705.
Price Six Shillings.

À l'instigation de M. Innes, Psalmanaazaar se mit à rédiger en latin une sorte d'Encyclopédie de Formose que le clergyman traduisait en anglais au fur et à mesure. Acheté par les libraires avant même que tout le manuscrit en fût prêt, l'ouvrage devait répondre à toutes les curiosités. Devançant de deux siècles et demi l'Argentin Borges, le faux Formosan élevait – ou abaissait – l'érudition au rang de la création romanesque. Sans rien connaître de Formose, il avait imaginé un alphabet et un langage formosans. Évidemment, ses dires ne s'accordaient guère avec ce que de rares auteurs avaient écrit de Formose. Par exemple, il faisait de cette île une terre japonaise, alors que tous ceux qui avaient parlé d'elle l'avaient attribuée à la Chine, mais cela n'était pas pour tourmenter les libraires ni leurs clients. La littérature anglaise du XVIIe avait déjà compté une quantité impressionnante de faux récits de voyages, de faux exploits de pirates et, au temps même où sévissait Psalmanaazaar, Daniel Defoe multipliait les ouvrages documentaires dus à sa seule imagination.

Le livre de Psalmanaazaar fournissait plus de précisions qu'un Formosan authentique n'eût été capable d'en apporter. Tout y était : le calendrier de l'île, ses habitants, leurs coutumes, leur religion, leur gouvernement, leur agriculture, leur commerce, leur industrie, la flore et la faune du



pays, les armes, les instruments de musique, etc. On y apprenait que tous les Formosans étaient obligés de posséder un métier, mais qu'il n'y avait chez eux ni pauvres ni mendiants, et que des assurances sociales y garantissaient la retraite des vieux. Tout cela était faux, bien sûr, mais peu importe. Ce qui importait, c'était que la fable s'imposât, et Psalmanaazaar, pour sa part, la soutenait de toutes ses forces. Longtemps après, il confessait qu'au moment où il livrait son grand ouvrage sur Formose, il s'était « donné pour maxime et règle de ne jamais modifier, rectifier ou démentir ce qu'il avait une fois affirmé en conversation, fût-ce invraisemblable, voire absurde, et fût-ce seulement devant un tout petit nombre de personnes ». Cette tactique lui fut d'un grand bénéfice, car lorsqu'un jésuite, le Père Fontaney, qui était allé en Chine et qui en 1704 se trouvait à Londres, prétendit l'accuser d'imposture, et qu'une discussion publique fut ouverte entre eux devant la Société Royale des Sciences, ce fut le mystificateur qui, grâce à son assurance, mit les arbitres de son côté.

La conversion d'un personnage tel que Psalmanaazaar valut au docteur Innes d'être nommé chapelain général des troupes britanniques au Portugal. Quoique le sauvage Formosan se fût alors policé et qu'il eût appris autant d'Anglais qu'il pouvait lui en falloir, le départ de son pasteur le laissa passablement désemparé. Il préféra s'éloigner de la vie publique, et, changeant de style, versa quelque temps dans la débauche. Il loua sa plume à des commerçants et se chargea notamment de vanter les mérites d'une peinture laquée « au blanc de Formose », lequel n'était en fait que du blanc de céruse. Il redevint précepteur, puis fourrier dans un régiment de dragons. On le retrouve ensuite peignant des éventails ou donnant des leçons de théologie. Il étudie l'hébreu et rédige les derniers chapitres d'une histoire de l'imprimerie dont l'auteur était mort trop tôt. Enfin, il collabore anonymement à une encyclopédie en vingt volumes. On lui en


Pag. 91
Le Roy
Fig. 7


Pag. 93
La Reyne
Fig. 8


Un Grand Seigneur


Fig. 9
Le Vice Roy
Pag. 94


Fig. 10
La Vice-Reyne
Pag. 94


La Femme d'un Grand Seigneur


Le Carilhan


La Femme du Carilhan


Un Bourgeois

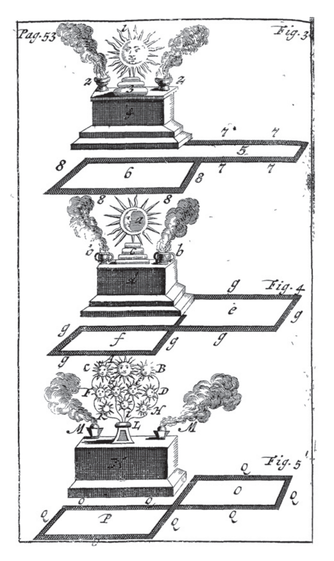

Une Femme Mariée


Un Paysan


Une Mariée

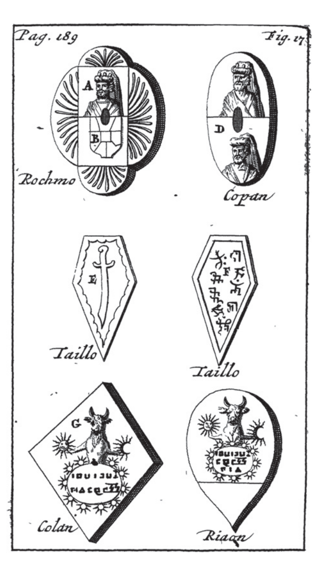

Une Fille

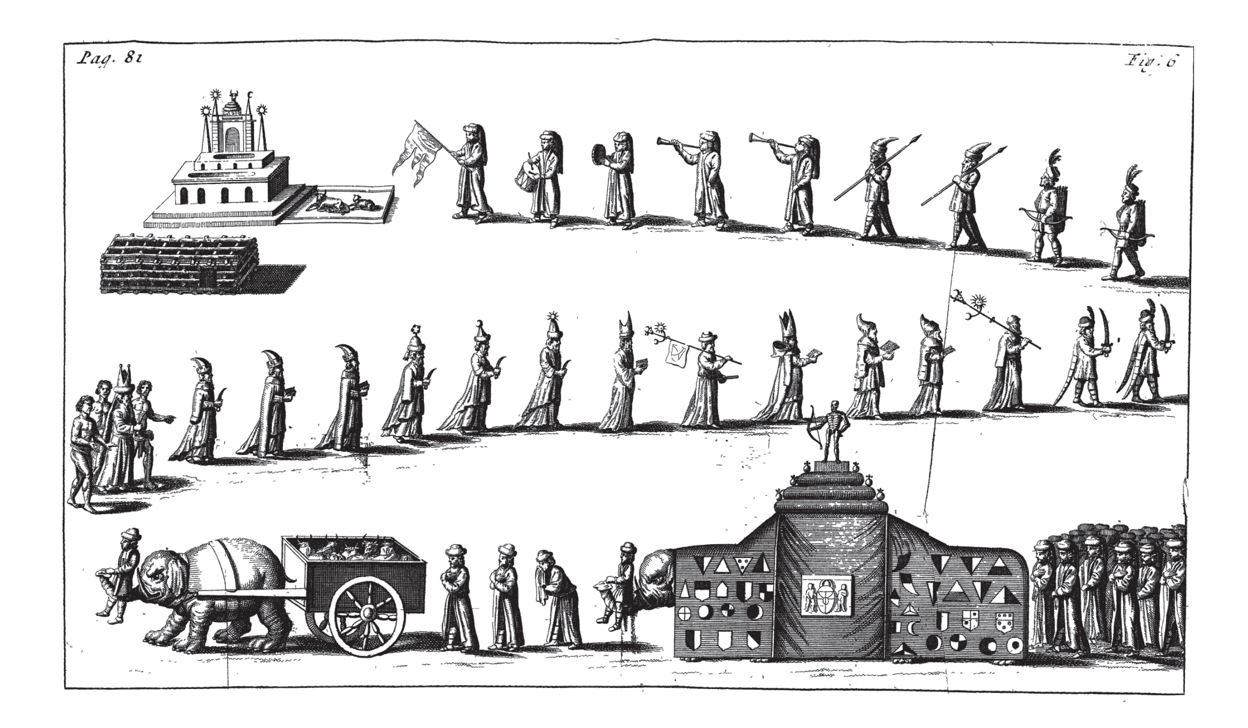

Une Pay- sane


Pag. 53
Fig. 3
Fig. 4
Fig. 5


Une Nou-rice
ou Garde des
Enfans


Une Veuve


Pag. 189
Fig. 17
Rochmo
Copan
Taillo
Taillo
Colan
Riaan



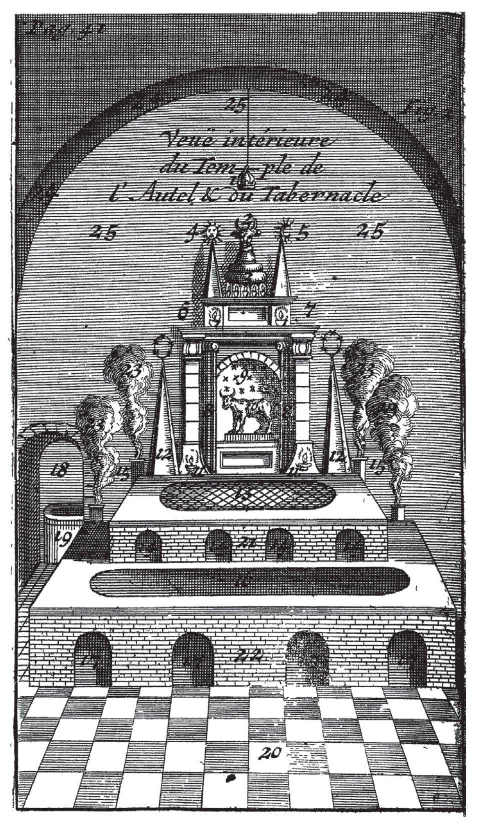
confie la partie relative à Formose. Il y indique que « la description de Formose par un certain Psalmanaazaar a été inventée de toutes pièces ».

Cette auto-critique date des dernières années de notre Formosan. Son livre, qui avait eu plusieurs éditions et qui avait même été traduit en français pour un éditeur batave, était alors à peu près oublié. Seuls quelques érudits se le rappelaient encore, mais depuis longtemps ils l'avaient rangé parmi les romans. Dans le coin de la Cité où il menait la vie la plus modeste qui soit, le vieux Psalmanaazaar passait pour un sage. Il se montrait charitable et pieux, et l'un des plus fameux auteurs anglais du XVIIIe, Samuel Johnson, qui connut Psalmanaazaar à cette époque, devait dire de lui que c'était le meilleur homme qu'il eût jamais rencontré et l'étranger qui savait le mieux l'anglais. Psalmanaazaar vivait désormais en compagnie de Sarah Rewalling, une jeune femme dont il s'était épris sur le tard et dont il fit son héritière. Il avait plus de quatre-vingts ans quand il mourut en 1763. Pour se conformer à ses volontés, on l'inhuma sans cercueil dans le coin le plus abandonné de la fosse commune. L'année suivante, Johnson publiait les mémoires que le faux Formosan avait laissés. L'Église anglicane en acheta à peu près tous les exemplaires, pour ne pas laisser circuler le récit d'une imposture conçue par un *clergyman* ambitieux.

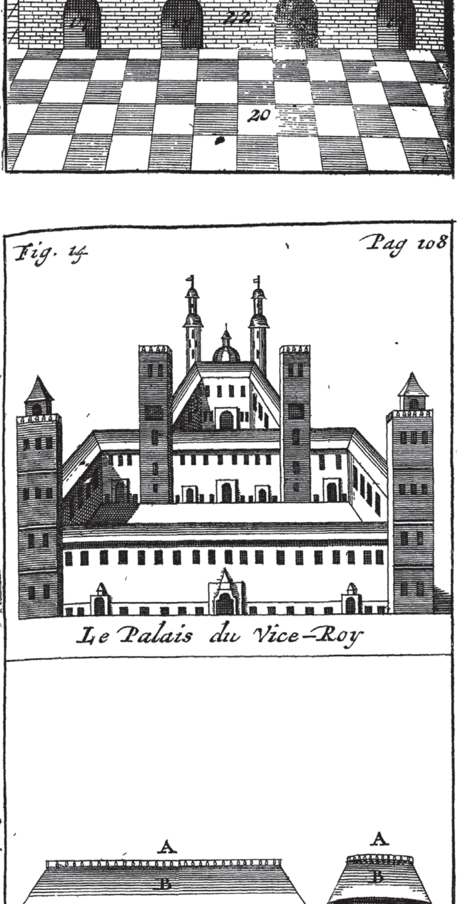
Il est un mystère que les confessions de Psalmanaazaar n'ont jamais éclairci. On ignore et l'on ignorera toujours quels étaient son véritable nom et son lieu de naissance. Sa connaissance du latin, ses notions de théologie donnent à penser qu'il avait été d'Église. Sans doute faut-il voir en lui un de ces défroqués comme il y en eut tant, lorsque les familles imposaient l'état ecclésiastique à des jeunes gens qu'aucune vocation religieuse n'animait. Déclassés par le scandale, ces anciens abbés finissaient généralement dans le papier, soit comme écrivains, soit comme correcteurs d'épreuves. Sans la rencontre de M. Innes, Psalmanaazaar aurait peut-être été, sous un nom moins barbare, un autre abbé Prévost ou un autre abbé du Laurens. Un sort narquois a voulu que, né sous le soleil du Midi, il végète et meure dans les brouillards de la Tamise, après avoir écrit en latin, pour l'instruction des Anglais, l'ouvrage le plus volumineux qui ait jamais été consacré à une île que, pour sa part, il ne connaissait pas.

■

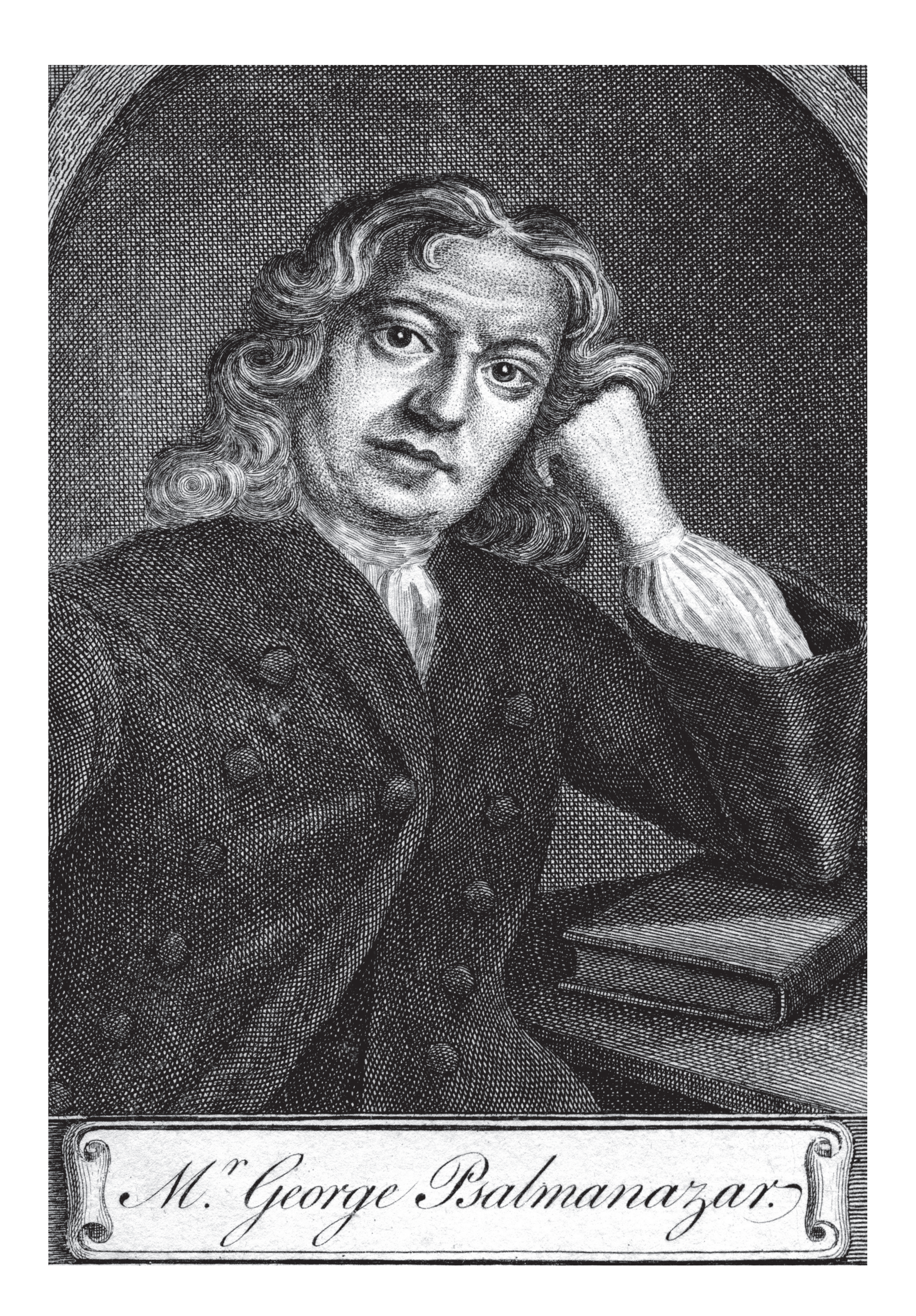
Toutes les illustrations des 18 planches de la *Description…* sont reproduites dans cet article.


Pag. 41
25
Veuë intérieure
du Temple de
l'Autel & du Tabernacle
25
4
5
25
6
7
20


Pag. 193
Fig. 18
Balcon du Roy
Balcon d'un Grand Seigneur


Fig. 14
Pag 108
A
Le Palais du Vice-Roy
A
B
A
B
Maison Bourgeoise
Maison de Paysan


Pag. 41
Fig.
Forme extérieure du
grand Temple de
Formosa
D
E
F
C
C
K
K
A
B
H
H
H
H
L
L


Mr. George Psalmanazar.

George Psalmanazar

Mémoires

Traduction française (extraits) de Florine Leplâtre

Le premier extrait constitue le début du récit des « Mémoires », et non le début de l'ouvrage proprement dit qui inclut une préface d'une trentaine de pages. Il s'agit du récit de l'enfance et de l'éducation de l'auteur. Il correspond aux pages 55 à 74 de l'édition de Londres. Le second extrait correspond aux pages 112 à 124 de la même édition, et présente le moment où George Psalmanazar invente son identité de Japonais et forge la langue qui deviendra son « formosan ».

F. L.

Je ne peux mieux commencer ce triste récit de ma vie passée – aussi vile qu'abominable, inavouable mélange d'orgueil, de folie, et d'infamie, une vie qui fut, quasiment jusqu'à ma trentième année, contraire à la raison, à la religion, et à tout examen de conscience – qu'en rendant humblement grâce à l'immense bonté de Dieu, non seulement pour m'avoir si longtemps gardé des nombreux maux et désastres dans lesquels mon inconséquence vicieuse m'aurait inévitablement précipité – la suite le montrera assez – mais bien plus encore pour la lente conversion que Sa grâce a engagé en moi, en me permettant fréquemment de me retourner avec honte et remords sur mes inconduites, et d'envoyer au Ciel les vœux les plus fervents. J'ai pu à la longue rompre avec le cours si honteux et si vicieux des abjectes impostures dont une jeunesse sauvage et livrée à elle-même peut se rendre coupable, et j'ai été gratifié d'une résolution suffisamment ferme pour enfin proclamer publiquement tous les mensonges et toutes les falsifications que j'avais publiés auparavant dans ce monstrueux roman, pour en porter la honte quel que soit le prix à payer ou le risque à prendre, et pour confesser librement toute l'imposture. Je n'avais pas seulement mon orgueil à combattre, mais aussi le déplaisir qu'une telle déclaration causerait à tous mes amis qui, très honnêtes et pieux, prendraient à coup sûr la chose très à cœur, et seraient peut-être exposés à la critique de la société pour l'opinion charitable qu'ils avaient de moi ; sans même parler de l'aversion qu'ils pourraient concevoir contre une tricherie si détestable. Autant d'obstacles très puissants pour un homme entièrement destitué de tout mode de vie louable, obstacles faisant que je ne pouvais m'attendre à ce que mes souhaits ardents soient exaucés rapidement. Mon seul espoir était que ce même Dieu miséricordieux qui m'avait fait prendre conscience de ma faute et du danger que j'encourais, entendrait en même temps les prières qu'il m'avait lui-même inspirées. Lorsque je me penchais sur mes folies passées, je parvenais à me consoler avec l'idée que la violence de ma passion privilégiée, l'orgueil, n'aurait jamais pu m'entraîner si irrésistiblement dans ces folles et dangereuses aventures s'il n'y avait eu quelque fâcheux défaut dans mon entendement, une part irréductible de folie dans mon tempérament, qui peuvent en quelque sorte

MEMOIRS of ****.

Commonly known by the Name of

GEORGE PSALMANAZAR;

A

Reputed Native of FORMOSA.

Written by himſelf

In order to be publiſhed after his Death.

CONTAINING

An Account of his Education, Travels, Adventures, Connections, Literary Productions, and pretended Converſion from Heatheniſm to Chriſtianity; which laſt proved the Occaſion of his being brought over into this Kingdom, and paſſing for a Proſelyte, and a Member of the Church of England.

LONDON:

PRINTED FOR THE EXECUTRIX.

Sold by R. Davis, in Picadilly; J. Newbery, in St. Paul's Church-Yard; L. Davis, and C. Reymers in Holborn.

MDCCLXIV.

atténuer, sinon tout à fait excuser, la faute atroce à laquelle ils m'ont poussé. L'espoir que cette faute puisse toujours être mise sur ce compte par le Juge miséricordieux de toutes nos pensées et nos intentions, de notre nature faillible et corrompue, ajouté à la confiance inébranlable que j'avais dans les promesses de l'Évangile et dans les mérites infinis d'un divin Sauveur, me gardèrent de désespérer de la grâce et du pardon, du succès de ces débuts heureux et de la bénédiction qui les accompagnerait s'ils étaient poursuivis avec constance et ardeur.

Mais un tel espoir, s'il était dépourvu d'un désir sincère d'y mettre du sien du mieux que possible (en fonction de l'aide accordée par les cieux) mériterait plutôt le nom de présomption imprudente et honteuse ; c'est pourquoi la tâche que je m'assignai ensuite, ou du moins à laquelle je tendis, fut de donner toutes les réparations possibles à Dieu et son Église, au monde, et à ma propre conscience, pour le scandale qu'avait représenté une telle mascarade pour tous, en particulier pour les hommes de bien, et ce malgré toutes les réticences dues à l'orgueil et à l'amour-propre, lequel est naturellement conduit, par sa grandeur même, au trône de miséricorde pour réclamer sa part de Grâce divine, et attendre patiemment que Dieu, en son temps, la lui accorde. Au bout de quelques mois d'espérance, je sentis toutes ces difficultés et ces motifs de découragement s'évanouir progressivement ; mais c'est plus particulièrement à l'approche d'une maladie grave, mais lente, qu'enfin la peur de la mort, comme elle ne paraissait pas imminente, me donna le loisir d'espérer que suffisamment de temps m'avait été accordé en grâce pour composer ce récit sincère, et détromper le monde ; de sorte que, si la Providence divine a trouvé approprié de me conduire à l'écriture de ce récit de sa main accablante, j'espère que cela apportera du crédit à ce récit, considérant que nul moment n'est plus à même que celui-ci d'inspirer à un homme le plus grand sérieux et la plus grande sincérité. Pour moi, je me repose toujours davantage sur l'aide de cet esprit de vérité, à la grâce spéciale duquel je dois imputer la haine que j'ai déjà conçue pour ma faute passée, ainsi que le désir ardent et la résolution de transmettre au monde cette relation de ma vie coupable, qui contredit entièrement et met en pièces celle, fausse et impie, que j'ai été amené à publier à l'époque abominable de ma folie et de ma vanité. Sous la conduite de ce Guide Divin, je m'attelai donc immédiatement à cette tâche, et la poursuivis quotidiennement, avec autant d'application que ma maladie, une peste très violente accompagnée de fièvres, me le permettait, confiant quant à la sincérité dont je décidai, avec l'aide de Dieu, qu'elle devrait gouverner l'ensemble, et compenser en partie la grossièreté du style, et les autres imperfections qui, eu égard à la faible condition de mon corps et de mon esprit, étaient en quelque sorte inévitables. Jusqu'ici j'ai pensé qu'il était nécessaire d'informer le lecteur des circonstances (heureuses, j'espère avoir raison de les qualifier ainsi) qui m'ont conduit à écrire le présent récit, qu'au nom et sous le patronage de ce même Dieu de vérité, j'espère maintenant vivre assez pour voir achevé, afin qu'il soit imprimé, si l'on considère qu'il a quelque valeur, après ma mort ; et j'ajouterai seulement que je me trouve, à l'heure où j'écris ces mots (le 22 avril 1728), dans la maison d'un ami à la campagne, libéré de toute étude et de toute affaire en cours, et de tout autre sorte d'empêchement, hormis les difficultés causées par ma maladie, et que je dois consacrer tout le temps qui me reste à l'écriture de ce récit.

J'espère ici pouvoir être dispensé de décrire mon pays réel ou ma famille, ou de quoi que ce soit susceptible d'apporter un éclairage sur l'un ou l'autre : on voit en effet trop souvent, et cela est parfaitement injuste, qu'on leur attribue la responsabilité de crimes pourtant commis par des individus autonomes, c'est pourquoi je tiens, par respect pour eux, à tenir ces informations secrètes. Hors d'Europe je ne suis pas né, ni n'ai été éduqué, ni n'ai jamais voyagé ; au contraire, je suis resté dans quelques unes de ses régions méridionales jusqu'aux environs de mes seize ans, lorsque la nécessité m'obligea en quelque sorte à me retirer dans des régions plus septentrionales – jamais toutefois au-delà du Rhin en Allemagne et du

Yorkshire en Angleterre. Et je mentionne cela à dessein, parce que j'ai été soupçonné par certains d'être allemand, suédois ou danois ; par d'autres, d'être anglais ou écossais, selon ce que leur fantaisie leur dictait, alors même que je n'ai jamais vu l'Allemagne avant mes seize ans, pas plus que l'Angleterre que je ne découvris que deux ou trois ans plus tard. En ce qui concerne mes parents et ma famille, ils étaient catholiques romains, la plupart d'entre eux étaient zélés, et avaient de fortes préventions contre tous les Protestants. Mon père était issu d'une grande famille, ancienne mais déchue, et il s'était trouvé dans l'obligation de quitter ma mère avant que j'atteigne mes cinq ans, et de s'établir à presque huit cent kilomètres d'elle, tandis qu'elle en était réduite à vivre et à m'élever avec sa maigre fortune, sans recevoir aucune aide de lui, ses malheurs l'ayant mis hors d'état de contribuer en rien à mon éducation ; de telle sorte que j'étais entièrement livré à ses soins. Cependant, ni sa solitude, ni la modestie de sa situation, ne l'empêchèrent de me donner la meilleure éducation qu'elle put – j'étais alors son seul enfant ayant survécu. C'était une femme bonne et pieuse à sa manière, et, bien qu'elle me chérît beaucoup, je fus élevé dans la vertu qui convenait pendant la période, malheureusement assez brève, où je restais avec elle, et je ne me souviens pas avoir eu à ce moment-là la moindre inclination au vice. Selon toute vraisemblance, je n'en aurais pas eu davantage par la suite si seulement j'étais demeuré toujours sous son aile ; au lieu de cela, les erreurs des premiers éducateurs auxquels je fus confié produisirent en moi un fort penchant à la vanité et à la suffisance, source funeste de toutes les fautes que j'ai commises depuis.

Il est une remarque générale que je ne peux éviter de faire concernant les écoles des Catholiques romains : tous leurs élèves doivent apprendre à lire, et même à prier en latin avant d'être capable d'en comprendre le moindre mot ; cela ne fait que les habituer à lire et prier sans y prêter aucune attention, même quand ils sont capables ensuite de comprendre le sens de leurs lectures et de leurs prières. Cette méthode désynchronisée avait été décriée par nombre de ceux qui en ont ressenti depuis les effets pernicieux, tout comme l'insurmontable difficulté à corriger un défaut si précocement contracté et si profondément enraciné dans notre esprit, et nul autre que moi n'a eu plus de raison de s'en plaindre.

Mais ce qui me fit le plus de mal, au cours de mon éducation hors de chez ma mère, fut la grande admiration que m'avait valu ma capacité hors du commun à apprendre tout ce qui se présentait à moi, et l'affection et la partialité que mes maîtres montrèrent à mon égard pour cela. J'avais à peine six ans lorsqu'on m'envoya dans une école libre tenue par deux moines franciscains, dont le plus âgé, ayant remarqué mon génie extraordinaire pour les langues (car je n'avais alors appris qu'à lire toutes sortes d'imprimés et d'écrits, et que j'étais d'autre part très négligent en ce qui concerne l'écriture manuscrite) se mit en tête de m'envoyer dans une classe de latin, contre l'avis de ma mère et de mes amis qui me jugeaient trop jeune pour cela, en particulier parce que je devais me trouver parmi d'autres garçons qui avaient le double de mon âge, et qui étaient déjà dans cette classe depuis un an ou deux, plus pour certains ; cependant il était si sûr de son jugement à propos de mon génie et de mon application à l'étude, qu'il ne doutait pas, disait-il, de me voir dépasser tous les autres en moins d'un an ou deux. Il ne se trompait pas, et même s'il me fallut affronter de grandes difficultés et me mettre à l'étude avec acharnement pour atteindre leur niveau, je commençai à ressentir une telle vanité de mes progrès rapides, et des louanges qu'il me prodiguait à ce sujet, que je n'étais pas satisfait avant d'avoir atteint la première place dans la classe, ainsi que dans son affection ; en effet, comme il n'épargnait ni caresses ni encouragements envers moi, je pris bientôt conscience, à la fois à cause de son comportement et à cause de la déférence que les autres garçons me témoignaient, de la très haute estime dans laquelle il me tenait.

Notre école était souvent visitée par des prêtres, des moines, des gentilshommes, et d'autres personnes qui passaient par notre ville, et, bien

qu'il y eût à l'école plusieurs garçons dont les parents étaient d'une condition nettement supérieure, j'étais pourtant chaque fois désigné comme la fine fleur de la classe, et comme le plus capable de répondre aux questions qui étaient au programme. Notre moine avait aussi, dans le but de nous motiver, fait fabriquer par les nonnes d'un monastère voisin de curieux colifichets, que les élèves devaient porter à leur boutonnière, accrochés par un fin ruban, lorsqu'ils occupaient les premières places. Il y en avait de différentes tailles, et l'un d'entre eux, nettement plus grand que les autres, était réservé au tout premier. Nous étions inscrits sur ces étiquettes selon notre mérite, et le plus grand me revint dès le premier exercice ; j'étais devenu si fier de cette babiole que je ne l'ai jamais perdue un seul jour. Ma mémoire était si vive et si précise, ma compréhension si rapide, qu'il me suffisait de m'appliquer modérément à l'étude pour que mes camarades se trouvent dans l'impossibilité de me la ravir. Cette marque de distinction m'autorisait de surcroît à être nommé chef de classe et responsable de l'ordre pour toute l'école. Tout cela me remplissait d'une telle vanité et d'un tel désir d'exceller, que je ne pouvais souffrir que quiconque me surpassât ou fût préféré par notre moine ; et celui-ci était plein d'indulgence, et même m'encourageait dans cette voie, bien que cela fût à mon détriment – il aurait pu aisément comprendre, d'abord qu'il avait suscité en moi un fort penchant à l'orgueil, qu'un homme prudent aurait préféré étouffer dans l'œuf, ensuite que cela rendait mes camarades très jaloux et suscitait du mécontentement chez certains de leurs parents et dans leur entourage.

Il essaya bien pourtant une fois de compenser sa partialité habituelle en donnant à la classe un nouvel exercice dont le prix devait être un bel objet fabriqué par les sœurs, qu'il attribua à un cancre notoire, mais qui, pour ce qui est de la qualité, était le plus titré d'entre nous. Si encore il l'avait attribué à d'autres élèves de la classe, bien meilleurs que celui-là, j'aurais pu me dire qu'ils avaient réussi l'exercice mieux que moi pour cette fois ; et, même si j'en aurais été profondément vexé, cela n'aurait fait que redoubler mon ardeur au travail. Mais là, l'injustice était si flagrante que je ne pus m'empêcher de demander en quoi cet élève m'avait surpassé, et d'émettre le soupçon qu'il avait été aidé en sous main par un moine ou par au autre élève. Quand le bon père s'aperçut que je prenais la question à ce point à cœur, et que je menaçais de faire mes adieux, si ce n'est au latin, du moins à son école (et je pense que j'aurais dû le faire effectivement, puisque j'étais si vexé de l'injustice qui m'était faite), il jugea bon de m'apaiser en m'assurant que mon concurrent s'était tellement surpassé pour cet exercice qu'il n'avait eu d'autre choix que de lui attribuer le prix en guise d'encouragement, même si ma prestation était loin d'être inférieure à la sienne. Et pour clore le conflit, il commanda immédiatement un autre exemplaire du même curieux objet et me le donna, avec force louanges sur ma rapidité et mes progrès hors du commun, et d'autres gages de son estime ; je rentrai ainsi chez moi si imbu de moi-même que, pour mon grand malheur, tout semblait contribuer à gonfler mon orgueil et me faire perdre le sens des réalités.

Je pourrais citer bien d'autres cas où il manifesta ainsi sa préférence à mon égard, qui m'ont rendu chaque fois plus présomptueux et arrogant ; il y en a un cependant que je ne peux occulter, et qui est exemplaire. Comme je ne me rendais jamais coupable d'aucune inconduite, je bénéficiais d'une certaine indulgence, et si d'aventure je trempais dans quelque mauvais coup, je n'étais pas puni comme les autres garçons, mais on se contentait de me réprimander doucement ou de m'assigner un travail facile en guise de pénitence, et je ne me souviens pas avoir jamais été vraiment grondé par ce bon maître. Un jour, des étrangers rendirent visite à l'école après déjeuner, ce qui nous valu d'être dispensés de cours pour le reste de la journée. À peine étions-nous dehors que je suggérai à mes camarades d'offrir le même congé aux filles de l'école voisine. Nous entrâmes donc dans le bâtiment, fîmes sortir les maîtresses et les élèves, fermâmes les portes à clé afin qu'on ne puisse pas les forcer à rentrer – et nous ne leur envoyâmes

la clé que le soir. Le jour suivant, on nous blâma sévèrement pour cette mauvaise action, dont je me dénonçai comme le meneur, et pour laquelle une punition fut promise, et bientôt mise en œuvre. J'espérais bien non seulement y avoir ma part, mais encore être puni plus sévèrement que les autres ; au contraire, le favoritisme faisant son office, je ne fus puni que d'une réprimande et d'un petit travail d'intérêt général, tandis que tous les autres durent se soumettre à la dure discipline de l'école. Ils se plaignirent de ce traitement de faveur auprès du moine, mais aussi auprès de leurs amis. Cependant cette affaire ne fut pour moi qu'un motif de triomphe supplémentaire, et pour eux une nouvelle cause de jalousie – qu'ils n'osèrent toutefois épancher qu'en paroles.

Je poursuivais donc mon apprentissage rapide du latin. Je faisais de la version et du thème, je l'écrivais et le parlais avec aisance (pour ce qu'on m'en avait enseigné), ce qui était considéré comme étonnant dans la mesure où j'avais à peine neuf ans et que je n'avais passé que deux ans sous la tutelle de ce moine. Ce qui fut dommage, c'est qu'il ne nous familiarisa qu'avec des livres scolaires, et très peu de classiques anciens en prose ou en vers, si bien que je ne connaissais pratiquement rien à leur style jusqu'à ce que je me trouve entre de meilleures mains, ce qui arriva peu après. En effet, notre bon maître fut désigné peu après directeur, ou, comme ils disent, *gardien*, d'un autre monastère situé à une quarantaine de kilomètres de là, dans un archevêché où se trouvait également un collège de Jésuites pour l'éducation des jeunes gens. Il convainquit facilement ma mère de me laisser aller avec lui là-bas et d'intégrer le monastère sous sa houlette tandis que je poursuivrais mes études au collège, où il me recommanderait à l'attention des pères. Il promit aussi à ma mère de me faire chaque soir répéter les leçons du jour, et de me pousser ainsi si loin dans mes études que je dépasserais tous les garçons de mon âge – toutes choses qui la persuadèrent aisément de me laisser partir, d'autant plus qu'il emmenait aussi quatre ou cinq jeunes garçons qui seraient avec moi à la fois au collège et au pensionnat. Nous nous mîmes en route avec lui, et lorsque je fus présenté au collège des Jésuites, la question de savoir dans quelle classe je devais entrer donna lieu à de longs pourparlers. Il me faut ici exposer au lecteur la manière dont les Jésuites organisent les études en sept niveaux, ou, en leurs propres termes, des classes, chacune installée dans un appartement séparé, et dont voici le détail :

1. En sixième, la classe la plus basse, les élèves commencent à apprendre la grammaire latine.

2. En cinquième, ils se perfectionnent en grammaire, et commencent à étudier des livres, et à écrire en mauvais latin.

3. En quatrième, ils lisent Tacite, les épîtres de Cicéron, Ovide et quelques autres auteurs latins faciles, et ils commencent à écrire dans un meilleur latin.

4. En troisième, ils lisent Curtius, les discours de Cicéron, Virgile, écrivent assez bien en latin et commencent à apprendre à composer des vers latins. Ils commencent également l'étude de la grammaire grecque.

5. La classe d'Humanités. Là, ils lisent Horace, Cicéron, Térence, font des vers honorables, composent des discours sur un sujet donné. S'ils ont des dispositions pour le grec, ils font des progrès considérables dans cette langue – même s'ils ne font que lire des homélies des Pères – et ils s'exercent également à traduire du latin vers le grec. Enfin, ils disent des discours ou des compositions poétiques en public.

6. La classe de Rhétorique. Là on lit Homère et d'autres poètes grecs, Démosthène et d'autres auteurs. En même temps qu'on étudie le *De Oratore* de Cicéron, les *Satires* d'Horace et son *Art poétique*, on compose des thèmes sur des sujets donnés, autant que possible dans le style et selon la méthode de Cicéron. On apprend également à écrire des poèmes à l'imitation des poètes grecs et latins. Enfin, on lit d'autres livres spécialement compilés par les Jésuites pour l'usage de cette classe – il en existe en effet pour chaque niveau et pour chaque matière enseignée. La majeure partie de ces textes tirés des auteurs classiques sont donnés à apprendre par cœur aux élèves, afin d'exercer

leur mémoire, dit-on ; en fait, cet exercice réussit surtout à l'encombrer d'une quantité de choses inintelligibles qui, oubliées sitôt qu'apprises, ne servent pour ainsi dire à rien, si ce n'est à leur faire dépenser un temps précieux qui pourrait être mieux employé à étudier des choses utiles et adaptées à leurs capacités. Je peux ajouter un autre inconvénient majeur lié aux récitations. Les moniteurs doivent faire répéter ces leçons avant que le maître régent n'arrive, auquel ils rapportent qui a et qui n'a pas dûment appris sa leçon, chaque élève étant félicité ou blâmé en conséquence. Les élèves et les moniteurs sont tellement pressé d'achever leur besogne que ces derniers encouragent le plus vivement ceux qui sont capables de réciter leur leçon le plus rapidement, et ainsi s'est répandue l'habitude de parler et de lire à une vitesse effroyable. Pour qui voudra s'en débarrasser, ce sera au prix de beaucoup d'effort et de peine, si seulement on y parvient ; je l'appris à mes dépens, et non sans douleur.

7. Enfin vient la classe de Philosophie, divisée en logique, physique, métaphysique et morale. Chacune de ces matières requiert un trimestre d'étude, du moins est-ce le temps que les Jésuites consacrent à en exposer le contenu.

Tous les élèves sont forcés de passer au moins une année dans chaque classe ; et si à la fin de l'année, au moment de l'examen individuel, quelqu'un est jugé un peu en retard, que ce soit par lenteur d'esprit ou par manque d'application, il est condamné à étudier la même chose une autre année, pendant que les autres sont promus dans la classe supérieure.

Quand je fus informé des sujets et des livres étudiés à chaque niveau, et que je m'avisai que les classiques m'étaient complètement étrangers, je priai mon vieux maître d'être présenté seulement comme candidat en troisième, où on commence à les enseigner – ce que je considérais déjà comme une faveur puisqu'on était aux vacances d'été et que j'aurais intégré comme débutant une classe où les autres avaient déjà étudié six mois. Je pensais donc avoir déjà assez à faire à rattraper mes camarades avant la fin de l'année. Mais le bon père ne voulait pas en entendre parler ; il insista au contraire pour que je sois présenté comme candidat à la classe d'Humanités. Je me plaignis que cela me constituait une double difficulté, puisque je ne connaissais rien aux auteurs qu'on y lisait, ainsi qu'à ceux de la classe précédente, et qu'il ne me restait que sept mois pour les maîtriser tous. Il s'engagea tant pour ma promotion – même si c'était contre ma volonté – assurant que je surmonterais toutes ces difficultés par mes dispositions naturelles et mon application, que je fus bien obligé de me soumettre à l'examen de candidature aux Humanités. Et, bien que ma mauvaise volonté me rendît moins soucieux de l'issue de l'examen, puisque je désirais être envoyé dans la classe inférieure, c'est pourtant l'intérêt du vieux moine qui prévalut, ou bien est-ce mon propre mérite qui prit le dessus, je ne sais, mais je fus admis sans coup férir en classe d'Humanités ; et ce fut un combat de chaque jour pour conserver mon crédit au milieu de toutes ces difficultés. À vrai dire, je me demandais comment mon vieux maître pouvait être coupable d'une telle négligence dans mon éducation, et je le pressais souvent de m'aider. Comme il s'efforçait de le faire, il me donna malheureusement l'occasion de découvrir la cause de mon ignorance : il était aussi peu familier que moi avec ces auteurs. La classe d'Humanités s'avéra donc très difficile pour moi. Et ce qui me décourageait encore davantage, c'est que notre maître régent (ainsi appelaient-ils la personne chargée d'une classe), au lieu de faire preuve d'indulgence en vertu de mon jeune âge, de mon entrée tardive dans la classe et de mes lacunes sur les auteurs, m'accusait souvent de négligence et d'indolence, et, en manière de plaisanterie, menaçait de me laisser *inter manentes*, ce qui veut dire qu'au lieu d'être promu dans la classe supérieure, je serais obligé de redoubler celle-ci. Et, bien que je fusse conscient qu'un redoublement me serait profitable, je ne pouvais supporter la honte qui en découlerait. Je considérais comme une mortification plus que suffisante d'être cantonné en milieu de classement, ayant été habitué à être toujours en tête de classe. Mais il faisait cela plus pour me stimuler que pour me décourager, afin que je puisse

facilement être reçu en classe de Rhétorique au moment de l'examen de fin d'année. Cette grande cérémonie se tient un peu avant les vacances de Noël, et quand les élèves connaissent leur sort, à savoir s'ils vont passer au niveau supérieur ou doubler la même classe, ils prennent dix à douze jours de vacances et rentrent dans leurs familles respectives. Il y avait à ce moment-là quatre ou cinq garçons de la même ville que moi, qui non seulement étaient bien plus âgés, mais avaient en plus passé plusieurs années au collège avant que je n'y entre ; ils étaient jaloux de mon admission du premier coup dans la même classe qu'eux, et ils auraient préféré m'y laisser derrière eux. Cette pensée, ajoutée au déplaisir qu'aurait causé un tel verdict, non seulement à mon vieux maître, mais aussi à ma mère, me fit redoubler d'application en vue de l'examen final, et passer outre l'avantage éventuel d'une autre année d'Humanités, pour la fierté et le plaisir de tenir le rythme et de les suivre en classe de Rhétorique. Ainsi, je m'acharnai si bien que je satisfis aux exigences de l'examen et fus désigné, comme eux, pour la classe supérieure. Cependant, même si cela me fit grand plaisir et que je rentrai chez moi le cœur léger, j'ai eu depuis lors des raisons suffisantes de souhaiter que les choses eussent tourné autrement. En effet, le maître régent de l'année suivante (l'habitude des Jésuites est d'en changer chaque année, et de faire venir les nouveaux d'autres collèges) s'avéra absolument incompétent pour cette classe, si bien que sa tutelle nous fit bien plus régresser que progresser. Il essaya d'abord de présenter quelques poètes et orateurs grecs avec l'aide de la version latine qui y était annexée ; ce faisant, il trahissait son ignorance de cette langue, et nous nous en aperçûmes tous assez vite, ce qui l'obligea à laisser cette matière de côté. Il n'était guère plus heureux avec les auteurs latins, bien que plus familier avec eux, et, à la longue, il prit en aversion la méthode du collège à tel point qu'on peut dire sans exagérer qu'il s'est diverti à nous enseigner les choses de manière tout à fait opposée, et dont le contenu n'avait en outre rien à voir avec le programme de notre classe, mais qui convenaient mieux à ses dispositions.

Deuxième extrait,
Mémoires
p. 112-124
(éd. de Londres)

Psalmanazar a quitté le collège des Jésuites, et après avoir étudié la philosophie avec un dominicain et un peu de théologie à l'université de Montpellier, il devient précepteur à Avignon. Puis, pour voyager à moindres frais, il décide de se faire passer pour un Irlandais persécuté pour sa foi et il mendie sur son chemin. Il rend visite à sa mère qui lui suggère d'aller voir son père en Allemagne. Pauvre aussi, celui-ci l'envoie voyager en Europe, Hollande, Flandres, où « la générosité des habitants est proportionnelle à leur opulence », lui assure-t-il.

À présent je songeais (sans en faire part à mon père) à un moyen de voyager plus astucieux, plus sûr et plus efficace que celui que j'avais employé lors de mes deux précédents voyages. Et comme je trouvais que passer pour un Irlandais persécuté pour sa foi catholique non seulement m'exposait au danger d'être découvert, mais en plus ne m'apportait pas le mérite et l'admiration que j'avais espéré en retirer, je conçus un nouveau projet qui était certes tout aussi hasardeux et encore plus malhonnête que le précédent, mais je n'avais pas assez de raison et de vertu pour en prévoir les conséquences et pour m'en détourner. Je dis « sans en faire part à mon père » car j'avais soigneusement dissimulé tous les simulacres vils et contournés que j'utilisais auparavant ; et j'étais d'autant plus forcé d'agir ainsi maintenant que je le connaissais mieux, car il était si intègre et si pieux que non seulement j'aurais encouru sa plus vive colère, mais encore aurait-il employé tous les moyens pour me dissuader de ce projet, ou pour le contrecarrer. Je me souvenais que lorsque j'étudiais les Humanités, la Rhétorique et la géographie avec les Jésuites, je les avais entendu parler des Indes Orientales, de la Chine, du Japon, etc. ; ils ne tarissaient pas d'éloges sur ces pays et sur l'ingéniosité de leurs habitants. L'idée qu'ils nous avaient donnée d'eux était en fait trop générale et imprécise, ou du moins ce dont je me souvenais était de loin trop succinct et confus, pour qu'une personne dotée d'un peu de prudence et de prévoyance construise dessus un projet aussi fou. Toutes les connaissances qu'ils

nous en avaient fournies reposaient en effet sur des cartes et leurs commentaires, tirés de livres de géographie. J'étais cependant assez téméraire pour penser combler ce qui me manquait de connaissances exactes par la fécondité de mon imagination, ce en quoi je me flattais de réussir facilement, car je supposais que ces habitants étaient si peu connus du commun des Européens qu'ils étaient considérés, en gros, comme étant à leurs antipodes dans presque tous les domaines, religion, manières, habillement, etc. C'était l'idée rudimentaire que j'avais du sujet, elle fournissait à mon imagination fertile un vaste terrain à bâtir, et je ne doutais pas de mes capacités en ce domaine. J'avais également entendu que leur façon d'écrire différait beaucoup de la nôtre, mais comment, en quoi, je l'ignorais, ou l'avais oublié ; il me vint donc à l'idée que, comme les Hébreux et d'autres langues orientales dont j'avais entendu parler, ils devaient écrire de la droite vers la gauche, et c'est sur cette hypothèse puérile que j'entrepris de réfléchir à un alphabet qui pourrait servir mon dessein. Autre chose témoignait de mon inconséquence : bien que je ne fusse pas sans savoir que les Grecs et les Hébreux avaient des noms particuliers pour leurs lettres, il ne me vint jamais à l'esprit de les imiter en ce point, comme je l'avais déjà fait pour le dessin et les valeurs de certaines lettres, en supposant que, comme elles coulaient toutes d'une même source, on pouvait raisonnablement penser qu'elles pouvaient conserver quelque ressemblance. La vérité est que mon temps était compté, que la connaissance que j'avais du terrain dans lequel je m'aventurais était limitée et confuse, et que j'agissais en cachette dans la peur d'être découvert par mon père. Je devais bientôt être renvoyé à mon manque de prévoyance lorsque j'en vins à discuter avec des juges appropriés ; il m'apparut alors nécessaire non seulement d'inventer un nom pour chaque lettre, mais aussi d'apporter quelques modifications à mon système encore brouillon, à mesure que je me familiarisais avec ces pays orientaux.

Cependant, au vu de mon jeune âge, de mon peu d'expérience et d'autres désavantages, je me demande encore comment j'ai pu inventer non seulement un tel alphabet, avec le nom des lettres, mais également d'autres éléments aussi compliqués, à savoir une partie considérable d'une nouvelle langue avec sa grammaire, une nouvelle division de l'année en vingt mois, une nouvelle religion, etc., et tout cela à la seule force de mon imagination, afin d'en remplir l'abominable roman que je publiai peu après mon arrivée en Angleterre, et qui donna lieu aux jugements les plus divers ainsi que sur son auteur sans vergogne : certains considéraient que cela excédait les capacités d'un garçon si jeune, d'autres le voyaient comme le résultat d'un système longuement mûri.

Malheureusement pour moi, j'avais l'imagination trop fertile et adaptée à ce genre de choses lorsque j'entrepris ce projet, et quand on me posait une question impromptue sur des sujets auxquels je n'avais jamais pensé, je me trouvais rarement à court d'idée pour fournir rapidement une réponse ; et si elle était satisfaisante, je la conservais en mémoire. Mais pour revenir à mon alphabet, dès que j'eus achevé de le concevoir, je me mis à exercer ma main à l'écrire avec prestance, afin de pouvoir à l'occasion en faire la démonstration ; c'est ce qui me parut le plus difficile, car je n'ai jamais été adroit de la plume, et je n'étais évidemment pas habitué du tout à écrire à l'envers. Cela m'obligea à altérer un peu la forme de certaines lettres, pour pouvoir les tracer plus facilement, et à inventer des abréviations et des contractions de lettres, et d'autres améliorations qui en rendaient l'exécution plus rapide. Cela fait, je m'estimais suffisamment préparé pour passer pour un Japonais converti au Christianisme. Le seul problème qui me restait était de rendre compatible cette nouvelle identité usurpée avec mon certificat d'Avignon, ce qui ne pouvait se faire qu'en le recopiant et en modifiant les passages nécessaires, et en collant le sceau de l'original sur le faux ; mais, si j'étais tout à fait capable de le formuler mentalement, mon écriture manuscrite était tellement maladroite qu'elle n'aurait jamais pu passer pour celle du secrétaire

d'un vice-légat, et m'adresser à un tiers qui savait bien écrire était trop compliqué et dangereux pour que je m'y risque. Après réflexion, je jugeai plus sûr de ne me fier qu'à moi-même, je copiai donc le certificat du mieux que je pus, avec les fioritures et les ornements, mais je le fis d'une manière si grossière et maladroite que cela pouvait difficilement passer pour un faux acceptable. Il y avait aussi un autre risque d'être démasqué, par les marques de fabrique différentes qui figuraient sur les papiers d'Allemagne et d'Avignon, mais cela ne me vint pas à l'esprit. Ainsi, après avoir fait les modifications nécessaires sur le laissez-passer et y avoir collé l'ancien sceau, je décidai de confier le reste à la fortune, et je pris tristement congé de mon père, qui versa une abondance de larmes, et me souhaita tout le bonheur et le succès possible, n'imaginant pas à quel point mon nouveau projet en méritait peu. Lorsque je fus à une certaine distance de lui, j'enfilai mon vieil habit de pèlerin et commençai mon voyage le cœur gros, suivant la route qu'il avait tracée pour moi, et qui était à l'exact opposé de celle qui m'aurait ramené chez moi. J'avais d'ailleurs pris soin d'écrire à ma mère, qui était d'un naturel si inquiet, pour l'informer de ce qui s'était passé avec mon père et de mon désir de partir en voyage aux Pays-Bas avant de retourner chez elle. Mais j'ai craint par la suite que le style mélancolique dans lequel cette lettre était tournée avait pu, plutôt que de l'apaiser, augmenter son inquiétude pour son désormais vaurien de fils. Depuis ce jour, ni elle ni mon père n'ont entendu parler de moi, ni moi d'eux, et, selon toute apparence, les deux ont regretté ma perte bien plus que je ne le mérite, si encore cela n'a pas contribué à abréger leurs jours.

Le lecteur peut déduire de tout cela quel être téméraire et abandonné j'étais, perdu à tous points de vue, de la religion, de la nature et de la raison, et comment je m'exposais à toutes sortes de dangers, tout cela pour céder à une passion, et sans la moindre perspective d'en recueillir quelque bénéfice, ni même en chercher. Cependant, cela n'est rien comparé à ce qui va suivre, et c'est miracle qu'une aventure ayant pris si mauvais début, si mal préparée, et dont la suite fut pire encore, n'ait pas eu une fin plus effroyable ; et je ne dois qu'à la miséricorde de Dieu, que je ne mérite pas, de ne pas finir complètement perdu corps et âme. Je souhaite que le lecteur garde toujours à l'esprit la tendresse de mon âge et les défauts de ma mauvaise éducation, s'il veut lire ce qui suit avec une patience indulgente, au moins jusqu'à ce qu'il arrive à des scènes plus agréables. En même temps, comme j'arrive bientôt à la honte et la faute les plus noires, je déclare sincèrement loin de moi l'idée d'accentuer ou d'atténuer quoi que ce soit afin de rendre le récit plus surprenant ou agréable ; je veux au contraire raconter l'ensemble avec toute la sincérité à laquelle il convient que je tende en ces derniers moments. J'espère que l'on me croira d'autant plus facilement que je souhaite que ce récit ne soit pas imprimé avant ma mort, quand toutes ces sinistres discordes auront été balayées ; et rien ne m'apportera de satisfaction outre-tombe que la conscience de la sincérité qui anime ce récit, d'autant plus que je ne laisse ni enfants ni proches pour en retirer aucun bénéfice matériel. Mais revenons à la route que je me proposais de suivre.

Je voulais d'abord visiter toutes les villes d'importance des deux côtés du Rhin, puisqu'elles se trouvaient sur mon chemin pour Cologne, où je prétendais me rendre en pèlerinage aux Rois mages, dont on dit que les restes sont enterrés dans la cathédrale, que visitent presque toute l'année de très nombreux fidèles.

[Ce sont les mages qui sont venus adorer notre Sauveur, et qui sont selon l'Église de Rome considérés comme rois. On prétend qu'ils n'étaient que trois, appelés Gaspard, Melchior et Balthazar ; la légende ajoute qu'ayant reçu l'ordre de ne pas retourner à Jérusalem, ils avaient pris le chemin de Cologne, y étaient morts, et y avaient été enterrés. Leurs têtes sont exposées dans un sanctuaire seigneurial derrière le grand autel chaque mercredi, et on montre alors aux visiteurs la porte du côté du Rhin par laquelle on dit qu'ils

sont entrés, et qui a depuis été murée. Cette cathédrale contient également de nombreuses autres reliques et des images de miracles, pour nourrir la dévotion du peuple, et attirer là un flot continu de pèlerins. (N.d.A.)]

Et comme les Allemands aiment autant les pèlerins qui viennent visiter leurs saints que les Italiens aiment ceux qui viennent à Rome ou Lorette, et les Espagnols ceux qui vont à Saint-Jacques-de-Compostelle, je ne doutais pas d'être accueilli avec bienveillance partout où je passerais. Je n'abuserai pas du temps de mes lecteurs en décrivant les endroits que j'ai traversés, les livres de voyages en fournissent déjà des descriptions, meilleures que celles que je pourrais composer moi-même ; j'observe simplement que je les trouvais tous dans une situation lamentable : la plupart des beaux bâtiments étaient détruits, des palais ne restaient que des murs nus, à moitié démolis, les cathédrales et églises autrefois majestueuses, faites du marbre le plus fin et d'autres pierres coûteuses finement sculptées, étaient à moitié en ruine, et rien ne restait pour le service divin que le chœur bien souvent dépourvu de toit, et abrité seulement avec de la paille. Tout le reste offrait un spectacle encore plus affligeant, partout où les armées conquérantes de Louis XIV étaient passées ; car c'était à peine quelques années après la paix de Ryswick, les villes n'avaient donc pas encore eu le temps de se remettre de ces ravages effroyables.

[Les traités de Ryswick signés en 1697 mirent fin à la guerre de la ligue d'Augsbourg entre Louis XIV et la Grande Alliance. (N.d.T.)]

Bientôt m'arriva une mésaventure qui, si j'avais été un peu moins téméraire et inconscient, m'aurait dissuadé de poursuivre plus avant mon faux pèlerinage. C'était dans la ville de Landau, occupée par une garnison française et commandée par un vieil officier, et qui était à l'époque une ville forte, la dernière qu'ils tenaient en Alsace. La familiarité que j'entretins bientôt avec les sous-officiers et les soldats de la garnison, lesquels appréciaient les récits fantasques que je faisais de ma vie et de mon prétendu pays, me valut d'être soupçonné d'espionnage ; comme tel, je fus conduit par une rangée de mousquetaires au gouverneur qui, non satisfait par mon récit, ordonna qu'on me jette en prison, où je fus d'abord confiné dans un cachot nauséabond pendant quelques heures, avant d'être remis en semi-liberté dans la prison jusqu'au jour suivant ; enfin, je fus conduit hors de la ville et on m'interdit, sous peine de punition plus sévère, d'y remettre les pieds.

[Dans le récit fabuleux que j'ai donné de ma vie en guise de préface à l'histoire de Formose, je prétendais avoir été pris à Landau en train de relever le plan des fortifications de la ville, ce qui était absolument faux, car, même si je l'avais déjà fait plus d'une fois dans mon pays natal, où je ne pouvais être considéré comme une menace, je n'étais pas assez stupide pour agir ainsi dans cette ville allemande, et prétendre à des compétences quelconques en dessin et en fortifications ne convenait pas à ma fausse identité. Cependant, pour ce qui est du gouverneur, il était plus probable que ma jeunesse et ma simplicité avaient ému sa pitié plus que le crédit qu'il pouvait accorder à ce que j'avais raconté pour ma défense ; car mis à part le fait que j'étais resté dans sa ville plus longtemps que ne le font d'ordinaire les pèlerins, je n'avais rien dit ou fait qui pouvait me faire prendre pour un espion. (N.d.A.)]

Ce mauvais pas, dont je m'étais tiré de justesse, aurait dû m'ouvrir les yeux sur la folie et le danger de mon fragile stratagème, et me rappeler la promesse que j'avais faite de retourner chez ma pauvre mère inquiète, puisque retourner chez mon père n'était guère envisageable. Mais ma foi et ma prudence étaient bien trop faibles, juste suffisantes pour me faire prier pour le paradis en temps de danger, lequel n'était pas plus tôt écarté que j'oubliais aussitôt ce que j'avais promis dans mes prières ; je me sentais simplement tenu d'assister aux offices religieux, les messes, les vêpres, etc., aussi souvent que l'occasion s'en présentait, ce que je continuais à faire jusqu'à ce qu'un projet encore plus pervers et abominable me fit abandonner cette pratique. Ces détails peuvent peut-être paraître trop insignifiants à

certains lecteurs pour mériter d'être mentionnés, mais pour moi ils sont éclairés d'un jour différent, et montrent trop clairement comment une erreur en entraîne une autre, là où la foi et la raison ont malheureusement perdu leur influence, ou ont cédé à une passion dominante et incontrôlable, et combien facilement la force de cette passion en arrive à éteindre progressivement tout sens du remords et du repentir, ce qui, sans le secours de la Grâce divine, peut complètement perdre un homme. Personne n'ayant plus douloureusement que moi senti les tristes effets de la première, aussi bien que les effets bénis de la seconde, que puis-je faire d'autre que remercier et adorer la miséricorde divine que je ne mérite pas, et à laquelle seule je devrai mon salut ? Et comment ne lui serais-je pas au plus haut point reconnaissant d'avoir permis que mon âme s'imprègne des principes religieux qui, même s'ils ont été peu à peu émoussés et longtemps éclipsés par la violence de ma passion première, m'ont pourtant, quand Dieu l'a voulu, amené à rejeter et détester mes erreurs passées et, dans une certaine mesure, m'ont conduit du danger le plus effroyable jusqu'aux bras du Sauveur miséricordieux, et cela d'une manière si merveilleuse et inespérée qu'il m'est impossible d'attribuer ce changement béni à autre chose qu'une grâce surnaturelle ?

Je devrais cependant dans la suite être plus concis, notamment dans le récit de ce qui m'est arrivé depuis l'aventure de Landau jusqu'au moment fatal où j'ai imprudemment sombré sans retenue dans l'imposture la plus radicale, celle de ma prétendue conversion au christianisme par le Dr James [Innes, N.d.T.], alors chapelain d'un régiment écossais en garnison à Sluys ; car le détail de ces pérégrinations ne serait que la longue et fastidieuse liste des erreurs et des désastres, tous aussi inavouables qu'incroyables, dans lesquels une jeunesse trop hardie peut tomber. Il me suffira de dire que j'ai parcouru plusieurs centaines de kilomètres à travers l'Allemagne, le Brabant et les Flandres, sous l'identité d'un Japonais converti au christianisme par des missionnaires jésuites, et mené par eux en Avignon pour parfaire mon instruction, autant que pour éviter la répression terrible qui frappe les Chrétiens dans les domaines de l'empereur du Japon. Pour compléter ce mensonge éhonté, je respectais les formes de la religion en allant souvent à l'église ; l'accomplissement de ces devoirs religieux me touchait parfois, et il m'arrivait d'être saisi du frisson passager du remord et de la honte en prenant conscience du rôle abject que je jouais. Ma maîtrise parfaite du latin, les notions que j'avais dans d'autres domaines, notamment en logique, en philosophie et en théologie, dont ma fidèle mémoire conservait encore les parties les plus curieuses, ajoutées au récit flamboyant que je faisais de ma vie, me procuraient plus d'attention et de bienveillance que ce qui était habituellement accordé aux autres voyageurs et pèlerins, mais mon incurie et mon extravagance ne me permettant pas de consacrer un sous en vêtement, ne serait-ce que pour acheter du tissu, pour me tenir propre et décent, je devins progressivement d'une apparence si lamentable et miteuse que je damais le pion aux plus misérables mendiants, et ce malheur allait m'entraîner plus bas encore.

■

Le lecteur remarquera que nous respectons pour le pseudonyme de George l'orthographe de l'édition des *Mémoires* : Psalmanazar – alors que la *Description*... est signée Psalmanaazaar.



Où va Taiwan ?

Un remède éprouvé pour une antique plaie chinoise
Joe Hung

Le défi trigonométrique du président Ma Ying-jeou
Wu'er Kaixi

La démocratie de Taiwan et ses « facteurs chinois »
Wu Kun-yung

Quelques idées reçues sur l'économie taiwanaise
François Blanc

Un destin rebelle
François Danjou

Taiwan : une terre de séismes et une coopération exemplaire
Jacques Angelier

Joe Hung

Un remède éprouvé pour une antique plaie chinoise

(traduction de Christophe Boutrou)

La Chine est un empire depuis que le Premier Empereur fonda la dynastie Qin en 221 avant notre ère. Un empire est un État qui maintient sous son contrôle un très large territoire et une grande diversité de populations. L'Empire chinois, qui existe encore au XXI[e] siècle sous le nom de République populaire de Chine, s'est de tout temps dilaté et contracté, mais est resté divisé, en proie aux désordres, la plupart du temps. En fait, la Chine a régulièrement été unifiée à l'avènement de chaque nouvelle dynastie, mais une Chine unifiée ne dure jamais très longtemps – un siècle, tout au plus.

L'histoire a connu la grandeur et la décadence des empires. Le temps des empires, toutefois, est révolu. L'Empire britannique, sur lequel le soleil ne se couche jamais, a été relevé par le Commonwealth. L'Empire soviétique a cessé d'exister avec la dissolution de l'Union des républiques socialistes soviétiques. C'est le sens de l'Histoire.

La disparition de l'Empire britannique, d'un autre côté, constitue un exemple pour la réunification chinoise. Il donne une leçon stratégique à Taiwan, État insulaire en plein essor depuis 1950 qui, au bout du compte, sera annexé par la République populaire – ou fusionnera avec –, comme infime partie d'une grande Chine unifiée. C'est le sens de l'Histoire.

Celle de Taiwan commence au XVII[e] siècle par la colonisation hollandaise de l'île. Koxinga, vaincu pendant la guerre civile chinoise, mena son armée à la conquête de Taiwan et en chassa les Hollandais en 1662. Les immigrants chinois vinrent en masse à Taiwan et l'île fut sinisée lorsqu'elle fut annexée par la Chine de la dynastie mandchoue des Qing en 1683. En 1895, en vertu du traité de Shimonoseki, la Chine céda Taiwan, plus connue sous le nom de Formose, au Japon avec les Pescadores. Formose et les Pescadores furent restituées, en même temps que la Mandchourie, à la République de Chine à la fin de la Seconde Guerre mondiale en 1945.

Lorsque le généralissime Chiang KaiShek, vaincu par Mao Zedong pendant la guerre civile chinoise, comme Koxinga en 1662, installa son gouvernement Kuomintang à Taipei fin 1949, Taiwan acquit un nouveau statut : celui d'État souverain. Taiwan fut rendue par le Japon à la Chine en tant que province. Quant le gouvernement national déménagea à Taipei, Taiwan devint un État souverain indépendant avec le titre officiel de « République de Chine », quoique reconnu par un modeste groupe de 23 pays dont le nombre pourrait se réduire encore.

La prestigieuse *New Encyclopedia Britannica*, toutefois, date l'indépendance de la nouvelle nation taiwanaise au 25 octobre 1945. La République de Chine prit officiellement possession de Taiwan lorsque le général japonais Rikichi Ando remit les instruments de la reddition, en sa qualité de gouverneur général de l'île, au général Chen Yi, administrateur général de Taiwan.

Le *British Commonwealth of Nations*, institué en 1931, est le résultat de l'évolution de l'Empire britannique, dont la reine Victoria fut la première impératrice. La politique britannique traditionnelle, qui laissait une grande autonomie à ses colonies, a conduit à l'émergence dans le courant du XIX[e] siècle de plusieurs États dépendants, peuplés dans une large mesure par des Européens habitués à une forme parlementaire de gouvernement et disposant d'un important degré de la souveraineté. En 1837, une période de tension croissante dans le Haut et le Bas Canada provoqua des révoltes. Lord Durham, dépêché d'Angleterre pour enquêter,

déclara dans son fameux rapport que le seul remède était de donner aux colons la même possibilité de gouvernement autonome pour toutes leurs affaires intérieures que celle dont bénéficiaient les Anglais chez eux. Le résultat fut l'établissement d'un gouvernement responsable dans les colonies nord-américaines en 1846-1849, et en Australie et en Nouvelle-Zélande quelques années plus tard.

L'étape suivante pour ces colonies auto-administrées fut de se transformer en dominions ; i.e. leur constitution en entités nationales. Par ce biais, les colonies, qui dans leurs existences séparées avaient été petites et faibles, atteignirent une taille et une force au moins potentiellement comparable à celle de leur ascendant. L'unification a également été rendue possible par le développement stable de leurs esprits nationaux respectifs. En 1867, les quatre principales provinces d'Amérique du Nord, de leur propre initiative, mais avec le consentement de la Grande-Bretagne, constituèrent une fédération sous le nom de *Dominion of Canada*. Ce fut le premier. Après le Canada, le statut de dominion fut accordé à l'Australie en 1901, à la Nouvelle-Zélande en 1907, à l'Union Sud-Africaine en 1910, et enfin à 26 des 32 comtés d'Irlande, qui rejoignirent le Commonwealth sous le nom de *Free State of Ireland*.

Une déclaration solennelle de la Conférence impériale en 1926 définit la Grande-Bretagne et ses dominions comme des « communautés autonomes au sein de l'Empire britannique, égales en statut, en aucun cas subordonnées l'une à l'autre dans quelque aspect que ce soit de leurs affaires domestiques ou étrangères, mais unies par une commune allégeance à la Couronne et librement associées en tant que membres du British Commonwealth of Nations. » Au plan international, les dominions furent reconnus comme des États indépendants, en droit d'avoir une représentation séparée à la Société des Nations et dans d'autres organisations mondiales, de nommer leurs propres ambassadeurs, et de conclure leurs propres traités. Dans le même temps, les dominions étaient censés ne pas avoir la même relation avec le Royaume-Uni ou entre eux qu'avec les pays « étrangers ».

Après 1947, la formule « membres du Commonwealth » devint courante. Le *Commonwealth of Nations* remplaça le *British Commonwealth of Nations* en 1949. La naissance du Commonwealth moderne démarra avec l'indépendance de l'Inde et du Pakistan en 1947. Dans la déclaration de Londres en 1949, le terme « British » fut éliminé de l'intitulé afin de mieux refléter la nouvelle réalité du Commonwealth, les deux pays ayant chacun des présidents à leur tête. La reine du Royaume-Uni, Elizabeth II, portait le nouveau titre de « chef du Commonwealth ». Elle remplissait deux rôles distincts. Pour les nouveaux membres, comme l'Inde et le Pakistan, elle était le symbole de la libre communauté, tandis que pour les membres plus anciens, elle était aussi le chef du gouvernement et de la société à laquelle leurs peuples avaient prêté allégeance. Le Commonwealth facilite les consultations entre États membres dans le cadre des réunions des Premiers ministres et des ministres des Finances, et à travers un secrétariat permanent. Les membres se concertent en matières économique, scientifique, d'éducation, financière, juridique et militaire, et essaient de coordonner leurs politiques. Les pays du Commonwealth travaillent ensemble pour construire un monde meilleur.

La République populaire de Chine affirme que Taiwan est une de ses provinces, qui doit être ramenée dans son giron, par la force si nécessaire. Pékin a exclu la possibilité que Taiwan fasse partie d'une Chine unifiée en tant que dominion ou État libre, par peur qu'un tel arrangement incite le Tibet, le Xinjiang (Turkestan chinois), la Mongolie intérieure et d'autres provinces à suivre cet exemple : celles-ci pourraient croire à un changement de la politique chinoise en faveur d'une confédération ou d'une union qui augmenterait leurs droits à se gouverner eux-mêmes et qui affaiblirait le contrôle du pouvoir central.

Cette position rigide de la Chine évoluera probablement. La Chine est en train de devenir une puissance mondiale. Elle est maintenant plus sûre d'elle-même et joue un rôle de plus

en plus important dans les affaires politiques mondiales. Une Chine plus confiante acceptera probablement le statut de dominion pour Taiwan si cela est une condition indispensable pour la réunification. Pékin pourrait imiter la Couronne britannique qui accorda le statut de dominion au Canada et à l'Australie. Taiwan, élevée au statut de dominion, et la République populaire de Chine devraient devenir, grâce à cet arrangement, des « communautés autonomes au sein de la Chine, égales en statut, en aucun cas subordonnées l'une à l'autre dans quelque aspect que ce soit de leurs affaires domestiques ou étrangères, mais unies au nom de la nation chinoise et librement associées en tant que membres du Commonwealth chinois. » Le président de la République populaire de Chine, étant *ex officio*, chef du Commonwealth. C'est à peu de choses près la définition « un pays, deux systèmes » adoptée par Deng Xiaoping telle qu'appliquée à l'ancienne colonie britannique, HongKong. Au plan international, Taiwan comme dominion peut être reconnue comme un État distinct en droit d'avoir une représentation propre aux Nations unies et dans d'autres organisations internationales, de nommer ses propres ambassadeurs, et de conclure ses propres traités. Dans le même temps, le dominion est censé ne pas avoir la même relation avec la République populaire de Chine qu'avec les autres pays « étrangers ».

Il ne tient donc qu'à la République populaire de Chine d'établir un Commonwealth chinois, ce qui serait à son avantage. Entre autres avantages, Pékin pourrait ainsi résoudre la question du Tibet, en l'admettant dans le Commonwealth comme un dominion. Le peuple tibétain s'est levé contre la Chine avant et pendant la préparation aux Jeux olympiques en août 2008. Le dalai-lama ne demande rien de plus que l'autonomie. Si cette autonomie est refusée au Tibet, sa population continuera de se révolter. La République populaire doit affecter des moyens de plus en plus importants à la sécurité et à la défense, mais également à la question du Xinjiang. Si les Ouigours musulmans étaient autorisés à fonder un dominion, Pékin n'aurait pas besoin de déployer une demi-douzaine de divisions dans le Xinjiang, tout en continuant à profiter des retombées économiques de cette riche région pétrolière. La Mongolie intérieure pourrait fusionner avec la Mongolie extérieure, et rejoindre le Commonwealth chinois des nations. Le même statut pourrait également être attribué à Hong Kong. Singapour, avec sa population largement chinoise, pourrait même considérer l'idée de rejoindre cette nouvelle fédération, comme Sarawak. En réalité, le Commonwealth est une formule ouverte qui permettrait de se débarrasser une bonne fois pour toutes de l'Empire chinois.

Le Japon a envahi la Chine en 1937 pour protéger ses intérêts économiques. Il a commencé la guerre du Pacifique quatre ans plus tard pour assurer sa prospérité économique. Il a créé la « Sphère de coprospérité de la grande Asie orientale », pour protéger et promouvoir ses intérêts nationaux. Tous les pays de l'Asie du Sud-Est aujourd'hui et la Chine sous le régime de Wang Ching-wei ont été membres de la communauté économique parrainée par le Japon. La Birmanie et l'Inde sous Chandra Bose ont aussi rejoint cette organisation. La communauté économique conduite par le Japon, appuyée par ses conquêtes militaires dans la région, a été un échec. Mais la récolte a été moissonnée par le Japon après la Seconde Guerre mondiale : le Japon domine économiquement l'Asie orientale. Il a réussi pacifiquement ce qu'il a échoué à réaliser par la force des armes pendant la Seconde Guerre mondiale. Les historiens révisionnistes se demandent maintenant qui a véritablement gagné la guerre du Pacifique. La République populaire de Chine pourrait enregistrer les mêmes succès que le Japon de l'après-guerre, si un Commonwealth chinois était mis en place.

La Chine est une entité culturelle. Elle n'a jamais été un État-nation. Tous les peuples acculturés par la Chine sont devenus partie intégrante de la nation chinoise. C'est la raison pour laquelle l'Empire chinois a toujours été un empire flexible avant que Mao Zedong ne proclame la République populaire de Chine en 1949. La Chine n'était auparavant qu'un simple suzerain de ses États

vassaux. L'Asie, où la Chine a imposé sa *Pax Sinica* pendant des siècles, ressemble plus en réalité à un commonwealth.

Le changement est en cours de l'autre côté du détroit de Taiwan. Ma Ying-jeou, ancien président du Kuomintang, a été élu président le 22 mars 2008. Contrairement à Chen Shui-bian, un Formosan né dans l'île, auquel il a succédé, Ma est le fils d'un apparatchik du Kuomintang, originaire de la province du Hunan. Il connaît bien son péché originel : être un Taiwanais né en Chine. À cause des événements du 28 février 1947 (au cours desquels au moins 20 000 Formosans innocents ont été massacrés par des troupes envoyées par le gouvernement chinois), un Chinois du continent comme Ma n'aurait jamais pu être élu président sans le désastre indiscutable qu'auront été les huit années de présidence de Chen Shui-bian. C'est la raison pour laquelle Ma continue à affirmer que la réunification avec la Chine ne saurait être mise en place de son vivant. Il ne veut pas se mettre à dos la grande majorité des habitants de l'île de Taiwan. Il sait bien que la Chine sera unifiée un jour ou l'autre, mais pas dans un futur proche.

Paradoxalement, la propagande pour une Chine unifiée, de Chiang KaiShek, sur la population de Taiwan a suscité une nouvelle forme de nationalisme sur l'île. La population de Taiwan – à l'exception peut-être d'une poignée d'indépendantistes irréalistes – sait qu'elle est ethniquement et culturellement chinoise, et s'identifie d'ailleurs à la Chine, mais elle veut avoir sa propre identité nationale. Elle souhaite que son pays soit un véritable État indépendant et souverain. Elle sait aussi que c'est impossible. Leur deuxième meilleure option ne peut être qu'un statut au sein d'un commonwealth, ou d'un équivalent proche. En effet, Taiwan s'affaiblit face à la Chine à mesure que sa dépendance économique s'accentue.

Le Texas offre un bon exemple des difficultés économiques qui obligent un État indépendant et souverain à renoncer à la souveraineté. Le Texas a déclaré son indépendance en 1836 pendant la révolution contre la Mexique. La République du Texas a laborieusement tenu dix ans. Elle s'avéra fragile financièrement, et ses efforts pour obtenir des prêts des pays étrangers furent infructueux. La protection contre les raids mexicains et les attaques occasionnelles des Indiens nécessitait une force armée, qui draina ses ressources. Par conséquent, les Texans votèrent pour l'annexion par les États-Unis ; et la proposition, rejetée par deux fois à Washington, fut finalement acceptée en 1845. Le Texas cessa d'être un État indépendant et souverain en 1846, quand le transfert de l'autorité de la République à l'État fut achevé.

L'Asie est en train de devenir le plus grand espace commercial du monde. La Chine, la Corée et le Japon se joindront à l'Association des nations de l'Asie du Sud-Est (ASEAN) pour former une zone de libre-échange d'ici quelques années. L'exclusion de Taiwan du bloc ASEAN+3 va la marginaliser économiquement dans la mesure où ses exportations vont diminuer, voire s'assécher.

Le moyen qu'a imaginé Ma Ying-jeou pour se sortir de ce trou est un marché commun au travers du détroit de Taiwan. Son Vice-président, Vincent Siew, a pris part au forum économique de Boao en 2008, en sa qualité de président de la Fondation pour le marché commun des deux côtés du Détroit, et a rencontré le nouveau président chinois Hu Jintao. Lien Chan, président d'honneur du Kuomintang, et Wu Poh-hsiung, son successeur, ont pris le même chemin pour rencontrer Hu Jintao, qui est également secrétaire général du Parti communiste chinois. Lien, en particulier, est un partisan d'une Confédération chinoise, une idée semblable au Commonwealth chinois, qui serait facilement acceptée par les États-Unis, le Japon et d'autres puissances mondiales. Toutes souhaitent un statu quo amélioré entre Taiwan et la Chine. Leurs intérêts nationaux seront mis à mal si la réunification chinoise se déroule de la façon dont l'entend la Chine. En revanche, si Taiwan reste un dominion dans un Commonwealth chinois, elles seront capables de préserver au mieux leurs intérêts respectifs.

Le Fondation pour les relations au travers du Détroit (*Strait Exchange Foundation* - SEF), une

organisation pseudo-gouvernementale basée à Taipei et chargée de la conduite des relations entre Taiwan et la Chine, a tenu un « sommet » avec son équivalent chinois, l'Association pour les relations au travers du Détroit, du 11 au 14 juin 2008. Leurs présidents ont signé un accord pour initier des vols directs à travers le Détroit et autoriser les touristes chinois à visiter Taiwan. La reprise du dialogue entre les des deux rives du Détroit, interrompu en 1998, a marqué le début d'un rapprochement entre Taipei et Pékin. Il a été rendu possible après que les deux côtés eurent accepté le consensus de 1992, un accord tacite autour de l'idée d'une Chine unifiée, avec une souplesse d'interprétation des deux côtés – ce qui est devenu un *modus vivendi*, donc un peu mieux qu'un statu quo.

La question des échanges économiques et culturels doit être résolue par le biais de cet arrangement pour produire un compromis favorable dans un futur immédiat, mais le moment viendra tôt ou tard où les deux parties devront traiter la question fondamentale de leur contentieux – qu'elles ne veulent pas résoudre pour l'heure de façon permanente –, la réunification.

La Chine est maintenant plus ouverte à l'idée de communauté. En rencontrant le président taiwanais de la SEF, Chiang Ping-kun, à Pékin le 14 juin, le président chinois Hu a déclaré que la Chine étudierait la candidature de Taiwan pour rejoindre l'Organisation mondiale de la Santé, (qui demande le statut d'État pour être membre d'une manière ou d'une autre). C'est un indice de la volonté de Pékin de mettre fin à sa pugnacité souvent malveillante vis-à-vis de la participation de Taipei à des activités internationales en qualité de quasi-État souverain.

Un célèbre économiste chinois a suggéré que Pékin adopte au moins une version révisée du principe « un pays, deux systèmes », formule réservée à Taiwan dans la réunification chinoise. Lu De, fils aîné du défunt vice-premier ministre maoiste « réformiste » Lu Dingyi, demande que Pékin considère l'idée d'une fédération ou d'une confédération avec Taiwan. La formule de Deng Xiaoping appliquée à HongKong et Macao ne pourra jamais être acceptée par Taiwan, qui veut « un pays, deux gouvernements ». Lu De, « membre du Conseil pour la promotion de la réunification pacifique », espère que Pékin et Taipei finiront par former une confédération, ce qui n'est guère différent d'un Commonwealth chinois, de manière à refléter les réalités différentes qui existent désormais des deux côtés du détroit de Taiwan. Il décrit sa proposition comme un point de vue personnel visant à provoquer une discussion et à trouver la solution la moins coûteuse pour une réunification pacifique ; mais en tant que membre de la progéniture de la haute bureaucratie politique chinoise, il a des liens étroits avec la direction de Pékin.

*

La Chine doit comprendre que le temps des empires a disparu. Elle a été un empire depuis 221 avant notre ère. Ce que le président Ronald Reagan appelait, Empire du mal, l'Union soviétique s'est effondré avec la chute du mur de Berlin. L'Empire britannique a pris fin beaucoup plus tôt. À sa place a prospéré le British Commonwealth of Nations, qui a abandonné le terme « British » en 1949. [...]

L'unification pacifique ou la réunification n'est pas impossible, si l'exemple du British Commonwealth of Nations est suivi. Tout comme la Grande-Bretagne a fait du Canada un dominion, en 1867, la République populaire de Chine peut accepter pour Taiwan le statut de dominion maintenant, dans la perspective d'un véritable Commonwealth chinois. La République populaire de Chine et la République de Chine à Taiwan pourraient alors être unies dans un concept chinois satisfaisant.

C'est-à-dire un statut égal, sans subordination, même si Pékin assume *ex officio*, la présidence du nouvel ensemble, tout en laissant Taiwan nommer ses Ambassadeurs dans les organisations internationales, où ils siègeraient ensemble.

■

Wu'er Kaixi

Le défi trigonométrique du président Ma Ying-jeou

Le Candidat du KMT [GuoMinDang], le Dr Ma Ying-jeou, a été élu Président de la République le 22 mars 2008 à Taiwan – avec 58,45 % des suffrages exprimés. Les récentes élections législatives, compte tenu du nouveau mode de scrutin, ont donné une majorité des suffrages, et plus des deux tiers des sièges de députés, à son parti.

Le Dr Ma va donc affronter avec de réels moyens un ensemble de problèmes dont le moindre ne sera pas le « statut international de Taiwan » – une question épineuse que je décris ci-après comme relevant de la trigonométrie. La manière dont il saura (ou pas) résoudre ce défi triangulaire sera le test fondamental de sa présidence.

Pour résumer, ce défi est celui de l'incontestable volonté du peuple, à Taiwan, de disposer d'un siège aux Nations unies. Par quelle voie ? Cela est âprement débattu à Taiwan, et la vivacité de ce débat ne fait que confirmer ce qui est évident : une écrasante majorité nourrit cet espoir. Tout comme est évidente la détermination de la Chine à contrarier cet objectif, et même à faire dérailler tout libre débat à son sujet. Évidente également, l'unanimité de l'Occident, reniant sans vergogne ses propres principes, pour ne pas risquer de contrarier à ce sujet le gouvernement de la Chine, considérée avec respect comme le plus grand sous-traitant mondial, et potentiellement le plus grand marché mondial.

Le triangle formé par ces trois forces a fait ressortir des dictionnaires diplomatico-militaires une formule d'autant plus sonore qu'elle est creuse, ce qui ne la fait pas pour autant flotter : le « status quo ante » – en l'occurence une recommandation aussi peu satisfaisante que de suggérer de « prendre la vie du bon coté » à un couple qui ne surmonte pas des années de querelles - une formule incertaine qui laisse chacun sur ses frustrations et peut dégénérer sans que personne ne l'ait vraiment souhaité.

Quelle que soit l'inclinaison personnelle du Dr Ma sur le sujet, il va devoir prendre en considération – et mettre en musique – le vœu des Taiwanais dont il est le Président. Ceux-ci ont gagné, après de longues et dures années de luttes, des institutions démocratiques et leurs libertés publiques. Le résultat est une démocratie taiwanaise aux nerfs à fleur de peau, où l'opposition ne reniera pas ses vues, en même temps que le Dr Ma ne pourra s'exonérer du vœu de ses propres électeurs. La question est donc de savoir si le Dr Ma a gardé de sa scolarité une bonne science des triangles, dont tous les lycéens connaissent les multiples applications, de l'astronomie à la navigation. Ce qui signifie pour lui de bien mesurer les angles au bout des invectives et des postures.

Ce qu'exigent les Taiwanais c'est la dignité, la sécurité, l'égalité et le droit de prendre leur part de devoirs et d'obligations dans les affaires du monde. Certains politiciens assurent que la seule approche pour y parvenir c'est de proclamer l'indépendance ; alors que d'autres prédisent d'épouvantables affrontements et décombres si l'indépendance venait à être déclarée. Pour certains Taiwanais, la menace d'une guerre automatiquement lancée par Pékin – dans le cadre de la récente loi chinoise contre l'autodétermination de Taiwan – est dissuasive. Pour les autres, cette menace ne débouchera pas sur une guerre ; elle n'est qu'un stimulant électoral obligeamment servi par Pékin pour accroître désormais le nombre des suffrages indépendantistes. Dans le même temps, le partage de traditions culturelles communes à l'île de Formose et au continent chinois obscurcit le débat, tout autant que le rejet strident par d'autres de ces valeurs culturelles. Bref, les Taiwanais sont partagés sur la manière de vivre et commenter leur statu quo et leur indépendance.

Le gouvernement chinois s'en rend bien compte. C'est la seule donnée qui lui importe et il y prête une grande attention. La Chine ne désire pas vraiment l'unification avec Taiwan, mais la Chine ne peut tolérer le moindre progrès de Taiwan dans le sens de l'indépendance. Cela peut sembler surprenant et

contradictoire mais, pour le présent gouvernement à Pékin, l'unification serait un encombrant triomphe si elle lui était apportée sur un plateau : ce ne peut être un objectif prioritaire – relativement à ceux que la Chine réalise à grands pas – car la séparation de Formose et de la Chine est un héritage de Mao ZeDong autant que de Deng XiaoPing. Et si l'un et l'autre n'ont pas purgé la question en s'emparant de l'île, aucun de leurs successeurs n'a à s'en préoccuper outremesure. Inversement, ni Mao ni Deng n'ont « perdu » l'île de Formose [que l'empire mandchou avait cédée au Japon comme prise de guerre en 1895, et que Chiang KaiShek avait récupérée en 1945]. Une proclamation de l'indépendance de Taiwan serait donc une perte de face intolérable pour le Président Hu JinTao. Si l'on creuse un peu plus la formule creuse du « status quo ante », ce que Pékin souhaite, au fond, c'est que Taiwan et la Chine conviennent d'une non-unification provisoire. Qu'on ne prenne pas cela pour une pirouette sémantique, c'est peut-être la formule qui peut éviter une guerre à terme. Du coté des puissances occidentales, leur intérêt les fait pencher vers des relations paisibles et stables au travers du détroit de Formose. La « République de Chine » sur l'île de Taiwan a certainement été par le passé, celui de la guerre de Corée, un « porte-avion », un allié, contre le communisme. Mais de nos jours, l'émergence de la Chine « socialiste aux couleurs du marché », comme puissance bureaucratique favorable au capitalisme, a changé la donne. Ce n'est plus la démocratie en œuvre à Taiwan contre un géant totalitaire qui importe aux démocraties occidentales : le rappel à l'autodétermination des peuples leur est désormais inopportun et malvenu. Taiwan doit simplement, pour l'Occident, se ranger dèrrière le progrès des échanges et de la stabilité monétaire.

Est-il possible pour le Dr Ma de résoudre cette confrontation triangulaire d'intérêts ? J'en suis persuadé parce que Taiwan est en bien meilleure position de négociation que certains ne le croient. Au centre du problème à résoudre : la Chine veut que Taiwan renonce à agiter le concept d'indépendance, et donne toutes les apparences de respecter le mythe de « une seule Chine » – une construction qui relève autant de l'auto-hypnose que de la propagande. Si Taiwan va jusqu'à cela, il ne fait pas de doute que le gouvernement chinois sera enclin à d'énormes concessions à la table des négociations, même si la Chine souhaite faire accroire qu'elle tient les meilleures cartes économiques, diplomatiques et militaires.

Taiwan, selon moi, ne perdrait pas à l'échange en assurant sa dignité, sa sécurité, son égalité et sa voix sur la scène internationale. Le seul obstacle – décisif – est la confiance ou l'absence de confiance, que Chine et Taiwan s'accordent sur le court comme le long terme. C'est là que la troisième pointe du triangle, les étrangers – c'est-à-dire la place de la Chine dans le concert des nations – a son importance pour valider les progrès que peuvent se consentir les deux parties chinoise et taiwanaise.

Imaginons une poignée de mains spectaculaire et solennelle entre Ma Ying-jeou et Hu JinTao à Washington ou à Paris, et un communiqué sur le canevas suivant : « Les deux gouvernements de chaque coté du détroit de Taiwan confirment qu'il n'existe qu'une seule Chine, dont toutes les composantes entretiennent de fraternelles et pacifiques relations. Les deux gouvernements renoncent à l'usage de la force militaire entre eux. Ils conviennent de s'entre'aider dans tous les domaines, selon l'intérêt de tous leurs citoyens, y compris une participation renforcée au sein des Nations unies ».

Suite à ce communiqué, la Chine annoncerait que les missiles pointés sur Taiwan seraient remisés puis formerait avec Taiwan une alliance défensive et pacifique. Le reste du monde serait trop heureux, à la demande de Pékin, d'admettre Taipei aux Nations unies, et se féliciterait de voir le Président chinois participer aux cotés de celui de Taiwan à toutes les réunions que l'actualité mondiale requiert.

On m'objectera que c'est une vue de l'esprit, exagérément optimiste. En fait, elle relève du possible. Elle est parfaitement réalisable. Le Dr Ma, élu président, a le moyen et l'occasion de contribuer à une telle solution, de l'initier. Le pire n'est pas toujours la plus probable des options – si l'on étudie la très ancienne science des triangles.

■

Wu Kun-yung

La démocratie de Taiwan et ses « facteurs chinois »

La relation entre Taiwan et la Chine est une question-clé pour toutes les études sur Taiwan. Souvent, un énoncé différent sur cette question décide déjà d'une différente problématique de recherche, et par conséquent, d'un différent résultat. La difficulté ne réside pas dans la complexité de faits historiques, mais dans l'ambiguïté sémantique même du mot « Chine ». En général, « Chine » veut dire deux choses : un État moderne dont le nom est « République populaire de Chine », ou toutes les « choses chinoises » que les nationalistes depuis le XIX[e] siècle décrivent comme des éléments nationaux pour construire une image de la nation qu'ils appellent la « Chine ».

Les « facteurs chinois » et leurs ambiguïtés

Par « facteurs chinois », nous voulons évoquer l'influence venue de « Chine » qui est toujours un obstacle dans la poursuite de la démocratie à Taiwan, parce que non seulement la « Chine », comme État moderne, étouffe la reconnaissance internationale de Taiwan en tant qu'État, mais surtout parce que la « Chine », comprise comme image nationale et à travers son histoire, prédomine la condition politique des individus du monde chinois depuis la fin du XIX[e] siècle. Cette dernière est la source principale à laquelle puisent les individus du monde chinois lors de leur quête de l'identité culturelle. S'ajoute à ces confusions le fait que les discours nationalistes, construits autour de cette image nationale, altèrent la représentation des Chinois quant à l'objectif de la vie politique, et donc leur propre condition politique. Le problème que ces facteurs posent à la démocratisation de Taiwan est d'abord d'origine historique, mais il faut aussi ajouter l'impact des ambiguïtés sémantiques du mot « Chine » dont joue la « République populaire de Chine » dans ses répliques diplomatiques lorsqu'elle fait allusion à Taiwan. Et enfin, dans une ère dite de « mondialisation », que nous vivons aujourd'hui, les « facteurs chinois » prennent une nouvelle importance. Ceci a pour effet que « le politique », dans la poursuite de la démocratie à Taiwan, fait face à un adversaire nationaliste, porté par une puissance économique récente.

Brève histoire chinoise de l'image nationale

Par rapport à la première définition de « Chine » qui est surtout définie par des faits concrets, comme la population, le gouvernement, sa géographie ou sa croissance économique, la deuxième définition de « Chine » – celle de l'image nationale – est plutôt définie par des éléments culturels, sociaux ou historiques qui sont relativement flous et souvent subjectifs. En effet, lorsque les nationalistes au XIX[e] siècle inventent « l'image de la nation Chine », ils ont trouvé des éléments, soi-disant fondés sur cinq mille ans d'histoire, pour créer des images nationales en mosaïque. Ces éléments ethniques, culturels ou linguistiques utilisés pour construire un peuple chinois et une nation chinoise homogènes sont à la fois arbitraires et surtout coercitifs car ils ignorent les véritables différences qui existent dans les rapports sociaux, aussi bien historiques que modernes, des Chinois.

Cette « Chine », entendue comme image nationale, qui n'existe que depuis le XIX[e] siècle, est un thème de recherche extrêmement important et malheureusement trop peu exploré. En fait, son histoire est typique de celle des mouvements nationalistes du XIX[e] siècle : on élabore des discours nationalistes afin de créer un État-nation qui se distingue par ses caractéristiques

ethniques, culturelles ou linguistiques dans l'ère – déjà – « mondialisée » du colonialisme et de l'impérialisme.

Dans le cas de la « Chine », les mouvements nationalistes furent, historiquement, une réaction obligée face à l'impérialisme et au colonialisme étrangers. Parmi les remèdes proposés par les intellectuels pour moderniser et sauver le vieil empire du Milieu en péril, le nationalisme, la science et la démocratie sont des ingrédients essentiels. Tandis que l'implantation de la science et de la démocratie signifie un mouvement d'« occidentalisation » – ou bien comme dit le mot d'ordre de l'époque : « Se défendre contre les barbares en utilisant les savoir-faire des barbares » ! [師夷之長技以制夷] — le nationalisme visant à créer un État-nation exige tout abord l'élaboration des discours nationalistes basés sur une sélection des mémoires et oublis collectifs tirés d'une Histoire qui est elle-même subjective.

Trois questions sur l'histoire de la « Chine »

L'interprétation de cette histoire soulève immédiatement trois questions.

Premièrement, avant l'arrivée de forces étrangères, les empires chinois se prenaient pour le centre du monde, sinon l'entièreté du monde [TianXia 天下]. Les notions modernes telles que « État » ou « Nation » n'existaient pas dans ce monde fermé ; l'institution politique de la Chine fut cette bureaucratie « céleste » qui a donné le titre d'un recueil d'articles d'Étienne Balazs, et que la succession des dynasties a conservé tout au long de son histoire sans jamais la modifier. Dans cette bureaucratie, on trouve un « confucianisme étatique » qui est le moteur idéologique. Omniprésent et profondément ancré dans les normes sociales et dans la façon dont la société et le pouvoir politique sont organisés, le « confucianisme étatique » est la raison principale de la longévité de cette bureaucratie. Pour les premiers nationalistes, il est à l'origine de l'apolitisme du peuple chinois qui n'a jamais songé à sa condition politique et la raison même de l'inertie de la société chinoise. Cela veut dire que, depuis le début, les discours nationalistes sont en conflits perpétuels avec les traditions et nombreux sont les essais consacrés à la redéfinition de « l'esprit du peuple chinois » qui témoignent de ce malaise.

Deuxièmement, le propre des discours nationalistes, qui visent à inventer un sentiment national de solidarité, est de mettre en valeur un héritage commun des membres d'un peuple et d'ignorer les différences. Dans le cas de la « Chine », une nation imaginée de cinq mille ans d'histoire, trouver des héritages communs à la quantité incalculable de gens qui ont formé sa population tout au long de son histoire est un travail quasi impossible. Les connaissances sociologiques et anthropologiques montrent bien les énormes différences entre les modes de vie et les langues parlées dans les différentes régions en Chine. Mais, en faveur des nationalistes d'hier et d'aujourd'hui il y a, heureusement, le fait que tous les Chinois lettrés utilisent le même système d'écriture depuis des siècles.

C'est un phénomène bien curieux : les langues vivantes des différentes régions de la Chine sont tellement divergentes que souvent les gens ne peuvent pas se comprendre sans apprendre la langage des voisins, cependant, l'utilisation d'un système d'écriture commun permet une véritable communication. Si la loi sur « l'uniformatisation de l'écriture » publiée par le premier empereur [Shi HuangDi 始皇帝] de la dynastie Qin (221-206 av. J.-C.) est le premier effort politique à ce sujet, le fondement de ce phénomène est dû au fameux système des examens établi au cours de la dynastie Tang (618-907) et aboli en 1905.

Ce système des examens a été au centre de la vie de toutes les élites chinoises pendant plus de mille ans. Unique voie de recrutement des mandarins, il est à la fois le mécanisme qui assure la réalisation du confucianisme étatique par l'intégration de tous les lettrés qui recherchent la promotion sociale, et le moyen privilégié d'inculquer les doctrines idéologiques par l'imposition des mêmes textes classiques à tous, comme *Les Quatre Livres* [四書], ainsi que des formes canoniques très contraignantes

pour répondre aux questions comme la « dissertation à huit jambes », [BaGuWen 八股文].

L'existence de l'élite chinoise est tellement conditionnée par cet ensemble idéologique, que lorsque la dernière dynastie de la Chine ancienne, l'Empire Qing, (1644-1911), fondée par la tribu des Mandchous, a pris le pouvoir, elle s'est vue obligée d'intégrer l'ancien système idéologique : son régime a dû adopter le confucianisme étatique et la sinisation de l'aristocratie mandchoue. Dès que le régime eut adopté ces derniers, malgré sa politique raciste de ségrégation entre Chinois et Mandchous, (qui interdisait, par exemple, les mariages mixtes et réservait l'entrée de la Mandchourie aux Mandchous, etc.), les Chinois ont reconnu la légitimité de cette nouvelle dynastie sans la moindre résistance ! La plus importante décision des solutions d'adaptation fut le rétablissement du système des examens nationaux des lettrés, qui permit aux élites chinoises de conserver leur place dans les classes dirigeantes.

Le système des examens, qui en soi est un outil de domination de l'ancienne « bureaucratie céleste », est à l'origine de l'uniformatisation du système de l'écriture. Curieusement, pour les nationalistes chinois qui justement essayent de contester et de réformer l'ancien système, donc tout ce qui provient de la bureaucratie, cette homogénéisation de l'écriture, précisément un des accomplissements de la bureaucratie contestée, est – aux yeux de ces nationalistes – l'héritage « incontestable » de la nation Chine !

Troisièmement, au début du XXe siècle, en 1905, le but revendiqué de la Ligue jurée [TongMengHui 同盟會], mouvement républicain et nationaliste, fondée par Sun YatSen (1866-1925), fut de « chasser les barbares mandchous, restaurer le pays chinois, fonder la république et distribuer équitablement la propriété foncière » [驅除韃虜，恢復中華，建立民國，平均地權]. La question de l'ethnicité est a priori utilisée pour se distinguer d'autres réformistes patriotes, qui, eux, cherchent à moderniser l'Empire en introduisant le constitutionnalisme monarchique, et pour mobiliser le peuple chinois afin de le sensibiliser à son origine ethnique Han [漢族]. Autrement dit, la question de « qu'est-ce que le peuple chinois ? » est toujours hantée par le chauvinisme Han. Mais sous cette homogénéité apparente du peuple chinois se cache, en réalité, une société pour laquelle les appartenances régionales prédominent dans les rapports humains. Le régionalisme est en fait la raison profonde de tous les conflits entre les hauts fonctionnaires, et le principe par lequel les secteurs économiques et sociaux sont organisés. Ceci explique pourquoi la question de l'appartenance ethnique et régionale reste toujours un problème dans les discours nationalistes où l'ethnicité et le régionalisme sont des questions primordiales et le lieu de contradiction.

Les mémoires et les oublis collectifs

Dans toute élaboration de discours nationaliste, la sélection des mémoires et des oublis collectifs est toujours une démarche nécessaire à la création d'une image idéale de la nation. Les nationalistes chinois, depuis le XIXe siècle, voyant l'exemple voisin, comme le Japon qui réussit à faire la transition d'un pays « colonisé par la culture chinoise » à un pays expansionniste, colonialiste, par l'introduction de la science et en créant un État-nation moderne, ont aussi élaboré leurs discours nationalistes afin de créer un État-nation chinois moderne. Mais dans le cas de la Chine, la sélection des mémoires et des oublis collectifs dans l'histoire est un travail qui laisse des séquelles irrémédiables dans la modernisation de la Chine. Car, pendant ses presque deux mille ans d'histoire, depuis le premier empereur [Shi HuangDi] qui a fondé le premier Empire Qin en 221 av. J.-C., jusqu'à la chute de l'Empire Qing en 1911, et malgré les innombrables rebellions, guerres civiles, et changements de dynasties, l'institution politique en Chine est restée celle qu'Étienne Balazs [ou plus précisément son éditeur français, dans une formule que Balazs aurait certainement appréciée] appelle « la bureaucratie céleste » et dont l'objectif ultime est de faire « l'Un unifié » [一統]. Le confucianisme étatique, moteur idéologique, est, dès lors, omniprésent,

profondément enraciné dans tous les aspects de la vie des chinois, et s'étend du plus grand centre urbain au village perdu des campagnes chinoise. De ce fait, le découpage de l'histoire de la Chine est donc une action en soi problématique. Comprendre « la bureaucratie céleste » et « le confucianisme étatique » est justement la clé pour comprendre les Chinois aujourd'hui. Et même si depuis la révolution de 1911, ils ont été classés comme « passés », ces faits historiques, sans jamais avoir été travaillés d'une manière générale et critique, sont toujours en activité tacite dans les représentations des Chinois d'aujourd'hui.

En sélectionnant subjectivement les mémoires et les oublis collectifs de l'histoire et de la culture chinoise, c'est-à-dire, en sauvegardant les éléments dits « civilisés » et en éliminant les éléments « sauvages », les nationalistes bricolent une image idéale du Chinois afin d'adhérer aux idées modernes de l'Occidental. Par exemple, pour les « nouveaux Chinois », les pieds bandés des femmes et le cynisme sont des aspects de la culture considérés comme mauvais, et donc, à éliminer ; alors que la valeur de la famille et le respect des anciens sont de bons aspects de cette même culture, et donc, à sauvegarder. Bien que ces quatre éléments de la culture trouvent les mêmes racines dans la tradition et l'histoire, les nationalistes se contentent de limiter les élaborations de l'image de la nation en présentant de manière superficielle des aspects de la culture sans toucher le fond de la question.

Le fait que les divers corps au pouvoir ont toujours été à même de traiter les faits historiques selon leur bon vouloir vient de la méconnaissance profonde chez les Chinois de leur véritable histoire. En effet, dans la tradition de la Chine, les individus-sujets n'ont jamais été, et n'ont jamais pu être, les auteurs de l'Histoire. Les colossaux volumes des *Histoires de Vingt-cinq Dynasties* [二十五史] impressionnent les lecteurs, mais, de fait, ces compilations ne retracent principalement que les chroniques de la cour, et sont un outil politique qui a été utilisé par chacune des nouvelles dynasties régnantes afin de faire un bilan de la dynastie précédente et surtout de donner une légitimité à la nouvelle autorité comme le nouveau « fils du ciel ». Vu que l'histoire n'a été écrite que du point de vue des corps au pouvoir et jamais du point de vue de celui des individus-sujets, la condition politique de ces derniers est telle qu'ils sont incapables d'avoir un esprit critique et, dès lors, ne sont pas à même de réaliser que l'Histoire, telle qu'ils la connaissent et telle qu'elle leur est inculquée, a été presque entièrement fabulée par les détenteurs du pouvoir afin d'obtenir leur soumission. L'attitude légère des Chinois à l'égard de l'histoire a donc une racine concrète et profonde.

Les nationalistes depuis le XIXe siècle, afin de fabriquer une histoire de la nation Chine d'où elle puise sa fierté nationale et le sentiment d'appartenance des chinois, ont fait une sélection, dans « l'histoire de 5000 ans », des meilleurs éléments et ont omis ceux qui leur font honte. Plus concrètement, cette sélection inclut des mythes, légendes et faits historiques, les meilleurs éléments ; et en même temps, de l'histoire de la vraie vie chinoise, ils ont complètement omis la période historique qui couvre le XIXe et le début du XXe siècle car elle consiste essentiellement en une succession de hontes et d'échecs face aux agressions étrangères. Les sélections et les manipulations des mémoires collectives, bien que complètement hallucinantes, restent cependant authentiques pour la plupart des Chinois d'aujourd'hui. Le manque d'études objectives et critiques de leur passé est un handicap énorme qui empêche la possibilité d'une véritable modernisation car ils ont une conception complètement biaisée de leur passé et en sont aujourd'hui confus.

Pour le Chinois, la conséquence de ce traitement subjectif de l'histoire est tragique car sans connaissance des faits historiques réels, une étude critique sur l'histoire, essentielle pour les hommes lorsqu'ils essaient de comprendre leurs propres existences et pour éventuellement déterminer comment agir afin de construire une nouvelle vie collective pour le plus grand bien de tous, est quasiment impossible.

Un exemple qui illustre le genre de confusion issue de leurs lacunes dans la connaissance de

l'histoire est celui du symbole qui représente ce que c'est d'être Chinois. Dans les discours nationalistes depuis le XIXe siècle, on cherche dans une légende préhistorique à désigner un ancêtre commun de tous les Chinois. Ce choix tombe sur HuangDi [黃帝], l'Empereur Jaune, et d'autres bons modèles de Chinois à différents moments de l'histoire pour bricoler l'image d'un peuple homogène.

Le mythe de HuangDi est un sujet particulièrement intéressant. À la fin du XIXe siècle, les intellectuels chinois ont versé beaucoup d'encre autour de sa légende. Ce personnage mythique vieux de quatre mille ans est présenté comme le symbole de l'origine commune du peuple chinois.

Donc, initialement et par nécessité face aux États-nations étrangers, HuangDi fut choisi comme un symbole représentant un peuple et une nation. L'embarras des intellectuels chinois de ne pas avoir une image de nation fut donc soulagé après la fabrication d'une nation avec un nom et un ancêtre commun. À partir de ce moment-là, « nous sommes tous des Chinois, les descendants de l'Empereur Jaune » est devenu une preuve de l'historicité de la nation « Chine ». Les intellectuels nationalistes vont jusqu'à l'usage du « calendrier de l'Empereur Jaune ». Mais à la fin de 1911, lors de l'établissement de la République de Chine suite au renversement de dynastie de Qing, Sun YatSen, met fin au calendrier de l'Empereur Jaune et déclare la conversion au calendrier grégorien : « le 13 novembre de l'an 4609 du calendrier de l'Empereur Jaune est le 1er janvier de l'an 1 de la République de Chine ».

Nous voyons donc que l'Empereur Jaune n'est, et ne fut pas toujours considéré comme l'ancêtre de tous les Chinois. Aujourd'hui, les opinions sont partagées, et historiquement, avant la révolution de 1911, afin de sensibiliser le sentiment national du peuple Han et de chasser les Mandchous, il fut surtout considéré comme l'ancêtre du peuple Han. Mais une fois la dynastie des Mandchous renversée, pour créer un sentiment de solidarité entre les chinois de toute origine (Han, Mandchoue, Mongole...) et afin de se défendre contre les agressions étrangères, l'Empereur Jaune, sous la plume des intellectuels nationalistes, est devenu l'ancêtre de tous ! Certains cherchent dans les textes historiques les liens de sang entre ces races, d'autres mettent l'emphase sur le partage d'un héritage culturel, et tous, trouvent dans le « Jaune » de « l'Empereur Jaune » un symbole puissant pour la race jaune contre les agresseurs de race blanche.

« Les facteurs chinois » dans les études sur Taiwan

L'ambiguïté sémantique produite par ces deux « Chine », la « Chine » de l'État moderne et la « Chine » de l'invention nationale, provoque des confusions permanentes dans toutes les définitions concernant le rapport entre Taiwan et la Chine. Ces confusions se traduisent sous diverses formes, à divers niveaux et que nous appelons ici « les facteurs chinois ». Deux raisons font que ceux-ci ont non seulement persistés, mais sont consolidés aujourd'hui malgré les changements des contextes historique et politique.

Premièrement, l'image du « peuple chinois » créée par les nationalistes depuis le XIXe siècle, qui insiste sur l'héritage linguistique et culturel, reste, pour la plupart des individus du monde chinois la base principale de leur identité personnelle. D'ailleurs, l'invention de cette image du « peuple chinois » contient en elle-même une contradiction inhérente car elle a été inventée dans l'objectif de changer la véritable image du peuple chinois de la dynastie Qing – des fumeurs d'opium qui portent des nattes, les femmes avec des pieds bandés, un peuple au régime corrompu qui compte sur les « boxeurs-magiciens » pour résister à l'invasion étrangère. Composée d'éléments culturels idéaux de l'histoire lointaine, la nouvelle image du peuple chinois des nationalistes saute le chapitre de l'histoire traitant de la dynastie des Qing (1644-1911), partie de l'histoire qui constitue en fait le véritable héritage historique du Chinois moderne. Le manque d'une véritable réflexion critique sur sa propre existence, de la part du peuple chinois, facilite le maintien de cette image du peuple chinois inventée « en mosaïque ».

Deuxièmement, pour les divers régimes en Chine et à Taiwan depuis la révolution de 1911, l'usage de discours nationalistes est toujours un outil politique primordial. Les nationalismes et les discours nationalistes, malgré la gamme de leurs contenus, dominent la vie politique et sociale. Le résultat est que, pour les peuples sous ces régimes, la condition individuelle définie par les discours nationalistes est presque intériorisée et prise pour une chose naturelle. Ceci explique pourquoi, pour les Taiwanais d'aujourd'hui, malgré leurs vingt années d'aventure démocratique, la condition politique exigée par la démocratie reste une idée bien floue qui est souvent laissée en retrait par les agitations des discours nationalistes, unitaires comme indépendantistes.

Les valeurs républicaines et démocratiques face aux facteurs chinois

La révolution de 1911 marque la chute de la dynastie Qing et le début de la République de Chine. L'importance de cet événement est singulier car après presque deux mille ans de stagnation bien des événements se produisent : l'« ancien régime » est renversé, les conditions de l'individu, la façon par laquelle la société est organisée et les institutions politiques sont toutes secouées et à la recherche des nouveaux modèles ; autrement-dit, les questions sur le politique et la politique voient enfin le jour. C'est une aventure scabreuse qui a vécu des moments chaotiques, qui continuent encore aujourd'hui. Même si apparemment les changements du système politique en Chine et à Taiwan arrivent à un état mûr, la tâche reste énorme au niveau de la condition politique individuelle et la transformation sociale.

Il y avait donc des périodes avant et après la révolution où toutes les pensées politiques telles que la démocratie, le républicanisme, le nationalisme, le constitutionalisme monarchique, le socialisme, le communisme, l'anarchisme, etc., ont été présentées au peuple chinois par les intellectuels patriotes. Cependant, depuis les premiers écrits, les idées concernant la démocratie, le républicanisme, le nationalisme se confondent et sont les raisons initiales du méli-mélo entre le nationalisme et la démocratie tout au long de leurs histoires dans le monde chinois.

La question au fond dans le conflit entre le nationalisme et la démocratie repose sur les deux idées politiques qui proposent chacune une différente manière pour fabriquer le « nouvel homme ». Le « nouvel homme » est la condition primordiale même de toutes les organisations politiques et sociales. Pour les intellectuels chinois à la fin du XIXe siècle, éduquer les chinois en « nouveaux hommes » et établir un État-nation puissant sont les remèdes par lesquels la Chine pourra faire face à l'agression étrangère, résister aux puissances étrangères et trouver sa place avec dignité dans le monde. Nombreux sont les essais sur les « nouveaux Chinois » et les « nouveaux hommes » qui ont été ainsi publiés et vivement commentés. Dans ces essais, les intellectuels utilisent le terme de « GuoMin » [國民], mais ce terme a deux significations qui se confondent en permanence : la première évoque « le citoyen » qui tient du droit et de la liberté selon l'idéal républicain et démocratique, la deuxième évoque « le membre d'une nation » qui a pour devoir de se donner entièrement pour le plus grand bien de la nation. Afin de sortir de l'ancien régime où les peuples étaient des sujets de l'Empereur et où le sentiment national était faible, les inventions du « GuoMin de citoyen » et du « GuoMin de membre de la nation » sont également urgentes.

Mais si dans le contexte mondial depuis la fin du XIXe siècle, la démocratie et le nationalisme sont deux idées politiques dominantes, et que pour les leaders chinois ces deux idéaux politiques sont pour des buts primordiaux pour la modernisation, à cause des agressions sans merci des impérialismes étrangers, le nationalisme est une condition de survie de la Chine qui passe toujours avant la démocratie. Une recherche lexicographique montre bien que « GuoMin » a été initialement inventé par les japonais et est en fait un mot que les intellectuels chinois du XIXe siècle leur ont emprunté. En effet, les intellectuels japonais

avaient, quelques décennies avant les chinois, commencé leurs efforts de modernisation du système politique au Japon en essayant d'introduire l'idée d'un État-nation et d'une démocratie en même temps, afin de faire face aux mêmes agressions étrangères que celles rencontrées par les Chinois. Dans une société où les pensées politiques occidentales restaient très peu travaillées, non seulement l'État-nation et la démocratie étaient souvent considérés comme complémentaires, mais en plus le « nouvel homme » de l'État-nation et celui de la démocratie étaient considérés comme parfaitement compatibles chez un individu. Dans leurs écrits, les intellectuels japonais utilisaient beaucoup les caractères chinois et, la double signification du mot « GuoMin », c'est-à-dire « GuoMin du citoyen » et « GuoMin du membre de la nation » existait déjà dans l'emploi du mot par les Japonais. Cette confusion n'est donc pas seulement due à une simple question de traduction, elle a été introduite telle quelle en Chine. L'ambiguïté du mot « GuoMin », entre-temps, est devenue un obstacle à la transformation profonde de la condition politique de l'individu de la démocratie dans le monde chinois d'aujourd'hui.

Les facteurs chinois et la démocratie de Taiwan

Cet obstacle qui naquit dans les histoires politiques concrètes est la faiblesse fatale des peuples face aux discours nationalistes chinois. On le trouve dans les régimes autoritaires tels que ceux de la Chine d'aujourd'hui depuis 1949, ou de Taiwan d'avant la démocratisation (de 1949 jusqu'en 1987). Mais même dans le Taiwan d'aujourd'hui, après vingt ans d'aventure démocratique, les discours nationalistes d'« une grande Chine unifiée » intriguent toujours les Taiwanais. Les discours nationalistes sont donc un obstacle s'ajoutant à la liste des « facteurs chinois » car ils empêchent notamment les Taiwanais de se distinguer des peuples de la Chine à partir de la différence radicale entre les deux conditions politiques de l'individu en Chine et à Taiwan. De plus, cet obstacle permet toujours la manipulation des discours nationalistes d'« une grande Chine unifiée » de la Chine et qui leur laisse une crédibilité à part entière. Cependant, le manque de distinction entre la définition de « citoyen » et de « membre de la nation » du mot unique « GuoMin », en soi, condamne l'approfondissement de la démocratisation au niveau de la condition politique de l'individu chez les Taiwanais. Le conflit entre le nationalisme et la démocratie à Taiwan a donc une origine purement théorique et historique qui a commencé dès le moment où ces deux idées politiques ont été présentées au monde chinois.

En plus des ambiguïtés sémantiques des mots « Chine » et « GuoMin », que nous avons évoquées dans les paragraphes précédents, se sont ajoutées des raisons économiques qui exacerbent la complexité de ce conflit. À Taiwan, l'État-parti KMT de 1949 à 1987, afin de faire face aux divers mécontentements des Taiwanais au sujet de leur domination et l'inégalité dans les organisations sociales fondées sur les différences d'appartenances régionales, se justifiaient par les performances économiques de Taiwan. Pour l'État-parti, le capitalisme étatique permettait de bien manœuvrer le clientélisme en contrôlant la distribution des privilèges économiques et aux peuples taiwanais de s'enrichir. Ainsi, d'un côté, pour la génération d'après la Seconde Guerre mondiale, qui avait vécu des décennies de guerres civiles, d'agressions étrangères et de colonisation, une vie sans guerre et stable avec une amélioration évidente de la condition matérielle les satisfaisait largement ; de l'autre, le « miracle économique de Taiwan » né grâce au dur travail des Taiwanais et à la stabilité politique et sociale, la dictature de KMT et la corruption du régime semblent de bien pâles aléas et préoccupent peu les Taiwanais. Les propagandes du régime autoritaire de KMT qui mettent en évidence et privilégient avant tout les performances économiques comme étant la démonstration de la puissance de l'État-nation sont par conséquent bien efficaces pour diminuer la frustration de la vie politique des Taiwanais. En fait, non seulement ces propagandes justifient la dictature et les discours nationalistes du régime,

mais en plus le principe de la priorité de la condition économique sur la condition politique de l'individu et tous les autres raisonnements développés à partir de ce principe sont quasiment intériorisés chez les Taiwanais moyens.

Dans Taiwan d'aujourd'hui, nous trouvons bien des conséquences de ces expériences historiques qui sont les raisons des difficultés actuelles de la démocratisation. D'abord, les réformes nécessaires à la démocratisation, c'est-à-dire, un véritable changement de la condition politique de l'individu et une nouvelle organisation politique fondée sur cette condition, sont toujours ralenties ou arrêtées par la priorité donnée au développement économique. Même pour les politiciens qui se prétendent « démocrates » et le gouvernement qu'ils forment après une élection présidentielle au suffrage universel, « l'économie d'abord » est toujours le but « sacré » du gouvernement. L'ignorance de l'importance du changement de condition politique de l'individu en est à un tel point que pour certains politiciens pro-indépendantistes, le meilleur moyen pour les Taiwanais de se distinguer des Chinois de la Chine est de le faire via la supériorité dans ses performances économiques plutôt que par la différence essentielle de sa condition politique et sa vie politique !

Cette attitude politique qui met l'emphase sur la puissance économique plutôt que sur l'importance dans le changement de la condition et la vie politique de l'individu se trouve aujourd'hui face à un dilemme bien embarrassant car Taiwan se démarque de moins en moins de la Chine par ses exploits économiques ! En effet, la politique d'ouverture économique de la Chine, qui a débuté à la fin du XXe siècle, a commencé à porter des fruits spectaculaires. Le marché chinois est devenu le marché préféré des investisseurs internationaux, la croissance économique de la Chine est la plus performante au monde et à Taiwan les politiciens pro-indépendantistes sont devenus peu convaincus et peu convaincants dans leur croyance d'une supériorité de Taiwan fondée sur des raisons économiques.

En fait, les discours actuels du gouvernement chinois pour justifier la domination du Parti communiste et la puissance de la nation chinoise par des performances économiques ressemblent énormément à ceux du parti KMT à l'époque du régime autoritaire à Taiwan. Le raisonnement des discours actuels de la Chine, irréfutables à l'époque pour les Taiwanais, restent toujours aussi convaincants pour certains Taiwanais d'aujourd'hui. Ceci explique l'effet irrésistible des discours nationalistes de la Chine, qui prône une grande Chine unifiée, pour certains Taiwanais – pour qui les valeurs démocratiques, la liberté et l'égalité politiques ne sont jamais une priorité pour envisager une vie collective du plus grand bien.

Enfin, dans le monde actuel, où l'ordre capitaliste écrase l'idéal politique sous le terme de « mondialisation », la poursuite de la démocratie à Taiwan, à travers le progrès de la condition politique de l'individu et l'établissement d'une nouvelle organisation politique basée sur cette condition, devient encore moins évidente. Les « facteurs chinois » à l'ère de mondialisation sont d'autant plus pesants pour la démocratie à Taiwan.

■

Références bibliographiques

Balazs, Étienne
La Bureaucratie céleste
Paris, Gallimard,1968

Huang, Ray
1587 : Le Déclin de la dynastie des Ming
Paris, PUF, 1985

Jiang, Yi-Huah
Libéralisme, Nationalisme et Identité nationale
Taipei, Éd. Yang-Chih, 1998

Lin, Yutang
La Chine et les Chinois
Paris, Payot, 2004

Shen, Sung-Chiao,
«Discourse on Guomin ("the citizen") in Late Qing China, 1895-1911»
trad. Hsiao Wen-Chien
Inter-Asia Cultural Studies, vol. 7, n°1, mars 2006

Taiwanren
« Les Faux Taiwanais – la cinquième ethnie à Taiwan »
Daoyubianyan, n°8, avril 1993

François Blanc

Quelques idées reçues sur l'économie taïwanaise

• 23 millions d'habitants,
dont 70 % ont entre 15 et 64 ans.

• Un taux d'alphabétisation de 97,4 %.

• La 5e économie d'Asie, et la 23e mondiale,
avec un PIB de 383 milliards USD en 2007.

• Un PIB par habitant supérieur à 16 800 USD
(37e rang mondial) en 2007.

• Et même, à parité de pouvoir d'achat :
la 16e économie mondiale,
et un PIB par habitant au 25e rang mondial.



Le "made in Taïwan" serait signe de médiocre qualité et l'économie de l'île reposerait sur des industries de main-d'œuvre à faible valeur ajoutée.

Loin du préjugé d'une économie basée sur des industries lourdes ou à faible valeur ajoutée, le développement taïwanais s'appuie, depuis les années 1980, sur une production et une recherche et développement (R&D) repositionnées sur les hautes technologies. Elles ont fait de l'île un *leader* mondial pour les semi-conducteurs puis, à partir des années 1990, l'optoélectronique (écrans plats) et lui ont assuré une place de premier plan pour nombre d'autres produits électroniques. Si l'industrie ne représente plus que 27 % du PIB, elle a assuré 39 % de la croissance en 2007. Les hautes technologies y occupent une place prépondérante (45 % de la production en 2006). En incluant les activités de service liées, la part des hautes technologies dans le PIB atteint 20 %.

L'analyse sectorielle des exportations confirme cette réorientation : entre 2000 et 2006, la part des industries traditionnelles a, en général, baissé ou stagné. À l'inverse, la part des produits de haute technologie a progressé, notamment celle de l'électronique, de 22,2 % à 28,1 %.

La politique industrielle taïwanaise a consisté à renforcer les *two trillions* et les *twin stars* que sont, d'une part, les semi-conducteurs et l'optoélectronique – moteurs successifs du dynamisme industriel, qui ont dégagé 80 milliards USD de chiffre d'affaires en 2006 – ainsi que les biotechnologies et les contenus numériques d'autre part, considérées comme les futures *success stories* de l'île.

Taïwan domine par ailleurs plusieurs marchés de l'électronique : 98,4 % des cartes mères, 85,6 % des serveurs, 83 % des routeurs VoIP, 82,5 % des ordinateurs portables, 79 % des câbles modem, et 78 % des téléphones IP sont fabriqués par des entreprises taïwanaises. TSMC et UMC sont les premiers fondeurs mondiaux de semi-conducteurs, avec 63 % du marché. Six des dix plus grandes entreprises d'encapsulage et de test de semi-conducteurs et quatre des quinze premiers concepteurs de semi-conducteurs sont taïwanais. Le 3e (AUO) et le 4e (CMO) fabricant mondial d'écrans plats de technologie TFT-LCD, le 1er (Quanta) et le 2e (Compal) producteur mondial d'ordinateurs portables, le 1er fabricant d'ordinateurs portables de marque (Asus), ainsi que le 1er (Foxconn) fabricant mondial d'électronique, sont taïwanais.

Électronique	28 %
Métallurgie	10 %
Plasturgie	7 %
Textile	6 %
Équipement électrique	5 %
Transport	3 %
Divers	15 %
Instruments de précision	8 %
Machine-outils	7 %
Chimie	5 %
Informatique	5 %
Alimentation	1 %

Composition des exportations taïwanaises en 2007

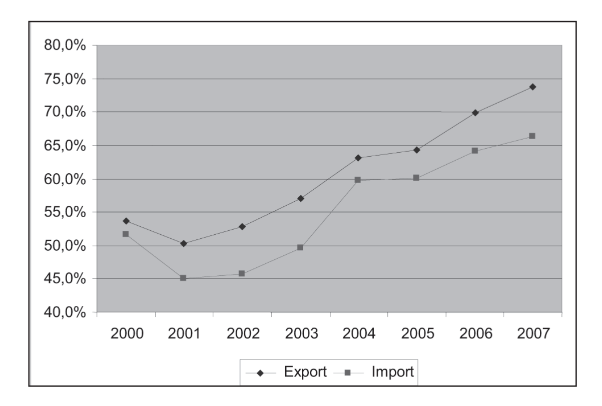
L'île s'appuie pour cela sur la qualité de sa R&D : Taïwan est peu versé en recherche fondamentale (0,8 milliard d'euros, 0,3 % du PIB en 2006) ; les entreprises obtiennent les équipements, les composants les plus avancés et nombre de brevets du Japon, d'Europe et des États-Unis. En revanche, son effort de R&D conséquent (6,9 milliards d'euros, 2,3 % du PIB en 2006) lui permet de produire des biens intermédiaires et des composants à haute valeur ajoutée. Cette R&D bénéficie d'un environnement favorable, du fait de sa proximité avec les entreprises et de son intégration dans le processus productif, notamment à travers les parcs scientifiques, classés au 1er rang mondial des *clusters* pour leur efficacité, par le *World economic forum*.



Son insularité confine Taïwan à l'isolement.

L'insularité est souvent décrite comme une caractéristique du comportement des Taïwanais : ceux-ci seraient portés à ne considérer que leur situation intérieure, ou à ne prendre que des mesures *Taïwan only*, ignorant les normes internationales. Si cette attitude est notable dans certains domaines (services financiers, travaux publics, politiques culturelle et touristique, ...), il ne doit pas masquer le fait que l'internationalisation de l'économie constitue l'un des éléments du dynamisme taïwanais.

En matière commerciale, tout d'abord, Taïwan apparaît comme l'une des économies les plus ouvertes et extraverties : sa montée en gamme s'est réalisée par son internationalisation. L'île est devenue une plate-forme d'échanges, avec des importations et des exportations représentant respectivement 64,4 % et 57,2 % de son PIB, soit un taux d'ouverture de 60,8 %. Taïwan occupe une place intermédiaire dans la chaîne de production asiatique et mondiale : l'île importe des composants, en assemble certains, en exporte d'autres vers les pays à bas coût de main-d'œuvre, d'où ils seront pour la plupart réexportés, en premier lieu vers les pays développés.



Évolution de la part dans le PIB
des exportations et des importations

Dans cette division du processus de travail, Taïwan conserve les secteurs sensibles, à valeur ajoutée et nécessitant une maîtrise technologique ; l'île délègue à la Chine et, de manière croissante, au Vietnam les activités intensives en main-d'œuvre. Les investissements directs (IDE) taïwanais en Chine dans les secteurs de l'électronique et de l'équipement électrique (34,8 % des IDE taïwanais en 2007) financent l'assemblage des composants de l'île, dans le cadre du commerce de perfectionnement (*processing trade*) que les entreprises insulaires ont mis en place avec leurs filiales délocalisées.

L'expansion des entreprises taïwanaises ne s'est toutefois pas faite à travers le seul commerce. Elle se manifeste aussi par des IDE conséquents : Taïwan, bénéficiant de ses excédents commerciaux et de ses revenus financiers, en est un pourvoyeur massif : le stock d'IDE taïwanais officiel est passé de 30,4 milliards USD en 1990 à 97,3 milliards USD en 2005 (0,9 % des IDE mondiaux), soit un triplement en 15 ans. En 2005, le flux a représenté 8,5 % de la FBCF, et le stock, 28,1 % du PIB.

La Chine reste de loin la première destination de ces IDE, même si l'investissement y reste encadré par une réglementation qui se retrouve, en conséquence, largement contournée. Beaucoup d'entreprises investissent en effet sous couvert de leurs filiales étrangères, via des places *offshore* ou à l'aide de prêts consentis par des banques chinoises ou étrangères en Chine. Ceci complique l'évaluation de leur montant : le stock officiel d'investissement taïwanais en Chine depuis 1996

se monte à environ 60 milliards USD. Selon des sources plus vraisemblables, il s'élèverait à un montant d'au moins 150 milliards USD, voire atteindrait 200 milliards USD.

La Chine n'est pas la seule destination des IDE : face à l'augmentation des coûts de production, les investisseurs taïwanais, prompts à saisir les nouvelles opportunités, délocalisent des activités vers des pays – et, en premier lieu, le Vietnam, où Taïwan est devenu l'un des tout premiers investisseurs – dont la main-d'œuvre est moins chère.

Hong-Kong	281,4
Taïwan	108,9
Singapour	97,9
Japon	41,5
Chine	23,9
Malaisie	-4,2
Inde	-5
Thaïlande	-22,7
Corée du Sud	-23,9
Philippines	-24,7
Indonésie	-38,2
États-Unis	-19,2

Actifs nets à l'étranger
Source : FMI, BNP Paribas.
Actifs nets : actifs des Taïwanais détenus à l'étranger, moins actifs des étrangers détenus à Taïwan (% du PIB).

En matière de placements, les Taïwanais sont les seconds investisseurs à l'étranger, après Hong-Kong, mais devant Singapour. Ainsi, les actifs nets des Taïwanais à l'étranger représentent 109 % du PIB de l'île, illustrant la force d'investissement de l'économie insulaire.

Enfin, en matière de population, le nombre de ses ressortissants vivant hors de l'île font des Taïwanais l'une des principales communautés expatriées au monde (en pourcentage de la population) : la Chine est de loin le premier lieu d'installation : les Taïwanais y seraient 1,7 million (sur une population insulaire de 23 millions), dont 1 million employés dans les filiales insulaires installées sur le continent. Les Taïwanais sont en outre présents en Asie, notamment au Vietnam, et en Amérique du Nord, soit pour leurs études universitaires, soit pour leur activité professionnelle, notamment dans le cadre d'un premier emploi. L'obtention d'un passeport américain ou canadien est un sport national très prisé, notamment en arrangeant un accouchement dans ces pays de droit du sol.



L'hostilité avec la Chine isole Taïwan.

La confrontation entre les deux rives du détroit sur la scène internationale a été indéniable – notamment dans les années de présidence du parti indépendantiste : l'espace diplomatique de l'île s'est restreint au profit du continent, qui n'a pas ménagé ses efforts pour réduire la reconnaissance de Taïwan, notamment dans les organisations internationales.

Cette opposition diplomatique ne doit toutefois pas masquer l'intégration économique de l'île avec le continent, qui est considérable : la Chine constitue la destination majoritaire des IDE taïwanais. Ils se concentrent dans les secteurs clefs de l'économie insulaire, et en premier lieu dans l'électronique (32,6 % du cumul des investissements en 2006). La production de certains composants d'ordinateurs est presque totalement délocalisée. Asus a ainsi transféré à Shanghai en 2006 sa production d'ordinateurs portables, de périphériques grand public et d'écrans LCD ; seules la R&D ainsi que les unités de vente et de marketing restent à Taïwan. La répartition sectorielle des IDE épouse donc la spécialisation de l'industrie taïwanaise, dont les investissements en Chine constituent le prolongement.

Les quelque 75 000 filiales taïwanaises emploieraient 23 millions de salariés. Leur chiffre d'affaires représenterait 35 % du PIB taïwanais ; elles y sont fédérées, très officiellement, dans la National Association of Taiwan Businessmen (NATB) et la Taiwan Investors Corporation Association (TICA). Elles assurent de 20 % à 25 % du total des exportations chinoises, dont 30 % de celles des 200 premières firmes exportatrices, et plus de 70 % dans le secteur de l'électronique. Quatre des dix premiers, et dix des trente premiers, exportateurs chinois, dont les deux premiers (HongFuJin, filiale

de HonHai, et DaFeng Shanghai Computer, filiale de Quanta) sont taïwanais.

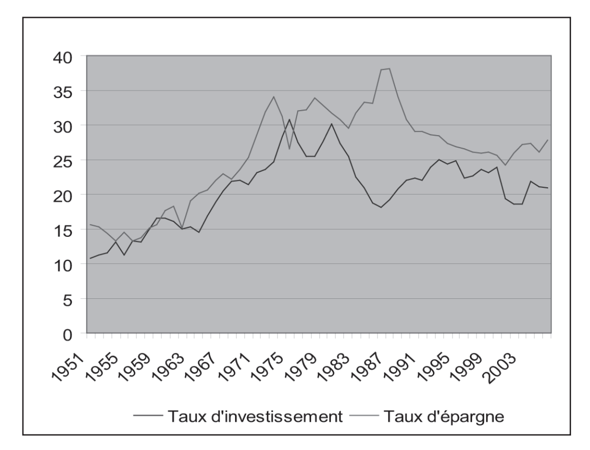
Le résultat de l'élection présidentielle du 22 mars devrait accroître cette intégration : le président, M. Ma Ying-Jeou, a mis la libéralisation des *capital links* [cf. thèse de l'analyste du CLSA, P. Sutton, sur les bénéfices que la libéralisation des relations économiques avec la Chine procureraient à Taïwan] au centre de son programme. Ainsi, la mise en place de liaisons aériennes directes, qui débuteront le 4 juillet, permettra le retour d'une partie des familles expatriées avec le conjoint employé en Chine. Taïwan reste en effet privilégié comme lieu de résidence. Conjointement avec la levée des contraintes à l'investissement, ces liaisons directes permettront une meilleure gestion de l'implantation en Chine, en ce qui concerne le maintien des activités de R&D et des activités à valeur ajoutée sur l'île, et le rapatriement des bénéfices. Ce programme a de bonnes chances de se développer rapidement : il répond en effet à la politique chinoise de favoriser le rapprochement économique avec l'île, espérant qu'elle conduira au rapprochement politique.



Taïwan souffre d'une fuite des capitaux, du fait de sa faible attractivité.

Tirant argument du constat que les IDE pèsent peu dans l'économie taïwanaise [En 2005, le flux a représenté 2,3 % de la FBCF, et le stock, 12,1 % du PIB, soit un taux inférieur à la moyenne mondiale (9,4 % et 22,7 %) comme à celle des pays émergents (12,8 % et 27,0 %)], il en est déduit que Taïwan souffre d'une pénurie de capitaux, ce qui pénalise son économie. Cet argument est contestable : d'une part, Taïwan connaît un très fort excédent de sa balance courante, alimenté notamment par un solde commercial qui a atteint 27,4 milliards USD en 2007. La Banque centrale a en conséquence accumulé les 4e réserves de change (277,8 milliards USD en 2008) au monde, les 3e en Asie, après la Chine, le Japon et la Russie. L'économie taïwanaise souffre donc davantage d'un excédent que d'un déficit de liquidités. D'autre part, loin de pénaliser l'économie, les sorties de capitaux accompagnent l'expansion internationale de l'île. En outre, les revenus de placements (2,7 % du PIB en 2006) s'accroissent, illustration des bénéfices que Taïwan obtient de ses placements à l'étranger.

Par ailleurs, Taïwan conserve un taux d'épargne élevé (28,5 % du PIB en 2007, et jusqu'à 38,1 % en 1987) et supérieur à l'investissement, une constante de l'économie depuis 40 ans. L'économie insulaire ne peut absorber cet excès de liquidités – ainsi, alors que les banques occidentales ont un ratio d'actifs sur prêts de 14 à 20, celui des banques taïwanaises est de 26 – qui s'investit à l'étranger. *A contrario*, un excédent de capitaux sur l'île pourrait favoriser l'apparition de bulles boursière et immobilière, comme cela s'était produit en 2000.



Évolution des taux d'épargne et d'investissement à Taïwan



Taïwan est une économie surprotégée, où les hommes d'affaires étrangers sont discriminés.

Taïwan est bien placée dans les classements internationaux des pays en fonction de leur environnement des affaires : elle est devenue la 13e économie la plus compétitive au monde (18e en 2007), selon l'IMD, devancée seulement en Asie par Singapour et Hong-Kong. L'adhésion à l'OMC en 2002, sous le nom de « Territoire douanier distinct de Taïwan, Penghu, Kinmen et Matsu », a radicalement changé sa situation et contribué à

l'adoption des normes internationales en matière commerciale. Taïwan cherche d'autant plus à se conformer à ces règles multilatérales que l'OMC est la principale organisation multilatérale à laquelle l'île participe.

Avant même son adhésion, Taïwan avait réduit ses droits de douanes et adapté sa réglementation. Le taux tarifaire nominal moyen a été réduit de 8,2 % en 2001 à 5,54 % en 2007. En particulier, il est passé de 20,02 % à 12,91 % pour les produits agricoles et de 6,03 % à 4,16 % pour les produits industriels. De plus les droits de douane ont été éliminés, depuis 2004, sur plusieurs familles de produits couverts par des dispositions spécifiques de l'OMC : médicaments et équipements médicaux, jouets, meuble, équipements agricoles et de construction, papier et acier.

Des progrès demeurent certes à réaliser : la pratique des affaires conserve des lacunes, en particulier en matière de commande publique ou de partenariat public-privé. Taïwan continue de protéger, au moyen de barrières non-tarifaires, des secteurs de production ou d'assemblage locaux, comme l'automobile, l'agriculture et les produits pharmaceutiques. Le régime discriminatoire d'investissement pour les sociétés étrangères peut certes être levé par une autorisation du ministère de l'Économie. Sa délivrance reste néanmoins difficile, voire impossible, pour des secteurs protégés tels que l'agroalimentaire, la chimie, la pharmacie, les aciéries et certains services (médias, poste, immobilier, transports, loisirs, commodités…). Toutefois, en six ans, les progrès en droit et en fait ont été conséquents, surtout comparés à des pays proches, moins soucieux de cette mise en conformité.

Le droit de la propriété intellectuelle constitue le domaine le plus illustratif de ces progrès, comme de ceux qui restent à accomplir : le droit taïwanais a été mis en conformité avec l'ADPIC. Les autorités se sont employées à lutter contre la contrefaçon. L'Office chargé de la propriété intellectuelle (TIPO), appuyé d'une force de police spécialisée, et les douanes se montrent efficaces à poursuivre ces infractions. La situation à Taïwan s'est donc améliorée et apparaît désormais assez satisfaisante : selon l'étude de la Business Software Alliance (BSA) 2005 Global Software Piracy Study, Taïwan est à la 3e place en Asie et à la 24e place mondiale pour le respect de la propriété intellectuelle.

La situation en fait est moins favorable. La justice reste le point faible de la répression des atteintes au droit de la propriété intellectuelle. Les sociétés éprouvent des difficultés à faire respecter leurs droits et constatent un laxisme de la part des juges chargés d'appliquer les peines, surtout en première instance. Le traitement des dossiers est lent, les jugements souvent surprenants, les condamnations souvent peu dissuasives. La mise en place d'une juridiction spécialisée (l'Intellectual Property Court) en juillet 2008 devrait améliorer la situation, au fur et à mesure de sa jurisprudence.

Il est éloquent que l'une des principales difficultés en matière de propriété intellectuelle concerne l'utilisation abusive de brevets, qui risque de valoir à Taïwan sa première procédure devant l'Organe de règlement des différends (ORD) de l'OMC : il s'agit de la délivrance d'une licence obligatoire pour la production de disques optiques, en contravention à l'ADPIC. Deux lectures sont possibles : une, négative, insistant sur l'activisme des lobbies pour contrevenir au respect des engagements internationaux de l'île ; une, positive, soulignant que, au plan intérieur, la procédure judiciaire a suivi son cours et a abouti à la condamnation des autorités, lors d'un jugement en appel et que, sur le plan international, après une première condamnation aux États-Unis, lourde de conséquences économiques, Taïwan est désormais confrontée au risque d'une procédure OMC, incitant l'île à respecter ses engagements et à revenir sur les mesures décidées. L'affaire constitue *in fine* un démenti cinglant pour des autorités, autant soucieuses de leur image que de leurs intérêts économiques internationaux. Elle ne peut qu'inciter Taïwan à se conformer au droit commercial international et à parachever sa mise en conformité juridique, en droit et en fait.

■

François Danjou

Un destin rebelle

Formose, « la Belle Île » des Portugais
Taiwan, la Chinoise rebelle et l'éternel enjeu.

Peu de territoires ont été autant convoités par autant de pays éloignés les uns des autres, porteurs de cultures aussi différentes. Les Portugais, les Hollandais, les Français, les Japonais, les Chinois et, indirectement, les Américains...

« Oh ! cette île de Formose ! Qui osera raconter les choses épiques qu'on y a faites, écrire le long martyrologe de ceux qui y sont morts ? Cela se passait au milieu de tous les genres de souffrances : des tempêtes, des froids, des chaleurs, des misères, des dysenteries, des fièvres. » C'est ce qu'écrivait Pierre Loti, en rade de Makung dans l'archipel des Pescadores, le soir du 12 juin 1885, à bord de *la Triomphante*. Cette nuit même où se mourait l'amiral Courbet, épuisé par ses longues campagnes en Extrême-Orient.

Quand Courbet aborda les parages de Taiwan, l'île était chinoise depuis plus de deux siècles. Mais avant d'appartenir vraiment à l'empire mandchou, la « Belle Île » fut d'abord conquise par un rebelle. Ce dernier l'occupa comme un refuge, après avoir guerroyé contre les envahisseurs mandchous qui venaient de renverser la dynastie Ming. Koxinga, que les Occidentaux se représentent volontiers comme un pirate, était déjà toute une histoire à lui tout seul. Fils d'un marchand chinois qui écumait la mer Jaune et d'une courtisane japonaise, il passa les première années de sa vie au Japon, avant d'étudier à l'Université impériale de Nankin, puis de devenir l'ardent défenseur de la dynastie Ming en Chine du Sud et à Taiwan, qu'il enleva aux Hollandais en 1661, à la tête d'une petite armée de 20 000 rebelles.

Dix ans à peine après Courbet, Taiwan devint japonaise pour un demi-siècle, jusqu'à la défaite du trop arrogant empire du Soleil Levant. Avec Chiang Kai-shek qui fuyait la nouvelle dynastie communiste, l'île retrouva sa vocation de refuge, redevint une rebelle et bientôt un enjeu. Aujourd'hui, toujours en rupture, elle est plus que jamais l'objet de convoitises. Aux anciens acteurs – Chinois de la Grande Terre des dynasties Ming et Qing, Chinois du Parti communiste et du Kuo Min Tang (KMT), aborigènes de Taiwan, Japonais toujours à l'affût –, sont venus s'ajouter les États-Unis, vainqueurs du Pacifique, garants forcés, sinon acceptés de la sécurité de la région.

À quelques variantes près, le décor des turbulences récentes était déjà planté en 1949. En face du mastodonte chinois gouverné par Mao, Formose la rebelle exprimait son désaccord. Sauf que de nouveaux acteurs se sont invités dans le jeu et que d'autres ont échangé leurs rôles. Dans les temps où le communisme était un épouvantail, c'étaient les « rebelles » taiwanais qui représentaient la Chine à l'ONU, tandis que Pékin était encore un paria international, à la recherche de sa légitimité. Trente ans plus tard, la phobie communiste largement érodée, les rôles se sont inversés : la Chine forte de son poids économique et démographique, entre aux Nations unies et Taiwan, exclue, se sent abandonnée.

Encore une décennie plus tard, nouvelle péripétie : la démocratie commence à bourgeonner dans l'île, après quarante ans de « loi martiale ». Le très léniniste Parti nationaliste desserrait son étau sur la population qui, de proche en proche, rejetait ses anciens maîtres. Au point qu'en 2000, douze ans à peine après la levée de la « loi martiale », le suffrage universel portait au pouvoir un chef de l'état indépendantiste. Le peuple était entré en scène et Pékin, désarçonné, avait d'abord perdu son calme.

Au moment de la première élection libre du président Lee Teng-huei, la Chine, restée politiquement rigide, qui sentait sa légitimité menacée, rejouait

en effet une variante des démonstrations de force maoïstes un peu vaines des années 1950, en tirant des missiles sol-sol inertes dans les parages de l'île. Mais on peut être nerveux, on n'en est pas moins lucide. Pékin ne mettra en effet pas longtemps à comprendre la nouvelle équation : l'avenir de l'île échappait désormais à la querelle entre les deux partis héritiers de la guerre civile chinoise et invitait les Taiwanais dans le jeu.

Pour négocier en position de force, les pressions militaires directes trop voyantes ne suffisent plus. Elles sont même contreproductives. Il est désormais nécessaire de séduire l'opinion qui fait la force des urnes et porte la fierté identitaire des Taiwanais. On commence par les hommes d'affaires qui viennent investir sur la « Grande Terre », devenue pour eux le premier marché et la destination de la plupart des délocalisations des grands groupes taiwanais, dont certains travaillent en sous-traitance pour des entreprises américaines.

Ce sont bien les urnes, dont l'usage est inconnu ou marginal sur la Grande Terre, qui portèrent à la présidence la mouvance indépendantiste qui, de 2000 à 2008, a tenu les rênes politiques de l'île. C'est peu dire que les relations entre le pouvoir à Taipei (DPP) et la Chine se sont dégradées au cours de cette période. Ostracisé par Pékin, Chen Shui Bian, engagé dans une fuite en avant, a multiplié les initiatives, flattant les frustrations identitaires des habitants de l'île, tandis que le pouvoir chinois, imitant la forme du Taiwan Relation Act américain, promulguait une loi anti-sécession qui donnait un habillage juridique à ses menaces militaires. Simultanément, il accentuait sa politique de séduction à l'égard des investisseurs et déroulait le tapis rouge au KMT, son ancien ennemi de la guerre civile chinoise, qui conteste toujours sa légitimité, mais dont le message politique central reste encore, comme celui de Pékin, la réunification.

Rassurante perspective pour la Chine, mais dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est ambiguë, puisque les conditions mises en avant par le KMT pour s'engager concrètement dans cette voie heurtent de plein fouet les intérêts du Parti communiste chinois.

Au lendemain de sa victoire aux présidentielles, Ma Ying-jeou, le nouveau champion du KMT, a d'ailleurs répété qu'il mettrait en oeuvre une politique dite des « Trois Non » qui exclut à la fois une déclaration unilatérale d'indépendance par Taipei, l'usage de la force, et surtout des négociations avec Pékin pour la réunification. Un retour au concept flou du statu quo qui réconciliera les élites taiwanaises avec Washington, rassurera les plus modérés des Chinois, mais ne sera pas du goût de ceux qui ressentent la réunification comme une urgence.

Autant dire que la réunification, rejetée par les indépendantistes et renvoyée aux calendes grecques par le KMT, n'est pas pour demain. L'île, cantonnée par ses mentors américains et la Chine dans l'illusion d'un improbable statu quo, réaffirme par la voix de Ma Ying-jeou son statut de rebelle, quand bien même son discours met l'accent sur l'amélioration des relations avec la « Grande Terre ». Les projets visant à apaiser les relations dans le Détroit (vols directs le week-end, allègement des obstacles aux investissements taiwanais en Chine, touristes chinois dans l'île) pourraient peut-être se concrétiser assez vite, mais le rêve d'un traité de paix, évoqué ici et là, est d'ores et déjà enfermé dans une série de contradictions et d'impasses.

Tout en adhérant au principe d'une seule Chine, il est vrai selon des termes différents de ceux de Pékin, Ma répète en effet que l'île est « un pays souverain, dont l'avenir appartient à son peuple, l'indépendance étant une des options qu'il devrait pouvoir choisir ». Ce discours, proche de celui du DPP, énonce un principe d'ordre démocratique que la Chine n'est pas prête d'accepter, comme il est également hors de question qu'elle souscrive à la proposition de Ma de procéder au démantèlement de ses missiles.

Ces professions de foi nourriront les crises récurrentes à venir, exciteront les imaginations de Tokyo et Washington, partagés entre sympathies taiwanaises, méfiances envers la Chine, intérêts économiques et soucis de stabilité stratégique. Elles obligeront les élites de l'île à mieux gérer leurs élans démocratiques et Pékin à inventer de nouvelles

stratégies, plus conformes à la réalité des situations. Dans cette attente, la stabilité dans la région reposera encore longtemps sur la dissuasion, fille de la peur du chaos et de l'incertitude des rapports de force. Elle dépendra aussi de la bonne volonté des acteurs, non seulement de part et d'autre du Détroit, mais également à Tokyo et à Washington.

Tensions nationalistes

En Chine les courants d'idées modérées sont souvent concurrencés par un nationalisme attisé par le pouvoir lui-même.

Ce dernier doit maintenant tenter de maîtriser une force de nature explosive qu'il a lui-même déclenchée et entretenue. Remarquons que Pékin et Washington, aujourd'hui alliés objectifs pour tenter de maîtriser les initiaves centrifuges de Taiwan qui pourraient déboucher sur une crise grave, sont tous les deux acculés à contrôler des tensions qu'ils ont en partie contribué à générer et qui pourraient déraper : Pékin est confronté à ses pathologies nationalistes qu'il n'a cessé de raviver et qui, l'obligeant à des positions rigides, limitent sa capacité de compromis, tandis que Washington se trouve placé devant l'alternative très gênante qui est soit de freiner les initiatives taiwanaises au risque d'être accusé – c'est déjà le cas – de brider une démocratie que les responsables politiques américains ont toujours soutenue, soit de laisser aller les dérives identitaires, au risque d'un conflit dans le Détroit.

La perspective sera d'autant plus tendue que les relations entre Pékin et Washington sont aujourd'hui traversées par des crispations multiples qui vont des différends commerciaux aux vieilles querelles sur les droits de l'homme, en passant par les ventes d'armes américaines à Taiwan et les honneurs accordés au dalai-lama par le Congrès.

Ajoutons que la préparation des élections présidentielles américaines, souvent marquées par une réévaluation de la politique chinoise de la Maison Blanche, qui en général transforme la Chine en bouc émissaire, ne sont pas de nature à calmer les esprits. Enfin il y a la « carte sauvage japonaise », qui pourrait encore mettre de l'huile sur le feu. Pour empêcher que les réconciliations sino-américaines ne se fassent dans son dos, le Japon est en effet toujours tenté d'instrumentaliser la question de Taiwan en réaffirmant ses postures pro-américaines dans un éventuel conflit dans le Détroit et en se rapprochant des thèses indépendantistes, dont les représentants ont la faveur de Tokyo.

On voit bien que la question de Taiwan, qui ouvre sur un jeu stratégique bien plus large, est complexe et volatile. L'apaisement ne pourra venir que des efforts conjoints de tous les acteurs impliqués dans ce « Grand Jeu » de l'Asie du Nord-Est. Mais rien n'est moins simple car à bien des égards la situation renvoie à l'image que les acteurs se font d'eux-mêmes et du rôle que l'histoire leur a légué. Le PCC y voit un test de sa légimitité politique et de l'unité du pays ; les États-Unis sont conscients que la question est liée à la crédibilité de la « Pax Americana » en Asie du Nord-Est, mais redoutent un conflit.

Entretenant une « ambiguïté stratégique » que les Chinois considèrent comme l'une des causes majeures du problème, Washington vend des armes à l'île, mais se retrouve aux côtés de Pékin pour calmer les velléités indépendantistes ; les Japonais se replongent avec nostalgie dans leur histoire, en songeant à leur gloire passée et, forts de leur alliance stratégique avec les États-Unis, utilisent la question comme un levier de pression à l'égard de Pékin, effrayés qu'ils sont de faire les frais d'un rapprochement sino-américain. Quant aux Taiwanais, dont la plupart considèrent qu'ils font partie de la sphère culturelle chinoise, ils sont aussi de plus en plus nombreux à croire qu'ils devraient rester maîtres de leur destin.

Face aux crispations récurrentes, en partie nourries par un nationalisme souvent instrumentalisé, on est tenté d'appeler à la raison et au réalisme. Il est urgent de réexaminer les problèmes en jetant aux orties les postures à l'emporte-pièce qui ne laissent aucune marge de manoeuvre et, à l'instar des plus pragmatiques, de chaque côté du Détroit, aux États-Unis et au Japon, de chercher des solutions d'apaisement.

La période s'y prête puisque la Chine, soulagée par la défaite du parti indépendantiste, semble disposée à moins de rigidité. Les voies vers la détente ne manquent pas, comme le suggèrent certains intellectuels chinois eux-mêmes. Elles sont enfouies derrière des non-dits et des ambiguïtés que les acteurs hésitent à clarifier car ils sont paradoxalement d'importants facteurs d'apaisement.

L'importance des non-dits et des ambiguïtés

Entretenus volontairement par le Parti communiste chinois, le KuoMinTang et les États-Unis, pour ne citer que les principaux acteurs, les faux-semblants jouent un rôle non négligeable dans l'apaisement des tensions quand elles surgissent. Souvent, ils procurent à la Chine, au KMT et à la communauté internationale, derrière les États-Unis qui donnent le ton, une marge de manoeuvre qui évite la montée aux extrêmes. En même temps ils présentent la situation d'une manière biaisée qui trompe les observateurs sur la réalité de la détente dans le Détroit.

Aujourd'hui, de part et d'autre du Détroit et dans la communauté internationale, on s'accorde à dire que la solution de la question de Taiwan est directement liée à deux concepts qui ont la particularité d'être voilés par d'épaisses ambiguïtés : « la politique d'une seule Chine » et le « statu quo ».

La « politique d'une seule Chine » énoncée par Kissinger et ses interlocuteurs chinois dans le « communiqué de Shanghai » de 1972 soulève régulièrement des controverses.

Dans une communication du *China Leadership Monitor* de l'automne dernier, Alan Romberg qui analyse dans le détail les ambiguïtés de la relation sino-taiwanaise donne quelques savoureux exemples de malentendus surgis autour du concept : en 1994, le porte-parole du MAE américain, répondant à une question sur l'appartenance de Taiwan à la Chine, s'exclama : « Absolument. Telle a toujours été la politique chinoise des États-Unis ». Quelques jours plus tard, après de fortes protestations du lobby pro-taiwanais au Congrès, le département d'État dut se résoudre à apporter un démenti. En 2001, Colin Powell s'était également rétracté, après avoir expliqué que Taiwan était un état indépendant ; en 2004, le même dut faire la marche arrière inverse, après avoir expliqué que Taiwan n'était pas un État souverain et que les États-Unis souhaitaient que les deux Chine se réunifient.

Personne n'est dupe : si en 1972 la vision sratégique de Kissinger n'accordait qu'un avenir limité à Taiwan, en revanche, pour les États-Unis d'aujourd'hui leur adhésion à « la politique d'une seule Chine » de Pékin est avant tout un moyen de calmer le jeu, sans compromettre l'avenir de l'île.

En fait ce consensus est sujet à caution. Romberg indique que même Koo Chen Fu, l'ancien directeur de la SEF (Straits Exchange Foundation), écrit dans ses mémoires que les rencontres de 1992 à Hong Kong, destinées à régler les questions pratiques nées de l'augmentation des relations dans le Détroit, auxquelles il participait au nom de Taiwan, « n'avaient pas abouti à un consensus sur la reconnaissance d'une seul Chine ». Quelle que soit la fiabilité de son témoignage, le doute qui s'est instauré renforce les positions de ceux des Taiwanais qui rejettent le concept ou qui souhaitent le clarifier.

Il est vrai qu'aujourd'hui l'affabulation du « consensus de 1992 » sur « l'existence d'une seule Chine », point focal de la politique étrangère chinoise, qui vise l'isolement international de Taiwan et la réunification, fournit une marge de manœuvre pour la gestion des crises. Elle est également utilisée en politique intérieure, en Chine comme à Taiwan, pour isoler le DPP, accusé de provoquer des tensions.

Alors que l'opinion publique taiwanaise glisse lentement vers une position médiane – ni réunification, ni indépendance et volonté d'apaisement des relations avec la Chine – cette stratégie d'ostracisme, à laquelle Chen Shui Bian a prêté le flanc, a, avec les mauvais résultats économiques de l'île, les scandales de corruption et les querelles au sein du DPP, été à la racine de la déroute électorale du parti indépendantiste, lors

des législatives du 12 janvier dernier. Elle a pavé la route du retour au pouvoir du KMT.

Pékin voit dans le consensus la seule base possible pour une solution pacifique du différend, laissant entendre qu'il reflète l'opinion de la majorité des Taiwanais, ce qui, en interne, permet d'entretenir l'espoir d'une solution du différend à son avantage. À cet effet, il est fréquent que les médias chinois, tous contrôlés par l'État, rendent compte des déclarations des responsables du KMT en les tronquant : en mars 2007, l'agence officielle Xinhua évoquait des déclarations de Ma Ying Jeou selon lesquelles, s'il était élu, il renouvelerait ses propositions de traité de paix avec la Chine. Mais Xinhua omettait de préciser que cette promesse était, entre autres, assortie de l'exigence de retrait des missiles braqués sur l'île depuis la Chine.

L'utilité des non-dits comme facteurs d'apaisement apparaît cependant clairement a contrario, quand on constate que toutes les tentatives de clarification du « consensus d'une seule Chine » soit par le DPP qui le réfute, soit par le KMT, qui cherche à en préciser le contenu, génèrent des tensions.

En revanche l'ambiguïté calme le jeu. Le Parti communiste s'en satisfait dès lors que le consensus, même interprété de diverses façons, lui apparaît comme un garde-fou contre la sécession de l'île. Quant au KMT, il reporte la réunification à un lointain avenir, soulignant que la situation politique en Chine, restée une dictature, n'autorise pas à « précipiter l'histoire ». L'expression est de Lien Chan, ancien président du KMT, qui, lors de son passage à l'université de Qinghua à Pékin en 2005, répondait à une étudiante l'interrogeant sur les perspectives de réunification.

Le concept de statu quo contribue également à réduire les tensions, tant qu'on ne cherche pas à le confronter aux réalités. Notons d'abord que, considéré au plan géostratégique, l'idée d'un statu quo est insolite. Aucune situation ne peut se réclamer de l'immobilité, notamment par les temps qui courent. La situation dans le Détroit n'échappe pas à cette règle.

L'élection de Reagan, très favorable à Taiwan, le développement dans l'île de la démocratie favorisée par Washington et sa puissante antenne locale du Taiwan American Institute, ont totalement changé la donne des premières rencontres sino-américaines de 1972 qui créèrent le concept de statu quo. Par la suite ni les Chinois, ni les Taiwanais, ni les États-Unis ne le respectèrent.

Pékin se mit à installer des batteries de missiles balistiques face à l'île ; les Taiwanais, dont la conscience identitaire, différente de celle de la Grande Terre, ne cessait de croître à la faveur de l'affirmation démocratique, ont fini par élire un président indépendantiste en 2000 (ce qui était impensable même cinq années plus tôt), tandis que la proportion de ceux qui affirment se sentir plus Taiwanais que Chinois passait de 30 % à plus de 60 % entre 2000 et 2006.

Quant aux Américains, revenant sur leurs dispositions antérieures très pro-chinoises, ils s'imposèrent en 1979 le Taiwan Relation Act (TRA), par lequel ils prenaient l'engagement de ne pas rester inertes en cas d'attaque militaire chinoise contre Taiwan. Plus tard, ils participèrent avec la Chine à une course aux armements et, prenant prétexte des menaces balistiques chinoises, ils oublièrent les dispositions des déclarations de 1982 par lesquelles ils acceptaient de réduire leurs livraisons d'armes à Taiwan. De fait, la période qui a suivi a vu une nette augmentation des ventes d'équipements militaires à l'île.

Enfin, depuis 2000, on ne compte plus les évolutions qui modifient le statu quo, particulièrement inquiétantes pour Pékin : suppression du Conseil pour la réunification à Taiwan, projet de modification des noms de sociétés, excluant les références à la Chine et rejet de Chiang Kai-shek, modification des livres d'histoire qui minimise le rôle de la Chine, et surtout affirmation récurrente, y compris par le KMT, que l'avenir de Taiwan appartient à son peuple.

La population de l'île ne veut pas de conflit avec la Chine.

Mais elle souhaite rester maître de son destin.

À Taiwan la majorité des électeurs – y compris parmi les partisans du DDP – ne souhaite pas passer la ligne rouge qui conduirait à un conflit

militaire avec Pékin. Il reste que la population est aujourd'hui assez largement attachée à son statut d'indépendance de fait.

Cette situation renvoie à une constante de la politique taiwanaise que la Chine feint d'occulter : l'impossiblité pour Taiwan de mettre sous le boisseau son existence politique et de renoncer à sa quête pour être reconnue comme un État-nation à part entière. Cette réalité, qui ne préjuge pas des projets de réunification ou d'indépendance, est reconnue à la fois par le KMT et le DPP. En 2003, dans son ouvrage *Chine-Taiwan, La guerre est-elle concevable ?* [isbn 978-2717847345], Jean-Pierre Cabestan souligne que le maintien d'un effort de défense important par une armée culturellement opposée à une déclaration d'indépendance a, au-delà de la défense de l'île proprement dite, une vertu de « catalyseur national ». Il réaffirme la volonté des Taiwanais de rester maîtres de leur destin.

L'élection du président de la République au suffrage universel et l'adoption d'une loi sur le référendum comme garde-fou aux dérives trop pro-chinoises procèdent du même souci de résister aux glissements du statu quo qui pourraient, au fil des accords économiques, de la multiplication des liens directs et des échanges de toutes sortes, créer un environnement confortant Pékin et la communauté internationale dans l'idée que la réunification serait devenue le meilleur moyen d'éteindre définitivement les risques de conflit dans le Détroit.

En introduisant le peuple de Taiwan dans ce face à face, les élites de l'île ont bouleversé le jeu de Pékin qui avait toujours cru que le retour de Formose dans le giron chinois se règlerait, le moment venu, par des discussions entre deux partis politiques.

La Chine a bien noté ces évolutions, prenant conscience dès le milieu des années 1990, que la voie de la réunification ne pouvait plus contourner la population de l'île et qu'il était désormais nécessaire de la gagner à sa cause. C'est d'ailleurs ce qu'elle a fait avec plus ou moins de réussite depuis une dizaine d'années.

Quelques motifs d'optimisme

À côté des analyses franchement pessimistes des Chinois sur l'évolution de l'île qui alimentent souvent les raidissements récurrents de l'APL et de la mouvance ultra-nationaliste, il existe à l'école du Parti un courant dont les idées tentent de s'abstraire des émotions provoquées par les dérives identitaires de l'île.

Cette mouvance met en avant l'évolution positive des relations dans le Détroit (échanges commerciaux et liens directs), et souligne que le KMT comme le DPP ont conscience des conséquences catastrophiques d'un conflit.

Même si elle reconnaît que leurs objectifs ultimes sont radicalement différents, en Chine, la mouvance modérée note que Frank Hsieh, le candidat du DPP battu aux présidentielles et Ma Ying Jeou le nouveau président, se rejoignent sur bien des points, dont certains ouvrent des perspectives pour des négociations qui permettraient de tourner le dos aux tensions. Attachés tous deux à une meilleure reconnaissance de l'identité de Taiwan, ni l'un ni l'autre ne souhaitent la guerre et tous deux sont plus disposés que Chen Shui Bian à prendre des mesures techniques concrètes pour améliorer les relations.

Par ailleurs, s'il est vrai qu'au PCC les plus durs indiquent qu'autoriser Taiwan à participer à une organisation internationale comme l'OMS reviendrait à cautionner l'indépendance, d'autres sont plus souples et militent pour ouvrir à l'île une plus grande marge de manœuvre internationale. Lors du dernier forum de Boao sur l'île de Hainan, la rencontre entre Vincent Siew et Hu Jintao a donné quelques espoirs aux plus optimistes qui veulent croire que Pékin assouplira sa position sur l'entrée de Taiwan dans une organisation internationale. L'article 7 de la loi anti-sécession promulguée par la Chine en 2005 évoque d'ailleurs explicitement cette éventualité.

Plus encore, soucieux de ne plus ostraciser les électeurs du DPP, qui représentent un pourcentage assez stable de 35 à 39 % des bulletins de vote, certains cercles en Chine soulignent qu'il existe au

sein du parti indépendantiste un courant d'idées qui pourrait accepter une version édulcorée de la « politique d'une seule Chine », à condition que celle-ci ne menace pas la souveraineté de l'île.

Même si on sait bien que le DPP ne fera jamais de déclaration officielle sur ce point, on formule l'espoir qu'il saura s'insinuer dans quelques interstices ouverts par la Chine. Par exemple, on avance l'idée que si le DPP acceptait de considérer que les habitants de l'île étaient Chinois, ou de « culture chinoise » ou appartenant au « monde chinois » cela équivaudrait à accepter le « principe d'une seule Chine ».

Enfin à Taiwan certains soulignent que la politique des « Trois Non » énoncée par Ma Ying Jeou au lendemain de la victoire de son parti aux élections législatives du 12 janvier, pourrait constituer une base politique commune au DPP et au KMT. Ce consensus interne à Taiwan permettrait de débarrasser la politique de l'île des tensions qui se nourrissent des deux projets, pour l'instant également irréalistes, de réunification ou d'indépendance. Il indiquerait que les élites politiques de l'île sont décidées à adopter une attitude pragmatique avec la Chine. L'idée des plus optimistes à Taipei est qu'à moyen terme, Pékin, rassurée, pourrait concéder des gestes de bonne volonté, dont les plus significatifs seraient la réduction progressive du nombre de ses missiles sol-sol et l'ouverture de négociations pour attribuer à Taipei un plus grande marge de manœuvre internationale.

*

Les mauvaises conseillères que sont les passions restent encore le moteur principal des actions humaines. En Asie du Nord-Est, elles sous-tendent les relations dans le détroit de Taiwan, parfois agitées par une rhétorique guerrière.

Dans le tumulte qui a entouré élections législatives et présidentielles à Taiwan, le peuple a boudé les quatre référendums initiés par le parti indépendantiste, imité par le KMT lors de la présidentielle, sur des sujets controversés de politique intérieure et l'entrée de l'île à l'ONU. Ce coup de semonce rappelle que la sensibililité politique des Taiwanais, très attachée à l'indépendance de fait, mais lassée des surenchères passionnées, rejette les initiatives trop spectaculaires destinées à rehausser le statut international de l'île.

Une évolution à laquelle le DPP et le KMT, qui ont regroupé plus de 80 % des électeurs, doivent s'ajuster. Tel sera le défi que Ma Ying Jeou devra relever, sans cependant faire abstraction de la quête identitaire des Taiwanais, des ambitions de la Chine et des inquiétudes américaines. Dans ce contexte, la stratégie de provocation, qui vient de montrer ses limites, est assurément la plus dangereuse et la plus contre-productive des approches. Pékin, de son côté, fort de sa puissance économique, modernise son dispositif militaire en espérant ne pas à avoir à s'en servir et, rassurée par le retour au pouvoir du KMT, affirme que le temps de la réunification ne lui presse plus, dès lors que les pulsions indépendantistes sont mises sous le boisseau.

Suivant cet exemple, Taiwan devrait elle aussi s'armer de patience et rechercher l'alliance du temps. Les atouts ne lui manquent pas : avec un PNB par habitant de près de 30 000 dollars et une croissance supérieure à 4 %, l'île se classe dans le « top 30 » des pays les plus développés, et, selon le forum de Davos, au 5e rang mondial pour le dynamisme et la compétitivité. Surtout, son système politique démocratique, en constants progrès, en dépit de fortes tensions partisanes qui se nourrissent des surenchères, permet à toutes les sensibilités de s'exprimer, obligeant les partis politiques et leurs élites, toujours sur la sellette, à sans cesse se remettre en question.

C'est bien cette exigeante caractéristique, fruit d'une démocratie vibrante, qui permettra de créer, après tant de tâtonnements et de frustrations, les conditions d'un authentique consensus politique interne sur la manière apaisée dont l'île devrait gérer la très sensible question de ses relations politiques avec la Chine, sans renoncer à sa quête d'identité, fille de son histoire rebelle.

■

Jacques Angelier

Taiwan : une terre de séismes et une coopération exemplaire

Taiwan a soulevé un intérêt puissant chez les géologues du monde entier. En ouvrant des manuels de géologie consacrés aux chaînes de montagnes, il est bien rare de ne pas trouver référence à la chaîne de Taiwan. Entre autres exemples, la communauté des géologues structuraux connaît bien les travaux de l'américain John Suppe (professeur naguère à Princeton, maintenant à Taipei), qui a pris Taiwan comme exemple dans ses reconstitutions de la déformation des chaînes. On comprend donc que dans un colloque France-Taiwan tenu à Villefranche-sur-Mer en décembre 2004, Jean Aubouin, ancien Président de l'Académie des Sciences, n'ait pas hésité à qualifier Taiwan de « bijou géologique ».

Certes, la chaîne de Taiwan ne peut rivaliser avec les Alpes, l'Himalaya ou les cordillères américaines en termes de taille et de variété géologique. Mais c'est précisément cela qui en fait le caractère exemplaire. La chaîne de Taiwan est caractérisée par une petite taille, un environnement relativement simple au contact de deux plaques majeures et une grande vitesse de déformation. Ce dernier trait en fait, hélas pour les habitants, l'un des meilleurs exemples au monde de région sismique active, avec une grande vitesse de déformation et de fréquents séismes majeurs. Le dernier exemple de séisme destructeur, celui de Chi-Chi en 1999, est dans toutes les mémoires, encore que les pertes humaines aient été limitées par la qualité généralement bonne de la construction des habitations récentes.

Le présent article vise d'abord à illustrer le caractère géologiquement remarquable de l'île. Il s'agira ensuite de montrer comment une analyse détaillée dans l'un des sites les plus exceptionnelles au monde à cet égard, Chihshang, permet de mieux comprendre le mouvement des failles et l'alternance de périodes de calme et de séismes, appelée « cycle sismique ». Enfin, l'importance de la coopération binationale et ses acquis, tant sur le plan scientifique que sur le plan humain, sera soulignée. Le lecteur désireux d'en savoir plus peut trouver des informations et des pistes bibliographiques dans les pages Taiwan et FranceTaiwan du site <*http://jacques.angelier.googlepages.com*>.

Pourquoi le monde des sciences de la Terre s'intéresse-t-il tant à Taiwan ?

Dans le contexte particulier de la formation rapide d'une chaîne de montagnes, la communauté très active des géologues et géophysiciens de Taiwan est tout naturellement motivée pour une étude visant soit à mieux connaître les séismes, soit à en atténuer les effets destructeurs. Un travail particulièrement intéressant est ainsi mené en matière de cartographie des zones à risque et de reconstitution de l'évolution des failles, pour ne citer que ces deux aspects. Les instituts taiwanais comme le Central Weather Bureau et l'Academia Sinica de Taipei gèrent des réseaux sismiques. Les données de géodésie satellitaire, issues notamment du « Global Positioning System », ou GPS, se multiplient et permettent de caractériser la déformation d'ensemble de l'île.

Quant aux scientifiques étrangers, ils viennent à Taiwan non seulement pour parfaire leurs modèles de chaînes de montagnes, mais aussi pour avoir des éléments forts de comparaison dans l'évaluation du risque sismique. Les régions de France les plus sujettes aux tremblements de terre, comme la Côte d'Azur, seraient considérées comme sismiquement assez calmes dans le contexte taiwanais. Comme toutefois un niveau bas d'activité et d'énergie sismiques ne signifie pas que la probabilité de

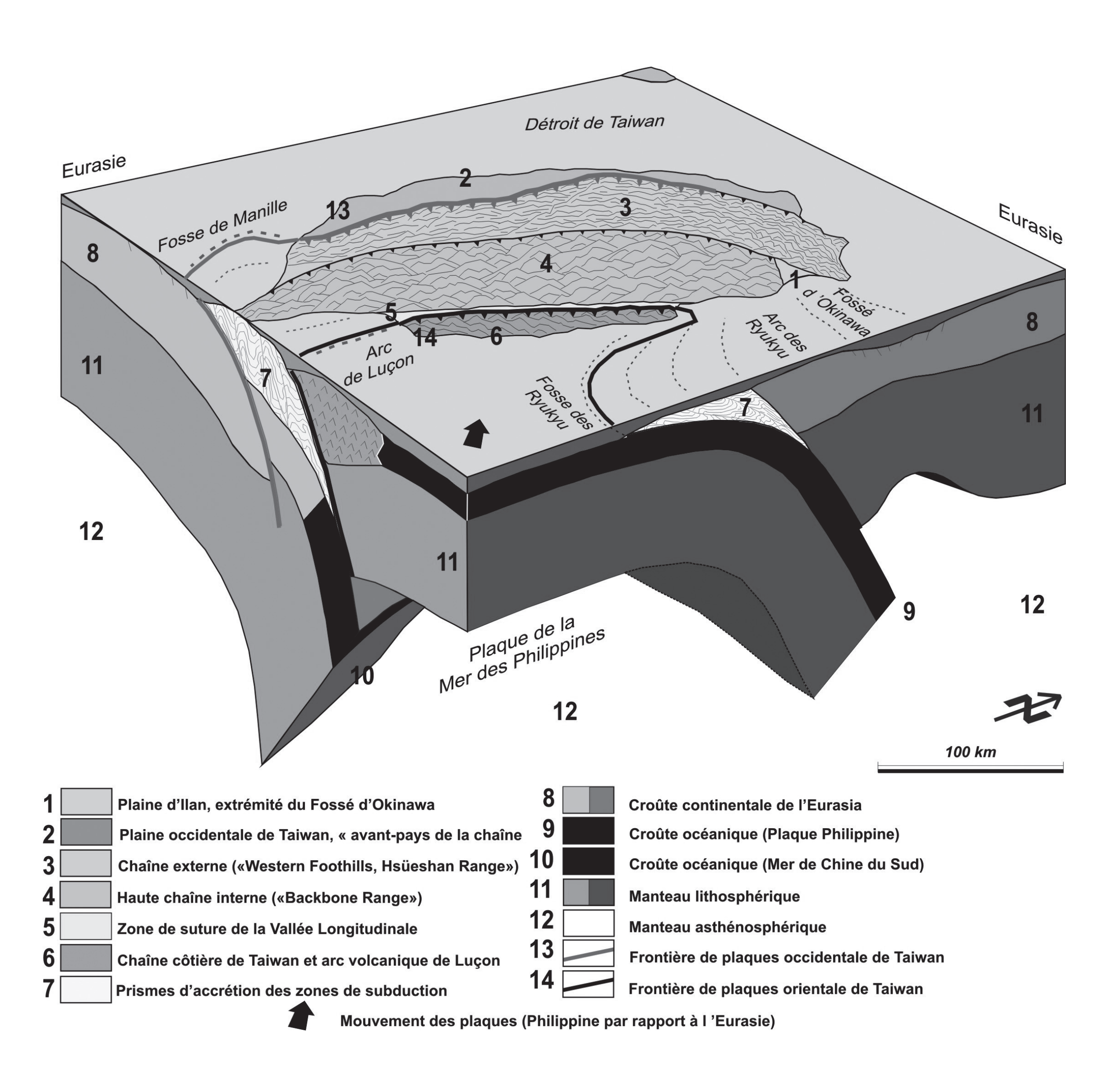


Figure 1 : Bloc-diagramme illustrant la structure de Taiwan. L'île est représentée en vue plongeante du sud-est vers le nord-ouest (au fond, la côte de Chine continentale). Les plaques (lithosphère), épaisses de 100 à 120 km en général, sont visibles en coupe sur les bords oriental et méridional du bloc diagramme, au dessus du manteau déformable (asthénosphère) figuré transparent. Autres explications dans le texte.

subir un séisme majeur est nulle, et que de surcroît le monde moderne est riche en installations industrielles sensibles, les sismologues français ont beaucoup à apprendre de l'étude d'un contexte aussi actif que celui de Taiwan.

La figure 1 permet de comprendre rapidement la structure géologique de Taiwan. Comme l'on sait, les enveloppes supérieures de la Terre sont des plaques relativement rigides, épaisses de 100 à 120 km le plus souvent, formant la lithosphère (littéralement « sphère de pierre »). Cette lithosphère comporte un manteau rigide coiffé par une croûte qui peut être de nature océanique ou continentale. Les plaques lithosphériques se déplacent sur la partie plus chaude, déformable du manteau, formant l'asthénosphère (littéralement « sphère faible »). L'île de Taiwan est située à la frontière de deux plaques majeures, celle de la mer des Philippines à l'Est et l'Eurasie (plus précisément le bloc de Chine du Sud) à l'Ouest. Ces deux plaques se rapprochent dans une direction sud-est – nord-ouest à la vitesse géologiquement considérable d'environ 8 à 8,5 centimètres par an.

La plaque Philippine est de nature océanique et, la plus grande densité de la croûte océanique aidant, s'enfonce vers le nord sous la plaque eurasiatique. Cette zone d'enfoncement, bien visible sur la face avant-droite (orientale) du bloc-diagramme, constitue un système dit de subduction avec des éléments typiques qui sont du sud au nord la fosse des Ryukyu, l'arc des Ryukyu et le fossé d'Okinawa. Au Sud de Taiwan, la situation est radicalement différente, comme le montre la coupe de la face avant-gauche (méridionale) du bloc-diagramme : c'est en effet la plaque eurasiatique, représentée par la lithosphère océanique de la mer de Chine du Sud entraînant à sa suite la lithosphère continentale du plateau continental chinois, qui s'enfonce vers l'est sous l'arc de Luçon et la partie sud de Taiwan. On retrouve des éléments typiques d'une zone de subduction, soit d'ouest en est la fosse de Manille dont l'extrémité se situe au sud-ouest immédiat de Taiwan, un « prisme d'accrétion » formé par l'accumulation des sédiments marins plissés et cisaillés au front de l'arc, puis l'arc volcanique de Luçon. Bien que la structure géologique témoigne d'une histoire en fait plus compliquée que ce schéma ne l'indique, l'essentiel est là : Taiwan se situe à la jonction de deux zones de subduction majeures aux vergences opposées, de telle sorte que la même plaque eurasiatique est chevauchante à l'est de Taiwan mais chevauchée au Sud de l'île.

Ce dispositif particulier a provoqué la formation d'une chaîne de montagnes, classiquement attribuée à la collision entre l'arc de Luçon porté par la plaque Philippine et la marge chinoise appartenant à l'Eurasie. En effet, une lithosphère d'arc volcanique, moins dense qu'une lithosphère océanique, ne peut s'enfoncer aussi aisément. Une particularité supplémentaire, extrêmement intéressante, de la chaîne de Taiwan réside dans l'obliquité de la collision. L'arc de Luçon, de direction nord-sud et se déplaçant vers le nord-ouest, a été drossé contre une marge continentale de direction est-nord-est – ouest-sud-ouest. De ce fait, la collision s'est produite précocement au nord de Taiwan, tardivement au sud. Cette configuration permet au géologue d'observer des stades différents, de plus en plus récents, de la collision tout simplement en se déplaçant du nord au sud le long de la chaîne de Taiwan. Une telle possibilité n'existe pas dans les chaînes où la convergence est frontale, perpendiculaire à la limite des plaques, comme c'est le cas dans l'Himalaya entre l'Inde est l'Eurasie.

La chaîne de Taiwan est essentiellement constituée par les sédiments très déformés de la marge chinoise, appartenant à la plaque eurasiatique. À l'est de la Haute Chaîne, une vallée rectiligne longue d'environ 150 kilomètres, la Vallée Longitudinale, sépare deux mondes géologiques : l'Eurasie à l'ouest, l'arc de Luçon à l'est. Ces deux domaines étaient séparés par des centaines de kilomètres de bassins océaniques il y a une douzaine de millions d'années. Cet espace océanique a disparu par subduction, comme en témoignent des débris de croûte océanique restés en surface et constituant l'« East Taiwan Ophiolite ». La

Vallée Longitudinale est donc une zone de suture, cicatrice du rapprochement des plaques.

Le mouvement actuel de rapprochement des deux plaques dans la direction sud-est – nord-ouest, soit 8 à 8,5 centimètres par an, se répartit en trois composantes à peu près équivalentes : le serrage au travers de la Vallée Longitudinale (dont un exemple est illustré dans la partie suivante de cet article), un serrage diffus réparti sur de nombreuses structures dans la chaîne, et enfin un chevauchement du piedmont de la chaîne (« Western Foothills ») sur la plaine occidentale de Taiwan. C'est ce chevauchement actif qu'a reflété le séisme destructeur de Chi-Chi en 1999. Ironiquement, l'importance de cette frontière chevauchante occidentale (en gris sur la figure 1) avait été sous-estimée en raison de l'avancement des études géologiques, géophysiques et géodésiques, qui toutes soulignaient l'importance du mouvement à la frontière chevauchante orientale (en noir sur la figure 1). En réalité, les vitesses de rapprochements au travers de ces deux frontières sont comparables, mais à l'est le serrage est permanent alors qu'à l'ouest il se fait par alternance de grand séismes et de périodes de calme relatif qui engendrent l'oubli, mais pendant lesquelles les contraintes s'accumulent.

Failles actives et séismes : peut-on mieux évaluer le risque sismique ?

La prédiction des séismes est une tâche difficile qui, bien qu'existent des pistes de recherche sérieuses, n'a pas encore débouché sur des méthodes réellement fiables. De nombreux séismes destructeurs, comme celui de Chi-Chi (1999) à Taiwan, n'ont pas pu être clairement annoncés. Il existe néanmoins un fort désir de la société dans son ensemble, particulièrement à Taiwan, de s'acheminer vers une meilleure prise en compte des désastres naturels de tous types, tant pour tenter d'en évaluer la probabilité et sa variation en fonction du temps que pour en atténuer les effets. L'enrichissement des sociétés et l'importance croissante de la diffusion culturelle accentuent ce désir, en substituant au fatalisme ancien le sentiment qu'il s'agit de phénomènes intolérables. Une meilleure prédiction contribuerait certainement à réduire les pertes humaines et les destructions. Toutefois, en ce qui concerne les séismes, les paramètres géologiques et géophysiques en jeu sont d'une telle complexité qu'il ne faut pas s'attendre à une « solution-miracle ». La communauté scientifique compte plutôt sur un approfondissement des connaissances faisant appel à une large palette de méthodes pour faire face à ce défi. L'équipe de la coopération binationale, à Chihshang, s'est attaquée à une facette du problème en s'efforçant, depuis plus de vingt ans, de caractériser le fonctionnement de l'une des failles les plus actives de Taiwan.

Chihshang est une petite ville au nord de la province de Taitung, célèbre pour la qualité de son riz. Tout près de la ville passe la faille de Chihshang, une discontinuité majeure héritée du rapprochement des plaques Philippine et Eurasie. De fait, la Chaîne Côtière, qui appartient à la plaque Philippine, chevauche vers l'ouest la Vallée Longitudinale où se trouve la ville, dominée à l'ouest par la Haute Chaîne de Taiwan (ces grandes unités géologiques et orographiques sont illustrées sur le bloc-diagramme de la figure 1). La faille forme la limite entre les rizières de la vallée et les collines au pied de la Chaîne Côtière.

Cette faille de Chihshang coupe des structures en béton dont l'âge de construction est bien documenté, ce qui a permis une évaluation précise du mouvement depuis 1986. La figure 2 donne un exemple de site de mesures, dans le village de Chinyuan au sud-est immédiat de Chihshang. La faille est inclinée vers la Chaîne Côtière, qui chevauche la Vallée Longitudinale. L'équipe de recherches binationale qui travaille dans cette région a commencé par déterminer, en 1991, le déplacement depuis la construction. Dans une seconde période, des mesures annuelles puis semestrielles ont été effectuées. Les mesures semestrielles ayant mis en évidence des variations saisonnières de la vitesse de déplacement, il a été décidé d'installer des appareils de mesure

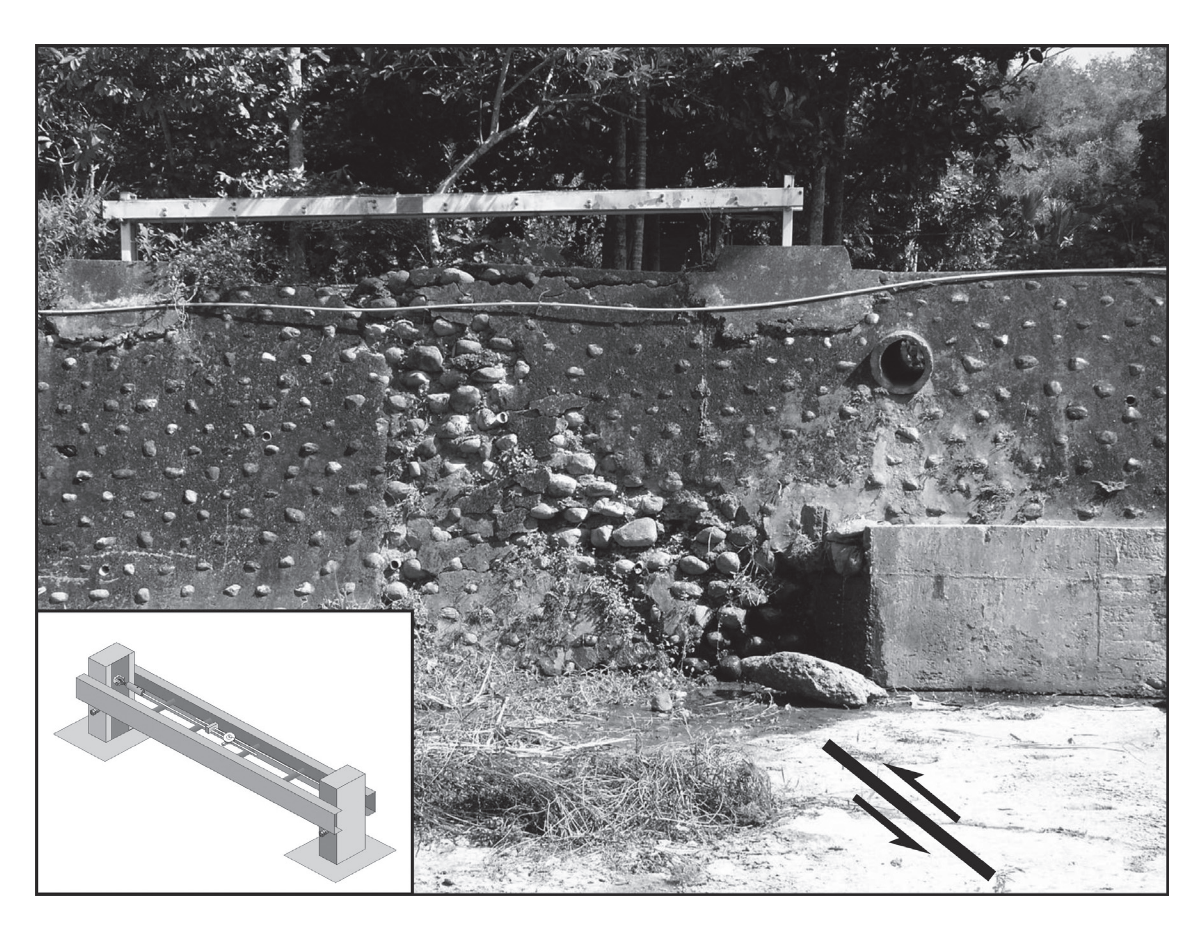


Figure 2 : Une faille active dans le village de Chinyuan près de la ville de Chihshang (sud-est de Taiwan, district de Taitung). La faille active, inclinée vers la droite, coupe un mur de béton en bordure d'un canal. Elle est de type inverse, c'est-à-dire inclinée vers le compartiment montant, et correspond par conséquent à un serrage dans la direction sud-est (à droite) – nord-ouest (à gauche). Le trait noir en bas à droite indique l'inclinaison de la faille et les flèches illustrent le sens du mouvement. Le compartiment oriental, du côté de la Chaîne Côtière, chevauche donc le compartiment occidental, du côté de la Vallée Longitudinale et de la Haute Chaîne de Taiwan (voir la localisation de ces ensembles sur la figure 1). L'appareil installé à cheval sur la faille, dit extensomètre, permet de suivre en temps réel le raccourcissement horizontal au travers de cette faille. Le schéma en bas à gauche montre la conception de l'appareil : deux piliers, chacun raccordé par un joint de Cardan à une tige en Invar (métal peu sensible aux changements de température), et une jauge de déplacement entre les deux tiges. Cinq appareils de ce type ont été installés par l'équipe binationale sur la faille de Chihshang et permettent d'en suivre le mouvement avec précision jour par jour.

permanents ou extensomètres, afin de mesurer le glissement en permanence. L'équipe responsable comprenait Jacques Angelier (université Pierre-et-Marie Curie, France), Jian-Cheng Lee (Academia Sinica, Taipei), Chu Hao-Tsu (Central Geological Survey, Taipei), Hu Jyr-Ching (Université nationale de Taiwan, Taipei) et Fu-Shu Jeng (même université). Les appareils n'ont pas été achetés, mais conçus et construits sur place. L'un de ces appareils, qui tous fonctionnent sans interruption depuis l'été 1998, est représenté sur la photographie et le schéma de la figure 2. Les scientifiques ne pouvant rester en permanence sur les sites, des volontaires locaux ont mesuré quotidiennement à la fois le déplacement de la faille et la température. La connaissance de cette dernière est indispensable pour effectuer les corrections thermiques des effets de dilatation/contraction et ainsi atteindre une précision infra-

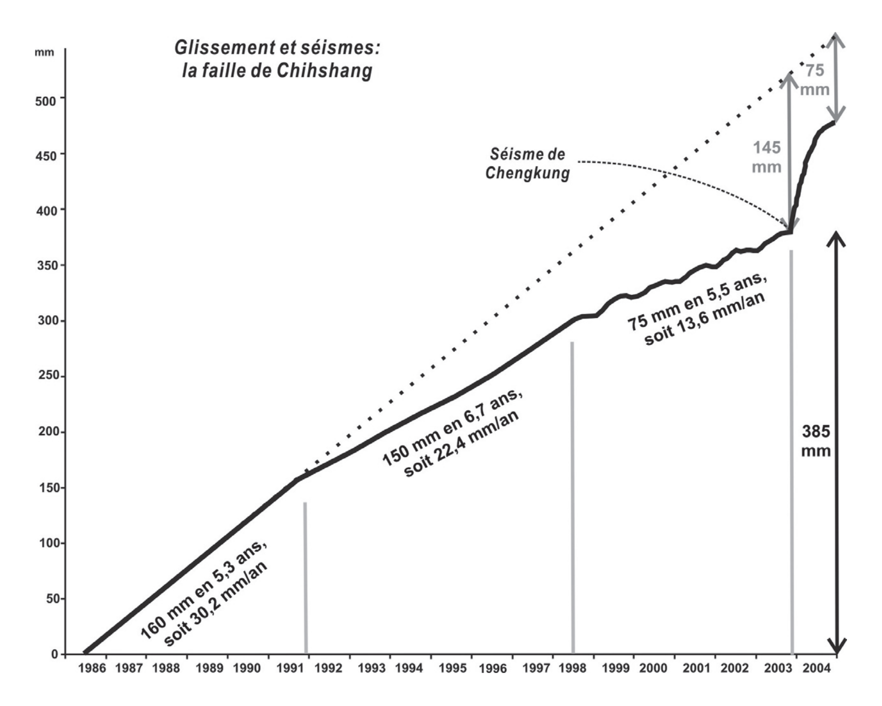


Figure 3 : Résumé des observations effectuées par l'équipe binationale à Chishang, depuis 1986. Le graphique indique le raccourcissement au travers de la faille de Chihshang (axe vertical, valeurs en millimètres) en fonction du temps (axe horizontal, valeurs en années). Le trait noir épais donne la valeur réelle du raccourcissement à tout moment, comptée à partir de juin 1986. Les trois périodes instrumentales sont séparées par des traits verticaux gris. Le trait pointillé épais correspond à l'extrapolation des données de la période 1986-1991. Les traits gris avec flèches indiquent le déficit de raccourcissement des mesures réelles par rapport à cette extrapolation. Le trait noir avec flèches indique le raccourcissement total de juin 1986 jusqu'au moment du séisme de Chengkung (décembre 2003), soit 385 mm. Cette reconstruction précise de l'évolution du comportement de la faille, bien que portant sur une période courte (moins de vingt ans), ouvre d'intéressantes perspectives en termes de compréhension du cycle sismique (explications dans le texte).

millimétrique. Il convient de rendre hommage au dévouement des volontaires qui ont rendu possible ce suivi durant toutes ces années : Mei-Chi Lu et Yin-Peng Tsao, et tout particulièrement Guo-Jang Jiang de Taitung et Shern-Hsiung Chang de Chihshang.

Sans entrer dans le détail des travaux effectués le long de cette faille, reportons-nous à la figure 3 qui en résume les résultats en termes de raccourcissement total entre les blocs oriental (du côté de la plaque Philippine) et occidental (du côté eurasiatique), en fonction du temps de 1986 à 2004. De 1986 à 1991, le raccourcissement sur cette faille a été de 160 mm, soit 30,2 mm par an. De 1991 à 1998, il a n'été que de 150 mm, soit 22,4 mm par an. De 1998 à décembre 2003, le ralentissement s'est accentué puisque le raccourcissement n'a atteint que 75 mm, soit 13,6 mm par an. En d'autres termes, la vitesse de mouvement de la faille de Chihshang, au début de décembre 2003, représentait moins de la moitié de la vitesse moyenne mesurée de 1986 à 1991. Un tel phénomène est généralement le signe d'un blocage progressif de la faille. Loin d'être rassurant, ce ralentissement signale une accumulation de déformations élastiques que le glissement sur la faille ne parvient plus à absorber. Il est donc souvent le signe précurseur d'un séisme qui sera d'autant plus violent que le déficit de mouvement relatif sera important. En somme, plus la faille de Chihshang bouge en permanence et mieux cela vaut. Les craintes suscitées par ce

ralentissement n'étaient pas vaines, puisque l'on sait que cette faille a joué brutalement pendant de grands séismes destructeurs survenus le long de la Vallée Longitudinale en 1951. Si l'on prend pour référence le mouvement de la faille de 1986 à 1991, le raccourcissement de juin 1986 au début de décembre 2004 aurait dû être de 530 mm. Mais durant cette période il n'a atteint que 385 mm, ce qui représente un déficit de 145 mm. Malheureusement, l'évolution antérieure du mouvement sur cette faille, en particulier entre les grands séismes de 1951 et 1986, n'a pas fait l'objet de mesures. Mais le ralentissement avait probablement commencé avant 1986, ce qui va dans le sens d'un déficit total bien plus grand que celui qui a pu être mesuré. La crainte de voir se répéter des séismes importants est donc justifiée.

Un séisme notable, mais qui n'a pas causé de perte humaine ni de destruction majeure, est survenu en décembre 2003. Il s'agit du séisme de Chengkung, qui s'est produit sur la faille de Chihshang. Comme le séisme s'est produit en profondeur et la faille est inclinée vers l'est, l'épicentre est situé très à l'est de Chihshang, en mer. Ce séisme a provoqué un mouvement important de la faille de Chihshang, mouvement qui, pour des raisons mécaniques, ne s'est fait immédiatement que pour une petite partie et s'est prolongé sur la première moitié de l'année 2004. À la fin de 2004 le déficit de raccourcissement sur la faille de Chihshang depuis 1986 était ainsi réduit de moitié, soit 75 mm au lieu des 145 mm du début décembre 2003. Bien que cette affirmation puisse paraître paradoxale, il y a lieu d'estimer que le séisme de Chengkung a été bénéfique dans la mesure où, sans provoquer de dégâts majeurs, il a relâché une partie du raccourcissement élastique en cours d'accumulation et par conséquent retardé l'échéance d'un séisme plus important et véritablement destructeur. Ce suivi de la faille de Chihshang, pris comme exemple et illustré par les figures 2 et 3, permet de bien comprendre la notion de cycle sismique qui consiste en une alternance de secousses brutales et de périodes de chargement élastique avec ou sans glissement de la faille. Le glissement de la faille sans secousse notable (observé de 1986 à 2003 sur la faille de Chihshang) et même les séismes peu destructeurs (comme celui de Chengkung) doivent être considérés comme bienvenus dans la mesure où ils relâchent les contraintes élastiques, étant entendu que la vitesse de rapprochement des plaques est constante sur des périodes aussi courtes et que l'activité sismique dépend donc entièrement du mode de relâchement de l'énergie élastique qui s'accumule en fonction du serrage entre plaques.

Une aventure scientifique et humaine : la coopération France-Taiwan en sciences de la Terre

La coopération en sciences de la Terre entre les deux pays a pris naissance en 1981, à l'occasion de la visite à Taiwan de trois scientifiques français, Jean Aubouin, Xavier le Pichon et René Blanchet, qui furent reçus par leurs homologues, notamment Chun-Sun Ho et Yi-Ben Tsai. Des études de thèses se sont ensuivies, toutes couronnées de succès, et ont donné naissance à cette coopération. Un hommage tout particulier doit être rendu à l'action initiale déterminante du regretté Professeur Ho (figure 4, à gauche), ainsi qu'au soutien sans défaut de l'Institut français à Taipei et du Bureau de Représentation de Taipei à Paris.

Pour être durable et fructueuse, une coopération scientifique ne peut pas se résumer à quelques « coups » brillants suivis de publications sans lendemain. Elle doit s'inscrire dans la durée, être empreinte de compréhension mutuelle et de confiance partagée, et porter non seulement sur un ensemble de volets de recherche mais aussi sur des tâches d'enseignement et de vulgarisation. Bref, il s'agit d'une aventure humaine tout autant que scientifique. À cet égard, le cas de Chihshang, certes révélateur sur le plan scientifique du comportement d'une faille active majeure, contient aussi toute une histoire de persévérance, d'estime et d'amitié sans lesquelles cette opération n'aurait





Figure 4 : À gauche, le Professeur Chun-Sun Ho, présentant ses travaux lors du second colloque binational en sciences de la Terre, tenu à Paris en 1988. Cette photographie est présentée en hommage à la mémoire de cet ardent partisan de la coopération, qui avait reçu en 1981 ses collègues français et encouragé les travaux en collaboration, notamment sous forme de thèses de doctorat ès-sciences. À droite, « logo » du Laboratoire International Associé « ADEPT » fondé en 2008 avec le soutien conjoint du CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique) français et du NSC (Conseil National des Sciences) de Taiwan.

pu croître et perdurer tant furent grandes les difficultés techniques et financières. Actuellement, ce site de Chihshang, probablement le meilleur au monde pour analyser une faille majeure de type chevauchant sujette à glissement permanent entrecoupé de grands séismes, fait l'objet de nouvelles études avec des forages, des analyses non seulement géodésiques et sismologiques, mais aussi hydro-thermo-mécaniques, visant à comprendre en détail le comportement de la faille. Mais ceci est une autre histoire.

Les multiples visages, scientifiques, pédagogiques et humains d'une collaboration internationale sont tous représentés cette coopération France-Taiwan qui s'est développée au fil des années. La narration des collaborations individuelles contenues dans cette coopération pourrait emplir des livres. Récemment, un Laboratoire international associé a été créé. Il s'agit d'une structure « sans murs », soutenue par le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) français et le Conseil National des Sciences (NSC) de Taiwan. Cette structure a été baptisée ADEPT, ce qui signifie « Active Deformation and Environment Programme for Taiwan » (figure 4, à droite). Elle associe une trentaine de chercheurs français et une trentaine de chercheurs taiwanais, sans compter les doctorants (détails: <*http://jacques.angelier.googlepages.com/francetaiwan*>). Ces chercheurs appartiennent pour la plupart à quatre grands instituts de recherche de chaque pays (Nice, Aix-en-Provence, Montpellier et Grenoble du côté français ; Taipei, Taipei-Nankang, Chungli et Keelung du côté taiwanais).

Enfin, de récents échanges avec des collègues de Chine continentale et de premières rencontres tripartites ouvrent des perspectives favorables pour une coopération élargie, tant apparaît grand chez les scientifiques le désir de mieux se connaître et de collaborer entre les deux rives du détroit de Taiwan. Mais ceci aussi sera une autre histoire.

■


L'AMIRAL COURBET
Attaque et prise de Son-Tay, par L'amiral Courbet. (16 et 14 Xbre 1883)
THUAN-AN
SONTAY
FOU-TCHEOU
KELUNG
Sheipoo
MAKUNG
PER COURBET

Chroniques



Bûcherons dans la montagne de la province du FuJian.
L'une des très nombreuses photographies que John Thomson avait offertes à Élisée Reclus et que celui-ci confia à la Société.

Wei YanNian

Les trésors photographiques de la Société de géographie

Sous ce titre, la plus ancienne société de géographie au monde, fondée en 1821, et la Bibliothèque nationale de France, ont organisé en 2008 une remarquable exposition. Elle reste accessible grâce à un catalogue coordonné par Olivier Loiseaux, le conservateur attitré de la Société de géographie au sein du département des Cartes & Plans de la BNF.

Ce livre fait partie d'une série d'albums, dont une dizaine sont déjà parus, que la Société réalise en collaboration avec les Éditions Glénat. Il est en vente à la librairie « La Géographie » qui, désormais, occupe le rez-de-chaussée du siège de la Société (186, bd st-Germain), à Paris.

La bibliothèque de la Société, ses archives – en particulier une très importante collection de photographies anciennes – ne sont pas accessibles à cette adresse : elles ont été déposées, depuis la Seconde Guerre mondiale, à la BNF et lui seraient acquises en cas de dissolution de la Société. À noter qu'une salle du premier étage du siège boulevard st-Germain est en cours de restauration et permettra – peut-être – de tenir des expositions de photographies anciennes – ne serait-ce que sous la forme de tirages modernes.

L'exposition de ces *Trésors photographiques* s'est tenue près du square Louvois, dans le cadre historique de la BNF qui est le sien depuis 1720 ; et non dans l'inepte architecture de Dominique Perrault (peu fonctionnelle, coûteuse à entretenir, malcommode pour les collaborateurs des différents services de la BNF, malencontreuse pour les livres) dite « site Tolbiac », ou « site Yveton » par de nombreux usagers (qui insistent pour ce vocable, pour conjurer le vocable « bibliothèque Dominique Perrault »).

Heureusement, l'ancien « site Richelieu » n'a pas été détruit (comme ce fut le cas pour les Halles de Baltard) : y subsistent encore plusieurs départements, dont celui des Estampes & de la Photographie, celui des Cartes & Plans, etc., et des galeries d'exposition.

On ne saurait trop recommander aux lecteurs de se plonger dans ces précieuses et abondantes archives photographiques. La voie est simple : en arrivant rue Richelieu dans la cour d'honneur, sur la droite, au-delà de la salle Labrouste, en bas à droite de l'escalier de Jean-Louis Pascal, une porte ouvre sur la cour jardin de la rue Vivienne.

Une statue en bronze de *Jean-Paul Sartre courbé, fuyant rejoindre Simone de Beauvoir sous les lazzis des prolétaires chinois blâmant leurs complaisances à l'égard de Mao ZeDong* [c'est cette définition que nous préférons à toute autre] signale le pied de l'escalier conduisant à la confortable salle du département des Cartes, juste en dessous de celui des Estampes & de la Photographie.

En ce qui concerne la Chine, pour évaluer l'importance et l'intérêt de l'iconographie offerte par ses membres à la Société, on peut feuilleter l'index de l'*Inventaire des photographies sur papier de la Société de géographie* par Alfred Fierro. Au delà de ce facile repérage, on peut également rechercher en ligne des lieux, personnes, etc. dans <*http://catalogue.bnf.fr*>, c'est à dire le catalogue électronique *Bn-Opale Plus*, de la BNF.

En limitant nos précisions, pour cette livraison de *Monde chinois,* à la seule île de Formose, on peut signaler les cotes suivantes de photographies dans « série Wd Asie », facilement accessibles sur ce serveur, mais hélas sans images en ligne.

Nous reviendrons dans un autre article sur les cartes de Taiwan disponibles dans ces collections.



Une vingtaine des photographies de Formose, des Pescadores, et du Tonkin, sont importantes pour l'histoire des relations entre la France et Formose. Elles sont l'œuvre d'un membre du corps expéditionnaire engagé dans la guerre franco-chinoise de 1884, Firmin-André Salles (1861-1929), à l'époque où Jules Ferry était obsédé par sa stratégie de conduire une guerre contre la Chine, y compris la prise de possession « comme gage » du nord de Formose. L'amiral Courbet était raisonnablement réticent devant ce projet de guerre d'occupation (pour laquelle il n'avait ni les hommes, ni le matériel, ni l'intelligence du terrain, ni les interprètes) lui préférant une guerre de destruction rapide dans le nord de la Chine.

Plus d'un siècle après, disons que nous devons indirectement à Jules Ferry ces toutes premières photographies de KeeLung et de ses environs, qui complètent bien les cartes du livre du capitaine Garnot sur l'artillerie de marine française à Formose (traduction chinoise par Li LieWen).

Une série comparable fut exposée voici quelques années à l'Institut français de Taipei pour le lancement du livre de Christophe Rouil : *Formose, des batailles presque oubliées,* avec les seules photos connues du *ChuanZheng XueTang*, l'académie navale de MaMoi [MaWei, près de FuZhou], et le chantier naval associé, établis par Prosper Giquel et Shen BaoZhen, sur instructions de Zuo ZongTang.

– *Wd 34, 35, 36, 90* : un ensemble d'une centaine de vues, toutes très rares. En dehors des photographies offertes par Firmin-André Salles, il s'agit d'une série de tirages albuminés offerts par John Thomson, en 1873, à Élisée Reclus – qui en fit don en 1886 à la Société.

Ces épreuves d'époque, une sélection personnelle du photographe écossais, réalisées par lui-même, sont d'une inestimable valeur, même si elles sont désormais un peu fanées, et dangereusement stockées en vrac dans des enveloppes. Elles mériteraient d'être montées et rangées convenablement dans des boites, pour éviter les frottements et les conséquences des manipulations. Identifiés précisément pour la première fois en 1978, lors de la préparation de l'exposition « La Chine entre le collodion humide et le gélatino-bromure » à la BNF, ces tirages sont l'un des plus importants ensembles connus des photographies chinoises de John Thomson. Il semble que certaines de ces vues ne figurent pas dans les plaques négatives conservées à Londres et en sont donc précieusement complémentaires.

– *Wd 127* : un album de 26 planches de phototypies d'Ogawa Kazuma, 55 vues de Formose et des Pescadores en 1896, un an après le Traité de Shimonoseki.

– *Wd 155* : « Don Tanaut en 1907 », une série de 167 cartes postales de Formose, à

l'époque japonaise. On trouve en librairie à Taiwan plusieurs ouvrages composés à partir de sélections de cartes postales de l'occupation japonaise de Formose ; mais cet ensemble conservé à Paris mériterait tout autant, par sa diversité, sa date précoce, et le fait qu'il ne doublonne pas avec les ouvrages déjà dans le commerce, une publication par les soins de la Société de géographie, et une exposition qui serait très facile à monter et commenter.

— *Wd 275* : 15 vues de Formose en 1930.

— *Wd 310* : 2 cartes postales et 4 photographies, datées de 1911, offertes par l'explorateur Maurice de Périgny (1877-1935) sans doute à l'occasion de son voyage aux Ryukiu, (cité par Patrick Beillevaire).

À noter, bien indexé, le fichier photographique des sociétaires : la « série des portraits ». C'est là où ont été retrouvées la photographie de Prosper Giquel reproduite dans *Monde chinois* n° 11, celles des deux comparses Jean Dupuis & Ernest Millot (n° 981 et 982), les deux inspirateurs de la politique tonkinoise de Francis Garnier, et les deux principaux catalyseurs de la politique – si facilement impérialiste et si difficilement coloniale – de Jules Ferry.

Allusion qui nous permet de citer son plus fidèle soutien pour la guerre contre la Chine en 1884, Mgr Freppel, député-évêque d'Angers, et d'en offrir le portrait à nos lecteurs, grâce à Félix Potin.

Toutes les photographies sur papier peuvent être identifiées facilement et rapidement grâce à une série de microfilms, et quelques classeurs où sont rangées des copies des originaux que les usagers ont fait contretyper pour leurs besoins.

À terme, l'ensemble des photographies sur papier de la Société sera accessible en ligne, sur Gallica, d'une manière comparable à la remarquable mise en place de ses propres photographies par la Wellcome Library *<images.wellcome.ac.uk>*. Il est en effet assez logique qu'un inventaire de photographies en donne des images, ne serait-ce qu'en basse définition à usage documentaire.

Si le lecteur veut bien se reporter à ce site web de la Wellcome Library, et demander « Formosa », il aura immédiatement accès à la cinquantaine de photographies de John Thomson que nous reproduisons avec le consentement de son conservateur William Schupbach (d'après les numérisations en très haute définition réalisées par Michael Gray à l'occasion d'une exposition de 2006 à Taipei).

Un enregistrement en ligne, sans frais et sans formalité, permet de créer à distance ses propres « dossiers de photos », ou carrousels de projection, et de profiter de photographies en plein écran et en agréable résolution.

Les ressources fabuleuses de la Société de géographie, faute d'images accessibles en ligne, faute d'une meilleure diffusion pour « l'inventaire Fierro », ont été peu exploitées à ce jour, en ce qui concerne la Chine en particulier. Mais les albums publiés par Glénat montrent la voie.

À signaler également, la thèse, bien illustrée en piochant dans ces documents, de Wang Ya-lun (publiée à Taipei par HsiungShih) qui a marqué une date dans l'histoire de la photographie de Formose : références précises, qualité des reproductions, et réflexion alors inédite, en 1997 à Taiwan, sur un ouvrage intitulé *Dialogue entre la photographie et l'Histoire*.

La BNF procède actuellement, pour le compte de la Société, à la numérisation de ses milliers de plaques de verres positives et négatives, pour lesquelles il n'existe pas encore d'inventaire.

■

— Schupbach, William & Gray, Michael, in *Formosa From the Earth and From the Air*, 200 pp., ERV, Belaye, 2006. Outre les articles de W.S. et M.G., versions en français, anglais et chinois du chapitre sur Formose des mémoires de John Thomson — à l'occasion d'une exposition à la Taipei Book Fair, en 2006, et d'un séminaire à la National Taiwan University Library. Première tentative de réconciliation, à propos des vues de Formose seulement, entre les phototypies de John Thomson réalisées chez Autotype en 1873 (i.e. les quatre volumes de *Illustrations of China & its People*), ses négatifs sur verre, et les gravures sur bois que ces vues ont inspirées, à une époque où l'on ne savait pas encore imprimer des photographies dans les livres.

— *Trésors photographiques de la Société de géographie*, édité sous la direction d'Olivier Loiseaux, Glénat, 2006, 239 pp., isbn 2-7234-5719-2.

– Fierro, Alfred, *Inventaire des photographies sur papier de la Société de géographie*, BN[F], département des Cartes & Plans, 1986, 193 pp., isbn 2-7177-1746-3.

– Rouil, Christophe : *Formose, des batailles presque oubliées,* Le Pigeonnier, Taipei, 2001, 191 pp., isbn 957-8820-05-4.

– Stéphane Ferrero, *Formose vue par un marin français du XIXe siècle*, Mémoires asiatiques, l'Harmattan, isbn 2747594157.

– Viénet, René, « Adresse devant le champ de bataille de MaWei », *Bulletin de la Société de géographie*, n° 1525, pp. 31-53, 2007.

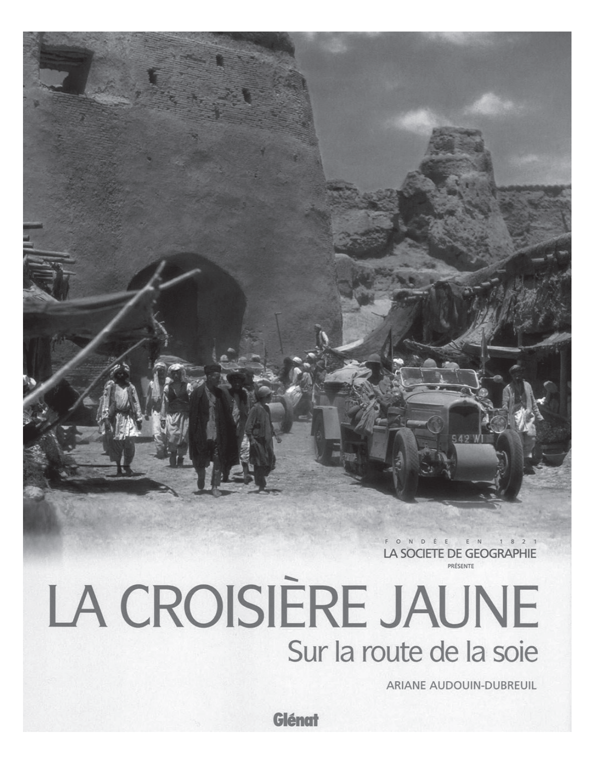
– Wang, Ya-lun, *Dialogue entre la photographie et l'histoire, anciennes photographies de Taiwan, 1850-1920 (Collection de la Bibliothèque nationale de France),* 193 pp., ill. HsiungShih, Taipei 1997, isbn 957-8980-58-2 [Cote BNF Yd2-10815-8].

– Marbot, Bernard & Viénet, René, *La Chine entre le collodion humide et le gélatino-bromure*, Paris, Bibliothèque asiatique, 1978, 59 pp. Catalogue de la « donation de Gunzburg / Merle d'Aubigné » au département des Estampes & de la Photographie.

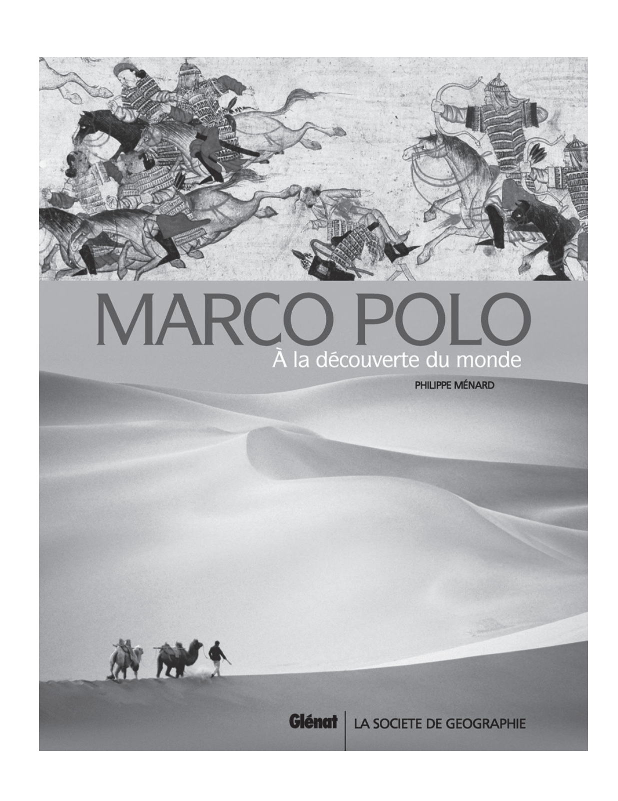
<http://images.wellcome.ac.uk>
Wellcome Images, 183 Euston Road, London NW1 2BE, UK.
tel +44 20 7611 8348
<images@wellcome.ac.uk>
Site d'une grande facilité d'usage en ligne, d'une des plus belles bibliothèques européennes.

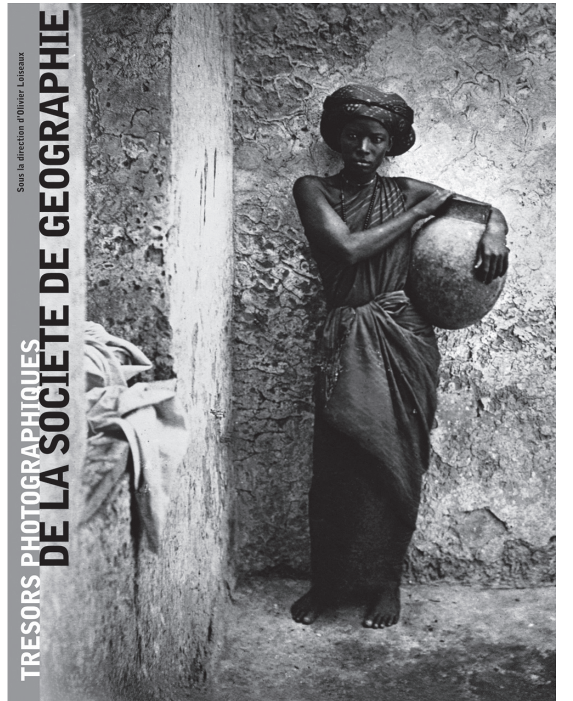
<http://academic.reed.edu/formosa>
Site universitaire américain consacré à l'iconographie de Formose.

<http://gatheringmountains.net/Photoweb>
Site web de Thomas H. Hahn : *Bibliography of Photo-albums and Materials related to the History of Photography in China and Tibet before 1949.*



Société de Géographie, 184 bd saint-Germain, 75006 Paris, *www.socgeo.org*, +33 1 45 48 54 62, *socgeo@socgeo.org*





Le Pigeonnier du Quercy, la librairie française de Taiwan

Laure Courty : Comment devient-on libraire à Taipei ?

Françoise Zylberberg : À Jussieu, siège à cette époque de l'université Paris 7 présidée par Michel Alliot, j'avais mis en place depuis 1969 plusieurs classes de langue française pour les « boat-people » fuyant les persécutions anti-chinoises au Cambodge, au Vietnam et au Laos. Il paraissait judicieux et opportun de faciliter les relations des étudiants de la section d'études chinoises avec des Chinois immigrés en France, ceux-là en priorité.

Cet enseignement était assuré par des spécialistes de « français langue étrangère », et quelques étudiants de la section de chinois de Paris 7 qu'ils avaient formés à cette spécialité. Ces cours gratuits, utilisant les plus récentes méthodes pédagogiques, ont été un réel succès. Des milliers d'immigrants chinois en ont bénéficié.

Cette initiative a rencontré de fortes réticences : certains universitaires, initialement, n'aimaient pas ces « boat-people », qui depuis ont fait la fortune du XIIIe arrondissement, avant la deuxième vague d'immigration des WenZhou [les premiers immigrants chinois de Paris installés initialement près de la gare de Lyon, et des QingTian, leurs voisins installés rue des Gravilliers, près du siège de la première Internationale] : les maoistes mondains accusaient ces réfugiés d'avoir « chargé leurs jonques de lingots d'or dérobés à la paysannerie ». On était à l'époque dans ce genre de délire, où certains en France aimaient les « Khmers rouges », où un journaliste français avait écrit un célèbre article sur leur libération de Phnom-Penh dans la joie…

Une dizaine d'années plus tard, ayant appris un peu le cantonais, j'ai été nommée à un poste d'enseignement de langue française pour débutants à l'université de HongKong. L'attaché culturel français à HongKong de l'époque fit le nécessaire pour que ma nomination soit annulée, car il n'aimait guère l'expérience réussie à Jussieu et, « en ce temps-là, n'avait pas encore compris » – selon la citation publiée dans le « sottisier » de *Monde chinois* n°11.

Finalement, c'est à Taipei que je suis arrivée, en 1979, avec mon collègue de Jussieu, Jacques Picoux. Nous y avons développé l'enseignement du français au sein de l'université nationale de Taiwan, et créé une émission de français à la télévision programmée quatre fois par semaine, *Salut les copains,* avec Maria Chiu une ancienne enseignante taiwanaise de Paris 7.

Cette émission a connu un très grand succès, et nous avons publié les manuels correspondants, et même organisé des « corrections de devoirs » par correspondance. Certains ministres envoyaient leur copie à corriger. Des étudiants français recrutés comme correcteurs ont connu par la suite de brillantes carrières et d'éminentes responsabilités. Notre *Salut les copains*, baiser volé au titre français bien connu, a fait école, et je m'en réjouis.

L'attaché culturel français, le premier nommé à Taipei en 1980, a tout fait pour nuire à cette émission, réalisée dans la bonne humeur, et qui dans le contexte taiwanais de l'époque détonnait de manière appréciable. La honte est retombée sur lui. Oublions-le – doublement, avec les verges qu'il a offertes pour se faire battre – au profit de ceux de ses successeurs qui ont mieux œuvré pour la présence culturelle française à Taiwan.



Françoise Zylberberg, dans la librairie française de Taipei, le « Pigeonnier du Quercy », apprend des chansons françaises à des enfants taiwanais, en les accompagnant à l'orgue de Barbarie.

Cette émission ne coûtait pas un centime à la France. Elle était produite par une chaîne de télévision locale : nous n'étions pas rémunérés, Jacques Picoux et moi-même, par la France – seulement par l'UNT. Le retentissement de *Salut les Copains* a été considérable et a contribué à la prospérité ultérieure de l'enseignement du français à Formose.

En marge de cette activité pédagogique, pour aider des amis que le sujet intéressait, j'ai lancé une série de cartes postales sur Taiwan. Cette modeste activité a évolué peu à peu pour devenir la librairie française de Taiwan.

LC : Combien de cartes postales ont été éditées ?

FZ : Un bon millier de sujets différents, et chacun à quelques milliers d'exemplaires.

LC : Avez-vous édité autre chose que des cartes postales ?

FZ : Le « Pigeonnier du Quercy » a publié plusieurs titres, de manière artisanale : une bande dessinée de Golo, *Made in Taiwan*, dont *Monde chinois* a déjà rendu compte. *Formose, des Batailles presque oubliées* de Christophe Rouil sur le blocus de Taiwan et l'occupation du nord de l'île (et des Pescadores) par l'escadre de l'amiral Courbet. Plus récemment un gros livre sur les artisans-créateurs de France, en anglais et en français, autour de photographies de Bernard Moralès ; la traduction d'un petit livre illustré de Lionel Poilane ; et une série de textes bilingues dans la collection « Cinabre », dont le titre le

plus connu est la conférence-débat de Pierre Vidal-Naquet dans ma librairie sur « la responsabilité de l'Historien ». Cette collection a été lancée à l'initiative d'un conseiller culturel français à Taipei, Pierre Fournier. En tout, une vingtaine de livres, qu'on trouve sur le site <*www.llp.com.tw*>.

Par ailleurs, avec Rex How et René Viénet, voici une douzaine d'années, j'ai participé à la création d'une maison d'édition devenue importante au fil des ans, Locus – désormais la cinquième maison d'édition généraliste de Taiwan, avec une centaine de titres en langue chinoise chaque année, une filiale BD, etc. C'est Rex How et les collaborateurs qu'il a recrutés qui ont fait le succès de cette maison d'édition, qui s'implante désormais en Chine.

LC : Est-ce pour cela que vous assurez la gestion du pavillon français lors des salons du livre de Taipei ?

FZ : Je le fais avec plaisir, car ce salon est l'occasion de recevoir des écrivains (François Weyergans, Christophe Ruffin, Roland Brival, et bien d'autres) et des éditeurs français, en liaison avec les services culturels de l'Institut français de Taipei [qui tient lieu d'ambassade en l'absence de relations diplomatiques] et la représentation de l'Union européenne à Taiwan. Le pavillon français est l'occasion d'une convivialité sympathique et facile avec le BIEF [Bureau international de l'édition française], avec l'Institut français, le GIO et différents organismes culturels taiwanais. Les éditeurs français, qui sont quelquefois un peu désemparés devant le marché de l'édition en Chine, peuvent à Taiwan trouver des partenaires pour aborder le monde chinois, et y gagner les ressources nécessaires à leur marketing continental.

LC : Paradoxe ?

FZ : Pas vraiment. Prenez un exemple très simple, celui des visas. Un éditeur français, qui se rend en Chine, pour vendre un livre de Dumas ou de Sempé, a besoin d'un visa. Pour l'obtenir, c'est un peu long et compliqué, surtout ces dernières semaines. Un « visa d'un an avec entrées multiples », pour la Chine, n'est pas bon marché. Quand l'an dernier, on pouvait encore obtenir ce visa avec cette mention « entrées multiples », c'était une aubaine. Désormais, c'est un rare privilège dans un contexte bilatéral un peu tendu entre Paris et Pékin. Par contre, ce même éditeur français entre aussi souvent qu'il veut, sans visa, à Taiwan – où il peut rester un mois sans formalités à chacun de ses séjours. Il y rencontre des éditeurs taiwanais qui eux, comme deux millions d'autres Taiwanais, entrent et sortent de Chine continentale aisément, librement, parlent chinois, et peuvent d'emblée donner une opinion sur la qualité de possibles partenaires chinois continentaux, les traductions, et les contrats.

La Chine de 2008 est, assurément, plus facilement accessible que celle de la Révolution culturelle – où l'on brûlait des livres, aux applaudissements de certains universitaires français dont je parlais il y a quelques minutes, et qui n'aimaient pas qu'on donne des cours de français gratuits aux malheureux qui fuyaient le génocide cambodgien organisé par les alliés du PCC. Mais Taiwan reste la porte d'entrée la plus commode, et la plus rentable, vers la nouvelle « Chine aux couleurs du marché » pour les industriels et commerçants français, éditeurs compris.

Il est intéressant de noter que certains Français, parmi les plus policés, ceux qui pensent qu'il n'y a qu'une seule Chine, oublient Taiwan – comme si Taiwan ne faisait pas partie de la Chine ! Nous n'avons jamais reçu la visite de M. Raffarin au Pigeonnier du Quercy à Taipei. Douterait-il que Taiwan soit une province chinoise ?

Alors que ce sont ceux des Français qui apprécient le mieux l'identité taiwanaise, et lui accordent une certaine forme de respect, de statut, qui viennent souvent à Taiwan – et donc qui réussissent le mieux en Chine.

LC : Vous habitez à Taiwan depuis 1979, qu'est-ce que vous appréciez le plus dans cette « identité taiwanaise » que les sinologues et les politologues ont un peu de mal à expliquer ?

FZ : Le moins que je puisse dire c'est que la vie quotidienne à Formose est très agréable, et que les initiatives personnelles s'y épanouissent facilement, pour les étrangers également.

Taiwan est une démocratie avec un débat politique intense, et même souvent démagogique : il y a des élections et une réelle alternance politique, comme vous l'avez lu dans les journaux. Je suis arrivée vers la fin de l'époque « autoritaire » à Formose. J'ai donc une perception – relativement – paisible de la mise en place de la démocratie, n'ayant pas connu la Terreur blanche, ni les massacres de 1947.

C'est sans doute le premier trait de « l'identité taiwanaise » : la démocratie.

Pour ce qui est des particularismes locaux, je crois qu'ils en découlent, et que le gouvernement cherche à les mettre en valeur parce que c'est un moyen de distinguer la démocratie taiwanaise face au continent, qui n'est pas encore démocratique et garde ses missiles pointés vers l'île.

Il ne faut pas se leurrer, il y avait des aborigènes dans les montagnes avant que le KMT et le DPP ne gouvernent Taiwan, et de nombreuses fillettes des tribus montagnardes dans les bordels de Taiwan avant et après 1945, et encore en 1980.

La relation des Japonais, de 1895 à 1945, avec les tribus montagnardes fut complexe – entre répression et études ethnographiques. Ensuite KMT et DPP, l'un comme l'autre, ont tardé à sauvegarder les cultures antérieures à la colonisation chinoise. S'ils y pensent maintenant, c'est avec un agenda politique bien précis en tête, mais cela ne me gêne pas si, désormais, les langues des différentes tribus sont enseignées et préservées, et si l'on met en valeur les collections ethnographiques datant de l'époque japonaise, et que les tribus n'alimentent plus les maisons de prostitution.

Depuis l'article de Klaproth dans le *Bulletin de la Société asiatique*, puis un article fameux d'Hervey de Saint-Denys sur l'identité de Formose, et bien d'autres, sans oublier le « Formose est-elle chinoise ? » de Legendre, on connaît cette interrogation lancinante. Ce n'est pas une libraire qui va contester d'aussi intéressantes archives, source de possibles « reprints ». Le débat n'est pas prêt de s'éteindre et, à mon avis, devrait s'exacerber au fur et à mesure que l'intégration économique de la Chine et de Taiwan va se poursuivre.

LC : Pourquoi devrait-il s'exacerber plus encore ?

FZ : Il s'exacerbera en proportion de l'intégration économique. Contrairement à tous ceux qui pensent que le rapprochement économique va atténuer la pulsion identitaire formosane, je suis persuadée que c'est l'inverse qui va se passer.

Taipei a renoncé il y a longtemps au mythe d'une reconquête militaire du continent, comme vous le savez. Peu d'ailleurs se souviennent que ce fut à l'ordre du jour du gouvernement. L'agence Chine nouvelle (continentale) nous montre les dirigeants KMT reçus en grande pompe à Pékin. Désormais, les lourds et amples investissements de Taiwan en Chine comportent des écoles pour les enfants taiwanais, autant que de la promotion immobilière, en marge des usines. Ce n'est pas dans ce contexte que les préceptes de la démocratie taiwanaise, ni ses débats, peuvent être relancés, même de manière simplifiée, et même en caractères simplifiés. Fondamentalement, le face-à-face des Taiwanais investisseurs en Chine n'est pas avec les anti-démocrates, ni même avec les démocrates, chinois continentaux, mais avec les syndicats des ouvriers chinois dans les usines taiwanaises en Chine populaire...

Faute d'un prosélytisme démocratique en Chine même, auquel ils ont renoncé, cantonnant leur démocratie à la seule île de Formose, les Taiwanais (KMT comme DPP) sont sur une position de « repli mental », en Chine, et même en regardant la Chine depuis Formose, en ce qui concerne leur spécificité la plus intéressante, la démocratie. Du coup, le particularisme taiwanais, « l'identité taiwanaise », peut être défini comme une « position de repli » pour les Formosans (y compris les « continentaux », les « WaiShengJen », arrivés en 1949) qui tracent un trait identitaire au milieu du détroit de Taiwan.

Mais c'est un trait sur l'eau, donc difficile à tracer, avec un pinceau autant qu'avec une craie. La « littérature du terroir », et le cinéma qui en est sorti, quels que soient leurs mérites, n'empêchent pas les réalisateurs taiwanais d'enseigner à Taiwan le cinéma mais de tourner leurs films en Chine.

Je ne vends pas de magazines concernant armements et missiles mais je vends de nombreux livres publiés par Hachette, donc Lagardère, i.e. Matra/EADS d'une certaine façon, marques célèbres à Taiwan. Les livres de Hachette se vendent aussi en Chine populaire. Voilà une illustration de l'identité française. L'identité française est quelquefois aussi difficile à appréhender et à saisir que l'identité taiwanaise.

Laure Courty : Quel livre avez-vous choisi de nous présenter, pour notre rubrique « un libraire-un livre » ?

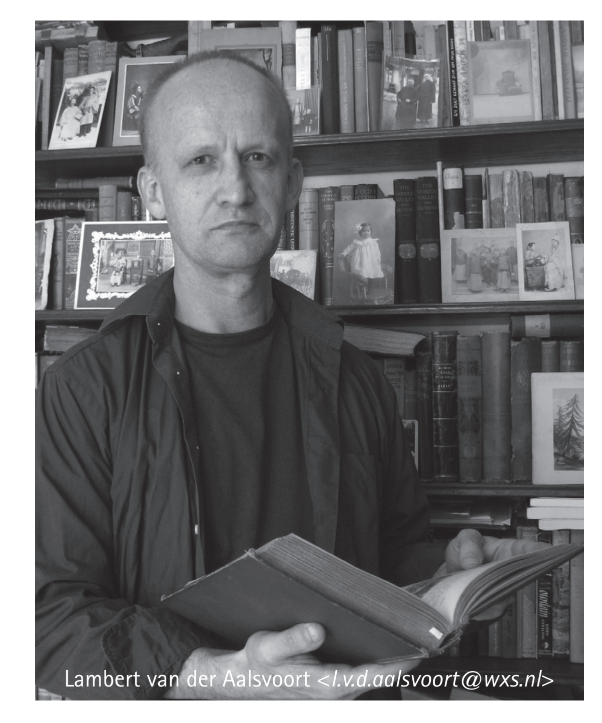
Françoise Zylberberg : Je ne peux pas aujourd'hui dans une revue sur des sujets chinois vous vanter un livre français sur la France, mon véritable fonds de commerce à Taiwan. Ni même un livre de sinologue français sur la Chine ou sur Formose, ni même un livre sur les liens entre Formose et la Chine, car je n'ai pas cette compétence — même si je fais en sorte de les avoir tous sur mes présentoirs.

Je vous propose donc un livre d'un Hollandais, Lambert van der Aalsvoort, sur l'iconographie de Taiwan, publié en langue chinoise à Taiwan, et dont le sous-titre anglais est *Leaf in the Wind*. C'est également un trait de l'identité taiwanaise que le pionnier de cette recherche iconographique identitaire soit un Hollandais, descendant des premiers Européens qui s'installèrent pour le compte de la Compagnie batave des Indes orientales près de TaiNan avant d'être chassés par Koxinga. Mais comme j'ai déjà beaucoup causé dans votre magnétophone, je préfère laisser Lambert lui-même présenter son ouvrage.

*

Laure Courty : Commençons par une date : c'est souvent utile en matière historique.

Lambert van der Aalsvoort : En 1984, en dérivant dans les ruelles proches de la plage de KenTing, dans le sud de l'île, j'ai aperçu un panneau indiquant le chemin pour le « Temple de la princesse aux huit joyaux ». On la disait victime d'un naufrage au XVII[e] siècle. Des morceaux de l'épave retrouvés dans les parages avaient permis de deviner qu'elle venait de Hollande. Du folklore, assurément. Mais, de retour à Taipei, je décidai de me renseigner sur cette époque où mes ancêtres bataves régnaient sur Formose.


Lambert van der Aalsvoort <*l.v.d.aalsvoort@wxs.nl*>

Beaucoup haussèrent les épaules, peu convaincus que l'histoire de l'île, et celle des Hollandais à Formose, présentent le moindre intérêt. Mais une meilleure épaule que d'autres me dirigea vers Tsao YungHo, bibliothécaire de l'Université nationale de Taiwan, qui prit le temps de me lire quelques lignes d'un texte hollandais ancien sur le sujet. De retour aux Pays-Bas, je découvris que ce sujet d'une colonie batave à Formose était bien peu connu, l'étude de la période coloniale des Provinces-Unies étant focalisée sur ce qui est, de nos jours, l'Indonésie – à l'exception d'un petit nombre de spécialistes passionnés par l'importance que cet intermède hollandais avait eu pour l'histoire

de Formose, pour mettre cette île sur les cartes, *in fine* pour contribuer à l'identité historique des Formosans.

LC : Qu'en disait votre ami bibliothécaire ?

LvdA : Le Professeur Tsao avait réalisé, depuis plusieurs années, que les temps n'étaient pas arrivés pour mettre en valeur les fondements historiques de Taiwan. La victoire remportée par Koxinga sur les Hollandais appartenait plus aux folkloristes qu'aux universitaires. Chez mes amis taiwanais, le passé de leur île semblait enfoui sous une dalle de béton. Mais on sentait bien la frustration que méfiance des gouvernants et prudence des gouvernés avaient cristallisée à l'époque du KMT. L'accent était mis sur l'histoire de la Chine continentale. Les insulaires étaient en exil, de leur propre passé, encadrés par des continentaux « rapatriés » dans une île qui n'était pas la leur.

Vers 1980, une nouvelle conscience sociale et politique se développa, démocratique, libérant nombre de curiosités. L'identité taiwanaise émergeait de ce retour d'expérience que constituait l'Histoire. C'est à cette époque que j'ai commencé à me plonger dans le sujet, en réunissant de nombreux matériaux – livres, cartes de géographie anciennes, estampes et images – que j'ai fournis à des collectionneurs et à des historiens qui, bien souvent, ne les connaissaient pas. C'est leur enthousiasme pour ces reliques de leur passé qui m'a poussé à en trouver plus encore.

LC : Le livre ?

LvdA : J'avais fourni des articles de nature touristiques pour *Classic,* un magazine de la Fondation religieuse et caritative bouddhiste TzuChi. J'ai donc logiquement proposé un feuilleton, étalé sur une année : l'iconographie ancienne de Formose – en contrepoint de citations des premiers visiteurs occidentaux. En complétant avec quelques trouvailles plus récentes, j'ai ainsi publié, en 2002, *Leaf in the Wind*, qui commence avec la période hollandaise et s'achève avec le traité de Simonoseki, c'est-à-dire l'abandon de Formose au Japon par le gouvernement impérial chinois.

Ce livre consiste en 250 images, souvent surprenantes pour le lecteur taiwanais, et même pour certains spécialistes. La couverture de ce petit album dans la presse de Taiwan a été massive. Ce qui m'a le plus touché, c'est que le public a été lui-même ému. On peut dire que ce livre a joué son rôle dans l'évolution récente d'une conscience historique nouvelle à Taiwan, avec des expositions au Musée national du Palais, à la Bibliothèque nationale ; et dans l'initiative pour un « Musée national de l'Histoire de Taiwan » à TaiNan. Les initiatives privées, tout comme celles des pouvoirs publics, ont été confrontées à un nécessaire effort de collecte d'éléments graphiques précédemment négligés. Les Formosans à la recherche de leurs racines doivent rattraper le temps perdu, retrouver les documents perdus, négligés – comme dirait Frédéric Coyett – par les pouvoirs successifs hollandais, chinois, japonais puis du KMT.



La méthodologie en est simple : aimer les images et leur recherche dans les bibliothèques, les archives, et bien sûr chez les libraires de livres anciens, nombreux en Europe. Puis ne pas mépriser la photographie, et comprendre qu'exposer des photographies anciennes, même sous la forme de tirages modernes, contribuera à la prise de conscience par tous, publics, enseignants autant que fonctionnaires. Admettre, aussi, que des étrangers ont leur valeur ajoutée aujourd'hui encore pour rechercher des documents que les étrangers précédemment avaient préservés en Europe.



La question de l'identité culturelle retrouvée dans les images et les archives, et celle de l'identité historique politique, sont inséparables. Ensemble, elles sont – sur les murs des expositions, dans les albums des librairies – un thermomètre, un instrument de mesure, de ce qu'ont été les relations de Formose et du continent chinois. Puis-je m'aventurer jusqu'à dire que le traitement par les Formosans des images de leur passé sera le baromètre des prévisions météorologiques dans le détroit de Formose ?

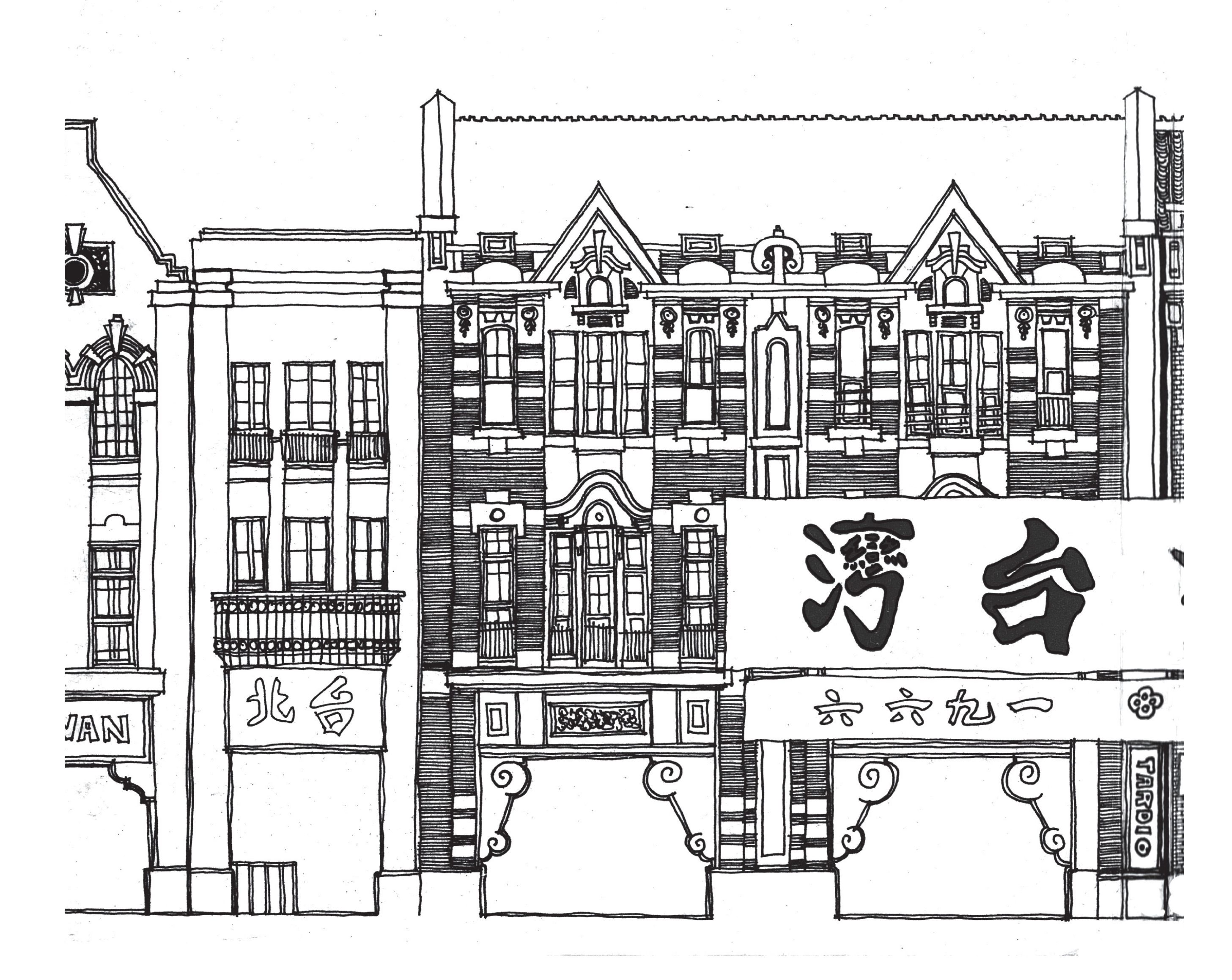
LC : Quelles photographies anciennes parmi vos trouvailles ?

Lambert van der Aalsvoort : Saint-John Edwards, dont j'ai retrouvé plusieurs clichés. Je vous propose d'illustrer cet entretien avec une de ses photos du médecin écossais fondateur de l'église presbytérienne de Formose, James Laidlaw Maxwell, inédite, prise probablement avant qu'il accompagne John Thomson dans les montagnes à l'est de TaiNan en 1871.

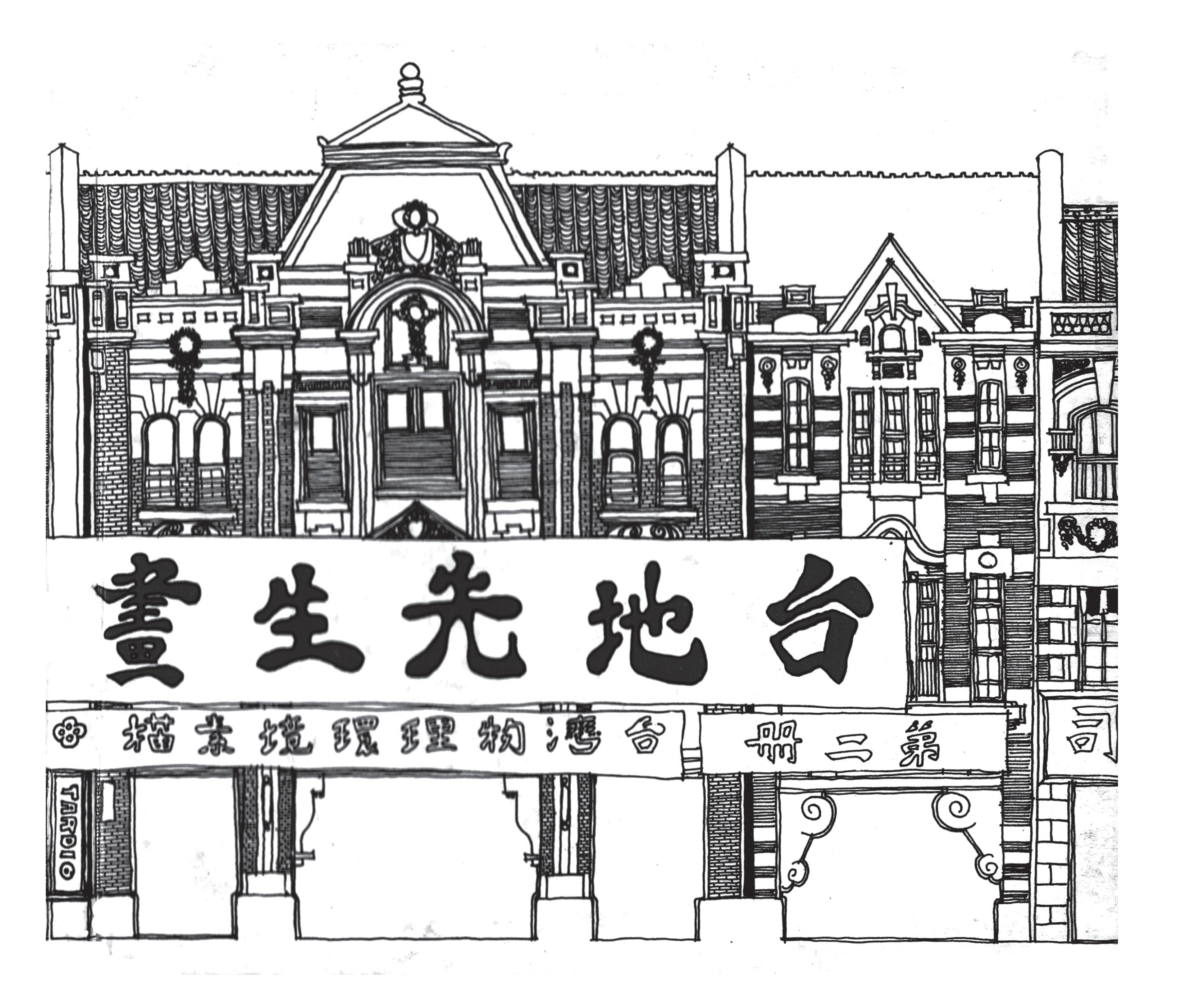
Laure Courty : Puis-je demander à Françoise Zylberberg de nous citer pour conclure un livre qu'elle aimerait mettre en vente dans sa librairie, et qui est très difficile à trouver ?

Françoise Zylberberg : Sans hésiter le très beau petit livre de 1966*, Mr Tardio Draws Taiwan: Sketches of Taiwan,* en deux volumes, imprimé à Taipei par Félix Tardio, un professeur d'architecture américain qui a vécu à Taiwan bien avant que je m'y installe, et avant que Lambert ne participe à la remontée en images du temps formosan. Un ami l'a trouvé, en 1980, au coin de PaTeh Road et de HsinSheng, sous le « pont de KwangHua » qui vient d'être démoli après le déménagement du marché de l'électronique dans un bâtiment neuf voisin. À cette époque, il y avait encore quelques libraires vendant de vieilles cartes postales, un peu comme encore maintenant chez le brocanteur en sous-sol au coin de YungKang et de HsinYi, non loin de la boutique de Sophie Hong. Ce livre mériterait une réédition. Je viens de retrouver l'adresse de son auteur aux États-Unis et de lui écrire. Je vous dirai dans la prochaine livraison de *Monde chinois* s'il nous autorise à réimprimer ce témoignage talentueux sur l'architecture du XIXe et du début du XXe à Taiwan, bâtiments officiels japonais, la très jolie rue TiHua, celle des pharmaciens, du NanPei Hang, c'est-à-dire du commerce entre le continent et Formose pour les herbes et produits secs. Felix Tardio, à une époque où l'on ne parlait guère des particularismes taiwanais, avait des débats animés avec ses étudiants sur l'importance de ne pas démolir ces témoignages de l'identité historique formosane.

■

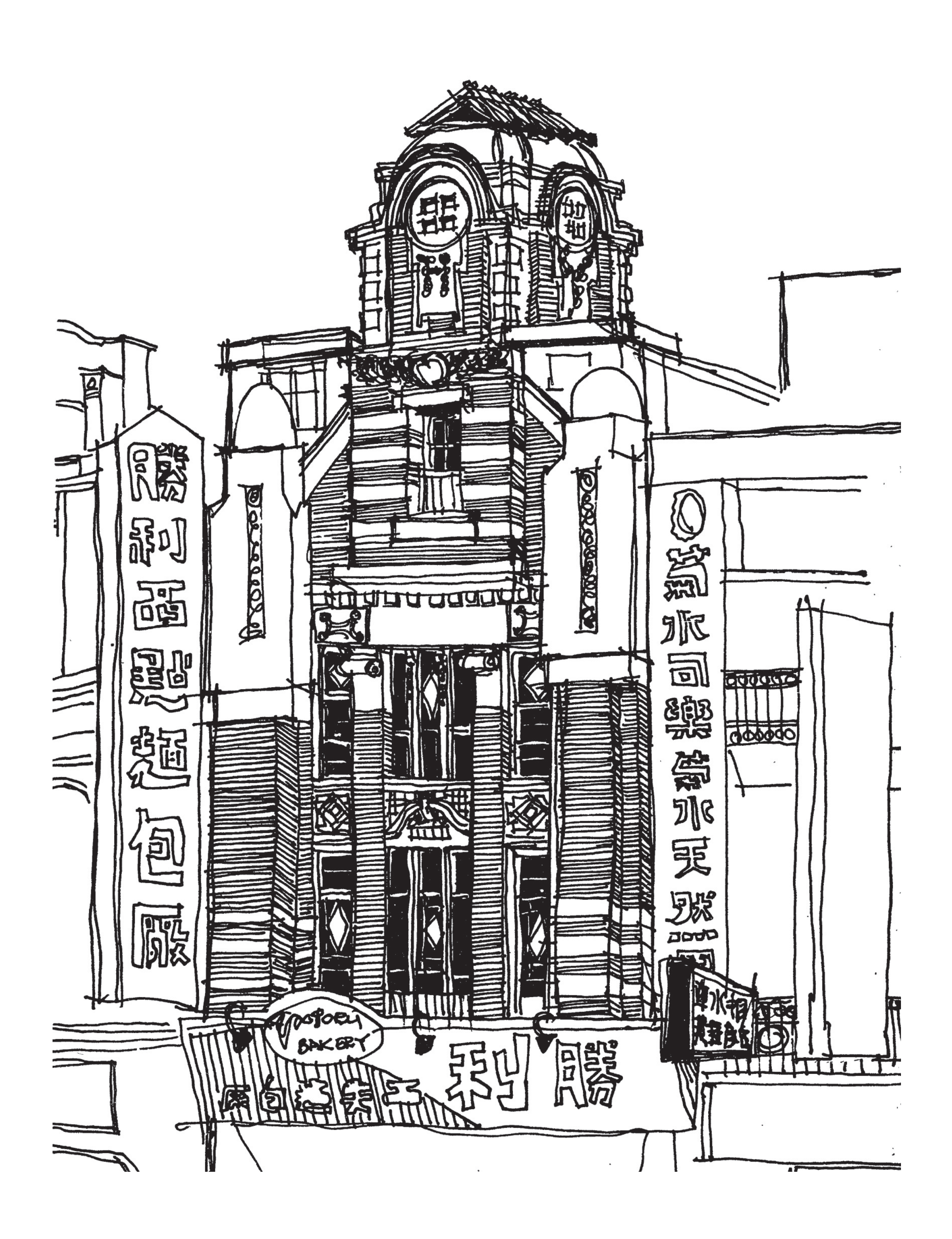


台北
台灣
一九六六

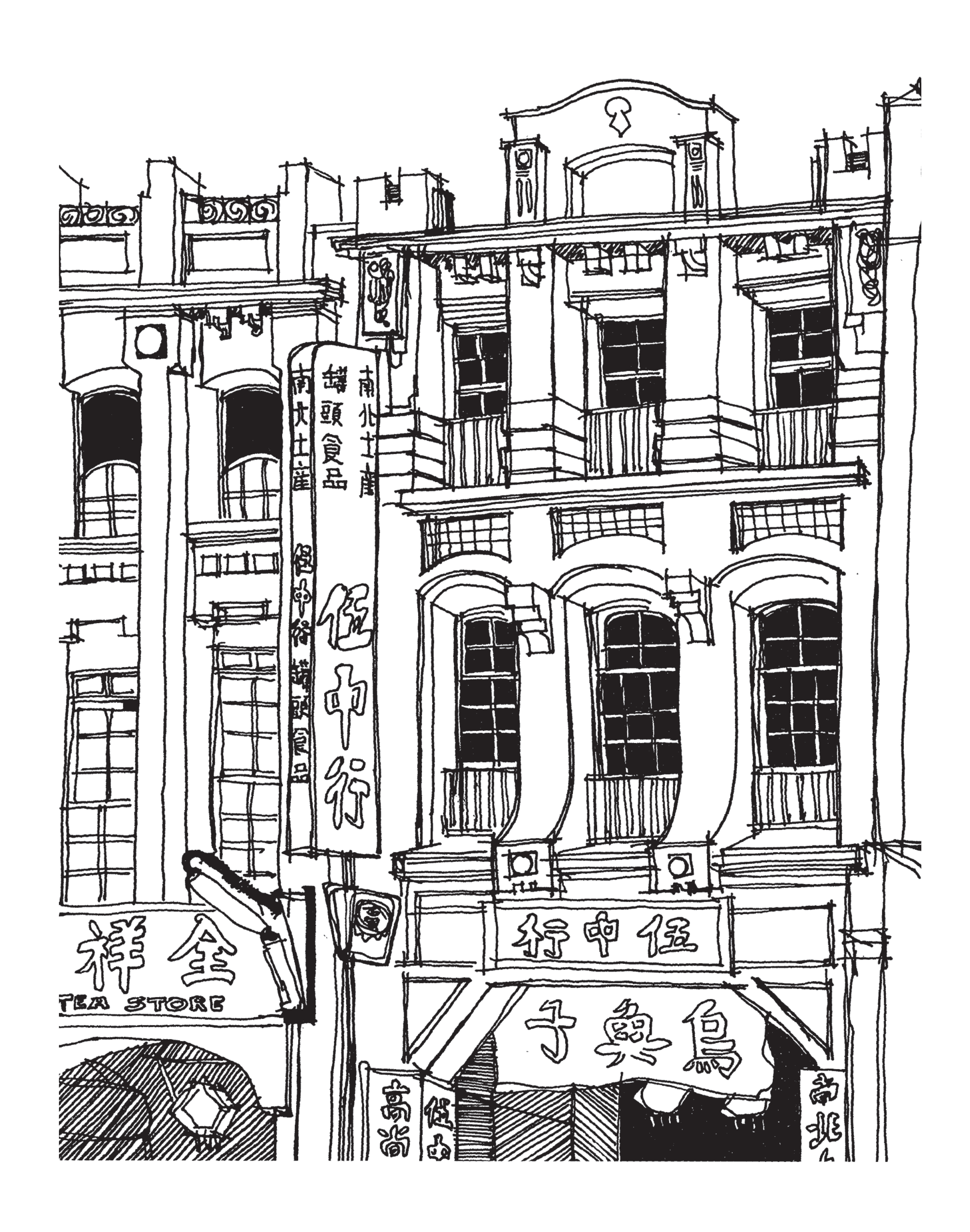


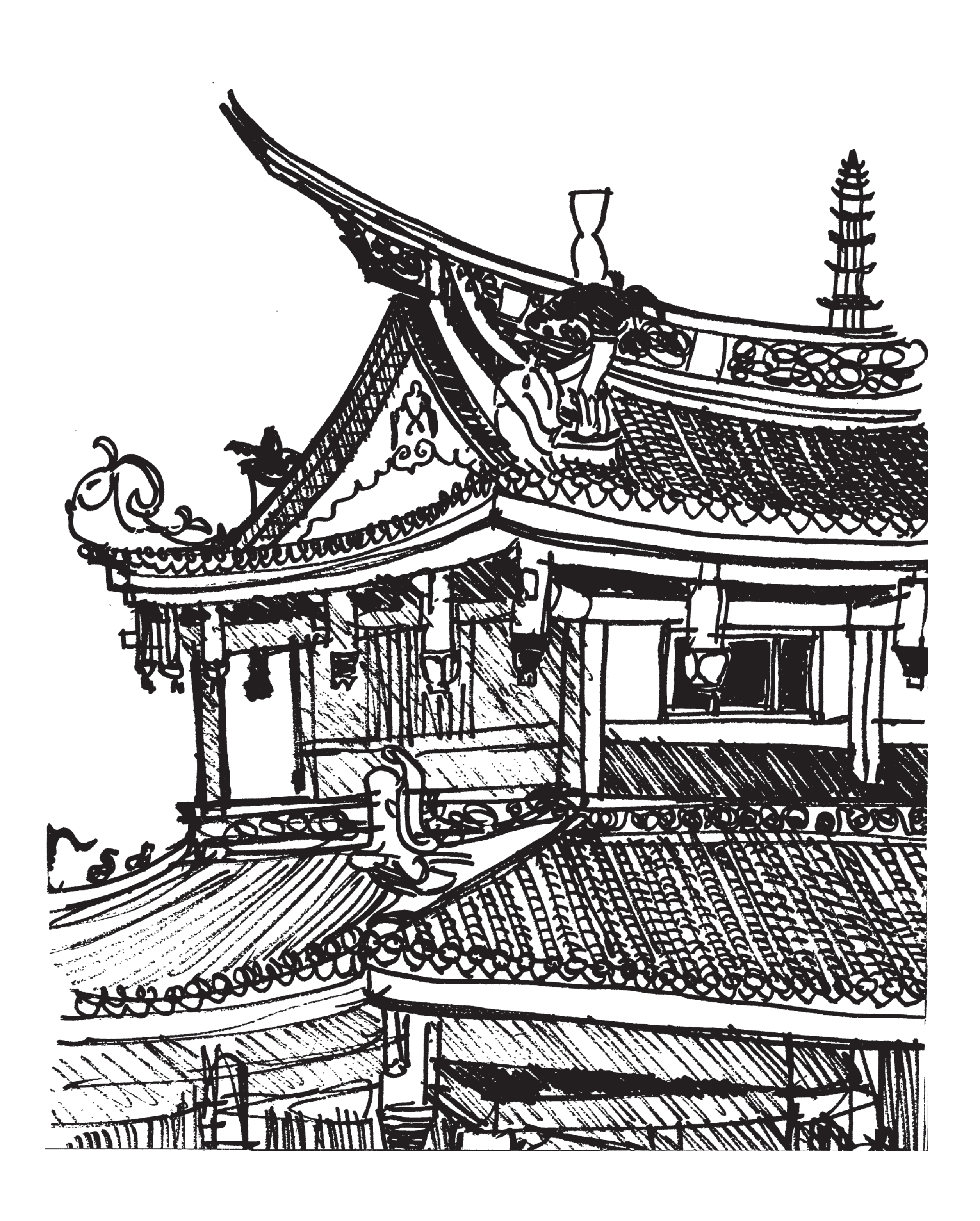
Mr Tardio Draws Taiwan: Sketches of Taiwan,
by Félix Tardio, visiting Associate Professor of Architecture,
1966, [couverture du volume 2/2].

Au-dessus de la boulangerie de la Victoire.

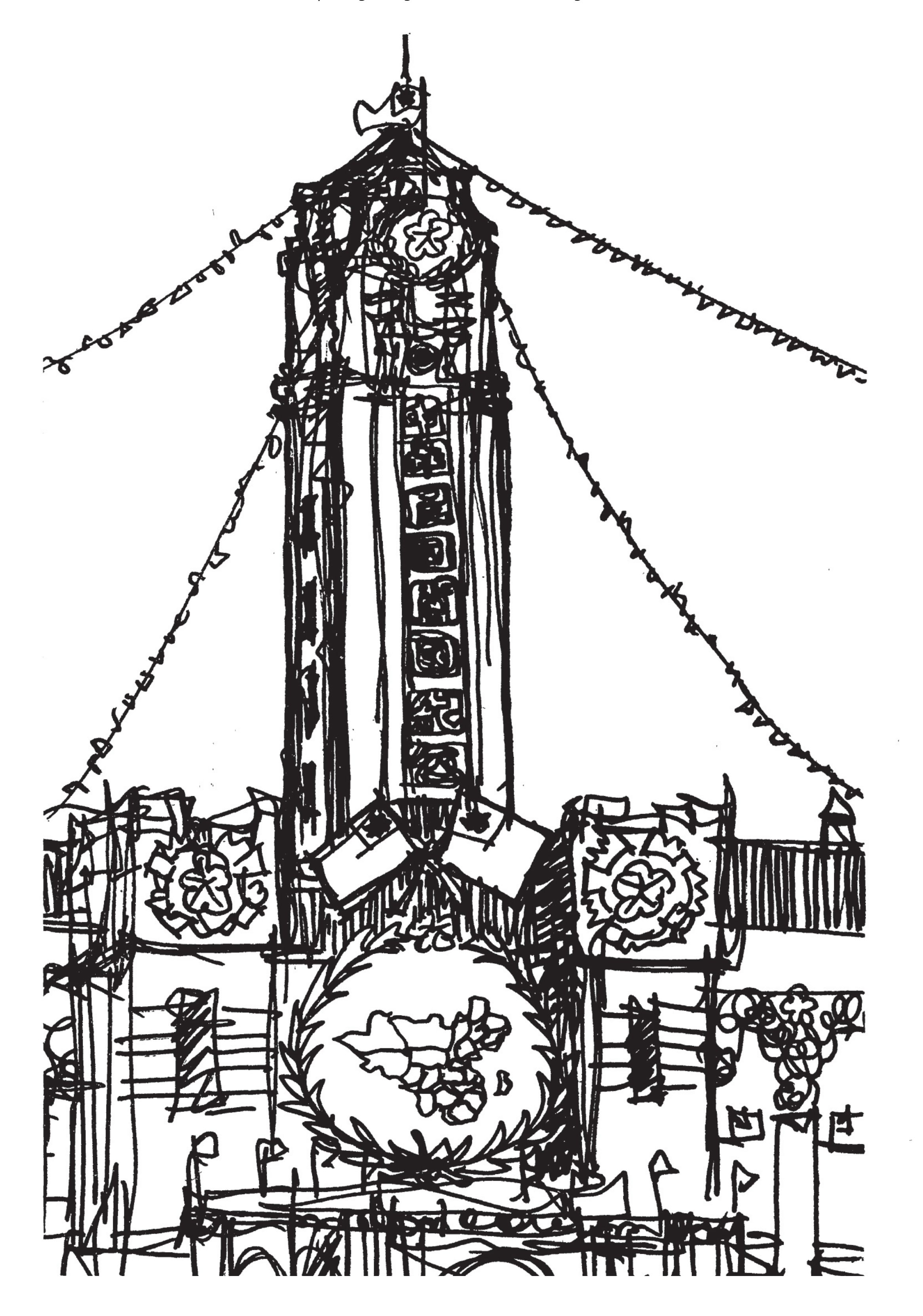


Marchand de poutargue, à côté d'un négociant en thés,
dans la rue TiHua, près du Temple du Dieu des murs et des fossés,
le protecteur de Taipei.

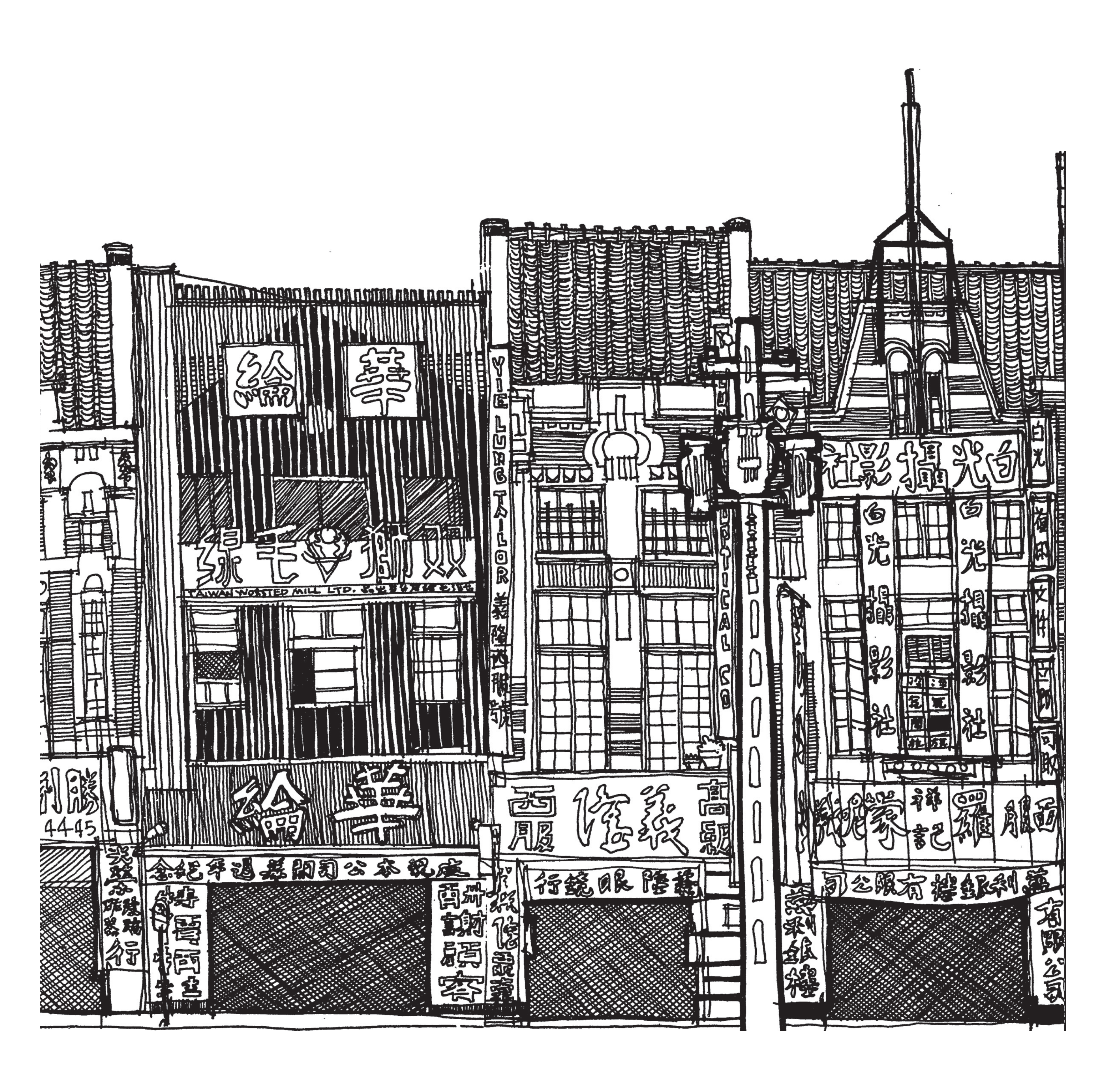




Clocheton du palais présidentiel, précédemment palais du gouverneur général japonais,
avec une carte de la Chine qui englobe généreusement la Mongolie extérieure, à l'occasion de la fête nationale.



Boutiques de photographe, tailleur et marchand de fil de laine,
dans le quartier de ChungKing South Road, près de la gare de Taipei.



En 1966, échoppe du "Roi de la nouille au bœuf", le "Vieux Wang" à proximité de plusieurs ministères.
Le directeur de la rédaction de *Monde chinois* y invitait ses coopérants, en 1982,
lorsque le cuisinier du bureau de Cogema à Taipei prenait son jour de congé pour aller acheter des orchidées.
L'enseigne, dans un immeuble plus récent de la rue TaoYuan, est restée célèbre
pour ses nouilles au ragoût de tendons de bœuf.





Photographie de Hsu PeiHung.

Septembre 2008, dans le décor d'une ancienne usine du centre de Taipei désormais confiée aux créateurs et aux artistes, Hsu BoYun, le plus dynamique producteur de spectacles et de concerts à Taiwan, célèbre le 30e anniversaire de son entreprise, en présence du président de la République Ma YingJeou.

Il suggére que les membres du gouvernement et pourquoi pas le Président lui-même s'émancipent du costume-cravate et pensent à "s'habiller en Sophie Hong" qui symbolise à sa manière l'identité taiwanaise – puisqu'elle est la créatrice de mode "made in Taiwan", la plus célèbre en Chine et aux États-Unis.

René Viénet

Sophie Hong

Une marque mondiale en provenance de Taiwan

Les hommes, la plupart d'entre eux, dans les pays de l'OCDE et jusqu'au Japon, craignent depuis près d'un siècle de se vêtir autrement qu'en appariteurs de pompes funèbres ou en clergymen. Ils sont figés, pour l'essentiel de leur vie professionnelle et privée, dans le triste costume-trois-pièces qui manifeste leur renoncement à toute connotation sexuelle, à tout signal dénotant leur personnalité, leurs appétits et même leur statut dans la société, la variation de l'uniforme ne dépassant pas la nuance que peut apporter la qualité du lainage ou la coupe du bon-faiseur.

À la différence des autres espèces animales, où les mâles sont flamboyants et revêtus de parures séduisantes, l'espèce humaine depuis quelques décennies réserve aux femmes, dans leurs vêtements, l'élégance, la diversité, la séduction.

Le rituel social autorise, depuis peu, le jean masculin du week-end les vendredis avant la cloche. Sont relégués, dans la garde-robe des sorties nocturnes, les vêtements qui permettent aux individualités de se manifester. Les chapeaux opèrent un timide retour mais très codifié car l'uniformité l'exige. Les cols de chemise, en dépit de leur logique d'origine, ne peuvent plus servir qu'à nouer de médiocres cravates, entre des pointes renforcées par des petits bouts de matière plastique.

Les couturiers ont malheureusement cédé à cette tendance de leur clientèle masculine, et l'ont aggravée, ne laissant qu'un peu de fantaisie, sans aucune créativité, aux boutons de manchette.

Certes, quelques créateurs ont lancé, pour l'exception des professions artistiques et encore, dans leurs sorties médiatisées ou pour la nuit, quelques innovations, mais l'essentiel du vêtement, du revêtement masculin, est morfondant.

Dans ce contexte, Sophie Hong brise un tabou et apporte aux hommes un bouleversement qui est aussi important, comme l'avait bien noté Michel Cressole, que celui apporté aux femmes par Coco Chanel en son temps : une rupture, une conjugaison heureuse entre les nécessités pratiques de la vie moderne, la liberté des corps, le retour à la séduction.

Il sera intéressant de noter si les diffuseurs oseront précéder leurs clients et contribueront à les décoincer, si les hommes saisiront cette occasion de changer une bonne partie de leur apparence et peut-être de leur vie. Il sera également intéressant de vérifier si la presse professionnelle maintient sa soumission aux épaulettes, et autres caractéristiques figées du costume masculin traditionnel, et ne remarque que les créations de Sophie Hong pour les femmes.

L'erreur à ne pas commettre serait de penser qu'il s'agit de « variantes ethniques », d'une acclimatation en occident de vêtements chinois traditionnels. L'imagination fertile de Sophie Hong n'est pas un « démarquage branché d'une tradition exotique », même si pour les collections ici présentées la matière est surtout une soie chinoise très particulière que Sophie Hong a retrouvée et retravaillée : face à la laine, à la ramie, et à d'autres textiles, sa créativité est aussi intense et déliée. Il est plus pertinent de souligner que pour les femmes également, Sophie Hong innove et offre une coupe, des matières et un style sans équivalent.

■

Préface au premier catalogue en 1998 de Sophie Hong.



Gong Li au Festival de Cannes, robe de Sophie Hong.

René Viénet

Le marché en Chine du livre français traduit en langue chinoise

Le Salon international du livre de Taipei (TIBE) n'est pas seulement un lieu évident, et confortable, pour rencontrer des éditeurs taiwanais, chez eux, dans leur non-négligeable marché pour l'édition francophone — tant pour les livres en langue française, que les cessions de droits de traduction : le TIBE est également l'un des tremplins vers l'édition chinoise continentale.

Ce paradoxe a une explication. La Chine continentale reçoit chaque année plusieurs millions de Taiwanais. Près de deux millions y sont en fait installés à demeure. Ils y ont investi plus de 150 milliards d'euros dans plus de 300 000 entreprises, qui assurent – dit-on – plus du tiers des exportations chinoises. Ces Taiwanais reviennent régulièrement dans leur île. Leurs trajets seront encore plus fréquents après 2008 lorsque les liaisons aériennes au travers du détroit seront rationalisées : le vol direct Taipei – Shanghai prendra le même temps qu'un Paris – Marseille. Près de 500 000 Taiwanais vivent à Shanghai. Nombre de livres, dans les domaines de la littérature, des sciences humaines et de la technologie, qu'ils font venir de Taiwan, ou qu'ils emportent dans leurs bagages, trouvent leur chemin en réédition chez les éditeurs continentaux (via des packagers ou des entreprises privées), qui sont très attentifs à discerner les tendances dans ce « marché pilote de langue chinoise » de Taiwan.

Il faut rappeler que la langue et l'écriture chinoises sont les mêmes des deux côtés du détroit de Formose. Simplifiés ou non, il s'agit pour des Chinois des mêmes caractères chinois. Même si les caractères chinois sont encore simplifiés en Chine continentale, les caractères traditionnels (en usage à Taiwan) y sont lus sans problème par le segment de la population chinoise qui lit des ouvrages scientifiques, qui lit des « livres traduits » (du français, ou d'autres langues), tout comme dans la province autour de Canton on lit sans problème les publications et la presse de Hong Kong, en caractères traditionnels non-simplifiés.

En Chine continentale, depuis l'adhésion à l'OMC, nombre des barrières ont sauté : les étrangers peuvent désormais ouvrir des librairies, ou gérer des stands dans les « ShuCheng », grandes librairies très modernes de plusieurs étages dont on connaît le succès dans les grandes villes. Les étrangers peuvent également y établir, acheter, gérer, des réseaux de distribution de livres, étrangers ou localement produits.

L'ultime verrou protectionniste de nature politique, dans le secteur économique du livre, est celui du contrôle des maisons d'édition : elles sont en concurrence mais relèvent toutes d'une holding centrale dépendant du Parti communiste. Le souci du gouvernement post-maoïste est de contrôler le contenu des ouvrages publiés, mais en même temps de se délester des entreprises d'État. Cela implique un contrôle politique maintenu sur ce qui est politique, comme pour les chaînes de télévision câblées, la production cinématographique, etc., mais les entreprises d'édition – à terme – bénéficieront d'une liberté d'entreprendre, à défaut d'une liberté d'opinions, identique à celle des autres secteurs. Pour mesurer ce que représente le bouleversement en cours : la Chine (*i.e.* quelques imprimeurs chinois, pas le Parti) est aujourd'hui, pour le compte d'éditeurs évangélistes étrangers, le plus gros producteur/imprimeur de Bible(s) au monde, en toutes langues...

Nombre d'éditeurs taiwanais, en attendant que l'ultime verrou saute, ont créé des partenariats pour s'implanter chez les meilleurs éditeurs chinois (c'est le cas de Locus). Cette présence revêt plusieurs formes. La plus élémentaire est un petit racket « socialiste aux couleurs du marché », tout comme il y a trente ans à Taiwan on achetait des « quotas » aux producteurs cinématographiques locaux pour

importer des films étrangers : l'éditeur taiwanais ou étranger rémunère le « permis » relatif à l'enregistrement d'un isbn, celui du titre d'un livre étranger, puis laisse son partenaire continental gérer l'aspect administratif, tout en essayant de bien contrôler la chaîne de fabrication sous-traitée, et ses coûts, de comprendre les « trous noirs » dans la distribution. C'est-à-dire de corriger la lenteur des remontées des recettes des libraires vers les distributeurs et *in fine* les éditeurs, mais aussi de limiter les dégâts du piratage [cf. le marché parallèle, gigantesque, des livres chinois piratés, autant que celui des DVD chinois et étrangers piratés].

Que vont devenir à terme les éditeurs continentaux ? Leur privatisation est inéluctable. Elle est souhaitée par les cadres de ces maisons d'édition – qui en deviendront actionnaires et restructureront (comme cela s'est produit pour les pharmacies de ville, entre autres exemples). C'est une opportunité pour l'édition française en termes d'investissements – pour ceux qui en ont les moyens financiers et humains. Mais également pour les éditeurs français souhaitant céder des droits de traduction en langue chinoise, perplexes devant la complexité d'un monde du livre qui, même s'il s'ouvre à l'économie de marché, reste encore étroitement contrôlé par le Parti — plus que l'État.

Devant ces incertaines mais intéressantes perspectives chinoises, quel rail préconiser aux éditeurs français ?

Implanter en Chine de jeunes cadres européens parlant bien chinois, recruter des cadres chinois bilingues est une autre priorité. Mais s'adosser à un partenaire taiwanais est une voie peu coûteuse, logique, facile, pour explorer un avenir que les Taiwanais de toutes disciplines lisent mieux que les Européens depuis une vingtaine d'années, et qu'ils pratiquent avantageusement.

Ensuite se posera le problème fondamental : la qualité des traductions à partir de la langue française.

■

(Reprise d'un article publié sur le site du BIEF, le Bureau international des éditeurs français)

Transcription des mots chinois

Il est impossible de mettre d'accord tout le monde sur le sujet de la romanisation. Toutes les habitudes et caprices des auteurs sont donc respectés dans *Monde chinois* : toutes les raisons sont bonnes pour défendre les romanisations du XIXe lorsqu'on parle de sujets pour lesquels les archives du Quai d'Orsay, le *Larousse*, *l'Illustration*, nous ont habitués à la transcription française dite de l'EFEO, ou à l'anglaise Wade-Giles, ou à des graphies incohérentes, mais d'usage. Comme le PinYin ne peut être ignoré, même s'il n'est pas votre romanisation préférée, la première fois qu'un mot chinois apparaît nous le faisons suivre de son [équivalent PinYin]. Une option est abandonnée à la discrétion des auteurs de *Monde chinois* : renoncer au tiret qui sépare, alors qu'il est censé les lier, les syllabes d'un mot chinois, mais possiblement "capitaliser l'initiale de chaque syllabe" puisque la langue chinoise offre la (rare) particularité "une syllabe = un caractère = un sens historique", même si la plupart des mots du chinois modernes sont polysyllabiques. Exemple, un peu lourd :

Prosper Giquel connaissait Tso Tsong-tang [Zuo ZongTang] mieux que Tchang Tcheu-tong [Zhang ZhiDong], que le consul anglais écrivait Chang Chih-tung, avant d'arriver de Ningpo [NingBo) à Mamoi [MaWei], en aval de Fou-tcheou [FuZhou] — comme écrivait Claudel trente après pour le nom de la capitale du Foukien [FuJian], que les Postes chinoises écrivaient Foochow, et qu'il ne faut pas confondre avec Amoy [XiaMen], surtout quand on arrive de Quemoy [JinMen]. Il serait arrivé de Canton [GuangZhou] que cela n'aurait pas défrisé Sun Yat-sen [Sun YiXian] que les Chinois appellent Sun Wen. Pour Tchang Kai-shek, nous recommandons d'écrire Chiang KaiShek [Jiang JieShi], pour Tcheou Ngen-lai, Chou EnLai [Zhou EnLai], et Pékin pour [BeiJing].

Du coup en PinYin, l'apostrophe n'est plus nécessaire dans XiAn, pas plus que dans ChangAn ou LingAo. Notre correctrice suggère que sur "maoïste" et "madamemaoïste" on ne mette pas simplement les points sur les i, mais encore des trémas. Elle recommande également d'éviter l'expression "Empire du Milieu", sauf pour un dossier sur la mafia chinoise.

Lucie Pintenet

La loi sur la propriété : une non-révolution ?

Cette loi pose officiellement la notion de la propriété privée, ainsi que le principe de sa protection juridique, et elle met, pour la première fois, sur un pied d'égalité trois notions : la propriété étatique, la propriété collective et la propriété privée. Toutefois, si la loi est novatrice à bien des égards, la notion même de la propriété privée n'est pas pour autant une nouveauté dans le droit chinois, en dépit de son abolition officielle lors de l'instauration en 1949 de la République populaire de Chine.

Situation avant le 1er octobre 2007

En 1949, les nouveaux dirigeants de la Chine avaient procédé aussitôt à la nationalisation de l'ensemble des terres et octroyé, en échange, le droit pour chacun à un logement public, lié à l'emploi occupé, avec un loyer symbolique. Ce système perdura jusqu'au début des années 1990. Mais, dès les premières années de la période d'ouverture et de réformes économiques, un nouveau système de baux résidentiels de type emphytéotique (d'une durée maximum de 70 ans) était rapidement mis en place par des entreprises publiques ayant alors un grand besoin de capitaux frais pour se restructurer.

En conséquence, la notion de la propriété privée a fait une timide réapparition, au début des années 1980, à l'article 13 de la constitution de 1982, rédigé comme suit :

« L'État protège les droits des citoyens de posséder légalement des revenus gagnés, des économies, des maisons et autres propriétés légales. L'État protège selon la loi le droit des citoyens à hériter de la propriété privée. »

Toutefois, l'article ne contenait aucune définition de cette « propriété privée ». En 1986, une ébauche de définition semble transparaître dans le lapidaire article 71 de la loi sur les principes généraux du droit civil : « La "propriété de biens" signifie les droits du propriétaire de légalement posséder, utiliser, tirer profit de et céder sa propriété. »

Au fil du temps, la notion réapparaît sporadiquement, de manière toujours implicite, dans de nombreux textes disparates impliquant des règles sur les modalités des droits de propriété quant à leur possession et transfert. Le 14 mars 2004, un amendement, très controversé à l'époque et voté par le parlement, a inscrit, pour la première fois explicitement, la protection de la propriété privée à l'article 13 de la Constitution, tout en ne définissant toujours pas cette notion. L'article révisé est rédigé comme suit :

« La propriété privée légale des citoyens est inviolable. L'État, selon la loi, protège les droits des citoyens à la propriété privée et à sa transmission. L'État peut, dans l'intérêt public et selon la loi, exproprier ou réquisitionner la propriété privée pour son usage et fera un dédommagement pour la propriété privée ou réquisitionnée. »

Si déjà cette notion était connue du droit chinois et jouissait d'une protection constitutionnelle, quelle était alors l'utilité de légiférer en 2007 à son sujet ?

Tout d'abord, force est d'admettre que la Constitution n'a pas un poids légal effectif en Chine et que, sans une loi confirmative votée au parlement, bien des incertitudes juridiques demeuraient sur le réel statut juridique de la propriété privée. Ensuite, l'établissement d'un texte législatif spécifiquement consacré à la propriété pourrait récapituler les principaux droits de propriété reconnus légalement sur le territoire chinois et donner un cadre juridique précis à la propriété privée. De plus, il permettrait une vision claire et synthétique des droits et des limites de chacune des notions de propriété (étatique, publique et privée).

14 ans de lutte idéologique acharnée

Le débat est né en 1993, quand le Conseil des affaires d'État a commencé à évoquer la question d'établir un texte de loi reconnaissant explicitement la propriété privée qui existait déjà dans les faits.

Durant quatorze années, une lutte idéologique a sévi, au sein même du Parti communiste, entre le clan des hétérodoxes, ardents partisans des réformes économiques, et celui très actif des conservateurs, fidèles à l'orthodoxie communiste.

Les défenseurs du projet de loi s'appuyaient sur l'évolution croissante, depuis la fin des années 1970, du secteur privé de l'économie (il représente aujourd'hui près des deux tiers du PNB) qui employait, en 2006, un actif sur seize, soit 120 millions de personnes. Ainsi, ils soutenaient que la protection des droits de propriété des individus contribuerait à stimuler leur envie de créer encore plus de richesses, ce qui profiterait à l'économie du pays, et à assurer une certaine stabilité sociale. Ils insistaient aussi sur la prise en compte de la demande des résidents urbains d'une protection légale de la propriété légitime accumulée au prix de leur travail, 80 % des familles de la classe moyenne étant propriétaires de leur logement. Ces arguments ont d'ailleurs tous été repris dans le discours d'introduction du projet de loi, le 8 mars 2007, de Wang Zhaoguo, vice-président du Comité permanent de l'Assemblée.

La faction orthodoxe du Parti s'était alliée, dans son veto au projet, avec un petit mais très influent groupe d'intellectuels et de responsables communistes retraités, mené par Gong Xiantian, un professeur de droit de l'université de Pékin. Ce dernier s'opposait très fermement à une quelconque reconnaissance législative de la propriété privée, allant même jusqu'à diffuser sur Internet une pétition contre le projet de loi et recueillir 3 274 signatures de soutien. Son principal leitmotiv était que reconnaître légalement la propriété privée équivaudrait à trahir l'idéal socialiste et son principe fondamental de la propriété publique, à créer une menace pour le rôle de l'État, voire à signer la fin du régime communiste, à aggraver les inégalités de revenus et à légaliser le détournement des biens étatiques.

Chacun défendant âprement son point de vue depuis près d'une décennie, le gouvernement central se devait de trancher tôt ou tard ce débat interne, tout en se gardant bien de remettre en cause le régime politique actuel.

Fin 2002, après des années de préparation et l'intégration cette même année des entrepreneurs privés au sein du Parti, un projet de loi sur la propriété a été examiné, pour la première fois, par le Comité permanent de l'Assemblée. Cependant, sa rédaction originelle soulevant trop de controverses, il n'a pas été soumis au vote des députés. De 2003 jusqu'à fin 2006, le projet de loi a été révisé à de nombreuses reprises pour calmer les critiques qu'il souleva lors d'une longue discussion publique. En effet, il a fait l'objet d'un appel du gouvernement central, en 2005, pour des commentaires publics (ce qui a suscité plus de 10 000 suggestions), ainsi que de consultations avec des juristes et des experts pour la révision de sa rédaction. De plus, il a connu, depuis 2002, plus de cent réunions parlementaires de travail et un total de sept examens par le Comité permanent de l'Assemblée, un fait sans précédent dans l'histoire législative chinoise de ces trente dernières années.

Normalement, ce texte de loi aurait dû être soumis au vote des députés lors de la session de début 2006, mais la campagne publique d'opposition, menée tambour battant par Gong Xiantian, a contraint le gouvernement central à le retirer des débats parlementaires en dernière minute.

Pour satisfaire les exigences des opposants au texte, le Conseil des affaires d'État a révisé, une fois de plus, le projet de loi en y incluant des paragraphes plus étoffés sur la primauté du « système socialiste » et de la « propriété publique ». Puis, il l'a fait réexaminer, pour la septième fois, par le Comité permanent de l'Assemblée qui a décidé, en décembre 2006, de le présenter au vote des députés en mars 2007.

Cependant, le Conseil des affaires d'État a, cette fois-ci, employé la ruse en passant sous silence la

décision du Comité permanent et en raccourcissant le débat public, durant la session parlementaire, pour prendre de court les opposants au texte. En effet, le Premier ministre Wen Jiabao n'a pas mentionné le projet de loi dans son discours d'ouverture de la session parlementaire du 6 mars 2007. En sus, une interdiction avait été faite à la presse chinoise d'évoquer le sujet avant son annonce officielle du 8 mars 2007, pour restreindre au maximum l'écho médiatique de l'opposition.

De cette manière, le projet de la loi sur la propriété a enfin été soumis au vote des députés qui l'ont approuvé, le 16 mars 2007, à plus de 97 %, ce que l'on peut qualifier sans nul doute d'une écrasante majorité : 2 799 voix pour, 52 voix contre et 37 abstentions.

Apports novateurs et lacunes

Tout d'abord, il convient de préciser que la loi n'est entrée en vigueur que le 1er octobre 2007 et qu'elle fera partie du futur Code civil encore à l'étude. De plus, elle ne remet aucunement en cause la propriété du sol qui demeure la propriété soit de l'État, soit de la collectivité rurale ou urbaine, ainsi qu'il en avait été décidé en 1949. Seuls des droits d'usage à durée déterminée sont concédés aux individus et aux entreprises, ce sont des droits variables selon l'usage du sol et assimilables à ceux des baux emphytéotiques. Mais la loi comporte quelques nouveautés, bien que son but premier soit surtout d'améliorer la sécurité des transactions immobilières en prescrivant des modalités très détaillées pour l'enregistrement des cessions.

Elle définit expressément les termes « chose » et « droit réel », de la façon suivante :

« Le terme « chose » [...] signifie des biens immobiliers et des biens mobiliers. [...] Le terme « droit réel » [...] signifie le droit exclusif du contrôle direct sur une chose spécifique dont le détenteur a la jouissance selon la loi, y compris la propriété, les droits d'usufruit et les droits réels pour le nantissement. »

Par ailleurs, elle apporte des définitions plus précises sur les biens susceptibles d'hypothèque.

Elle détermine explicitement la notion de copropriété portant sur des immeubles résidentiels, en distinguant les « parties communes » des « parties privatives », ainsi qu'en fixant des modalités pour la division des lots de copropriété.

Elle reformule également le principe constitutionnel dégagé en 2004 : « les droits réels de l'État, des collectivités et des individus ou de n'importe quel autre détenteur de droit sont sous la protection de la loi et nulle entité ou individu ne peut y porter atteinte ». L'expropriation n'en est pas pour autant prohibée, mais elle doit avoir seulement lieu pour des raisons d'intérêt public et contre indemnisation. Une innovation cependant concerne les résidents : si la « réquisition » porte sur la résidence des individus, une obligation de garantir leurs « conditions de vie » est prescrite. Cela signifie qu'un relogement à l'identique doit leur être proposé en compensation de cette expropriation. S'agissant des paysans, elle prévoit notamment que des « protections spéciales sont prescrites par l'État pour les terres agricoles, que la transformation des terres agricoles en terrains constructibles est strictement limitée et qu'aucune expropriation de ces terres ne peut être faite en violation de la limite du pouvoir statutaire et des procédures ». Dans le cas où l'expropriation d'un paysan serait effectuée, il doit être indemnisé pour la perte de ses terres et de ses revenus, ainsi qu'être subventionné pour sa reconversion et sa protection sociale.

Les paysans restent soumis aux règles de l'affermage des terres agricoles relevant toujours de la propriété des collectivités, et la durée de leurs droits d'usage, éventuellement renouvelables sans interruption pour les terres cultivées, reste fixée à 30 ans. Cela signifie qu'ils ne bénéficient ni des mêmes protections (la durée contractuelle ne dépasse pas ici 30 ans contre 70 ans pour les résidentiels), ni des mêmes droits négociables (ils ne peuvent librement céder, louer ou hypothéquer les terres affermées) que les autres détenteurs de droits réels. Concernant les droits d'usage portant sur des terres à usage industriel ou commercial, la loi reste silencieuse quant à leur renouvellement

automatique à l'échéance du terme (40 ans pour les terres à usage commercial et 50 ans pour celles à usage industriel). Seul le cas des droits d'usage sur des terres à usage résidentiel est traité, la loi prévoyant leur renouvellement automatique à l'échéance du terme (70 ans). Mais la question de l'éventuel paiement de ce renouvellement automatique reste en suspens. Cette insécurité financière demeurera encore longtemps avant que les premiers droits d'usage concédés ne viennent à expirer, sauf si un éclairage des autorités arrive entre-temps.

En résumé, cette loi apporte d'utiles précisions quant à la notion de la propriété privée et sur sa protection légale, mais elle fait aussi preuve de silence sur de nombreux points. Pour exemple, la notion d'intérêt public aurait gagnée à être définie très précisément par la loi, puisqu'elle est utilisée pour motiver les expropriations menées par des pouvoirs locaux souvent enclins à faire primer des projets immobiliers lucratifs sur les droits des individus.

Son autre défaut semble être son faible intérêt pour les droits d'usage concédés aux paysans, qui sont aujourd'hui les premières victimes des expropriations forcées menées par les autorités locales. En effet, même si cette loi est très évolutive sur la protection de la propriété privée, elle ne créera pas pour autant de changements substantiels sur le sort quotidien des 700 millions de paysans chinois, ce qui ne calmera pas, en conséquence, leur ressentiment exacerbé par les expropriations qui ont déjà affecté 40 millions d'entre eux. Les calculs officiels montrent que 200 000 hectares de terres agricoles par an sont transformés en terrains à usage commercial ou industriel et font état, pour 2005, de 87 000 incidents de masse (pétitions et protestations impliquant un grand nombre de personnes). Selon le ministère de la Sécurité publique, 65 % de ces incidents de masse sont liés aux expropriations dans les zones rurales.

Enfin, il reste la question de la réelle effectivité de la loi. Il est peu probable, en effet, que les fonctionnaires locaux respecteront davantage la nouvelle loi, alors qu'ils procédaient déjà à des expropriations illégales ou encore ne versaient que d'infimes indemnisations, voire aucune, au mépris de précédentes dispositions législatives sanctionnant de tels agissements. Cette situation d'injustice conduit de plus en plus de victimes d'expropriation illégale ou bien d'indemnisation insuffisante à porter leurs doléances jusqu'à la capitale, avec l'éternel espoir que les autorités centrales les entendront un jour.

Face à ce manque supposé d'effectivité de la nouvelle loi et à sa faible utilité pour les paysans, il semble plus que certain que cette loi sert à répondre, en fait et en droit, aux attentes de la classe moyenne urbaine émergente. Elle lui donne enfin la sécurité juridique qu'elle attendait, depuis déjà longtemps, sur l'acquisition de son patrimoine immobilier et sa transmission à ses enfants. Par la même occasion, d'autres garanties lui ont été apportées par la loi, comme la protection de ses investissements professionnels. L'adoption de cette loi est, sans nul doute, une conséquence normale et prévisible de l'enrichissement d'une partie croissante de la population chinoise.

Grâce à cette loi, le gouvernement chinois favorise l'essor de cette classe moyenne, sur laquelle il compte s'appuyer à l'avenir pour asseoir sa légitimité politique, avec pour objectif de renforcer la stabilité sociale et d'encourager les chinois à créer de la richesse. Il lui offre la sécurisation juridique des fondements d'une véritable économie de marché de type capitaliste, même si elle est appelée par les autorités « économie de marché socialiste ». En effet, les partisans des réformes ont remporté la mise dans les débats sur la loi, au nom de cette fameuse « harmonie sociale », seul gage de la prospérité du pays selon eux. Il est dommage cependant que cette volonté de stabilité sociale se concentre davantage sur le contentement d'une classe moyenne urbaine de plus en plus riche que sur le ressentiment de la classe des oubliés de la croissance, notamment les paysans.

■

Histoire & démocratie

La citation la plus rabâchée en Chine, comme à Taiwan, est la phrase qui ouvre le roman de Luo GuanZhong, *Les Trois royaumes*, source d'une grande partie de la littérature, de bandes dessinées, et du folklore chinois : *Fen jiu bi he, he jiu bi fen,* « Ce qui est désuni finit par s'assembler, ce qui est rassemblé tend à se diviser ».

C'est une maxime utile pour ne pas être dupe du jeu de rôles que certains mettent en scène à propos de Formose, et que le public occidental peut mal comprendre s'il n'a pas lu les chroniques des Royaumes combattants. Cela ne veut pas dire que le sang n'a pas coulé précédemment, ni qu'il ne coulera plus, mais tout simplement que *Monde chinois* ne peut avoir l'ambition – en quelques dizaines de pages – de faire une synthèse complète des dilatations et implosions précédentes de l'empire chinois ; ni de la question « Y aura-t-il une nouvelle guerre pour Formose ? », ni de la question subsidiaire « Quel rôle l'Europe y jouerait-elle ? ».

Une plaisanterie formosane peut éclairer, mieux que certains livres de politautologues, le problème de l'identité taiwanaise : *ce que je n'aime pas chez les communistes chinois, c'est qu'ils me font penser au KuoMinTang* – écho de la plaisanterie (ashkenaze) bien connue « ce que je n'aime pas chez les Arabes, c'est qu'ils me rappellent les Sépharades ». Avec cette différence que les Ashkenazes n'ont pas, en 1947, massacré quelques vingt ou trente mille Sépharades, et que ces deux tribus, les Falashas en plus, ont un projet politique et culturel partagé – démocratique – qui constitue, tout autant que leur histoire, leur identité nationale commune, en plus d'un sens de l'humour bien connu.

"Histoire & démocratie" aurait pu être le titre du présent numéro : histoire dissimulée ; démocratie récente et cantonnée. Comme le souligne, de manière délibérément et amicalement provocatrice, Françoise Zylberberg, l'identité taiwanaise – après tout – n'est peut-être que la contraction mentale qui, au fil des ans, a rendu la grande majorité des Taiwanais (indépendantistes et partisans de la réunification, pour une fois unanimes) largement indifférents aux problèmes sociaux et politiques de la population chinoise continentale – avec laquelle ils partagent une culture commune et une économie de plus en plus intégrée. Bénéficiant, après des années de terreur blanche du KMT, d'une réelle démocratie, octroyée par Chiang ChingKuo, autant sinon plus que gagnée par les DangWai devenus le DPP, Formose n'en fait pas un produit d'exportation au travers du Détroit.

Le risque de guerre, sans lequel les ventes de matériels militaires français et américains n'auraient pas de sens, peut-il être précisé ? A-t-il vraiment décru avec l'élection, en mars 2008, de Ma Ying-jeou ? Autrement dit, les touristes du continent chinois qui commencent à découvrir Formose viennent-ils aussi visiter, comme l'écrivait Chesterton, les cimetières où seront un jour enterrés leurs enfants – si le monde connaît une nouvelle guerre à propos de Formose ?

La réunification de Formose et du continent justifie-t-elle un nouveau conflit armé ? Et comment ce risque a-t-il évolué ? En 1979, le directeur du Centre d'analyse et de prévision (CAP) du ministère français des Affaires étrangères, Jean-Louis Gergorin, tout

en débouchant dès le matin, dans son bureau du Quai d'Orsay, un grand bordeaux pour le déjeuner de ses invités, avec l'onction d'un Mazarin, expliquait que si son ministère ne pouvait qu'ignorer Taiwan, faute de relations diplomatiques, son CAP ne pouvait, à propos de Taiwan, ni vraiment analyser ni vraiment prévoir. Certes on soupçonnait Formose de vouloir développer une arme nucléaire, certes le Détroit était un possible point d'explosion, certes Formose pouvait être un tremplin pour aider à comprendre la Chine et apprendre le chinois en attendant que la Chine s'ouvre. Mais certainement rien de tout cela ne justifiait que des liens culturels officieux soient rétablis, ni même, qu'on cherche à comprendre mieux et plus. Ce n'était pas Mazarin, c'était M. Bonacieux – comme l'histoire le montrera ensuite, vingt et trente ans après – qui avait repris boutique. En 1979, Jean-Louis Gergorin, faute de vouloir analyser, ne pouvait prévoir : il ne savait donc pas qu'il serait un jour le directeur de la stratégie du principal vendeur de matériel militaire français à Taiwan ; il ne savait pas que, son CAP passé, il lui faudrait entrer en apprentissage. La politique française à l'égard de Formose par bien des côtés appelle le souvenir de M. Bonacieux, car celui qui se prenait pour le cardinal de Retz, à défaut de pouvoir être Mazarin, n'était qu'un mercier devenu donneur d'eau bénite sur les marches de l'église Saint-Quai. Nous épargnerons au lecteur, faute de place, le reste de la galerie des comparses français de l'histoire récente de Formose.

Le détroit de Formose doit disparaître. Si, de manière tendancieuse, on cite les spécialistes, comme le Professeur Angelier, pour étendre la tectonique à la géopolitique : *le rapprochement des plaques se faisant à environ 8 cm par an, et en supposant que le front ouest de la chaîne de montagnes avance à la même vitesse vers le continent (la réalité est nettement plus compliquée, mais caricaturons pour les besoins de la cause), cela fait 8 mètres par siècle, donc 80 km par million d'années. Le détroit de Taiwan n'atteignant pas 200 km de large, la réunification est inéluctable : il suffit théoriquement d'attendre 2 à 3 millions d'années. C'est beaucoup par rapport à l'âge de la République de Chine et à plus forte raison de la République populaire de Chine, mais c'est bien peu au regard des 4,5 milliards d'années de la Terre ou des 14 milliards d'années à peu près écoulées depuis le Big Bang. Et c'est moins que le temps écoulé depuis le début de la collision de Taiwan, 3 à 5 millions d'années d'après les études géologiques.*

Les lecteurs pressés qui n'auraient ni le temps d'attendre la conclusion géologique du dossier, et pas même celui de lire toutes les contributions ci-après résumées, pourront se contenter d'une ultime plaisanterie : à un journaliste qui demandait « *une fois la Chine devenue démocratique, ne serait-il pas possible aux Formosans d'accepter la réunification* », un « néo-Taiwanais », réfugié du continent après avoir fui le maoisme, répondit « *et pourquoi donc voudriez-vous qu'une Chine devenue démocratique ait besoin de la réunification avec Formose* ? ».

Monde chinois, même avec cette double livraison, ne peut répondre à toutes ces questions, mais ouvre le débat, en donnant quelques repères et quelques illustrations.

M. C.

Auteurs

Jacques Angelier. Membre Correspondant de l'Académie des Sciences, est Professeur de l'Université Pierre et Marie Curie à l'Observatoire Océanologique de Villefranche et l'Observatoire de la Côte d'Azur. Il s'est spécialisé dans l'analyse des systèmes de fractures, failles et mécanismes des séismes. Depuis 1981, il a dirigé de nombreux travaux de doctorat français et taiwanais sur la géologie et la géophysique de Taiwan. En 1999, il fut le premier lauréat du Prix de la fondation franco-chinoise de l'Institut de France. Une chaire lui a été attribuée par l'Université Nationale Centrale de Chungli. Il dirige le Laboratoire International Associé « Adept » dont le co-directeur taiwanais est le Professeur Bor-Ming Jahn, de l'Academia Sinica de Taipei.

François Blanc. Après dix ans passés en Afrique, en coopération dans le développement rural, intègre l'École nationale d'administration. En poste à Taipei depuis 2006, il suit l'évolution de l'économie et de la réglementation taiwanaises, ainsi que le secteur des services.
francois.blanc@missioneco.org

François Danjou. Diplômé de chinois de l'Inalco. Collaborateur du site *questionchine.net*. Auteur de plusieurs articles dans la revue *Défense nationale et Sécurité collective*, a séjourné en Asie une quinzaine d'années.

Xujun Eberlein. Née en Chine, au SiChuan, vit désormais aux États-Unis, où elle a publié plusieurs articles en langue anglaise.
xje@vensin.com

Joe Hung. Né à Taipei, alors sous gouvernement japonais, Hung Chien-chao, a vécu la guerre du Pacifique, puis la rétrocession de Formose à la Chine. Docteur en histoire, il a travaillé pour *UPI* et *La Voix de l'Amérique*, puis la *Central News Agency* de Taiwan en 1971 – dont il deviendra le directeur jusqu'à sa retraite en 1993. Joe Hung a été ensuite ambassadeur officieux de Taipei en Italie. Il a également été le conseiller et l'interprète du président Lee TengHuei.

Francis Huré. Ambassadeur de France dans plusieurs capitales. Révoqué par l'administration de Vichy, il gagne Alger. Mobilisé à la 2e D. B. en Libye, est envoyé à Moscou en 1944. Il s'embarque pour le Japon, en 1947, y retrouve le Général Pechkoff, ambassadeur de France. Il accomplit de nombreuses missions à Séoul, HongKong, Nankin, Pékin, Shanghai et Formose.

Liao Wen-kuei (Joshua). (1905-1952) né à SiLo sous l'occupation japonaise de Formose, traducteur de Han FeiZi en anglais. Militant du KMT, comme son frère Thomas, devant l'incurie puis les massacres par la garnison du KMT à Taiwan, devient partisan de l'indépendance de Formose.

Pascal Pia. Nom de plume de Pierre Durand (1903-1979), a été l'un des plus brillants critiques littéraires français. Il fut le directeur d'*Alger républicain*. C'est à cette époque qu'Albert Camus lui dédia le *Mythe de Sisyphe*. Ayant rejoint le mouvement de résistance « Combat », il prendra la tête du journal clandestin du même nom et en restera l'animateur après la guerre, avant de publier de nombreux livres et chroniques qui restent des références incontournables.

Lucie Pintenet. Doctorante en droit fiscal, Centre d'études des politiques fiscales et de finances publiques (CEPFFP), Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Sujet de thèse : le processus de modernisation fiscale en Chine.
lucie.pintenet@orange.fr

George Psalmanazar. Pseudonyme d'un Français génial, mort à Londres en 1765. Élève de collèges religieux dans le sud-est de la France, chemineau, puis auteur d'un extraordinaire best-seller (le premier) publié en 1705, en plusieurs langues sur Formose – dont il réinventa la géographie, l'histoire et même la langue, en se faisant passer pour un natif de l'île auprès de l'évêque de Londres.

William Schupbach. Conservateur en chef des collections iconographiques de la Wellcome Library.

John Thomson. (1837 – 1921) Conseiller pour la photographie de la Royal Geographic Society, traducteur du livre de Tissandier sur la photographie, a formé un grand nombre de photographes chinois du XIXe siècle dans son atelier de HongKong. Ses photos d'Angkor (les premières) et de la Chine sont parmi les plus recherchées par les collectionneurs. L'un des plus grands photographes du XIXe siècle.

Hubert Védrine. Ancien ministre des Affaires étrangères (1997-2002), nommé par le Président Jacques Chirac, dans le gouvernement Jospin. Ancien élève de l'École nationale d'administration, après avoir été successivement coordonnateur de la politique culturelle pour le Moyen-Orient au Quai d'Orsay (1979), conseiller pour les Affaires étrangères du Président de la République François Mitterrand (1981), porte parole (1988), puis Secrétaire général de la Présidence de la République (1991-1995).

René Viénet. Directeur de la rédaction de *Monde chinois*.
rene@chine.com

Wei YanNian. Collectionneur.

Wu'er Kaixi. [Urkesh Daolat] étudiant ouigour de l'Université normale de Pékin, fut l'un des porte-paroles des pacifiques contestataires de la place TianAnMen en juin 1989. Après quelques années d'exil et de galère en France et aux États-Unis, puis d'études, il est consultant d'entreprises industrielles et financières investissant en Chine.

Wu Kun-yung. Né à Taichung, Taiwan. Un temps journaliste ; enseigne actuellement la sociologie politique dans des universités communautaires de Taipei ; prépare un doctorat sur la démocratie de Taiwan sous la direction de Miguel Abensour.

Françoise Zylberberg. Libraire à Taipei, après avoir enseigné le français langue étrangère à l'Université Paris VII et à l'Université nationale de Taiwan.

Résumés

Jacques Angelier

* Taiwan: une terre de séismes et une coopération exemplaire

L'importance de Taiwan dans la littérature géologique et géophysique mondiale est hors de proportion avec la taille de l'île. La raison de cet intérêt, évoquée dans l'article, réside dans l'exemplarité de l'île en tant que « modèle » d'une chaîne de montagnes résultant d'une collision de plaques. Cette collision est active, avec une grande vitesse de déformation de l'écorce terrestre induisant de fréquents séismes destructeurs comme celui de Chi-Chi en 1999. Il existe donc dans les milieux scientifiques de Taiwan le désir de comprendre la genèse des séismes et, chez les autorités, la volonté d'en limiter les effets. Des failles actives comme celle de Chihshang constituent de véritables « laboratoires naturels » pour analyser les modalités du glissement et du cycle sismique.

François Blanc

* Quelques idées reçues sur l'économie taïwanaise, corrigées en cinq points :

- Son dynamisme repose désormais davantage sur les hautes technologies, pour lesquelles l'île est un leader mondial, que sur les produits à forte intensité de main-d'œuvre et de médiocre qualité, qui appartiennent à un passé révolu.
- Taïwan est l'une des économies au monde les plus ouvertes sur l'international.
- L'île s'appuie sur une forte intégration avec la Chine, qui est devenue une sorte d'hinterland, où sa présence et sa contribution à la croissance continentale sont massives.
- Loin de connaître une pénurie de capitaux, Taïwan a une balance des comptes excédentaire, malgré de très importants investissements directs ou financiers – parmi les tout premiers en Asie – hors de l'île.
- Taïwan est une économie ouverte, où le protectionnisme se réduit, notamment depuis son adhésion à l'OMC.

François Danjou

* Un destin rebelle

Comment Colin Powell peut-il mentionner en 2001 Formose comme un État indépendant avant de se rétracter ? Et en 2004 faire une marche arrière inverse. L'époque n'est plus, comme sous Harry Truman, de considérer Taiwan comme un « élément non-stratégique » de l'environnement américain. La guerre de Corée, dans un premier temps, puis la démocratie formosane ont établi des liens entre Washington et Taipei que les tendances perpétuellement rebelles des Taiwanais, face aux rigidités bureaucratiques chinoises, compliquent plus vite que les observateurs ne peuvent l'expliquer.

Xujun Eberlein

* « Modeste s'en va-t'en guerre »

Comment la mort le 5 août 1966 aux mains de ses lycéennes de Mme Bian ZhongYun, proviseur-adjoint du plus célèbre lycée de Pékin, remonte à la surface ; et donne l'explication de la photographie du 18 août 1966, « Mao ZeDong recevant son brassard de gardes rouges », qui marqua le début de la « Révolution culturelle ».

Joe Hung

* Un remède éprouvé pour une antique plaie chinoise

Les dynasties chinoises ne sont jamais parvenues à maintenir l'unité de l'empire que pendant leur phase initiale de conquête, le temps de se rendre compte que la Chine est plus qu'un État-nation : c'est une culture qui peut englober pacifiquement ses provinces historiques, celles qui ont été sinisées, autant que les marches et nationalités qui ne resteront dans la sphère chinoise qu'à la condition d'une redéfinition de leurs liens. L'exemple du Commonwealth et de ses dominions peut servir de première analogie pour les Occidentaux qui se pencheront sur le dossier : avant l'Union européenne, il y a eu différents empires en Europe – comme en Chine – puis l'Europe s'est construite dans la nécessaire transformation de quelques États-nations.

Francis Huré

* Le Consulat du Pacifique

Cet extrait du *Consulat du Pacifique* dirigera le lecteur vers <*http://francishure.com/livres.html*> où il trouvera le texte intégral de ce roman, prix Cazès en 1963 ; l'encourager à lire ses autres livres publiés par Bernard de Fallois, *Nous ne faisons que passer* (2005), *Portraits de Pechkoff* (2006) ; puis à rechercher un titre plus ancien *Dans l'Orient désert, ou, Les cahiers apocryphes du chevalier d'Onicourt* (1992).

Liao Wen-kuei (Joshua)

* Quo vadis Formosa ?

Ce texte, publié initialement dans la revue des jésuites de ShangHai, retrace d'une manière très personnelle l'histoire de Formose pour expliquer, dès 1946 : « Formose sera pour la Chine comme la Sardaigne, qui a donné à l'Italie son unité ; ou bien Formose sera pour la Chine comme l'Irlande a été la raison de l'éclatement du Royaume-Uni ».

Pascal Pia

* Psalmanaazaar, le menteur de Formose

Plutôt que de compiler et abréger différents auteurs qui ont rendu hommage à George Psalmanaazaar et à son imagination, *Monde chinois* a choisi un article peu connu d'un grand critique littéraire, Pascal Pia, qui avait découvert Psalmanaazaar dans ses flâneries littéraires. Son texte est ici

illustré du contenu de la totalité des planches de l'édition originale française de la *Description*..., publiée en 1705 à Amsterdam, dont le redoutable « Prince des mauvais esprits auquel les Formosans sacrifient », retenu comme ex-libris par un amateur pour sa bibliothèque formosane.

Lucie Pintenet

* La loi sur la propriété : une non-révolution ?

Cet article revient sur le difficile parcours de la loi sur la propriété. Avant son adoption en mars 2007 par le Parlement chinois, aucun texte de loi n'aura connu autant de controverses, durant plus d'une décennie, au sein même du Parti communiste. Si son but avoué est de maintenir une « harmonie sociale », est-ce vraiment le cas ? En conséquence, il semble utile d'analyser son contexte et la lutte idéologique que cette loi a suscitée, ainsi que ses apports novateurs et lacunes, afin de mieux appréhender ses conséquences prévisibles, en sus de sa réalité juridique.

George Psalmanazar

* *Mémoires*

Monde chinois publie ici, dans une traduction de Florine Leplâtre, deux extraits des *Mémoires* inédites d'une personnalité exceptionnelle que l'on peut considérer comme l'ancêtre de ceux des sinologues qui ont tant menti sur l'histoire de la Chine, et de Formose.

William Schupbach

* John Thomson & la « Wellcome Connection »

650 négatifs sur plaques de verre du grand photographe écossais sont conservés par la Wellcome Library. Cette remarquable bibliothèque londonienne les a, comme ses autres collections iconographiques, mises en ligne pour les amateurs et les chercheurs. Texte de l'exposé de leur conservateur lors de l'exposition John Thomson à Taipei en 2006.

John Thomson

* Le voyage à Formose

En avril 1871, conduit par son ami le Dr Maxwell, le missionnaire qui a implanté l'église presbytérienne à Taiwan, John Thomson poursuit dans le sud de Formose son célèbre reportage photographique au travers des provinces chinoises. Quelques vues seulement de Formose figuraient parmi les 218 réunies (en une centaine de planches de phototypies) dans *Illustrations of China & its People* — un recueil mythique en quatre volumes, d'une extrême rareté, assemblé en 1873. Grâce à la Wellcome Library, *Monde chinois* a le plaisir de présenter la totalité de la cinquantaine de photographies réalisées à Formose par John Thomson. Elles n'étaient précédemment connues que par les gravures sur bois de 1875 qui en avaient été tirées, toutes reproduites ici également. Grâce à la numérisation en haute définition réalisée pour la première fois par Michael Gray des plaques de verre, et à ses tirages, une exposition inédite est possible dont cet article est en quelque sorte le catalogue. Malgré les limites de l'impression en 300 dpi, l'accès à ces négatifs d'une extraordinaire qualité est un évènement car cette cinquantaine de vues sont les premières jamais réalisées à Formose.

Hubert Védrine

* La Chine à la croisée des chemins

Texte d'une conférence donnée récemment à HongKong.

Wei YanNian

*Les trésors photographiques de la Société de géographie

Les fonds photographiques de la Société de géographie sont abondants, précieux, relativement méconnus. Il sont déposés à la Bibliothèque nationale de France. Un livre de Wang YaLun a fort bien utilisé une partie des « photographies sur papier » concernant Formose, quelques-unes des vues de Formose – dans une série extrêmement précieuse de plusieurs dizaines de tirages offerts par John Thomson à Élisée Reclus en 1875.

Wu'er Kaixi

* Le défi trigonométrique du président Ma Ying-jeou

Le *status quo* reste une formule impertinente et bancale même quand les dirigeants du KMT, l'ennemi historique du PCC, sont accueillis à bras ouverts en Chine, et les liens entre Formose et la Chine en plein développement. L'élection triomphale de Ma Ying-jeou à Taiwan peut permettre de sortir par le haut d'un conflit qui date de près d'un siècle – si c'est Pékin qui prend l'initiative de proposer le retour de Taiwan dans les institutions internationales, dans le cadre d'un consensus visant à réunifier la Chine sur une base démocratique.

Wu Kun-yung

* La démocratie de Taiwan et ses « facteurs chinois »

Les nationalistes depuis le XIXe siècle, afin de fabriquer une histoire de la nation Chine où puiser fierté nationale et sentiment d'appartenance des Chinois, ont fait une sélection arbitraire, dans « l'histoire de 5000 ans », des meilleurs éléments en omettant ceux qui leur font honte. Ces discours nationalistes, enrichis et consolidés par les régimes autoritaires successifs sur les deux rives du détroit de Formose, hantent la jeune démocratie taiwanaise.

Françoise Zylberberg

* Le Pigeonnier du Quercy, la librairie française de Taiwan

« Un libraire / un livre » est une rubrique récurrente de *Monde chinois*. La libraire française de Taipei a choisi de présenter *Leaf in the Wind*, une somme sur l'iconographie de Formose, (désormais déposée au musée de l'Histoire de Taiwan) et son auteur Lambert van der Aalsvoort ; mais aussi un très intéressant livre de dessins en 1966 des plus anciennes façades du vieux Taipei par l'architecte Felix Tardio.



MONDE CHINOIS

NOUVELLE FORMULE | NOUVELLE MAQUETTE

M, Mme, Mlle ______________ Prénom ______________

Société/Institution ______________

N° ________ Rue ______________

______________ Code postal ______________

Ville ______________ Pays ______________

Adresse électronique ______________

	France	Autres pays
1 an (4 numéros)	85 €	95 €
2 ans (8 numéros)	160 €	180 €

Je souscris un abonnement pour ❑ 1 an ❑ 2 ans

À partir du numéro ________

Date ______________ Signature/Cachet

Paiement par chèque à l'ordre de *Monde chinois*. Attention, les chèques étrangers doivent être en euros et être compensables en France.

Paiement par virement sur le compte N° 57336700202 - Crédit du Nord -
59 boulevard Haussmann 75361 Paris cedex 08
(Banque : 30076 - Agence 02019 - RIB 03 – IBAN : FR76 3007 6020 1957 3367 0020 203 / frais bancaires à la charge du donneur d'ordre).

L'abonnement à *Monde chinois* peut également être effectué par carte bancaire sur le site www.choiseul-editions.com

Service abonnement : Victoria Surugue | Tél : 01 53 34 09 93 | e-mail : editions@choiseul.info

MONDE CHINOIS

ISSN : 1767-3755
ISBN : 978-2-916722-35-1

Imprimé en Italie chez Legoprint SPA
Dépôt légal : septembre 2008